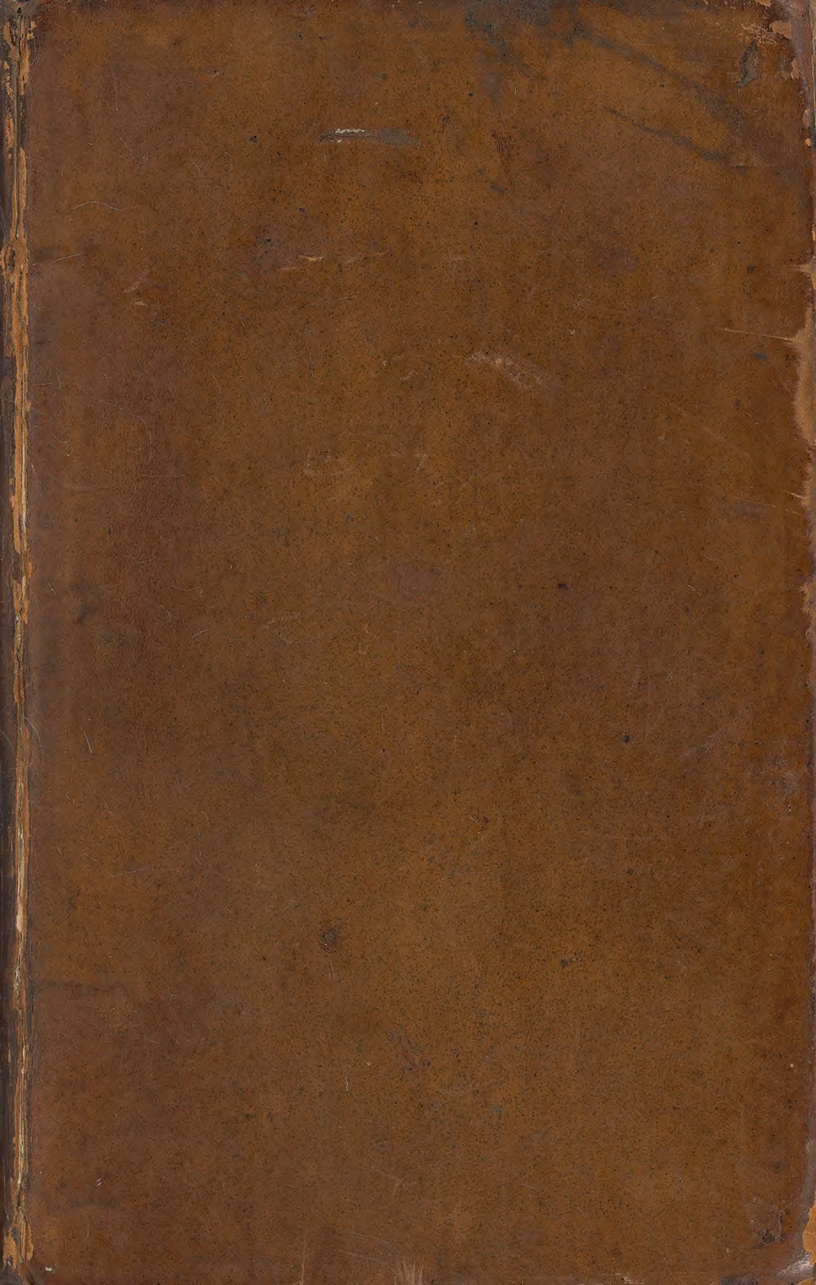
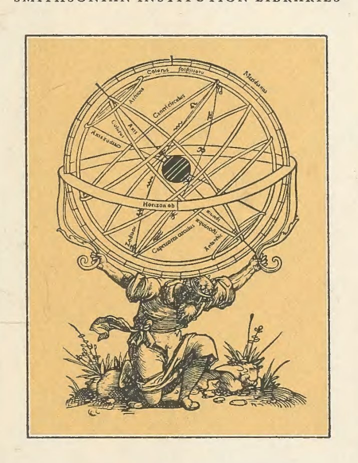
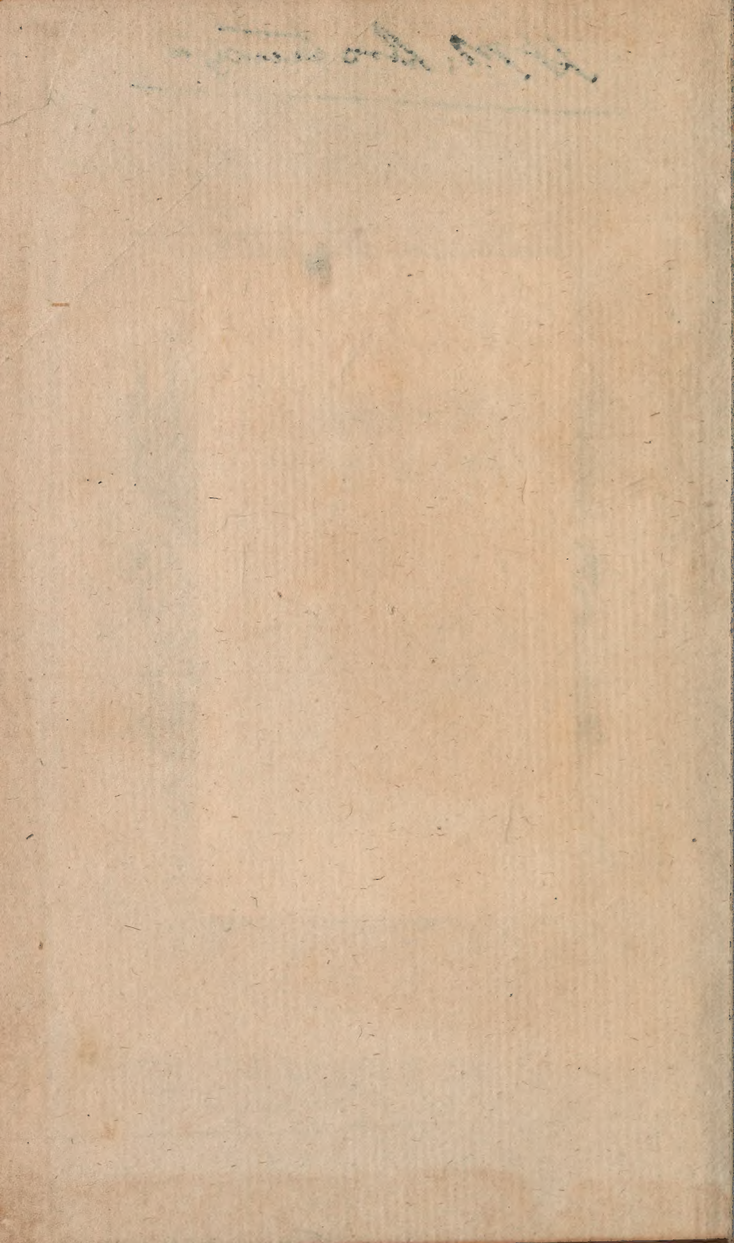
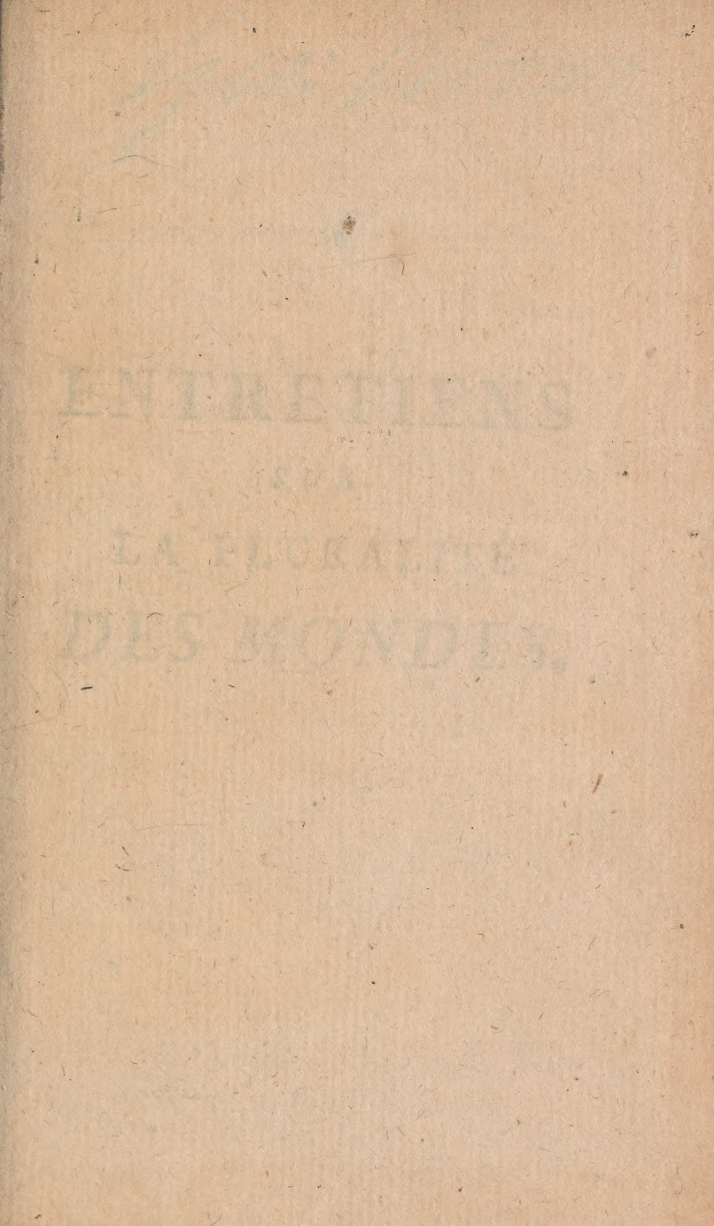



QUANTUM
IN REBUS
INANE

H. M. Bostandji







ENTRETIENS
SUR LA
PLURALITÉ
DES MONDES.

Geo: Osborn

ENTRETIENS
SUR
LA PLURALITÉ
DES MONDES.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

PISSOT, Pere & Fils, Quai des Auguſtins.

Veuve DESAINT, rue du Foin.

DELALAIN l'aîné, rue S. Jacques.

NYON l'aîné, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.

MOUTARD, Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins.

DEMONVILLE, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, rue Saint-Severin.

ENTRETIENS

SUR

LA PLURALITÉ

DES MONDES;

PAR M. DE FONTENELLE, des Académies Françoiſe, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION,

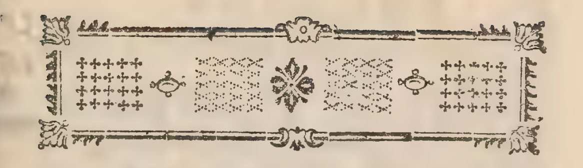
Augmentée des Dialogues des Morts.



A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.



PRÉFACE.

JE ſuis à-peu près dans le même cas où ſe trouva Cicéron, lorſqu'il entreprit de mettre en ſa Langue des matières de Philoſophie, qui juſques-là n'avoient été traitées qu'en Grec. Il nous apprend qu'on diſoit que ſes Ouvrages ſeroient fort inutiles, parce que ceux qui aiment la Philoſophie, s'étant bien donné la peine de la chercher dans les Livres Grecs, négligeroient après cela de la voir dans des Livres Latins, qui ne ſeroient pas originaux; & que ceux qui n'avoient pas de goût pour la Philoſophie, ne ſe ſoucioient de la voir ni en Latin, ni en Grec.

A cela il répond qu'il arriveroit tout le contraire; que ceux qui n'étoient pas Philoſophes ſeroient tentés de le devenir, par la facilité de lire les Livres Latins; & qui ceux qui l'étoient déjà par la lecture des Livres Grecs, ſeroient bien aiſes de voir com-

ment ces choses-là avoient été maniées en Latin.

Cicéron avoit raison de parler ainsi. L'excellence de son génie, & la grande réputation qu'il avoit déja acquise, lui garantissoient le succès de cette nouvelle sorte d'Ouvrages qu'il donnoit au Public ; mais moi, je suis bien éloigné d'avoir les mêmes sujets de confiance dans une entreprise presque pareille à la sienne. J'ai voulu traiter la Philosophie d'une manière qui ne fût point philosophique ; j'ai tâché de l'amener à un point où elle ne fût ni trop sèche pour les Sagens du monde, ni trop badine pour les Savans. Mais si on me dit à-peu-près comme à Cicéron, qu'un pareil Ouvrage n'est propre ni aux Savans qui n'y peuvent rien apprendre, ni aux Gens du monde qui n'auront point d'envie d'y rien apprendre, je n'ai garde de répondre ce qu'il répondit. Il se peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la Philosophie convînt à tout le monde, j'en aie trouvé un où elle ne convienne à personne; les milieux sont trop difficiles à tenir, & je ne crois pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine.

Je dois avertir ceux qui liront ce Livre, & qui ont quelque connoissance de la Physique, que je n'ai point du tout prétendu les

inſtruire, mais ſeulement les divertir, en leur préſentant d'une manière un peu plus agréable & plus égayée, ce qu'ils ſavent déjà plus ſolidement. J'avertis ceux à qui ces matières ſont nouvelles, que j'ai cru pouvoir les inſtruire & les divertir tout enſemble. Les premiers iront contre mon intention, s'ils cherchent ici de l'utilité; & les ſeconds, s'ils n'y cherchent que de l'agrément.

Je ne m'amuſerai point à dire que j'ai choiſi dans toute la Philoſophie la matière la plus capable de piquer la curioſité. Il ſemble que rien ne devroit nous intéreſſer davantage, que de ſavoir comment eſt fait ce Monde que nous habitons, s'il y a d'autres Mondes ſemblables, & qui ſoient habités auſſi: mais après tout, s'inquiète de tout cela qui veut. Ceux qui ont des penſées à perdre, les peuvent perdre ſur ces ſortes de ſujets; mais tout le monde n'eſt pas en état de faire cette dépenſe inutile.

J'ai mis dans ces Entretiens une Femme que l'on inſtruit, & qui n'a jamais ouï parler de ces choſes là. J'ai cru que cette fiction me ſerviroit & à rendre l'Ouvrage plus ſuſceptible d'agrément, & à encourager les Dames par l'exemple d'une Femme, qui ne ſortant jamais des bornes d'une perſonne qui n'a nulle teinte des Sciences, ne laiſſe

pas d'entendre ce qu'on lui dit, & de ranger dans ſa tête, ſans confuſion, les tourbillons & les Mondes. Pourquoi des Femmes céderoient-elles à cette Marquiſe imaginaire, qui ne conçoit que ce qu'elle ne peut ſe diſpenſer de concevoir?

A la vérité, elle s'applique un peu; mais qu'eſt-ce ici que s'appliquer? Ce n'eſt pas pénétrer à force de méditation une choſe obſcure d'elle-même, ou expliquée obſcurément; c'eſt ſeulement ne point lire, ſans ſe repréſenter nettement ce qu'on lit. Je ne demande aux Dames, pour tout ce Syſtême de Philoſophie, que la même application qu'il faut donner à la Princeſſe de Clèves, ſi on veut en ſuivre bien l'intrigue, & en connoître toute la beauté. Il eſt vrai que les idées de ce Livre-ci ſont moins familières à la plupart des Femmes, que celles de la Princeſſe de Clèves; mais elles n'en ſont pas plus obſcures, & je ſuis ſûr qu'à une ſeconde lecture tout au plus, il ne leur en ſera rien échappé.

Comme je n'ai pas prétendu faire un Syſtême en l'air, & qui n'eût aucun fondement, j'ai employé de vrais raiſonnemens de Phyſique, & j'en ai employé autant qu'il a été néceſſaire. Mais il ſe trouve heureuſement dans ce ſujet que les idées de Phyſique y ſont riantes d'elles-mêmes, & que dans le même

temps qu'elles contentent la raiſon, elles donnent à l'imagination un ſpectacle qui lui plaît autant que s'il étoit fait exprès pour elle.

Quand j'ai trouvé quelques morceaux qui n'étoient pas tout-à-fait de cette eſpèce, je leur ai donné des ornemens étrangers. Virgile en a uſé ainſi dans ſes Géorgiques, où il ſauve le fond de ſa matière, qui eſt tout-à fait sèche, par des digreſſions fréquentes & ſouvent fort agréables. Ovide même en a fait autant dans l'Art d'aimer, quoique le fond de ſa matière fût infiniment plus agréable que tout ce qu'il y pouvoit mêler. Apparemment il a cru qu'il étoit ennuyeux de parler toujours d'une même choſe, fût ce de préceptes de galanterie. Pour moi, qui avois plus beſoin que lui du ſecours des digreſſions, je ne m'en ſuis pourtant ſervi qu'avec aſſez de ménagement. Je les ai autoriſées par la liberté naturelle de la converſation; je ne les ai placées que dans les endroits où j'ai cru qu'on ſeroit bien aiſe de les trouver; j'en ai mis la plus grande partie dans les commencemens de l'Ouvrage, parce qu'alors l'eſprit n'eſt pas encore aſſez accoutumé aux idées principales que je lui offre; enfin, je les ai priſes dans mon ſujet même, ou aſſez proche de mon ſujet.

Je n'ai rien voulu imaginer ſur les Habi-

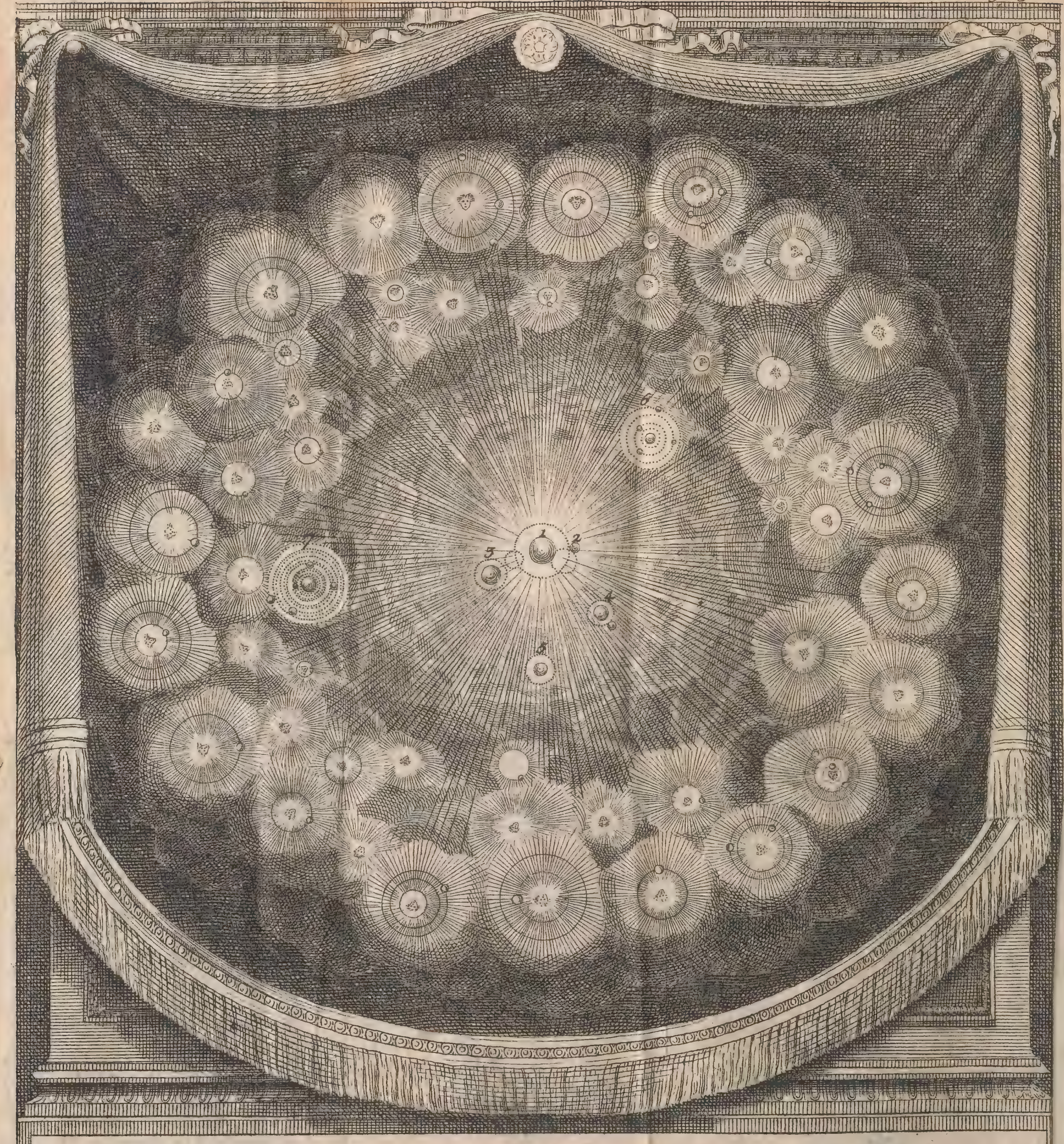
tans des Mondes, qui fût entièrement impossible & chimérique. J'ai tâché de dire tout ce qu'on en pouvoit penser raisonnablement, & les visions même que j'ai ajoutées à cela, ont quelque fondement réel. Le vrai & le faux sont mêlés ici; mais ils y sont toujours aisés à distinguer. Je n'entreprends point de justifier un composé si bizarre; c'est-là le point le plus important de cet Ouvrage, & c'est cela justement dont je ne puis rendre raison.

Il ne me reste plus dans cette Préface qu'à parler à une sorte de personnes; mais ce seront peut-être les plus difficiles à contenter, non que l'on n'ait à leur donner de fort bonnes raisons, mais parce qu'ils ont le privilége de ne se payer pas, s'ils ne veulent, de toutes les raisons qui sont bonnes. Ce sont les gens scrupuleux qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger, par rapport à la Religion, à mettre des Habitans ailleurs que sur la Terre. Je respecte jusqu'aux délicatesses excessives que l'on a sur le fait de la Religion; & celle-là même, je l'aurois respectée au point de ne la vouloir pas choquer dans cet Ouvrage, si elle étoit contraire à mon sentiment. Mais ce qui va peut-être vous paroître surprenant, elle ne regarde pas seulement ce Systême, où je remplis d'Habitans

une infinité de Mondes. Il ne faut que démêler une petite erreur d'imagination. Quand on vous dit que la Lune est habitée, vous vous y représentez aussi-tôt des Hommes faits comme nous ; & puis, si vous êtes un peu Théologien, vous voilà plein de difficultés. La postérité d'Adam n'a pas pu s'étendre jusques dans la Lune, ni envoyer des Colonies en ce Pays-là. Les Hommes qui sont dans la Lune ne sont donc pas fils d'Adam. Or, il seroit embarrassant dans la Théologie qu'il y eût des Hommes qui ne descendissent pas de lui. Il n'est pas besoin d'en dire davantage ; toutes les difficultés imaginables se réduisent à cela, & les termes qu'il faudroit employer dans une plus longue explication, sont trop dignes de respect pour être mis dans un Livre aussi peu grave que celui-ci. L'objection roule donc toute entière sur les Hommes de la Lune ; mais ce sont ceux qui la font, à qui il plaît de mettre des Hommes dans la Lune. Moi, je n'y en mets point ; j'y mets des Habitans qui ne sont point du tout des Hommes. Que sont-ils donc ? Je ne les ai point vus, ce n'est pas pour les avoir vus que j'en parle ; & ne soupçonnez pas que ce soit une défaite dont je me serve pour éluder votre objection, que de dire qu'il n'y a point d'Hommes dans la Lune : vous

verrez qu'il est impossible qu'il y en ait, selon l'idée que j'ai de la diversité infinie que la Nature doit avoir mise dans ses Ouvrages. Cette idée règne dans tout le Livre, & elle ne peut être contestée d'aucun Philosophe. Ainsi, je crois que je n'entendrai faire cette objection qu'à ceux qui parleront de ces Entretiens, sans les avoir lus. Mais est-ce un sujet de me rassurer? Non; c'en est un au contraire très-légitime de craindre que l'objection ne me soit faite de bien des endroits.





1 Le Soleil. 2 Mercure. 3 Venus. 4 La Terre. 5 Mars. 6 Jupiter. 7 Saturne.





ENTRETIENS
SUR
LA PLURALITÉ
DES MONDES.

A MONSIEUR L...



OUS voulez, Monſieur, que je vous rende un compte exact de la manière dont j'ai paſſé mon temps à la campagne, chez Madame la Marquiſe de G***. Savez-vous bien que ce compte exact ſera un Livre, & ce qu'il y a de pis, un Livre de Philoſophie? Vous vous attendez à des Fêtes, à des Parties de Jeu ou de Chaſſe, & vous aurez des Planètes, des Mondes, des Tourbillons ; il n'a

presque été question que de ces choses-là. Heureusement vous êtes Philosophe, & vous ne vous en moquerez pas tant qu'un autre. Peut-être même serez vous bien aise que j'aie attiré Madame la Marquise dans le parti de la Philosophie. Nous ne pouvions faire une acquisition plus considérable; car je compte que la beauté & la jeunesse sont toujours des choses d'un grand prix. Ne croyez-vous pas que si la Sagesse elle-même vouloit se présenter aux hommes avec succès, elle ne feroit point mal de paroître sous une figure qui approchât un peu de celle de la Marquise? Sur-tout, si elle pouvoit avoir dans sa conversation les mêmes agrémens, je suis persuadé que tout le monde courroit après la sagesse. Ne vous attendez pourtant pas à entendre des merveilles, quand je vous ferai le récit des entretiens que j'ai eus avec cette Dame; il faudroit presque avoir autant d'esprit qu'elle, pour répéter ce qu'elle a dit, de la manière dont elle l'a dit. Vous lui verrez seulement cette vivacité d'intelligence que vous lui connoissez. Pour moi, je la tiens savante, à cause de l'extrême facilité qu'elle auroit à le devenir. Qu'est ce qui lui manque? D'a-

voir ouvert les yeux ſur des Livres : cela n'eſt rien, & bien des gens l'ont fait toute leur vie, à qui je refuſerois, ſi j'oſois, le nom de Savans. Au reſte, Monſieur, vous m'aurez une obligation. Je ſais bien qu'avant que d'entrer dans le détail des converſations que j'ai eues avec la Marquiſe, je ſerois en droit de vous décrire le Château où elle étoit allée paſſer l'automne. On a ſouvent décrit des Châteaux pour de moindres occaſions. Mais je vous ferai grace ſur cela. Il ſuffit que vous ſachiez que quand j'arrivai chez elle, je n'y trouvai point de compagnie, & que j'en fus fort aiſe. Les deux premiers jours n'eurent rien de remarquable ; ils ſe paſsèrent à épuiſer les nouvelles de Paris d'où je venois : mais enſuite vinrent ces Entretiens dont je veux vous faire part. Je vous les diviſerai par Soirs, parce qu'effectivement nous n'eûmes de ces Entretiens que les Soirs.



PREMIER SOIR.

Que la Terre eſt une Planète qui tourne ſur elle-même & autour du Soleil.

NOUS allâmes donc un Soir, après ſouper, nous promener dans le Parc: il faiſoit un frais délicieux, qui nous récompenſoit d'une journée fort chaude que nous avions eſſuyée. La Lune étoit levée il y avoit peut être une heure, & ſes rayons, qui ne venoient à nous qu'entre les branches des arbres, faiſoient un agréable mêlange d'un blanc fort vif, avec tout ce verd qui paroiſſoit noir. Il n'y avoit pas un nuage qui dérobât ou qui obſcurcît la moindre Etoile; elles étoient toutes d'un or pur & éclatant, & qui étoit encore relevé par le fond bleu où elles ſont attachées. Ce ſpectacle me fit rêver, & peut-être, ſans la Marquiſe, euſſé je rêvé aſſez long-temps: mais la préſence d'une ſi aimable Dame ne me permit pas de m'abandonner à la Lune & aux Etoiles. Ne trouvez-vous pas, lui dis-je, que le jour même n'eſt pas ſi beau qu'une

belle nuit? Oui, me répondit-elle, la beauté du jour eſt comme une beauté blonde qui a plus de brillant ; mais la beauté de la nuit eſt une beauté brune qui eſt plus touchante. Vous êtes bien généreuſe, repris-je, de donner cet avantage aux brunes, vous qui ne l'êtes pas. Il eſt pourtant vrai que le jour eſt ce qu'il y a de plus beau dans la Nature, & que les Héroïnes de Roman, qui ſont cequ'il y a de plus beau dans l'imagination, ſont preſque toujours blondes. Ce n'eſt rien que la beauté, repliqua-t elle, ſi elle ne touche. Avouez que le jour ne vous eût jamais jetté dans une rêverie auſſi douce que celle où je vous ai vu prêt de tomber tout-à-l'heure à la vue de cette belle nuit. J'en conviens, répondis-je; mais en récompenſe, une blonde comme vous me feroit encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde, avec toute ſa beauté brune. Quand cela ſeroit vrai, repliqua-t-elle, je ne m'en contenterois pas. Je voudrois que le jour, puiſque les blondes doivent être dans ſes intérêts, fît auſſi le même effet. Pourquoi les Amans, qui ſont bons juges de ce qui touche, ne s'adreſſent-ils jamais qu'à la nuit, dans toutes les Chanſons & dans

toutes les Elégies que je connois ? Il faut bien que la nuit ait leurs remercîmens, lui dis-je; mais, reprit-elle, elle a aussi toutes leurs plaintes. Le jour ne s'attire point leurs confidences: d'où cela vient-il ? C'est apparemment, répondis je, qu'il n'inspire point je ne sais quoi de triste & de passionné. Il semble pendant la nuit que tout soit en repos. On s'imagine que les Etoiles marchent avec plus de silence que le Soleil; les objets que le Ciel présente sont plus doux; la vue s'y arrête plus aisément; enfin, on rêve mieux, parce qu'on se flatte d'être alors dans toute la Nature la seule personne occupée à rêver. Peut-être aussi que le spectacle du jour est trop uniforme; ce n'est qu'un Soleil & une voûte bleue: mais il se peut que la vue de toutes ces Etoiles, semées confusément, & disposées au hasard en mille figures différentes, favorise la rêverie, & un certain désordre de pensées où l'on ne tombe point sans plaisir. J'ai toujours senti ce que vous me dites, reprit-elle; j'aime les Etoiles, & je me plaindrois volontiers du Soleil qui nous les efface. Ah! m'écriai-je, je ne puis lui pardonner de me faire perdre de vue tous ces Mondes. Qu'appellez-vous

tous ces Mondes, me dit-elle, en me regardant, & en ſe tournant vers moi? Je vous demande pardon, répondis-je; vous m'avez mis ſur ma folie, & auſſitôt mon imagination s'eſt échappée. Quelle eſt donc cette folie, reprit-elle? Hélas! repliquai je, je ſuis bien fâché qu'il faille vous l'avouer. Je me ſuis mis dans la tête que chaque Etoile pourroit bien être un Monde. Je ne jurerois pourtant pas que cela fût vrai; mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaiſir à croire. C'eſt une idée qui me plaît, & qui s'eſt placée dans mon eſprit d'une manière riante. Selon moi, il n'y a pas juſqu'aux vérités à qui l'agrément ne ſoit néceſſaire. Et bien, reprit-elle, puiſque votre folie eſt ſi agréable, donnez-la-moi; je croirai ſur les Etoiles tout ce que vous voudrez, pourvu que j'y trouve du plaiſir. Ah! Madame, répondis je bien vîte, ce n'eſt pas un plaiſir comme celui que vous auriez à une Comédie de Molière; c'en eſt un qui eſt je ne ſais où dans la raiſon, & qui ne fait rire que l'eſprit. Quoi donc, reprit-elle, croyez-vous qu'on ſoit incapable des plaiſirs qui ne ſont que dans la raiſon? Je veux tout-à-l'heure vous faire voir le contraire.

Apprenez-moi vos Etoiles. Non, repliquai-je, il ne me sera point reproché que dans un bois, à dix heures du soir, j'aie parlé de Philosophie à la plus aimable personne que je connoisse. Cherchez ailleurs vos Philosophes.

J'eus beau me défendre encore quelque temps sur ce ton-là, il fallut céder. Je lui fis du moins promettre, pour mon honneur, qu'elle garderoit le secret; & quand je fus hors d'état de m'en pouvoir dédire, & que je voulus parler, je vis que je ne savois par où commencer mon discours; car avec une personne comme elle, qui ne savoit rien en matière de Physique, il falloit prendre les choses de bien loin, pour lui prouver que la Terre pouvoit être une Planète, & les Planètes autant de Terres, & toutes les Etoiles autant de Soleils qui éclairoient des Mondes. J'en revenois toujours à lui dire qu'il auroit mieux valu s'entretenir de bagatelles, comme toutes personnes raisonnables auroient fait en notre place. A la fin cependant, pour lui donner une idée générale de la Philosophie, voici par où je commençai.

Toute la Philosophie, lui dis-je, n'est fondée que sur deux choses, sur ce

ce qu'on a l'eſprit curieux & les yeux mauvais ; car ſi vous aviez les yeux meilleurs que vous ne les avez, vous verriez bien ſi les Etoiles ſont des Soleils qui éclairent autant de Mondes, ou ſi elles n'en ſont pas; & ſi d'un autre côté vous étiez moins curieuſe, vous ne vous ſoucieriez pas de le ſavoir, ce qui reviendroit au même : mais on veut ſavoir plus qu'on ne voit; c'eſt-là la difficulté. Encore ſi ce qu'on voit, on le voyoit bien, ce ſeroit toujours autant de connu; mais on le voit tout autrement qu'il n'eſt. Ainſi, les vrais Philoſophes paſſent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient, & à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient point ; & cette condition n'eſt pas, ce me ſemble, trop à envier. Sur cela, je me figure toujours que la Nature eſt un grand Spectacle, qui reſſemble à celui de l'Opéra. Du lieu où vous êtes à l'Opéra, vous ne voyez pas le Théâtre tout-à-fait comme il eſt : on a diſpoſé les décorations & les machines pour faire de loin un effet agréable, & on cache à votre vue ces roues & ces contrepoids qui font tous les mouvemens. Auſſi ne vous embarraſſez-vous guère de deviner comment tout cela joue. Il n'y a peut-être que

quelque Machiniſte caché dans le Parterre, qui s'inquiète d'un vol qui lui aura paru extraordinaire, & qui veut abſolument démêler comment ce vol a été exécuté. Vous voyez-bien que ce Machiniſte-là eſt aſſez fait comme les Philoſophes. Mais ce qui, à l'égard des Philoſophes, augmente la difficulté, c'eſt que dans les Machines que la Nature préſente à nos yeux, les cordes ſont parfaitement bien cachées, & elles le ſont ſi bien, qu'on a été long-temps à deviner ce qui cauſoit les mouvemens de l'Univers : car repréſentez-vous tous les Sages à l'Opéra, ces Pythagores, ces Platons, ces Ariſtotes, & tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles ; ſuppoſons qu'ils voyoient le vol de Phaëton que les vents enlèvent, qu'ils ne pouvoient découvrir les cordes, & qu'ils ne ſavoient point comment le derrière du Théâtre étoit diſpoſé. L'un d'eux diſoit : *C'eſt une vertu ſecrette qui enlève Phaëton.* L'autre, *Phaëton eſt compoſé de certains nombres qui le font monter.* L'autre, *Phaëton a une certaine amitié pour le haut du Théâtre ; il n'eſt pas à ſon aiſe quand il n'y eſt pas.* L'autre, *Phaëton n'eſt pas fait pour voler ; mais il aime mieux voler que de laiſſer*

le haut du Théâtre vuide, & cent autres rêveries que je m'étonne qui n'aient perdu de réputation toute l'Antiquité. A la fin, Descartes & quelques autres Modernes sont venus, qui ont dit: *Phaëton monte, parce qu'il est tiré par des cordes, & qu'un poids plus pesant que lui descend.* Ainsi, on ne croit plus qu'un corps se remue, s'il n'est tiré, ou plutôt poussé par un autre corps: on ne croit plus qu'il monte ou qu'il descende, si ce n'est par l'effet d'un contrepoids ou d'un ressort; & qui verroit la Nature telle qu'elle est, ne verroit que le derrière du Théâtre de l'Opéra. A ce compte, dit la Marquise, la Philosophie est devenue bien méchanique? Si méchanique, répondis-je, que je crains qu'on n'en ait bientôt honte. On veut que l'Univers ne soit en grand que ce qu'une montre est en petit, & que tout s'y conduise par des mouvemens réglés qui dépendent de l'arrangement des parties. Avouez la vérité. N'avez-vous pas eu quelquefois une idée plus sublime de l'Univers, & ne lui avez-vous point fait plus d'honneur qu'il ne méritoit? J'ai vu des gens qui l'en estimoient moins, depuis qu'ils l'avoient connu. Et moi, repliqua-t-elle, je l'en estime

beaucoup plus, depuis que je ſais qu'il reſſemble à une montre. Il eſt ſurprenant que l'ordre de la Nature, tout admirable qu'il eſt, ne roule que ſur des choſes ſi ſimples.

Je ne ſais pas, lui répondis-je, qui vous a donné des idées ſi ſaines; mais en vérité, il n'eſt pas trop commun de les avoir. Aſſez de gens ont toujours dans la tête un faux merveilleux, enveloppé d'une obſcurité qu'ils reſpectent. Ils n'admirent la Nature, que parce qu'ils la croient une eſpèce de magie où l'on n'entend rien; & il eſt ſûr qu'une choſe eſt déshonorée auprès d'eux, dès qu'elle peut être conçue. Mais, Madame, continuai-je, vous êtes ſi bien diſpoſée à entrer dans tout ce que je veux vous dire, que je crois que je n'ai qu'à tirer le rideau, & à vous montrer le Monde.

De la Terre où nous ſommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'eſt ce Ciel bleu, cette grande voûte où il ſemble que les Etoiles ſont attachées comme des clous. On les appelle fixes, parce qu'elles ne paroiſſent avoir que le mouvement de leur Ciel, qui les emporte avec lui d'Orient en Occident. Entre la Terre & cette dernière voûte

des Cieux, ſont ſuſpendus à différentes hauteurs, le Soleil, la Lune, & les cinq autres Aſtres qu'on appelle des Planètes, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter & Saturne. Ces Planètes n'étant point attachées à un même Ciel, ayant des mouvemens inégaux, elles ſe regardent diverſement, & figurent diverſement enſemble; au lieu que les Etoiles fixes ſont toujours dans la même ſituation les unes à l'égard des autres. Le chariot, par exemple, que vous voyez, qui eſt formé de ces ſept Etoiles, a toujours été fait comme il eſt, & le ſera encore long-temps; mais la Lune eſt tantôt proche du Soleil, tantôt elle en eſt éloignée, & il en va de même des autres Planètes. Voilà comme les choſes parurent à ces anciens Bergers de Chaldée, dont le grand loiſir produiſit les premières obſervations, qui ont été le fondement de l'Aſtronomie; car l'Aſtronomie eſt née dans la Chaldée, comme la Géométrie naquit, dit-on, en Egypte, où les inondations du Nil, qui confondoient les bornes des champs, furent cauſe que chacun voulut inventer des meſures exactes pour reconnoître ſon champ d'avec celui de ſon voiſin. Ainſi, l'Aſtronomie eſt fille de l'Oiſi-

veté ; la Géométrie eſt fille de l'Intérêt ; & s'il étoit queſtion de la Poéſie, nous trouverions apparemment qu'elle eſt fille de l'Amour.

Je ſuis bien aiſe, dit la Marquiſe, d'avoir appris cette généalogie des Sciences, & je vois bien qu'il faut que je m'en tienne à l'Aſtronomie. La Géométrie, ſelon ce que vous me dites, demanderoit une ame plus intéreſſée que je ne l'ai, & la Poéſie en demanderoit une plus tendre ; mais j'ai autant de loiſir que l'Aſtronomie en peut demander. Heureuſement encore nous ſommes à la Campagne, & nous y menons quaſi une vie paſtorale ; tout céla convient à l'Aſtronomie. Ne vous y trompez pas, Madame, repris-je ; ce n'eſt pas la vraie vie paſtorale, que de parler des Planètes & des Etoiles fixes. Voyez ſi c'eſt à cela que les Gens de l'Aſtrée paſſent leur temps. Oh ! répondit-elle, cette ſorte de Bergerie-là eſt trop dangereuſe. J'aime mieux celle de ces Chaldéens dont vous me parliez. R commencez un peu, s'il vous plaît, à me parler Chaldéen. Quand on eut reconnu cette diſpoſition des Cieux que vous m'avez dite, de quoi fut-il queſtion ? Il fut queſtion, repris-je, de deviner comment toutes

les parties de l'Univers devoient être arrangées, & c'eſt-là ce que les Savans appellent faire un Syſtême. Mais avant que je vous explique le premier des Syſtêmes, il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que nous ſommes tous faits naturellement comme un certain fou Athénien dont vous avez entendu parler, qui s'étoit mis dans la fantaiſie que tous les Vaiſſeaux qui abordoient au Port de Pyrée lui appartenoient. Notre folie, à nous autres, eſt de croire auſſi que toute la Nature, ſans exception, eſt deſtinée à nos uſages ; & quand on demande à nos Philoſophes à quoi ſert ce nombre prodigieux d'Etoiles fixes, dont une partie ſuffiroit pour faire ce qu'elles ſont toutes, ils vous répondent froidement, qu'elles ſervent à leur réjouir la vue. Sur ce principe on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il falloit que la Terre fût en repos au centre de l'Univers, tandis que tous les corps Céleſtes qui étoient faits pour elle, prendroient la peine de tourner à l'entour pour l'éclairer. Ce fut donc au-deſſus de la Terre qu'on plaça la Lune, & au-deſſus de la Lune on plaça Mercure, enſuite Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Au-deſſus de tout cela

étoit le Ciel des Etoiles fixes. La Terre ſe trouvoit juſtement au milieu des cercles que décrivent ces Planètes & ils étoient d'autant plus grands, qu'ils étoient plus éloignés de la Terre, & par conſéquent les Planètes, plus éloignées employoient plus de temps à faire leur cours, ce qui effectivement eſt vrai. Mais je ne ſais pas, interrompit la Marquiſe, pourquoi vous ſemblez n'approuver pas cet ordre-là dans l'Univers; il me paroît aſſez net & aſſez intelligible, & pour moi je vous déclare que je m'en contente. Je puis me vanter, repliquai-je, que je vous adoucis bien tout ce Syſtême. Si je vous le donnois tel qu'il a été conçu par Ptolomée ſon Auteur, ou par ceux qui y ont travaillé après lui, il vous jetteroit dans une épouvante horrible. Comme les mouvemens des Planètes ne ſont pas ſi réguliers, qu'elles n'aillent tantôt plus vîte, tantôt plus lentement, tantôt en un ſens, tantôt en un autre, & qu'elles ne ſoient quelquefois plus éloignées de la Terre, quelquefois plus proches; les Anciens avoient imaginé je ne ſais combien de Cercles différemment entrelacés les uns dans les autres, par leſquels ils ſauvoient toutes ces bizarreries. L'embarras

barras de tous ces Cercles étoit si grand, que dans un temps où l'on ne connoissoit encore rien de meilleur, un Roi de Castille, grand Mathématicien, mais apparemment peu dévot, disoit que si Dieu l'eût appellé à son Conseil quand il fit le Monde, il lui eût donné de bons avis. La pensée est trop libertine ; mais cela même est assez plaisant, que ce Systême fût alors une occasion de pécher, parce qu'il étoit trop confus. Les bons avis que ce Roi vouloit donner, regardoient, sans doute, la suppression de tous ces Cercles dont on avoit embarrassé les mouvemens célestes. Apparemment ils regardoient aussi une autre suppression de deux ou trois Cieux superflus qu'on avoit mis au delà des Etoiles fixes. Ces Philosophes, pour expliquer une sorte de mouvement dans les Corps célestes, faisoient au-delà du dernier Ciel que nous voyons, un Ciel de cristal, qui imprimoit ce mouvement aux Cieux inférieurs. Avoient-ils nouvelle d'un autre mouvement ? c'étoit aussi-tôt un autre Ciel de cristal. Enfin, les Cieux de cristal ne leur coûtoient rien. Et pourquoi ne les faisoit-on que de cristal, dit la Marquise ? N'eussent-ils pas été bons de quelqu'autre matiè-

re? Non, répondis-je ; il falloit que la lumière passât au travers, & d'ailleurs il falloit qu'ils fussent solides. Il le falloit absolument : car Aristote avoit trouvé que la solidité étoit une chose attachée à la noblesse de leur nature ; & puisqu'il l'avoit dit, on n'avoit garde d'en douter. Mais on a vu des Comètes qui étant plus élevées qu'on ne croyoit autrefois, briseroient tout le cristal des Cieux par où elles passent, & casseroient tout l'Univers ; & il a fallu se résoudre à faire les Cieux d'une matière fluide, telle que l'Air. Enfin, il est hors de doute, par les Observations de ces derniers siècles, que Vénus & Mercure tournent autour du Soleil, & non autour de la Terre, & l'ancien Systême est absolument insoutenable par cet endroit. Je vais donc vous en proposer un qui satisfait à tout, & qui dispenseroit le Roi de Castille de donner des avis ; car il est d'une simplicité charmante, & qui seule le feroit préférer. Il sembleroit, interrompit la Marquise, que votre Philosophie est une espèce d'enchère, où ceux qui offrent de faire les choses à moins de frais, l'emportent sur les autres. Il est vrai, repris-je, & ce n'est que par-là qu'on peut attraper le

plan ſur lequel la Nature a fait ſon Ouvrage. Elle eſt d'une épargne extraordinaire; tout ce qu'elle pourra faire d'une manière qui lui coûtera un peu moins, quand ce moins ne ſeroit preſque rien, ſoyez ſûre qu'elle ne le fera que de cette manière-là. Cette épargne néanmoins s'accorde avec une magnificence ſurprenante qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'eſt que la magnificence eſt dans le deſſein, & l'épargne dans l'exécution. Il n'y a rien de plus beau qu'un grand deſſein que l'on exécute à peu de frais. Nous autres, nous ſommes ſujets à renverſer ſouvent tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne dans le deſſein qu'a eu la Nature, & la magnificence dans l'exécution. Nous lui donnons un petit deſſein, qu'elle exécute avec dix fois plus de dépenſe qu'il ne faudroit; cela eſt tout-à-fait ridicule. Je ſerai bien aiſe, dit-elle, que le Syſtême dont vous m'allez parler, imite de fort près la Nature; car ce grand ménage-là tournera au profit de mon imagination, qui n'aura pas tant de peine à comprendre ce que vous me direz. Il n'y a plus ici d'embarras inutiles, repris-je. Figurez-vous un Allemand nommé Copernic, qui

fait main-basse sur tous ces Cercles différens, & sur tous ces Cieux solides qui avoient été imaginés par l'Antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pièces. Saisi d'une noble fureur d'Astronome, il prend la Terre & l'envoie bien loin du centre de l'Univers où elle s'étoit placée, & dans ce centre il y met le Soleil, à qui cet honneur étoit bien mieux dû. Les Planètes ne tournent plus autour de la Terre, & ne l'enferment plus au milieu du Cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hasard, & parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne présentement autour du Soleil, la Terre y tourne elle-même; & pour la punir du long repos qu'elle s'étoit attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvemens qu'elle donnoit aux Planètes & aux Cieux. Enfin, de tout cet équipage céleste dont cette petite Terre se faisoit accompagner & environner, il ne lui est demeuré que la Lune qui tourne encore autour d'elle. Attendez un peu, dit la Marquise, il vient de vous prendre un enthousiasme qui vous a fait expliquer les choses si pompeusement, que je ne crois pas les avoir

entendues. Le Soleil eſt au centre de l'Univers, & là il eſt immobile ; après lui, qu'eſt-ce qui ſuit ? C'eſt Mercure, répondis-je ; il tourne autour du Soleil, en ſorte que le Soleil eſt à peu-près le centre du Cercle que Mercure décrit. Au-deſſus de Mercure eſt Vénus, qui tourne de même autour du Soleil. Enſuite vient la Terre, qui, étant plus élevée que Mercure & Vénus, décrit autour du Soleil un plus grand Cercle que ces Planètes. Enfin, ſuivent Mars, Jupiter, Saturne, ſelon l'ordre où je vous les nomme ; & vous voyez bien que Saturne doit décrire autour du Soleil le plus grand Cercle de tous, auſſi emploie-t il plus de temps qu'aucune autre Planète à faire ſa révolution. Et la Lune, vous l'oubliez, interrompit elle ? je la retrouverai bien, repris-je. La Lune tourne autour de la Terre & ne l'abandonne point ; mais comme la Terre avance toujours dans le Cercle qu'elle décrit autour du Soleil, la Lune la ſuit, en tournant toujours autour d'elle ; & ſi elle tourne autour du Soleil, ce n'eſt que pour ne point quitter la Terre.

Je vous entends, répondit-elle, & j'aime la Lune, de nous être reſtée

lorſque toutes les autres Planètes nous abandonnoient. Avouez que ſi votre Allemand eût pu nous la faire perdre, il l'auroit fait volontiers ; car je vois dans tout ſon procédé qu'il étoit bien mal-intentionné pour la Terre. Je lui ſais bon gré, repliquai-je, d'avoir rabattu la vanité des hommes, qui s'étoient mis à la plus belle place de l'Univers, & j'ai du plaiſir à voir préſentement la Terre dans la foule des Planètes. Bon, répondit-elle, croyez-vous que la vanité des hommes s'étende juſqu'à l'Aſtronomie? Croyez-vous m'avoir humiliée, pour m'avoir appris que la Terre tourne autour du Soleil? Je vous jure que je ne m'en eſtime pas moins. Mon Dieu, Madame, repris-je, je ſais bien qu'on ſera moins jaloux du rang qu'on tient dans l'Univers, que de celui qu'on croit devoir tenir dans une chambre, & que la préſéance de deux Planètes ne ſera jamais une ſi grande affaire que celle de deux Ambaſſadeurs. Cependant, la même inclination, qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une cérémonie, fait qu'un Philoſophe dans un Syſtême ſe met au centre du Monde, s'il peut. Il eſt bien aiſe que tout ſoit fait pour lui;

il ſuppoſe peut-être, ſans s'en appercevoir, ce principe qui le flatte, & ſon cœur ne laiſſe pas de s'intéreſſer à une affaire de pure ſpéculation. Franchement, repliqua-t-elle, c'eſt-là une calomnie que vous avez inventée contre le Genre humain. On n'auroit donc jamais dû recevoir le Syſtéme de Copernic, puiſqu'il eſt ſi humiliant. Auſſi, repris-je, Copernic lui-même ſe défioit-il fort du ſuccès de ſon opinion. Il fut très-long temps à ne la vouloir pas publier. Enfin, il s'y réſolut, à la prière de gens très-conſidérables; mais auſſi, le jour qu'on lui apporta le premier exemplaire imprimé de ſon Livre, ſavez-vous ce qu'il fit? Il mourut. Il ne voulut point eſſuyer toutes les contradictions qu'il prévoyoit, & ſe tira habilement d'affaire. Ecoutez, dit la Marquiſe, il faut rendre juſtice à tout le monde. Il eſt ſûr qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du Soleil; car enfin, on ne change point de place, & on ſe retrouve toujours le matin où l'on s'étoit couché le ſoir. Je vois, ce me ſemble, à votre air, que vous m'allez dire qne comme la Terre toute entière marche....... Aſſurément, interrompis-je, c'eſt la même choſe que ſi vous vous endormiez

dans un bateau qui allât ſur la riviere, vous vous trouveriez à votre réveil dans la même place & dans la même ſituation à l'égard de toutes les parties du bateau. Oui : mais repliqua-t-elle, voici une différence ; je trouverois à mon réveil le rivage changé, & cela me feroit bien voir que mon bateau auroit changé de place. Mais il n'en va pas de même de la Terre ; j'y retrouve toutes choſes comme je les avois laiſſées. Non pas, Madame, répondis-je, non pas ; le rivage eſt changé auſſi. Vous ſavez qu'au-delà de tous les Cercles des Planètes ſont les Etoiles fixes : voilà notre rivage. Je ſuis ſur la Terre, & la Terre décrit un grand Cercle autour du Soleil. Je regarde au centre de ce Cercle ; j'y vois le Soleil. S'il n'effaçoit point les Etoiles, en pouſſant ma vue en ligne droite au-delà du Soleil, je le verrois néceſſairement répondre à quelques Etoiles fixes ; mais je vois aiſément pendant la nuit à quelles Etoiles il a répondu le jour, & c'eſt exactement la même choſe. Si la Terre ne changeoit point de place ſur le Cercle où elle eſt, je verrois toujours le Soleil répondre aux mêmes Etoiles fixes ; mais dès que la Terre change de place, il faut que je la

voie répondre à d'autres Etoiles. C'eſt-là le rivage qui change tous les jours; & comme la Terre fait ſon Cercle en un an autour du Soleil, je vois le Soleil en l'eſpace d'une année répondre ſucceſſivement à diverſes Etoiles fixes qui compoſent un Cercle ; ce Cercle s'appelle le Zodiaque. Voulez vous que je vous faſſe ici une figure ſur le ſable? Non, répondit-elle, je m'en paſſerai bien, & puis cela donneroit à mon Parc un air ſavant que je ne veux pas qu'il ait. N'ai-je pas ouï dire qu'un Philoſophe, qui fut jetté par un naufrage dans une Iſle qu'il ne connoiſſoit point, s'écria à ceux qui le ſuivoient, en voyant de certaines figures, des lignes & des cercles tracés ſur le bord de la Mer : *Courage, Compagnons, l'Iſle eſt habitée ; voici des pas d'hommes.* Vous jugez bien qu'il ne m'appartient point de faire de ces pas-là, & qu'il ne faut pas qu'on en voye ici.

Il vaut mieux en effet, répondis-je, qu'on n'y voie que des pas d'Amans, c'eſt-à-dire, votre nom & vos chiffres gravés ſur l'écorce de arbres par la main de vos Adorateurs. Laiſſons-là, je vous prie, les Adorateurs, reprit elle, & parlons du Soleil. J'entends bien com-

ment nous nous imaginons qu'il décrit le Cercle que nous décrivons nous-mêmes ; mais ce tour ne s'achève qu'en un an, & celui que le Soleil fait tous les jours sur notre tête, comment se fait-il ? Avez-vous remarqué, lui répondis-je, qu'une boule qui rouleroit sur cette allée auroit deux mouvemens ? Elle iroit vers le bout de l'allée, & en même temps elle tourneroit plusieurs fois sur elle-même, en sorte que la partie de cette boule qui est en haut descendroit en bas, & que celle d'en bas monteroit en haut. La Terre fait la même chose. Dans le temps qu'elle avance sur le Cercle qu'elle décrit en un an autour du Soleil, elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures. Ainsi, en vingt-quatre heures, chaque partie de la Terre perd le Soleil & le recouvre ; & à mesure qu'en tournant, on va vers le côté où est le Soleil, il semble qu'il s'élève ; & quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il semble qu'il s'abaisse. Cela est assez plaisant, dit-elle ; la Terre prend tout sur soi, & le Soleil ne fait rien : & quand la Lune, & les autres Planètes & les Etoiles fixes paroissent faire un tour sur notre tête en vingt-quatre heures, c'est donc aussi

une imagination ? Imagination pure, repris-je, qui vient de la même cause. Les Planètes font seulement leurs Cercles autour du Soleil en des temps inégaux, selon leurs distances inégales, & celle que nous voyons aujourd'hui répondre à un certain point du Zodiaque, ou de ce Cercle d'Etoiles fixes, nous la voyons demain à la même heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé sur son Cercle, que parce que nous avons avancé sur le nôtre. Nous marchons, & les autres Planètes marchent aussi; mais plus ou moins vîte que nous. Cela nous met dans différens points de vue à leur égard, & nous fait paroître dans leur cours des bizarreries dont il n'est pas nécessaire que je vous parle. Il suffit que vous sachiez que ce qu'il y a d'irrégulier dans les Planètes, ne vient que de la diverse manière dont notre mouvement nous les fait rencontrer, & qu'au fond elles sont toutes très-réglées. Je consens qu'elles le soient, dit la Marquise; mais je voudrois bien que leur régularité coûtât moins à la Terre: on ne l'a guère ménagée; & pour une grosse masse aussi pesante qu'elle est, on lui demande bien de l'agilité. Mais, lui répondis-je, aimeriez vous mieux que

le Soleil, & tous les autres Aſtres, qui ſont de très-grands Corps, fiſſent en vingt quatre heures autour de la Terre un tour immenſe? que les Etoiles fixes qui ſeroient dans le plus grand Cercle parcouruſſent en un jour plus de vingt-ſept mille ſix cents ſoixante fois deux cents millions de lieues? Car il faut que tout cela arrive, ſi la Terre ne tourne pas ſur elle même en vingt quatre heures. En vérité, il eſt bien plus raiſonnable qu'elle faſſe ce tour, qui n'eſt tout au plus que de neuf mille lieues. Vous voyez bien que neuf mille lieues, en comparaiſon de l'horrible nombre que je viens de vous dire, ne ſont qu'une bagatelle.

Oh! repliqua la Marquiſe, le Soleil & les Aſtres ſont tout de feu, & le mouvement ne leur coûte rien; mais la Terre ne paroît guère portative. Et croiriez vous, repris-je, ſi vous n'en aviez l'expérience, que ce fût quelque choſe de bien portatif qu'un gros navire monté de cent cinquante pièces de canon, chargé de plus de trois mille hommes, & d'une très grande quantité de marchandiſes? Cependant, il ne faut qu'un petit ſouffle de vent pour le faire aller ſur l'eau, parce que l'eau eſt li-

quide, & que se laissant diviser avec facilité, elle résiste peu au mouvement du navire; ou s'il est au milieu d'une rivière, il suivra sans peine le fil de l'eau, parce qu'il n'y a rien qui le retienne. Ainsi, la Terre, toute massive qu'elle est, est aisément portée au milieu de la matière céleste, qui est infiniment plus fluide que l'eau, & qui remplit tout ce grand espace où nagent les Planètes. Et où faudroit-il que la Terre fût cramponnée, pour résister au mouvement de cette matière céleste, & ne s'y pas laisser emporter ? C'est comme si une petite boule de bois pouvoit ne pas suivre le courant d'une rivière.

Mais, repliqua t-elle encore, comment la Terre, avec tout son poids, se soutient elle sur votre matière céleste, qui doit être bien légère, puisqu'elle est si fluide? Ce n'est pas à dire, répondis-je, que ce qui est fluide en soit plus léger. Que dites-vous de notre gros vaisseau, qui, avec tout son poids, est plus léger que l'eau, puisqu'il y surnage? Je ne veux plus vous dire rien, dit elle comme en colère, tant que vous aurez le gros vaisseau. Mais m'assurez-vous bien qu'il n'y ait rien à

craindre ſur une pirouette auſſi légère que vous me faites la Terre ? Eh bien, lui répondis je, faiſons porter la Terre par quatre éléphans, comme font les Indiens. Voici bien un autre Syſtême, s'écria-t-elle! Du moins j'aime ces Gens-là d'avoir pourvu à leur ſûreté, & fait de bons fondemens ; au lieu que nous autres Coperniciens, nous ſommes aſſez inconſidérés pour vouloir bien nager à l'aventure dans cette matière céleſte. Je gage que ſi les Indiens ſavoient que la Terre fût le moins du monde en péril de ſe mouvoir, ils doubleroient les éléphans.

Cela le mériteroit bien, repris-je, en riant de ſa penſée ; il ne faut point épargner les éléphans, pour dormir en aſſurance ; & ſi vous en avez beſoin pour cette nuit, nous en mettrons dans notre Syſtême autant qu'il nous plaira ; enſuite, nous les retrancherons peu-à-peu, à meſure que vous vous raſſurerez. Sérieuſement, reprit elle, je ne crois pas dès-à-préſent qu'ils me ſoient fort néceſſaires, & je me ſens aſſez de courage pour oſer tourner. Vous irez encore plus loin, repliquai je ; vous tournerez avec plaiſir, & vous vous ferez ſur ce Syſtême des idées réjouiſſantes.

Quelquefois, par exemple, je me figure que je ſuis ſuſpendu en l'air, & que j'y demeure ſans mouvement, pendant que la Terre tourne ſous moi en vingt-quatre heures. Je vois paſſer ſous mes yeux tous ces viſages différens, les uns blancs, les autres noirs, les autres baſanés, les autres olivâtres. D'abord ce ſont des chapeaux, & puis des turbans, & puis des têtes chevelues, & puis des têtes raſées; tantôt des Villes à clochers, tantôt des Villes à longues aiguilles qui ont des croiſſans, tantôt des Villes à tours de porcelaine, tantôt de grands Pays qui n'ont que des cabanes; ici de vaſtes mers, là des déſerts épouvantables; enfin, toute cette variété infinie qui eſt ſur la ſurface de la Terre.

En vérité, dit-elle, tout cela mériteroit bien que l'on donnât vingt-quatre heures de ſon temps à le voir. Ainſi donc, dans le même lieu où nous ſommes à préſent, je ne dis pas dans ce Parc, mais dans ce même lieu, à le prendre dans l'Air, il y paſſe continuellement d'autres Peuples, qui prennent notre place; & au bout de vingt-quatre heures, nous y revenons.

Copernic, lui répondis-je, ne le com-

prendroit pas mieux. D'abord il passera par ici des Anglois, qui raisonneront peut-être de quelque dessein de Politique avec moins de gaieté que nous ne raisonnons de notre Philosophie ; ensuite viendra une grande mer, & il se pourra trouver en ce lieu-là quelque vaisseau qui n'y sera pas si à son aise que nous. Après cela paroîtront des Iroquois, en mangeant tout vif quelque prisonnier de guerre, qui fera semblant de ne s'en pas soucier; des femmes de la Terre de Jesso, qui n'emploieront tout leur temps qu'à préparer le repas de leurs maris, & à se peindre de bleu les lèvres & les sourcils, pour plaire aux plus vilains hommes du monde; des Tartares, qui iront fort dévotement en pélerinage vers ce Grand-Prêtre qui ne sort jamais d'un lieu obscur, où il n'est éclairé que par des lampes, à la lumière desquelles on l'adore; de belles Circassiennes, qui ne feront aucune façon d'accorder tout au premier venu, hormis ce qu'elles croient qui appartient essentiellement à leurs maris; de petits Tartares, qui iront voler des femmes pour les Turcs & pour les Persans; enfin nous, qui débiterons peut-être encore des rêveries.

Il

Il eſt aſſez plaiſant, dit la Marquiſe, d'imaginer ce que vous venez de me dire; mais ſi je voyois tout cela d'en haut, je voudrois avoir la liberté de hâter ou d'arrêter le mouvement de la Terre, ſelon que les objets me plairoient plus ou moins, & je vous aſſure que je ferois paſſer bien vîte ceux qui s'embarraſſent de politique, ou qui mangent leurs ennemis: mais il y en a d'autres pour qui j'aurois de la curioſité. J'en aurois pour ces belles Circaſſiennes, par exemple, qui ont un uſage ſi particulier. Mais il me vient une difficulté ſérieuſe. Si la Terre tourne, nous changeons d'air à chaque moment, & nous reſpirons toujours celui d'un autre Pays. Nullement, Madame, répondis-je; l'Air qui environne la Terre ne s'étend que juſqu'à une certaine hauteur, peut-être juſqu'à vingt lieues tout au plus; il nous ſuit & tourne avec nous. Vous avez vu quelquefois l'ouvrage d'un ver à ſoie, ou ces coques que ces petits animaux travaillent avec tant d'art pour s'y empriſonner: elles ſont d'une ſoie fort ſerrée; mais elles ſont couvertes d'un certain duvet fort léger & fort lâche. C'eſt ainſi que la Terre, qui eſt aſſez ſolide, eſt couverte depuis ſa ſur-

face jusqu'à une certaine hauteur, d'une eſpèce de duvet, qui eſt l'air, & toute la coque du ver à ſoie tourne en même temps. Au-delà de l'Air eſt la matière céleſte, incomparablement plus pure, plus ſubtile & même plus agitée qu'il n'eſt.

Vous me préſentez la Terre ſous des idées bien mépriſables, dit la Marquiſe. C'eſt pourtant ſur cette coque de ver à ſoie qu'il ſe fait de ſi grands travaux, de ſi grandes guerres, & qu'il règne de tous côtés une ſi grande agitation. Oui, répondis-je; & pendant ce temps-là, la Nature qui n'entre point en connoiſſance de tous ces petits mouvemens particuliers, nous emporte tous enſemble d'un mouvement général, & ſe joue de la petite boule.

Il me ſemble, reprit-elle, qu'il eſt ridicule d'être ſur quelque choſe qui tourne, & de ſe tourmenter tant: mais le malheur eſt qu'on n'eſt pas aſſuré qu'on tourne; car enfin, à ne vous rien céler, toutes les précautions que vous prenez pour m'empécher qu'on ne s'apperçoive du mouvement de la Terre, me ſont ſuſpectes. Eſt il poſſible qu'il ne laiſſera pas quelque petite marque ſenſible à laquelle on le reconnoiſſe?

Les mouvemens les plus naturels, répondis-je, & les plus ordinaires, sont ceux qui se font le moins sentir : cela est vrai jusques dans la morale. Le mouvement de l'amour-propre nous est si naturel, que le plus souvent nous ne le sentons pas, & que nous croyons agir par d'autres principes. Ah! vous moralisez, dit-elle, quand il est question de Physique ; cela s'appelle bâiller. Retirons-nous ; aussi-bien en voilà assez pour la première fois : demain nous reviendrons ici, vous avec vos Systémes, & moi avec mon ignorance.

En retournant au Château, je lui dis, pour épuiser la matière des Systêmes, qu'il y en avoit un troisième inventé par Ticho-Brahé, qui, voulant absolument que la Terre fût immobile, la plaçoit au centre du Monde, & faisoit tourner autour d'elle le Soleil, autour duquel tournoient toutes les autres Planètes, parce que depuis les nouvelles découvertes, il n'y avoit pas moyen de faire tourner les Planètes autour de la Terre. Mais la Marquise, qui a le discernement vif & prompt, jugea qu'il y avoit trop d'affectation à exempter la Terre de tourner autour du Soleil, puisqu'on n'en pouvoit pas exempter tant

d'autres grands corps; que le Soleil n'étoit plus ſi propre à tourner autour de la Terre, depuis que toutes les Planètes tournoient autour de lui; que ce Syſtême ne pouvoit être propre tout au plus qu'à ſoutenir l'immobilité de la Terre, quand on avoit bien envie de la ſoutenir, & nullement à la perſuader; & enfin, il fut réſolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui eſt plus uniforme & plus riant, & n'a aucun mêlange de préjugé. En effet, la ſimplicité dont il eſt perſuade, & ſa hardieſſe fait plaiſir.



SECOND SOIR.

Que la Lune est une Terre habitée.

LE lendemain au matin, dès que l'on put entrer dans l'appartement de la Marquise, j'envoyai savoir de ses nouvelles, & lui demander si elle avoit pu dormir en tournant : elle me fit répondre qu'elle étoit déjà toute accoutumée à cette allure de la Terre, & qu'elle avoit passé la nuit aussi tranquillement qu'auroit pu faire Copernic lui-même. Quelque temps après, il vint chez elle du monde, qui y demeura jusqu'au soir, selon l'ennuyeuse coutume de la campagne : encore leur fut-on bien obligé ; car la campagne leur donnoit aussi le droit de pousser leur visite jusqu'au lendemain, s'ils eussent voulu, & ils eurent l'honnêteté de ne le pas faire. Ainsi, la Marquise & moi, nous nous retrouvâmes libres le soir. Nous allâmes encore dans le Parc, & la conversation ne manqua pas de tourner aussi-tôt sur nos Systêmes. Elle les avoit si bien conçus,

qu'elle dédaigna d'en parler une ſeconde fois, & elle voulut que je la menaſſe à quelque choſe de nouveau. Eh bien donc, lui dis-je, puiſque le Soleil, qui eſt préſentement immobile, a ceſſé d'être Planète, & que la Terre qui ſe meut autour de lui a commencé d'en être une, vous ne ſerez pas ſi ſurpriſe d'entendre dire que la Lune eſt une Terre comme celle-ci, & qu'apparemment elle eſt habitée. Je n'ai pourtant jamais oui-parler de la Lune habitée, dit-elle, que comme d'une folie & d'une viſion. C'en eſt peut-être une auſſi, répondis-je. Je ne prends parti dans ces choſes-là, que comme on en prend dans les guerres civiles, où l'incertitude de ce qui peut arriver, fait qu'on entretient toujours des intelligences dans le parti oppoſé, & qu'on a des ménagemens avec ſes ennemis même. Pour moi, quoique je croie la lune une Terre habitée, je ne laiſſe pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croient pas; & je me tiens toujours en état de me pouvoir ranger à leur opinion avec honneur, ſi elle avoit le deſſus: mais en attendant qu'ils aient ſur nous quelque avantage conſidérable, voici ce qui m'a fait pencher du côté des Habitans de la Lune.

Supposons qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris & Saint-Denis, & qu'un Bourgeois de Paris, qui ne sera jamais sorti de sa Ville, soit sur les tours de Notre-Dame, & voie Saint-Denis de loin ; on lui demandera s'il croit que Saint-Denis soit habité comme Paris. Il répondra hardiment que non ; car, dira-t-il, je vois bien les Habitans de Paris, mais ceux de Saint Denis je ne les vois point : on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui lui représentera, qu'à la vérité quand on est sur les tours de Notre-Dame, on ne voit pas les Habitans de Saint-Denis, mais que l'éloignement en est cause ; que tout ce qu'on peut voir de Saint-Denis ressemble fort à Paris ; que Saint-Denis a des clochers, des maisons, des murailles, & qu'il pourroit bien encore ressembler à Paris pour être habité. Tout cela ne gagnera rien sur mon Bourgeois ; il s'obstinera toujours à soutenir que Saint-Denis n'est point habité, puisqu'il n'y voit personne. Notre Saint-Denis, c'est la Lune, & chacun de nous est ce Bourgeois de Paris, qui n'est jamais sorti de sa Ville.

Ah ! interrompit la Marquise, vous nous faites to... nous ne sommes point

ſi ſots que votre Bourgeois ; puiſqu'il voit que Saint-Denis eſt tout fait comme Paris, il faut qu'il ait perdu la raiſon pour ne le pas croire habité : mais la Lune n'eſt point du tout faite comme la Terre. Prenez garde, Madame, repris-je; car s'il faut que la Lune reſſemble en tout à la Terre, vous voilà dans l'obligation de croire la Lune habitée. J'avoue, répondit-elle, qu'il n'y aura pas moyen de s'en diſpenſer, & je vous vois un air de confiance qui me fait déja peur. Les deux mouvemens de la Terre, dont je ne me fuſſe jamais doutée, me rendent timide ſur tout le reſte ; mais pourtant ſeroit-il bien poſſible que la Terre fût lumineuſe comme la Lune? car il faut cela pour leur reſſemblance. Hélas! Madame, repliquai-je, être lumineux n'eſt pas ſi grand'choſe que vous penſez. Il n'y a que le Soleil en qui cela ſoit une qualité conſidérable. Il eſt lumineux par lui-même, & en vertu d'une nature particulière qu'il a ; mais les Planètes n'éclairent que parce qu'elles ſont éclairées de lui. Il envoie ſa lumière à la Lune ; elle nous la renvoie, & il faut que la Terre renvoie auſſi à la Lune la lumière du Soleil : il

n'y

n'y a pas plus loin de la Terre à la Lune, que de la Lune à la Terre.

Mais, dit la Marquise, la Terre est-elle aussi propre que la Lune à renvoyer la lumière du Soleil? Je vous vois toujours pour la Lune, repris je, un reste d'estime dont vous ne sauriez vous défaire. La lumière est composée de petites balles qui bondissent sur ce qui est solide, & retournent d'un autre côté, au lieu qu'elles passent au travers de ce qui leur présente des ouvertures en ligne droite, comme l'air ou le verre. Ainsi, ce qui fait que la Lune nous éclaire, c'est qu'elle est un corps dur & solide, qui nous renvoie ces petites balles. Or, je crois que vous ne contesterez pas à la Terre cette même dureté & cette même solidité. Admirez donc ce que c'est que d'être posté avantageusement. Parce que la Lune est éloignée de nous, nous ne la voyons que comme un corps lumineux, & nous ignorons que ce soit une grosse masse semblable à la Terre. Au contraire, parce que la terre a le malheur que nous la voyons de trop près, elle ne nous paroît qu'une grosse masse, propre seulement à fournir de la pâture aux animaux, & nous ne nous appercevons

pas qu'elle eſt lumineuſe, faute de nous pouvoir mettre à quelque diſtance d'elle. Il en iroit donc de la même manière, dit la Marquiſe, que lorſque nous ſommes frappés de l'éclat des conditions élevées au-deſſus des nôtres, & que nous ne voyons pas qu'au fond elles ſe reſſemblent toutes extrêmement.

C'eſt la même choſe, répondis-je. Nous voulons juger de tout, & nous ſommes toujours dans un mauvais point de vue. Nous voulons juger de nous, nous en ſommes trop près; nous voulons juger des autres, nous en ſommes trop loin. Qui ſeroit entre la Lune & la Terre, ce ſeroit la vraie place pour les bien voir. Il faudroit être ſimplement Spectateur du Monde, & non pas Habitant. Je ne me conſolerai jamais, dit-elle, de l'injuſtice que nous faiſons à la Terre, & de la préoccupation trop favorable où nous ſommes pour la Lune, ſi vous ne m'aſſurez que les Gens de la Lune ne connoiſſent pas mieux leurs avantages que nous les nôtres, & qu'ils prennent notre Terre pour un Aſtre, ſans ſavoir que leur habitation en eſt un auſſi. Pour cela, repris-je, je vous le garantis. Nous leur paroiſſons faire aſſez régulièrement nos fonctions d'Aſtre.

Il eſt vrai qu'ils ne nous voient pas décrire un Cercle autour d'eux ; mais il n'importe, voici ce que c'eſt. La moitié de la Lune qui ſe trouva tournée vers nous au commencement du monde, y a toujours été tournée depuis ; elle ne nous préſente jamais que ces yeux, cette bouche, & le reſte de ce viſage que notre imagination lui compoſe ſur le fondement des taches qu'elle nous montre. Si l'autre moitié oppoſée ſe préſentoit à nous, d'autres taches différemment arrangées nous feroient ſans doute imaginer quelque autre figure. Ce n'eſt pas que la Lune ne tourne ſur elle-même ; elle y tourne en autant de temps qu'autour de la Terre, c'eſt-à-dire, en un mois : mais lorſqu'elle fait une partie de ce tour ſur elle-même, & qu'il devroit ſe cacher à nous, une joue, par exemple, de ce prétendu viſage, & paroître quelque autre choſe, elle fait juſtement une ſemblable partie de ſon Cercle autour de la Terre, & ſe mettant dans un nouveau point de vue, elle nous montre encore cette même joue. Ainſi la Lune, qui à l'égard du Soleil & des autres Aſtres tourne ſur elle-même, n'y tourne point à notre égard. Ils lui paroiſſent tous ſe lever &

ſe coucher en l'eſpace de quinze jours; mais pour notre Terre, elle la voit toujours ſuſpendue au même endroit du Ciel. Cette immobilité apparente ne convient guère à un Corps qui doit paſſer pour un Aſtre, mais auſſi elle n'eſt pas parfaite. La Lune a un certain balancement qui fait qu'un petit coin du viſage ſe cache quelquefois, & qu'un petit coin de la moitié oppoſée ſe montre. Or elle ne manque pas, ſur ma parole, de nous attribuer ce tremblement, & de s'imaginer que nous avons dans le Ciel comme un mouvement de pendule qui va & vient.

Toutes ces Planètes, dit la Marquiſe, ſont faites comme nous, qui rejettons toujours ſur les autres ce qui eſt en nous-mêmes. La Terre dit: *Ce n'eſt pas moi qui tourne, c'eſt le Soleil.* La Lune dit: *Ce n'eſt pas moi qui tremble, c'eſt la Terre.* Il y a bien de l'erreur par-tout. Je ne vous conſeille pas d'entreprendre d'y rien réformer, répondis-je; il vaut mieux que vous acheviez de vous convaincre de l'entière reſſemblance de la Terre & de la Lune. Repréſentez-vous ces deux grandes boules ſuſpendues dans les Cieux. Vous ſavez que le Soleil éclaire toujours une moitié des

Corps qui ſont ronds, & que l'autre moitié eſt dans l'ombre. Il y a donc toujours une moitié, tant de la Terre que de la Lune, qui eſt éclairée du Soleil, c'eſt-à-dire qui a le jour, & une autre moitié qui eſt dans la nuit. Remarquez d'ailleurs, que comme une balle a moins de force & de vîteſſe après qu'elle a été donner contre une muraille qui l'a renvoyée d'un autre côté, de même la lumière s'affoiblit lorſqu'elle a été réfléchie par quelque Corps. Cette lumière blanchâtre, qui nous vient de la Lune, eſt la lumière même du Soleil; mais elle ne peut venir de la Lune à nous que par une réflexion. Elle a donc beaucoup perdu de la force & de la vivacité qu'elle avoit lorſqu'elle étoit reçue directement ſur la Lune; & cette lumière éclatante que nous recevons du Soleil, & que la Terre réfléchit ſur la Lune, ne doit plus être qu'une lumière blanchâtre quand elle y eſt arrivée. Ainſi, ce qui nous paroît lumineux dans la Lune, & qui nous éclaire pendant nos nuits, ce ſont des parties de la Lune qui ont le jour; & les parties de la Terre qui ont le jour lorſqu'elles ſont tournées vers les parties de la Lune qui ont la nuit, les éclai-

rent aussi. Tout dépend de la manière dont la Lune & la Terre se regardent. Dans les premiers jours du mois que l'on ne voit pas la Lune, c'est qu'elle est entre le Soleil & nous, & qu'elle marche de jour avec le Soleil. Il faut nécessairement que toute sa moitié qui a le jour, soit tournée vers le Soleil, & que toute sa moitié qui a la nuit, soit tournée vers nous. Nous n'avons garde de voir cette moitié qui n'a aucune lumière pour se faire voir ; mais cette moitié de la Lune qui a la nuit, étant tournée vers la moitié de la Terre qui a le jour, nous voit sans être vue, & nous voit sous la même figure que nous voyons la Pleine-Lune. C'est alors pour les Gens de la Lune *Pleine-Terre*, s'il est permis de parler ainsi. Ensuite la Lune qui avance sur son Cercle d'un mois, se dégage de dessous le Soleil, & commence à tourner vers nous un petit coin de sa moitié éclairée, & voilà le croissant. Alors aussi les parties de la Lune qui ont la nuit commencent à ne plus voir toute la moitié de la Terre qui a le jour, & nous sommes en décours pour elles.

Il n'en faut pas davantage, dit brusquement la Marquise, je saurai tout

le reſte quand il me plaira ; je n'ai qu'à y penſer un moment, & qu'à promener la Lune ſur ſon Cercle d'un mois. Je vois en général que dans la Lune ils ont un mois à rebours du nôtre, & je gage que quand nous avons Pleine-Lune, c'eſt que toute la moitié lumineuſe de la Lune eſt tournée vers toute la moitié obſcure de la Terre ; qu'alors ils ne nous voient point du tout, & qu'ils comptent *Nouvelle-Terre*. Je ne voudrois pas qu'il me fût reproché de m'être fait expliquer tout au long une choſe ſi aiſée. Mais les Eclipſes comment vont elles ? Il ne tient qu'à vous de le deviner, répondis-je. Quand la Lune eſt nouvelle, qu'elle eſt entre le Soleil & nous, & que toute ſa moitié obſcure eſt tournée vers nous qui avons le jour, vous voyez bien que l'ombre de cette moitié obſcure ſe jette vers nous. Si la Lune eſt juſtement ſous le Soleil, cette ombre nous le cache, & en même temps noircit une partie de cette moitié lumineuſe de la Terre qui étoit vue par la moitié obſcure de la Lune. Voilà donc une Eclipſe de Soleil pour nous pendant notre jour, & une Eclipſe de Terre pour la Lune pendant ſa nuit. Lorſque la Lune eſt pleine,

la Terre eſt entre elle & le Soleil, & toute la moitié obſcure de la Terre eſt tournée vers toute la moitié lumineuſe de la Lune. L'ombre de la Terre ſe jette donc vers la Lune; ſi elle tombe ſur le Corps de la Lune, elle noircit cette moitié lumineuſe que nous voyons, & à cette moitié lumineuſe qui avoit le jour, elle lui dérobe le Soleil. Voilà donc une Eclipſe de Lune pendant notre nuit, & une Eclipſe de Soleil pour la Lune pendant le jour dont elle jouiſſoit. Ce qui fait qu'il n'arrive pas des Eclipſes toutes les fois que la Lune eſt entre le Soleil & la Terre, ou la Terre entre le Soleil & la Lune, c'eſt que ſouvent ces trois Corps ne ſont pas exactement rangés en ligne droite, & que par conſéquent celui qui devroit faire l'Eclipſe, jette ſon ombre un peu à côté de celui qui en devroit être couvert.

Je ſuis fort étonnée, dit la Marquiſe, qu'il y ait ſi peu de myſtère aux Eclipſes, & que tout le monde n'en devine pas la cauſe. Ah! vraiment, répondis-je, il y a bien des Peuples, qui de la manière dont ils s'y prennent, ne la devineront encore de long-temps. Dans toutes les Indes Orientales on croit que quand le Soleil & la Lune s'éclipſent, c'eſt qu'un

certain Dragon qui a les griffes fort noires, les étend sur ces Astres dont il veut se saisir ; & vous voyez pendant ce temps-là les rivières couvertes de Têtes d'Indiens qui se sont mis dans l'eau jusqu'au col, parce que c'est une situation très dévote selon eux, & très-propre à obtenir du Soleil & de la Lune qu'ils se défendent bien contre le Dragon. En Amérique on étoit persuadé que le Soleil & la Lune étoient fâchés quand ils s'éclipsoient, & Dieu sait ce qu'on ne faisoit pas pour se raccommoder avec eux. Mais les Grecs qui étoient si raffinés n'ont-ils pas cru long-temps que la Lune étoit ensorcelée, & que des Magiciennes la faisoient descendre du Ciel pour jetter sur les herbes une certaine écume malfaisante ? Et nous, n'eûmes-nous pas belle peur il n'y a que trente-deux ans *, à une certaine Eclipse de Soleil, qui a la vérité fut totale ? Une infinité de Gens ne se tinrent-ils pas enfermés dans des Caves ? & les Philosophes qui écrivirent pour nous rassurer, n'écrivirent-ils pas en vain ou à-peu-

* En 1654.

près ? ceux qui s'étoient refugiés dans les Caves en ſortirent-ils ?

En vérité, reprit-elle, tout cela eſt trop honteux pour les hommes ; il devroit y avoir un Arrêt du Genre humain, qui défendît qu'on parlât jamais d'Eclipſe, de peur que l'on ne conſerve la mémoire des ſottiſes qui ont été faites ou dites ſur ce chapitre-là. Il faudroit donc, repliquai-je, que le même Arrêt abolît la mémoire de toutes choſes & défendît qu'on parlât jamais de rien ; car je ne ſache rien au monde qui ne ſoit le monument de quelque ſottiſe des hommes.

Dites-moi, je vous prie, une choſe, dit la Marquiſe; ont-ils autant de peur des Eclipſes dans la Lune, que nous en avons ici ? Il me paroîtroit tout à-fait burleſque que les Indiens de ce Pays-là ſe miſſent à l'eau comme les nôtres ; que les Américains cruſſent notre Terre fâchée contre eux ; que les Grecs s'imaginaſſent que nous fuſſions enſorcelés, & que nous allaſſions gâter leurs herbes, & qu'enfin nous leur rendiſſions la conſternation qu'ils cauſent ici-bas. Je n'en doute nullement, répondis-je. Je voudrois bien ſavoir pourquoi Meſſieurs de

la Lune auroient l'eſprit plus fort que nous. De quel droit nous feront-ils peur ſans que nous leur en faſſions? Je croirois même, ajoutai-je en riant, que comme un nombre prodigieux d'hommes ont été aſſez fous, & le ſont encore aſſez pour adorer la Lune ; il y a des gens dans la Lune qui adorent auſſi la Terre, & que nous ſommes à genoux les uns devant les autres. Après cela, dit-elle, nous pouvons bien prétendre à envoyer des influences à la Lune, & à donner des criſes à ſes malades ; mais comme il ne faut qu'un peu d'eſprit & d'habileté dans les gens de ce Pays-là, pour détruire tous ces honneurs dont nous nous flattons, j'avoue que je crains toujours que nous n'ayons quelque déſavantage.

Ne craignez rien, répondis je ; il n'y a pas d'apparence que nous ſoyons la ſeule ſotte eſpèce de l'Univers. L'ignorance eſt quelque choſe de bien propre à être généralement répandu ; & quoique je ne faſſe que deviner celle des Gens de la Lune, je n'en doute non plus que des nouvelles les plus ſûres qui nous viennent de là.

Et quelles ſont ces nouvelles ſûres, interrompit-elle ? ce ſont celles, répon-

dis-je, qui nous ſont rapportées par ces Savans qui y voyagent tous les jours avec des Lunettes d'approche. Ils vous diront qu'ils y ont découvert des terres, des mers, des lacs, de très-hautes montagnes, des abymes très-profonds.

Vous me ſurprenez, reprit-elle. Je conçois bien qu'on peut découvrir ſur la Lune des montagnes & des abymes, cela ſe reconnoît apparemment à des inégalités remarquables; mais comment diſtinguer des terres & des mers? On les diſtingue, répondis-je, parce que les eaux qui laiſſent paſſer au travers d'elles-mêmes une partie de la lumière, & qui en renvoient moins, paroiſſent de loin comme des taches obſcures, & que les terres qui par leur ſolidité la renvoient toute, ſont des endroits plus brillans. L'illuſtre M. Caſſini, l'homme du monde à qui le Ciel eſt le mieux connu, a découvert ſur la Lune quelque choſe qui ſe ſépare en deux, ſe réunit enſuite, & ſe va perdre dans une eſpèce de puits. Nous pouvons nous flatter avec bien de l'apparence que c'eſt une rivière. Enfin, on connoît aſſez toutes ces différentes parties pour leur avoir donné des noms, & ce ſont ſouvent des noms de Savans. Un en-

droit s'appelle Copernic, un autre Archimède, un autre Galilée ; il y a un promontoire des ſonges, une mer des pluies, une mer de nectar, une mer de criſes ; enfin la deſcription de la Lune eſt ſi exacte, qu'un Savant qui s'y trouveroit préſentement ne s'y égareroit non plus que je ferois dans Paris.

Mais, reprit-elle, je ſerois bien aiſe de ſavoir encore plus en détail comment eſt fait le dedans du Pays. Il n'eſt pas poſſible, repliquai-je, que Meſſieurs de l'Obſervatoire vous en inſtruiſent ; il faut le demander à Aſtolfe, qui fut conduit dans la Lune par Saint Jean. Je vous parle d'une des plus agréables folies de l'Arioſte, & je ſuis sûr que vous ſerez bien aiſe de la ſavoir. J'avoue qu'il eût mieux fait de n'y pas méler Saint Jean, dont le nom eſt ſi digne de reſpect ; mais enfin c'eſt une licence poétique, qui peut ſeulement paſſer pour un peu trop gaie. Cependant tout le Poëme eſt dédié à un Cardinal, & un grand Pape l'a honoré d'une approbation éclatante que l'on voit au-devant de quelques éditions. Voici de quoi il s'agit. Roland, neveu de Charlemagne, étoit devenu fou, parce que la belle

Angélique lui avoit préféré Médor. Un jour Aſtolfe, brave Paladin, ſe trouva dans le Paradis Terreſtre qui étoit ſur la cime d'une montagne très-haute où ſon Hippogrife l'avoit porté. Là il rencontra Saint Jean, qui lui dit, que pour guérir la folie de Roland, il étoit néceſſaire qu'ils fiſſent enſemble le voyage de la Lune. Aſtolfe qui ne demandoit qu'à voir du Pays, ne ſe fait point prier, & auſſi-tôt voilà un chariot de feu qui enlève par les airs l'Apôtre & le Paladin. Comme Aſtolfe n'étoit pas grand Philoſophe, il fut fort ſurpris de voir la Lune beaucoup plus grande qu'elle ne lui avoit paru de deſſus la Terre. Il fut bien plus ſurpris encore de voir d'autres fleuves, d'autres lacs, d'autres montagnes, d'autres villes, d'autres forêts, & ce qui m'auroit bien ſurpris auſſi, des Nymphes qui chaſſoient dans ces forêts. Mais ce qu'il vit de plus rare dans la Lune, c'étoit un Vallon où ſe trouvoit tout ce qui ſe perdoit ſur la Terre de quelque eſpèce qu'il fût, & les couronnes, & les richeſſes, & la renommée, & une infinité d'eſpérances, & le temps qu'on donne au jeu, & les aumônes qu'on fait faire

après ſa mort, & les vers qu'on préſente aux Princes, & les ſoupirs des Amans.

Pour les ſoupirs des Amans, interrompit la Marquiſe, je ne ſais pas ſi du temps de l'Arioſte ils étoient perdus; mais en ce temps-ci, je n'en connois point qui aillent dans la Lune. N'y eût-il que vous, Madame, repris-je, vous y en avez fait aller un aſſez bon nombre. Enfin la Lune eſt ſi exacte à recueillir ce qui ſe perd ici bas, que tout y eſt; mais, l'Arioſte ne vous dit cela qu'à l'oreille, tout y eſt juſqu'à la donation de Conſtantin. C'eſt que les Papes ont prétendu être maîtres de Rome & de l'Italie, en vertu d'une donation que l'Empereur Conſtantin leur en avoit faite; & la vérité eſt qu'on ne ſauroit dire ce qu'elle eſt devenue. Mais devinez de quelle ſorte de choſe on ne trouve point dans la Lune? de la folie. Tout ce qu'il y en a jamais eu ſur la Terre, s'y eſt très-bien conſervé. En récompenſe, il n'eſt pas croyable combien il y a dans la Lune d'Eſprits perdus. Ce ſont autant de phioles pleines d'une liqueur fort ſubtile, & qui s'évapore aiſément ſi elle n'eſt enfermée; & ſur chacune de ces phioles eſt écrit le nom de celui à qui

l'Eſprit appartient. Je crois que l'Arioſte les met toutes en un tas; mais j'aime mieux me figurer qu'elles ſont rangées bien proprement dans de longues galeries. Aſtolfe fut fort étonné de voir que les phioles de beaucoup de gens qu'il avoit crus très-ſages, étoient pourtant bien pleines; & pour moi je ſuis perſuadé que la mienne s'eſt remplie conſidérablement depuis que je vous entretiens de viſions, tantôt philoſophiques, tantôt poétiques. Mais ce qui me conſole, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible que par tout ce que je vous dis, je ne vous faſſe avoir bientôt auſſi une petite phiole dans la Lune. Le bon Paladin ne manqua pas de trouver la ſienne parmi tant d'autres. Il s'en ſaiſit avec la permiſſion de Saint Jean, & reprit tout ſon Eſprit par le nez comme de l'eau de la Reine d'Hongrie; mais l'Arioſte dit qu'il ne le porta pas bien loin, & qu'il le laiſſa retourner dans la Lune par une folie qu'il fit à quelque temps de là. Il n'oublia pas la phiole de Roland, qui étoit le ſujet du voyage. Il eut aſſez de peine à la porter; car l'Eſprit de ce Héros étoit de ſa nature aſſez peſant, & il n'y en manquoit pas une ſeule goutte. Enſuite l'Arioſte, ſelon ſa louable coutume de dire tout ce qu'il lui

lui plaît, apoſtrophe ſa Maîtreſſe, & lui dit en de fort beaux vers : *Qui montera aux Cieux, ma Belle, pour en rapporter l'Eſprit que vos charmes m'ont fait perdre? Je ne me plaindrois pas de cette perte là, pourvu qu'elle n'allât pas plus loin ; mais s'il faut que la choſe continue comme elle a commencé, je n'ai qu'à m'attendre à devenir tel que j'ai décrit Roland. Je ne crois pourtant pas que pour ravoir mon Eſprit il ſoit beſoin que j'aille par les Airs juſques dans la Lune ; mon Eſprit ne loge pas ſi haut ; il va errant ſur vos yeux, ſur votre bouche, & ſi vous voulez bien que je m'en reſſaiſiſſe, permettez que je le recueille avec mes lèvres.* Cela n'eſt-il pas joli? Pour moi, à raiſonner comme l'Arioſte, je ſerois d'avis qu'on ne perdît jamais l'Eſprit que par l'Amour ; car vous voyez qu'il ne va pas bien loin, & qu'il ne faut que des lèvres qui ſachent le recouvrer : mais quand on le perd par d'autres voies, comme nous le perdons, par exemple, à philoſopher préſentement, il va droit dans la Lune, & on ne le rattrape pas quand on veut. En récompenſe, répondit la Marquiſe, nos phioles ſeront honorablement dans le quartier des phioles philoſophiques ; au lieu que nos Eſprits iroient peut-être errans ſur quelqu'un

qui n'en ſeroit pas digne. Mais pour achever de m'ôter le mien, dites-moi, & dites-moi bien ſérieuſement, ſi vous croyez qu'il y ait des Hommes dans la Lune; car juſqu'à préſent vous ne m'en avez pas parlé d'une manière aſſez poſitive. Moi, repris je? je ne crois point du tout qu'il y ait des Hommes dans la Lune. Voyez combien la face de la Nature eſt changée d'ici à la Chine; d'autres viſages, d'autres figures, d'autres mœurs, & preſque d'autres principes de raiſonnement. D'ici à la Lune, le changement doit être bien plus conſidérable. Quand on va vers de certaines Terres nouvellement découvertes, à peine ſont-ce des Hommes que les Habitans qu'on y trouve; ce ſont des Animaux à figure humaine, encore quelquefois aſſez imparfaite, mais preſque ſans aucune raiſon humaine. Qui pourroit pouſſer juſqu'à la Lune, aſſurément ce ne ſeroient plus des Hommes qu'on y trouveroit.

Quelles ſortes de gens ſeroient ce donc, reprit la Marquiſe avec un air d'impatience? De bonne foi, Madame, repliquai-je, je n'en ſais rien. S'il ſe pouvoit faire que nous euſſions de la raiſon, & que nous ne fuſſions pourtant pas

Hommes, & ſi d'ailleurs nous habitions la Lune, nous imaginerions-nous bien qu'il y eût ici-bas cette eſpèce bizarre de créatures qu'on appelle le Genre humain? Pourrions-nous bien nous figurer quelque choſe qui y eût des paſſions ſi folles & des réflexions ſi ſages; une durée ſi courte, & des vues ſi longues; tant de ſcience ſur des choſes preſque inutiles, & tant d'ignorance ſur les plus importantes; tant d'ardeur pour la liberté, & tant d'inclination à la ſervitude; une ſi forte envie d'être heureux, & une ſi grande incapacité de l'être? Il faudroit que les Gens de la Lune euſſent bien de l'eſprit, s'ils devinoient tout cela. Nous nous voyons inceſſamment nous-mêmes, & nous en ſommes encore à deviner comment nous ſommes faits. On a été réduit à dire que les Dieux étoient ivres de nectar, lorſqu'ils firent les Hommes, & que quand ils vinrent à regarder leur ouvrage de ſang-froid, ils ne purent s'empêcher d'en rire. Nous voilà donc bien en ſûreté du côté des Gens de la Lune, dit la Marquiſe; ils ne nous devineront pas: mais je voudrois que nous les puſſions deviner; car en vérité, cela inquiète de ſavoir qu'ils ſont là-haut dans cette Lune que nous voyons,

& de ne pouvoir pas ſe figurer comment ils ſont faits. Et pourquoi, répondis-je, n'avez-vous point d'inquiétude ſur les Habitans de cette grande Terre Auſtrale qui nous eſt encore entièrement inconnue? Nous ſommes portés eux & nous ſur un même Vaiſſeau, dont ils occupent la proue & nous la poupe Vous voyez que de la poupe à la proue, il n'y a aucune communication, & qu'à un bout du Navire on ne ſait point quelles Gens ſont à l'autre, ni ce qu'ils y font; & vous voudriez ſavoir ce qui ſe paſſe dans la Lune, dans cet autre Vaiſſeau qui flotte loin de nous par les Cieux?

Oh! reprit-elle, je compte les Habitans de la Terre Auſtrale pour connus, parce qu'aſſurément ils doivent nous reſſembler beaucoup, & qu'enfin on les connoîtra, quand on voudra ſe donner la peine de les aller voir; ils demeureront toujours là, & ne nous échaperont pas: mais ces Gens de la Lune, on ne les connoîtra jamais, cela eſt déſeſpérant. Si je vous répondois ſérieuſement, repliquai-je, qu'on ne ſait ce qui arrivera, vous vous moqueriez de moi, & je le mériterois ſans doute. Cependant, je me défendrois aſſez bien, ſi je vou-

lois. J'ai une penſée très-ridicule, qui a un air de vraiſemblance qui me ſurprend ; je ne ſais où elle peut l'avoir pris, étant auſſi impertinente qu'elle eſt. Je gage que je vais vous réduire à avouer, contre toute raiſon, qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la Terre & la Lune. Remettez-vous dans l'eſprit l'état où étoit l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Chriſtophe Colomb. Ses Habitans vivoient dans une ignorance extrême. Loin de connoître les Sciences, ils ne connoiſſoient pas les Arts les plus ſimples & les plus néceſſaires ; ils alloient nuds ; ils n'avoient point d'autres armes que l'arc : ils n'avoient jamais conçu que les Hommes puſſent être portés par des Animaux ; ils regardoient la Mer comme un grand eſpace défendu aux Hommes, qui ſe joignoit au Ciel, & au-delà duquel il n'y avoit rien. Il eſt vrai qu'après avoir paſſé des années entières à creuſer le tronc d'un gros arbre avec des pierres tranchantes, ils ſe mettoient ſur la Mer dans ce tronc, & alloient terre-à-terre, portés par le vent & par les flots. Mais comme ce Vaiſſeau étoit ſujet à être ſouvent renverſé, il falloit qu'ils ſe miſſent auſſi-tôt à la nage

pour le rattraper; & à proprement parler, ils nageoient toujours, hormis le temps qu'ils se délassoient. Qui leur eût dit qu'il y avoit une sorte de navigation incomparablement plus parfaite, qu'on pouvoit traverser cette étendue infinie d'eaux de tel côté & de tel sens qu'on vouloit; qu'on s'y pouvoit arrêter sans mouvement au milieu des flots émus; qu'on étoit maître de la vîtesse avec laquelle on alloit; qu'enfin cette Mer, quelque vaste qu'elle fût, n'étoit point un obstacle à la communication des Peuples, pourvu seulement qu'il y eût des Peuples au-delà : vous pouvez compter qu'ils ne l'eussent jamais cru. Cependant, voilà un beau jour le spectacle du monde le plus étrange & le moins attendu qui se présente à eux. De grands Corps énormes qui paroissent avoir des aîles blanches, qui volent sur la mer, qui vomissent du feu de toutes parts, & qui viennent jetter sur le rivage des Gens inconnus, tous écaillés de fer, disposant comme ils veulent des Monstres qui courent sous eux, & tenant en leur main des foudres, dont ils terrassent tout ce qui leur résiste. D'où sont-ils venus? Qui a pu les amener pardessus les mers? Qui a mis le feu

en leur diſpoſition ? Sont-ce les enfans du Soleil ? car aſſurément ce ne ſont pas des Hommes. Je ne ſais, Madame, ſi vous entrez comme moi dans la ſurpriſe des Américains; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela, je ne veux plus jurer qu'il ne puiſſe y avoir commerce quelque jour entre la Lune & la Terre. Les Américains euſſent-ils cru qu'il eût dû y en avoir entre l'Amérique & l'Europe, qu'ils ne connoiſſoient ſeulement pas? Il eſt vrai qu'il faudra traverſer ce grand eſpace d'Air & de Ciel qui eſt entre la Terre & la Lune. Mais ces grandes Mers paroiſſoient-elles aux Américains plus propres à être traverſées ? En vérité, dit la Marquiſe, en me regardant, vous êtes fou. Qui vous dit le contraire, répondis-je? Mais je veux vous le prouver, reprit-elle; je ne me contente pas de l'aveu que vous en faites. Les Américains étoient ſi ignorans, qu'ils n'avoient garde de ſoupçonner qu'on pût ſe faire des chemins au travers de Mers ſi vaſtes; mais nous qui avons tant de connoiſſance, nous nous figurerions bien qu'on pût aller par les Airs, ſi l'on pouvoit effectivement y aller. On fait plus que ſe figurer la choſe poſſible,

repliquai-je; on commence déjà à voler un peu. Plusieurs personnes différentes ont trouvé le secret de s'ajuster des aîles qui les soutinssent en l'air, de leur donner du mouvement, & de passer par-dessus des rivières. A la vérité, ce n'a pas été un vol d'aigle, & il en a quelquefois coûté à ces nouveaux Oiseaux un bras ou une jambe; mais enfin, cela ne représente encore que les premières planches que l'on a mises sur l'eau, & qui ont été le commencement de la Navigation. De ces planches-là, il y avoit bien loin jusqu'à de gros Navires qui pussent faire le tour du monde. Cependant, peu à-peu sont venus les gros Navires. L'art de voler ne fait que de naître; il se perfectionnera encore, & quelque jour on ira jusqu'à la Lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes choses, ou les avoir mises à un point qu'on n'y puisse rien ajouter? Eh! de grace, consentons qu'il y ait encore quelque chose à faire pour les siècles à venir. Je ne consentirai point, dit-elle, qu'on vole jamais que d'une manière à se rompre aussi-tôt le cou. Eh bien, lui répondis-je, si vous voulez qu'on vole toujours si mal ici, on volera mieux dans la Lune; ses Habitans seront plus propres

propres que nous à ce métier, car il n'importe que nous allions là, ou qu'ils viennent ici; & nous ferons comme les Américains, qui ne se figuroient pas qu'on pût naviger, quoiqu'à l'autre bout du monde on navigeât fort bien. Les Gens de la Lune seroient donc déjà venus, reprit-elle presqu'en colère? Les Européens n'ont été en Amérique qu'au bout de six mille ans, repliquai-je en éclatant de rire; il leur fallut ce temps-là pour perfectionner la Navigation, jusqu'au point de pouvoir traverser l'Océan. Les Gens de la Lune savent peut-être déjà faire de petits voyages dans l'Air: à l'heure qu'il est, ils s'exercent; quand ils seront plus habiles & plus expérimentés, nous les verrons, & Dieu sait quelle surprise. Vous êtes insupportable, dit-elle, de me pousser à bout avec un raisonnement aussi creux que celui-là. Si vous me fâchez, repris-je, je sais bien ce que j'ajouterai encore pour le fortifier. Remarquez que le monde se développe peu-à-peu. Les Anciens se tenoient bien sûrs que la Zone Torride & les Zones Glaciales ne pouvoient être habitées, à cause de l'excès ou du chaud, ou du froid; & du temps des Romains, la Carte générale de la

Terre n'étoit guère plus étendue que la Carte de leur Empire, ce qui avoit de la grandeur en un ſens, & marquoit beaucoup d'ignorance en un autre. Cependant, il ne laiſſa pas de ſe trouver des Hommes, & dans des Pays très chauds, & dans des Pays très-froids : voilà déjà le monde augmenté ; enſuite, on jugea que l'Océan couvroit toute la Terre, hormis ce qui étoit connu alors, & qu'il n'y avoit point d'Antipodes, car on n'en avoit jamais ouï parler ; & puis, auroient-ils eu les pieds en haut & la tête en bas? Après ce beau raiſonnement, on découvre pourtant les Antipodes, Nouvelle réformation à la Carte, nouvelle moitié de la Terre. Vous m'entendez bien, Madame, ces Antipodes-là, qu'on a trouvés contre toute eſpérance, devroient nous apprendre à être retenus dans nos jugemens. Le monde achèvera peut-être de ſe développer pour nous ; on connoîtra juſqu'à la Lune. Nous n'en ſommes pas encore-là, parce que toute la Terre n'eſt pas découverte, & qu'apparemment il faut que tout cela ſe faſſe d'ordre. Quand nous aurons bien connu notre habitation, il nous ſera permis de connoître celle de nos voiſins les Gens de la Lune.

Sans mentir, dit la Marquiſe, en me regardant attentivement, je vous trouve ſi profond ſur cette matière, qu'il n'eſt pas poſſible que vous ne croyiez tout de bon ce que vous dites. J'en ſerois bien fâché, répondis-je ; je veux ſeulement vous faire voir qu'on peut aſſez bien ſoutenir une opinion chimérique pour embarraſſer une perſonne d'eſprit, mais non pas aſſez bien pour la perſuader. Il n'y a que la vérité qui perſuade, même ſans avoir beſoin de paroître avec toutes ſes preuves. Elle entre ſi naturellement dans l'eſprit, que quand on l'apprend pour la première fois, il ſemble qu'on ne faſſe que s'en ſouvenir. Ah! vous me ſoulagez : repliqua la Marquiſe ; votre faux raiſonnement m'incommodoit, & je me ſens plus en état d'aller me coucher tranquillement, ſi vous voulez bien que nous nous retirions.



TROISIEME SOIR.

Particularités du Monde de la Lune. Que les autres Planètes ſont habitées auſſi.

LA Marquiſe voulut m'engager pendant le jour à pourſuivre nos Entretiens; mais je lui repréſentai que nous ne devions confier de telles rêveries qu'à la Lune & aux Etoiles, puiſqu'auſſi-bien elles en étoient l'objet. Nous ne manquâmes pas à aller le ſoir dans le Parc, qui devenoit un lieu conſacré à nos Converſations ſavantes.

J'ai bien des nouvelles à vous apprendre, lui dis-je; la Lune que je vous diſois hier, qui, ſelon toutes les apparences, étoit habitée, pourroit bien ne l'être point; j'ai penſé à une choſe qui met ſes Habitans en péril. Je ne ſouffrirai point cela, répondit-elle. Hier vous m'aviez préparée à voir ces Gens-là venir ici au premier jour, & aujourd'hui ils ne ſeroient ſeulement pas au monde? Vous ne vous jouerez point ainſi de moi. Vous m'avez fait croire

les Habitans de la Lune; j'ai ſurmonté la peine que j'y avois; je les croirai. Vous allez bien vîte, repris-je; il faut ne donner que la moitié de ſon eſprit aux choſes de cette eſpèce que l'on croit, & en réſerver une autre moitié libre, où le contraire puiſſe être admis s'il en eſt beſoin. Je ne me paye point de ſentences, repliqua-t-elle; allons au fait. Ne faut-il pas raiſonner de la Lune comme de Saint-Denis? Non, répondis-je; la Lune ne reſſemble pas autant à la Terre que Saint-Denis reſſemble à Paris. Le Soleil élève de la Terre & des Eaux des exhalaiſons & des vapeurs, qui montant en l'air juſqu'à quelque hauteur, s'y aſſemblent, & forment les nuages. Ces nuages ſuſpendus voltigent irrégulièrement autour de notre Globe, & ombragent tantôt un Pays, tantôt un autre. Qui verroit la Terre de loin, remarqueroit ſouvent quelques changemens ſur ſa ſurface, parce qu'un grand Pays couvert par des nuages, ſeroit un endroit obſcur, & deviendroit plus lumineux dès qu'il ſeroit découvert. On verroit des taches qui changeroient de place, ou s'aſſembleroient diverſement, ou diſparoîtroient tout-à-fait. On verroit donc auſſi ces mêmes changemens ſur la ſur-

face de la Lune, si elle avoit des nuages autour d'elle; mais tout au contraire, toutes ses taches sont fixes, ses endroits lumineux le sont toujours, & voilà le malheur. A ce compte là, le Soleil n'élève point de vapeurs ni d'exhalaisons de dessus la Lune. C'est donc un Corps infiniment plus dur & plus solide que notre Terre, dont les parties les plus subtiles se dégagent aisément d'avec les autres, & montent en haut dès qu'elles sont mises en mouvement par la chaleur. Il faut que ce soit quelques amas de rochers & de marbres, où il ne se fait point d'évaporation; d'ailleurs elles se font si naturellement & si nécessairement où il y a des eaux, qu'il ne doit point y avoir d'eaux où il ne s'en fait point. Qui sont donc les Habitans de ces rochers qui ne peuvent rien produire, & de ce Pays qui n'a point d'eaux? Et quoi, s'écria t-elle, il ne vous souvient plus que vous m'avez assuré qu'il y avoit dans la Lune des Mers que l'on distinguoit d'ici? Ce n'est qu'une conjecture, répondis-je, j'en suis bien fâché. Ces endroits obscurs qu'on prend pour des Mers, ne sont peut-être que de grandes cavités. De la distance où nous sommes, il est permis de ne pas deviner tout-à-

fait juste. Mais, dit-elle, cela suffira-t-il pour nous faire abandonner les Habitans de la Lune? Non pas tout à-fait, Madame, répondis je ; nous ne nous déterminerons ni pour eux, ni contre eux. Je vous avoue ma foiblesse, repliqua-t-elle ; je ne suis point capable d'une si parfaite détermination, j'ai besoin de croire. Fixez-moi promptement à une opinion sur les Habitans de la Lune; conservons-les, ou anéantissons-les pour jamais, & qu'il n'en soit plus parlé : mais conservons-les plutôt, s'il se peut; j'ai pris pour eux une inclination que j'aurois de la peine à perdre. Je ne laisserai donc pas la Lune déserte, repris-je; repeuplons-la, pour vous faire plaisir. A la vérité, puisque l'apparence des taches de la Lune ne change point, on ne peut pas croire qu'elle ait des nuages autour d'elle, qui ombragent tantôt une partie, tantôt une autre; mais ce n'est pas à dire qu'elle ne pousse point hors d'elle de vapeurs ni d'exhalaisons. Nos nuages que nous voyons portés en l'air, ne sont que des exhalaisons & des vapeurs, qui, au sortir de la Terre, étoient séparées en trop petites parties pour pouvoir être vues, & qui ont rencontré un peu plus haut

un froid qui les a resserrées & rendues visibles, par la réunion de leurs parties; après quoi ce sont de gros nuages qui flottent en l'Air, où ils sont des Corps étrangers, jusqu'à ce qu'ils retombent en pluies. Mais ces mêmes vapeurs & ces mêmes exhalaisons se tiennent quelquefois assez dispersées pour être imperceptibles, & ne se ramassent qu'en formant des rosées très-subtiles, qu'on ne voit tomber d'aucune nuée. Je suppose donc qu'il sorte des vapeurs de la Lune, car enfin il faut qu'il en sorte; il n'est pas croyable que la Lune soit une masse, dont toutes les parties soient d'une égale solidité, toutes également en repos les unes auprès des autres, toutes incapables de recevoir aucun changement par l'action du Soleil sur elles. Nous ne connoissons aucun Corps de cette nature, les marbres mêmes n'en sont pas; tout ce qui est le plus solide change & s'altère, ou par le mouvement secret & invisible qu'il en a en lui-même, ou par celui qu'il reçoit de dehors. Mais les vapeurs de la Lune ne se rassembleront point autour d'elle en nuages, & ne retomberont point sur elle en pluies; elles ne formeront que des rosées. Il suffit pour cela que l'Air, dont apparemment

la Lune eſt environnée en ſon particulier, comme notre Terre l'eſt du ſien, ſoit un peu différent de notre Air, & les vapeurs de la Lune un peu différentes des vapeurs de la Terre, ce qui eſt quelque choſe de plus que vraiſemblable. Sur ce pied-là, il faudra que la matière étant diſpoſée dans la Lune autrement que ſur la Terre, les effets ſoient différens: mais il n'importe; du moment que nous avons trouvé un mouvement intérieur dans les parties de la Lune, ou produit par des cauſes étrangères, voilà ſes Habitans qui renaiſſent, & nous avons le fonds néceſſaire pour leur ſubſiſtance. Cela nous fournira des fruits, des bleds, des eaux, & tout ce que nous voudrons. J'entends des fruits, des bleds, des eaux à la manière de la Lune que je fais profeſſion de ne pas connoître, le tout proportionné aux beſoins de ſes Habitans que je ne connois pas non plus.

C'eſt-à-dire, me dit la Marquiſe, que vous ſavez ſeulement que tout eſt bien, ſans ſavoir comment il eſt. C'eſt beaucoup d'ignorance ſur bien peu de ſcience; mais il faut s'en conſoler. Je ſuis encore trop heureuſe que vous ayez rendu à la Lune ſes Habitans; je ſuis

même fort contente que vous lui donniez un Air qui l'enveloppe en ſon particulier; il me ſembleroit déſormais que, ſans cela, une Planète ſeroit trop nue.

Ces deux Airs différens, repris-je, contribuent à empêcher la communication des deux Planètes. S'il ne tenoit qu'à voler, que ſavons-nous, comme je vous diſois hier, ſi on ne volera pas fort bien quelque jour? J'avoue pourtant qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence. Le grand éloignement de la Lune à la Terre ſeroit encore une difficulté à ſurmonter, qui eſt aſſurément conſidérable; mais quand même elle ne s'y rencontreroit pas, quand même les deux Planètes ſeroient fort proches, il ne ſeroit pas poſſible de paſſer de l'Air de l'une dans l'Air de l'autre. L'Eau eſt l'Air des Poiſſons; ils ne paſſent jamais dans l'Air des Oiſeaux, ni les Oiſeaux dans l'Air des Poiſſons. Ce n'eſt pas la diſtance qui les en empêche, c'eſt que chacun a pour priſon l'Air qu'il reſpire. Nous trouvons que le nôtre eſt mêlé de vapeurs plus épaiſſes & plus groſſières que celui de la Lune. A ce compte, un Habitant de la Lune, qui ſeroit arrivé aux confins de notre Monde, ſe noyeroit dès qu'il entreroit dans notre

Air, & nous le verrions tomber mort ſur la Terre.

Oh ! que j'aurois d'envie, s'écria la Marquiſe, qu'il arrivât quelque grand naufrage, qui répandît ici bon nombre de ces Gens-là, dont nous irions conſidérer à notre aiſe les figures extraordinaires! Mais, repliquai je, s'ils étoient aſſez habiles pour naviger ſur la ſurface extérieure de notre Air, & que de-là, par la curioſité de nous voir, ils nous pêchaſſent comme des Poiſſons, cela vous plairoit-il? Pourquoi non, répondit-elle en riant? Pour moi, je me mettrois de mon propre mouvement dans leurs filets, ſeulement pour avoir le plaiſir de voir ceux qui m'auroient pêchée.

Songez, repliquai-je, que vous n'arriveriez que bien malade au haut de notre Air; il n'eſt pas reſpirable pour nous dans toute ſon étendue, il s'en faut bien: on dit qu'il ne l'eſt déjà preſque plus au haut de certaines montagnes; & je m'étonne bien que ceux qui ont la folie de croire que des Génies corporels habitent l'Air le plus pur, ne diſent auſſi que ce qui fait que ces Génies ne nous rendent que des viſites & très-rares & très-courtes, c'eſt qu'il y en a peu d'en-

tr'eux qui ſachent plonger, & que ceux-là même ne peuvent faire juſqu'au fond de cet Air épais où nous ſommes, que des plongeons de très-peu de durée. Voilà donc bien des barrières naturelles qui nous défendent la ſortie de notre Monde, & l'entrée de celui de la Lune. Tâchons du moins, pour notre conſolation, à deviner ce que nous pourrons de ce Monde-là. Je crois, par exemple, qu'il faut qu'on y voie le Ciel, le Soleil & les Aſtres d'une autre couleur que nous ne les voyons. Tous ces objets ne nous paroiſſent qu'au travers d'une eſpèce de lunette naturelle, qui nous les change. Cette lunette, c'eſt notre Air, mêlé comme il eſt de vapeurs & d'exhalaiſons, & qui ne s'étend pas bien haut. Quelques Modernes prétendent que de lui-même il eſt bleu, auſſi-bien que l'eau de la mer, & que cette couleur ne paroît dans l'une & dans l'autre qu'à une grande profondeur. Le Ciel, diſent-ils, où ſont attachées les Etoiles fixes, n'a de lui-même aucune lumière, & par conſéquent il devroit paroître noir; mais on le voit au travers de l'Air qui eſt bleu, & il paroît bleu. Si cela eſt, les rayons du Soleil & des Etoiles ne peuvent paſſer au travers de l'Air, ſans

ſe teindre un peu de ſa couleur, & perdre autant de celle qui leur eſt naturelle. Mais quand même l'Air ne ſeroit pas coloré de lui-même, il eſt certain qu'au travers d'un gros brouillard, la lumière d'un flambeau qu'on voit un peu de loin, paroît toute rougeâtre, quoique ce ne ſoit pas ſa vraie couleur; & notre Air n'eſt non plus qu'un gros brouillard qui nous doit altérer la vraie couleur, & du Ciel, & du Soleil, & des Etoiles. Il n'appartiendroit qu'à la matière céleſte de nous apporter la lumière & les couleurs dans toute leur pureté, & telles qu'elles ſont. Ainſi, puiſque l'Air de la Lune eſt d'une autre nature que notre Air, ou il eſt teint en lui-même d'une autre couleur, ou du moins c'eſt un autre brouillard qui cauſe une autre altération aux couleurs des Corps céleſtes. Enfin, à l'égard des Gens de la Lune, cette lunette, au travers de laquelle on voit tout, eſt changée.

Cela me fait préférer notre ſéjour à celui de la Lune, dit la Marquiſe; je ne ſaurois croire que l'aſſortiment des couleurs céleſtes y ſoit auſſi beau qu'il l'eſt ici. Mettons, ſi vous voulez, un Ciel rouge & des Etoiles vertes, l'effet n'eſt pas ſi agréable que les Etoiles cou-

leur d'or ſur du bleu. On diroit, à vous entendre, repris-je, que vous aſſortiriez un habit ou un meuble: mais, croyez-moi, la Nature a bien de l'eſprit; laiſſez-lui le ſoin d'inventer un aſſortiment de couleurs pour la Lune, & je vous garantis qu'il ſera bien entendu. Elle n'aura pas manqué de varier le ſpectacle de l'Univers à chaque point vue différent, & de le varier d'une manière toujours agréable.

Je reconnois ſon adreſſe, interrompit la Marquiſe; elle s'eſt épargné la peine de changer les objets pour chaque point de vue; elle n'a changé que les lunettes, & elle a l'honneur de cette grande diverſité, ſans en avoir fait la dépenſe. Avec un Air bleu, elle nous donne un Ciel bleu; & peut-être avec un Air rouge, elle donne un Ciel rouge aux Habitans de la Lune: c'eſt pourtant toujours le même Ciel. Il me paroît qu'elle nous a mis dans l'imagination certaines lunettes, au travers deſquelles on voit tout, & qui changent fort les objets à l'égard de chaque Homme. Alexandre voyoit la Terre comme une belle place bien propre à y établir un grand Empire; Céladon ne la voyoit que comme le ſéjour d'Aſtrée; un Phi-

losophe la voit comme une grosse Planète qui va par les Cieux, toute couverte de fous. Je ne crois pas que le spectacle change plus de la Terre à la Lune, qu'il fait ici d'imagination à imagination.

Le changement de spectacle est plus surprenant dans nos imaginations, repliquai-je, car ce ne sont que les mêmes objets qu'on voit si différemment; du moins dans la Lune, on peut voir d'autres objets, ou ne pas voir quelques-uns de ceux qu'on voit ici. Peut-être ne connoissent-ils point en ce Pays-là l'Aurore, ni les Crépuscules. L'Air qui nous environne, & qui est élevé au-dessus de nous, reçoit des rayons qui ne pourroient pas tomber sur la Terre; & parce qu'il est fort grossier, il en arrête une partie, & nous les renvoie, quoiqu'ils ne nous fussent pas naturellement destinés. Ainsi l'Aurore & les Crépuscules sont une grace que la Nature nous fait; c'est une lumière que régulièrement nous ne devrions point avoir, & qu'elle nous donne pardessus ce qui nous est dû. Mais dans la Lune, où apparemment l'Air est plus pur, il pourroit bien n'être pas si propre à renvoyer en en-bas les rayons qu'il reçoit, avant que le Soleil

ſe lève, ou après qu'il eſt couché. Les pauvres Habitans n'ont donc point cette lumière de faveur, qui, en ſe fortifiant peu-à-peu, les préparoit agréablement à l'arrivée du Soleil, ou qui, en affoibliſſant comme de nuance en nuance, les accoutumeroit à ſa perte. Ils ſont dans les ténèbres profondes, & tout d'un coup il ſemble qu'on tire un rideau, voilà leurs yeux frappés de tout l'éclat qui eſt dans le Soleil; ils ſont dans une lumière vive & éclatante, & tout d'un coup les voilà tombés dans des ténèbres profondes. Le jour & la nuit ne ſont point liés par un milieu qui tienne de l'une & de l'autre. L'Arc-en-Ciel eſt encore une choſe qui manque aux Gens de la Lune; car ſi l'Aurore eſt un effet de la groſſièreté de l'Air & des Vapeurs, l'Arc-en-Ciel ſe forme dans les pluies qui tombent en certaines circonſtances, & nous devons les plus belles choſes du monde à celles qui le ſont le moins. Puiſqu'il n'y a autour de la Lune ni vapeurs aſſez groſſières, ni nuages pluvieux, adieu l'Arc en-Ciel avec l'Aurore, & à quoi reſſembleront les Belles de ce Pays-là? Quelle ſource de comparaiſons perdue?

Je n'aurois pas grand regret à ces comparaiſons-là,

comparaiſons-là, dit la Marquiſe, & je trouve qu'on eſt aſſez bien récompenſé dans la Lune de n'avoir ni Aurore, ni Arc-en-Ciel; car on ne doit avoir par la même raiſon ni Foudres, ni Tonnerres, puiſque ce ſont auſſi des choſes qui ſe forment dans les nuages. On a de beaux jours toujours ſereins, pendant leſquels on ne perd point le Soleil de vue: on n'a point de nuits où toutes les Etoiles ne ſe montrent; on ne connoît ni les orages, ni les tempêtes, ni tout ce qui paroît être un effet de la colère du Ciel. Trouvez-vous qu'on ſoit tant à plaindre? Vous me faites voir la Lune comme un ſéjour enchanté, répondis-je; cependant, je ne ſais s'il eſt ſi délicieux d'avoir toujours ſur la tête, pendant des jours qui en valent quinze des nôtres, un Soleil ardent, dont aucun nuage ne modère la chaleur. Peut-être auſſi eſt-ce à cauſe de cela que la Nature a creuſé, dans la Lune, des eſpèces de puits qui ſont aſſez grands pour être apperçus par nos lunettes; car ce ne ſont point des vallées qui ſoient entre des montagnes, ce ſont des creux que l'on voit au milieu de certains lieux plats & en très-grand nombre. Que ſait-on ſi les Habitans de la Lune, incommodés par l'ar-

deur perpétuelle du Soleil, ne ſe réfugient point dans ces grands puits ? Ils n'habitent peut-être point ailleurs ; c'eſt-là qu'ils bâtiſſent leurs Villes. Nous voyons ici que la Rome ſouterreine eſt plus grande que la Rome qui eſt ſur Terre. Il ne faudroit qu'ôter celle ci, le reſte ſeroit une Ville à la manière de la Lune. Tout un Peuple eſt dans un puits, & d'un puits à l'autre il y a des chemins ſouterreins pour la communication des Peuples. Vous vous moquez de cette viſion ; j'y conſens de tout mon cœur : cependant, à vous parler très-ſérieuſement, vous pourriez vous tromper plutôt que moi. Vous croyez que les Gens de la Lune doivent habiter ſur la ſurface de leur Planète, parce que nous habitons ſur la ſurface de la nôtre : c'eſt tout le contraire ; puiſque nous habitons ſur la ſurface de notre Planète, ils pourroient bien n'habiter pas ſur la ſurface de la leur. D'ici-là, il faut que toutes choſes ſoient bien différentes.

Il n'importe, dit la Marquiſe ; je ne puis me réſoudre à laiſſer vivre les Habitans de la Lune dans une obſcurité perpétuelle. Vous y auriez encore plus de peine, repris-je, ſi vous ſaviez qu'un

grand Philosophe de l'Antiquité a fait de la Lune le séjour des Ames qui ont mérité ici d'être bienheureuses. Toute leur félicité consiste en ce qu'elles y entendent l'harmonie que les Corps célestes font par leurs mouvemens. Mais comme il prétend que quand la Lune tombe dans l'ombre de la Terre, elles ne peuvent plus entendre cette harmonie; alors, dit il, ces Ames crient comme des désespérées, & la Lune se hâte le plus qu'elle peut de les tirer d'un endroit si fâcheux. Nous devrions donc, repliqua-t-elle, voir arriver ici les bienheureux de la Lune, car apparemment on nous les envoie aussi; & dans ces deux Planètes, on croit avoir assez pourvu à la félicité des Ames, de les avoir transportées dans un autre Monde. Sérieusément, repris-je, ce ne seroit pas un plaisir médiocre de voir plusieurs Mondes différens. Ce voyage me réjouit quelquefois beaucoup, à ne le faire qu'en imagination; & que seroit ce, si on le faisoit en effet? Cela vaudroit bien mieux que d'aller d'ici au Japon, c'est-à-dire, de ramper avec beaucoup de peine d'un point de la terre sur un autre, pour ne voir que des Hommes. Eh bien, dit elle, faisons

le voyage des Planètes comme nous pourrons ; qui nous en empêche? Allons nous placer dans tous ces différens points de vue, & de-là, considérons l'Univers. N'avons nous plus rien à voir dans la Lune ? Ce Monde-là n'est pas encore épuisé, répondis-je. Vous vous souvenez bien que les deux mouvemens par lesquels la Lune tourne sur elle-même & autour de nous étant égaux, l'un rend toujours à nos yeux ce que l'autre leur devroit dérober, & qu'ainsi elle nous présente toujours la même face. Il n'y a donc que cette moitié-là qui nous voie ; & comme la Lune doit être censée ne tourner point sur son centre à notre égard, cette moitié qui nous voit, nous voit toujours attachés au même endroit du Ciel. Quand elle est dans la nuit, & ces nuits-là valent quinze de nos jours, elle voit d'abord un petit coin de la Terre éclairé, ensuite un plus grand, & presque d'heure en heure, la lumière lui paroît se répandre sur la face de la Terre, jusqu'à ce qu'enfin elle la couvre entière ; au lieu que ces mêmes changemens ne nous paroissent arriver sur la Lune que d'une nuit à l'autre, parce que nous la perdons long-temps de vue. Je voudrois bien

pouvoir deviner les mauvais raiſonnemens que font les Philoſophes de ce Monde-là, ſur ce que notre Terre leur paroit immobile, lorſque tous les autres Corps céleſtes ſe lèvent & ſe couchent ſur leurs têtes en quinze jours. Ils attribuent apparemment cette immobilité à ſa groſſeur, car elle eſt ſoixante fois plus groſſe que la Lune; & quand les Poëtes veulent louer les Princes oiſifs, je ne doute pas qu'ils ne ſe ſervent de l'exemple de ce repos majeſtueux. Cependant, ce n'eſt pas un repos parfait. On voit fort ſenſiblement de dedans la Lune notre Terre tourner ſur ſon centre. Imaginez-vous notre Europe, notre Aſie, notre Amérique, qui ſe préſentent à eux l'une après l'autre en petit, & différemment figurées, à-peu-près comme nous les voyons ſur les cartes. Que ce ſpectacle doit paroître nouveau aux Voyageurs, qui paſſent de la moitié de la Lune qui ne nous voit jamais, à celle qui nous voit toujours! Ah! que l'on s'eſt bien gardé de croire les relations des premiers qui en ont parlé, lorſqu'ils ont été de retour en ce grand Pays auquel nous ſommes inconnus! Il me vient à l'eſprit, dit la Marquiſe, que de ce Pays-là dans l'autre, il ſe fait

des eſpèces de pélerinages pour venir nous conſidérer, & qu'il y a des honneurs & des priviléges pour ceux qui ont vu une fois en leur vie la groſſe Planète. Du moins, repris je, ceux qui la voient ont le privilége d'être mieux éclairés pendant leurs nuits; l'habitation de l'autre moitié de la Lune doit être beaucoup moins commode à cet égard-là. Mais, Madame, continuons le voyage que nous avions entrepris de faire de Planète en Planète; nous avons aſſez exactement viſité la Lune. Au ſortir de la Lune, en tirant vers le Soleil, on trouve Vénus. Sur Vénus, je reprends le Saint Denis. Vénus tourne ſur elle même & autour du Soleil comme la Lune: on découvre avec les lunettes d'approche, que Vénus, auſſi bien que la Lune, eſt tantôt en croiſſant, tantôt en décours, tantôt pleine, ſelon les diverſes ſituations où elle eſt à l'égard de la Terre. La Lune, ſelon toutes les apparences, eſt habitée; pourquoi Vénus ne le ſera-t-elle pas auſſi? Mais, interrompit la Marquiſe, en diſant toujours, *pourquoi non?* vous m'allez mettre des Habitans dans toutes les Planètes. N'en doutez pas, repliquai-je; ce *pourquoi non* a une vertu qui peuplera

tout. Nous voyons que toutes les Planètes sont de la même nature, toutes des Corps opaques, qui ne reçoivent de la lumière que du Soleil, qui se la renvoient les uns aux autres, & qui n'ont que les mêmes mouvemens; jusques-là tout est égal. Cependant, il faudroit concevoir que ces grands Corps auroient été faits pour n'être point habités, que ce seroit-là leur condition naturelle, & qu'il y auroit une exception justement en faveur de la Terre toute seule. Qui voudra le croire, le croye; pour moi je ne m'y puis pas résoudre. Je vous trouve, dit-elle, bien affermi dans votre opinion depuis quelques instans. Je viens de voir le moment que la Lune seroit déserte, & que vous ne vous en souciiez pas beaucoup; & présentement, si on osoit vous dire que toutes les Planètes ne sont pas aussi habitées que la Terre, je vois bien que vous vous mettriez en colère. Il est vrai, répondis-je, que dans le moment où vous venez de me surprendre, si vous m'eussiez contredit sur les Habitans des Planètes, non-seulement je vous les aurois soutenus, mais je crois que je vous aurois dit comment ils étoient faits. Il y a des momens pour croire, & je ne les ai jamais si bien crus

que dans celui-là; préſentement même que je ſuis un peu plus de ſang-froid, je ne laiſſe pas de trouver qu'il ſeroit bien étrange que la Terre fût auſſi habitée qu'elle l'eſt, & que les autres Planètes ne le fuſſent point du tout; car ne croyez pas que nous voyions tout ce qui habite la Terre, il y a autant d'eſpèces d'animaux inviſibles que de viſibles. Nous voyons depuis l'éléphant juſqu'au ciron; là finit notre vue: mais au ciron commence une multitude infinie d'animaux, dont il eſt l'éléphant, & que nos yeux ne ſauroient appercevoir ſans ſecours. On a vu avec des lunettes de très-petites gouttes d'eau de pluie, ou de vinaigre, ou d'autres liqueurs, remplies de petits poiſſons ou de petits ſerpens, que l'on n'auroit jamais ſoupçonnés d'y habiter; & quelques Philoſophes croient que le goût qu'elles font ſentir, ſont les piqures que ces petits animaux font à la langue. Mêlez de certaines choſes dans quelques-unes de ces liqueurs, ou expoſez-les au Soleil, ou laiſſez-les ſe corrompre, voilà auſſi-tôt de nouvelles eſpèces de petits animaux.

Beaucoup de Corps qui paroiſſent ſolides ne ſont preſque que des amas de ces animaux imperceptibles, qui y trouvent

trouvent par leurs mouvemens autant de liberté qu'il leur en faut. Une feuille d'arbre eſt un petit Monde habité par des vermiſſeaux inviſibles, à qui elle paroît d'une étendue immenſe, qui y connoiſſent des montagnes & des abymes, & qui d'un côté de la feuille à l'autre, n'ont pas plus de communication avec les autres vermiſſeaux qui y vivent, que nous avec nos Antipodes. A plus forte raiſon, ce me ſemble, une groſſe Planète ſera-t-elle un Monde habité. On a trouvé juſques dans des eſpèces de pierres très-dures, de petits vers ſans nombre, qui y étoient logés de toutes parts dans des vuides inſenſibles, & qui ne ſe nourriſſoient que de la ſubſtance de ces pierres qu'ils rongeoient. Figurez-vous combien il y avoit de ces petits vers, & pendant combien d'années ils ſubſiſtoient de la groſſeur d'un grain de ſable; & ſur cet exemple, quand la lune ne ſeroit qu'un amas de rochers, je la ferois plutôt ronger par ſes Habitans, que de n'y en pas mettre. Enfin, tout eſt vivant, tout eſt animé. Mettez toutes ces eſpèces d'animaux nouvellement découvertes, & même toutes celles que l'on conçoit aiſément qui ſont encore à découvrir, avec celles

que l'on a toujours vues ; vous trouverez assurément que la Terre est peuplée, & que la Nature y a si libéralement répandu les animaux, qu'elle ne s'est pas mise en peine que l'on en vît seulement la moitié. Croirez-vous qu'après qu'elle a poussé ici sa fécondité jusqu'à l'excès, elle a été pour toutes les autres Planètes d'une stérilité à n'y rien produire de vivant?

Ma raison est assez bien convaincue, dit la Marquise; mais mon imagination est accablée de la multitude infinie des Habitans de toutes ces Planètes, & embarrassée de la diversité qu'il faut établir entr'eux ; car je vois bien que la Nature, selon qu'elle est ennemie des répétitions, les aura tous faits différens. Mais comment se représenter cela ? Ce n'est pas à l'imagination à prétendre se le représenter, répondis-je ; elle ne peut aller plus loin que les yeux. On peut seulement appercevoir d'une certaine vue universelle la diversité que la Nature doit avoir mise entre tous ces Mondes. Tous les visages sont en général sur un même modèle ; mais ceux de deux grandes Nations, comme des Européens, si vous voulez, & des Africains ou des Tartares, paroissent être faits sur deux

modèles particuliers ; il faudroit encore trouver le modèle des visages de chaque famille. Quel secret doit avoir eu la Nature pour varier en tant de manières une chose aussi simple qu'un visage? Nous ne sommes dans l'Univers que comme une petite famille, dont tous les visages se ressemblent ; dans une autre Planète, c'est une autre famille, dont les visages ont un autre air.

Apparemment les différences augmentent à mesure que l'on s'éloigne ; & qui verroit un Habitant de la Lune & un Habitant de la Terre, remarqueroit bien qu'ils seroient de deux Mondes plus voisins qu'un Habitant de la Terre & un Habitant de Saturne. Ici, par exemple, on a l'usage de la voix ; ailleurs on ne parle que par signes ; plus loin, on ne parle point du tout. Ici le raisonnement se forme entièrement par l'expérience ; ailleurs, l'expérience y ajoute fort peu de chose ; plus loin, les Vieillards n'en savent pas plus que les Enfans. Ici on se tourmente de l'avenir plus que du passé ; ailleurs on se tourmente du passé plus que de l'avenir ; plus loin, on ne se tourmente ni de l'un ni de l'autre, & ceux-là ne sont peut-être pas les plus malheureux. On dit qu'il pourroit bien

nous manquer un ſixième Sens naturel, qui nous apprendroit beaucoup de choſes que nous ignorons. Ce ſixième Sens eſt apparemment dans quelqu'autre Monde, où il manque quelqu'un des cinq que nous poſſédons. Peut-être même y a-t-il effectivement un grand nombre de Sens naturels; mais dans le partage que nous avons fait avec les Habitans des autres Planètes, il ne nous en eſt échu que cinq, dont nous nous contentons, faute d'en connoître d'autres. Nos Sciences ont de certaines bornes que l'Eſprit humain n'a jamais pu paſſer. Il y a un point où elles nous manquent tout-à-coup; le reſte eſt pour d'autres Mondes, où quelque choſe de ce que nous ſavons eſt inconnu. Cette Planète-ci jouit des douceurs de l'Amour; mais elle eſt toujours déſolée en pluſieurs de ſes parties par les fureurs de la guerre. Dans une autre Planète, on jouit d'une paix éternelle; mais au milieu de cette paix, on ne connoît point l'Amour, & on s'ennuie. Enfin, ce que la Nature pratique en petit entre les hommes pour la diſtribution du bonheur ou des talens, elle l'aura ſans doute pratiqué en grand entre les Mondes, & elle ſe ſera bien ſouvenue de

mettre en uſage ce ſecret merveilleux qu'elle a de diverſifier toutes choſes, & de les égaler en même temps par les compenſations.

Etes-vous contente, Madame, ajoutai-je? Vous ai-je ouvert un aſſez grand champ à exercer votre imagination? Voyez-vous déjà quelques Habitans de Planètes? Hélas! non, répondit-elle: tout ce que vous me dites-là eſt merveilleuſement vain & vague; je ne vois qu'un grand je ne ſais quoi où je ne vois rien. Il me faudroit quelque choſe de plus déterminé, de plus marqué. Et bien donc, repris-je, je vais me réſoudre à ne vous rien cacher de ce que je ſais de plus particulier. C'eſt une choſe que je tiens de très-bon lieu, & vous en conviendrez, quand je vous aurai cité mes garants. Ecoutez, s'il vous plaît, avec un peu de patience; cela ſera aſſez long.

Il y a dans une Planète, que je ne vous nommerai pas encore, des Habitans très-vifs, très-laborieux, très-adroits; ils ne vivent que de pillage, comme quelques-uns de nos Arabes, & c'eſt-là leur unique vice. Du reſte, ils ſont entr'eux d'une intelligence parfaite, travaillant ſans ceſſe de concert &

avec zèle au bien de l'Etat, & sur-tout leur chasteté est incomparable. Il est vrai qu'ils n'y ont pas beaucoup de mérite; ils sont tous stériles, point de sexe chez eux. Mais, interrompit la Marquise, n'avez-vous point soupçonné qu'on se moquoit, en vous faisant cette belle relation? Comment la Nation se perpétueroit-elle? On ne s'est point moqué, repris-je d'un grand sang-froid; tout ce que je vous dis est certain, & la Nation se perpétue. Ils ont une Reine qui ne les mène point à la guerre, qui ne paroît guère se mêler des affaires de l'Etat, & dont toute la Royauté consiste en ce qu'elle est féconde, mais d'une fécondité étonnante. Elle fait des milliers d'enfans; aussi ne fait-elle autre chose. Elle a un grand Palais, partagé en une infinité de chambres, qui ont toutes un berceau préparé pour un petit Prince, & elle va accoucher dans chacune de ces chambres l'une après l'autre, toujours accompagnée d'une grosse Cour, qui lui applaudit sur ce noble privilége, dont elle jouit à l'exclusion de tout son Peuple.

Je vous entends, Madame, sans que vous parliez. Vous demandez où elle a pris des Amans, ou, pour parler plus

honnêtement, des Maris. Il y a des Reines en Orient & en Afrique qui ont publiquement des Serrails d'Hommes : celle-ci apparemment en a un, mais elle en fait grand myſtère ; & ſi c'eſt marquer plus de pudeur, c'eſt auſſi agir avec moins de dignité. Parmi ces Arabes qui ſont toujours en action, ſoit chez eux, ſoit au dehors, on reconnoît quelques Etrangers en fort petit nombre, qui reſſemblent beaucoup pour la figure aux naturels du Pays, mais qui d'ailleurs ſont fort pareſſeux, qui ne ſortent point, qui ne font rien, & qui, ſelon toutes les apparences, ne ſeroient pas ſoufferts chez un Peuple extrêmement actif, s'ils n'étoient deſtinés aux plaiſirs de la Reine, & à l'important miniſtère de la propagation. En effet, ſi, malgré leur petit nombre, ils ſont les pères des dix mille enfans, plus ou moins, que la Reine met au monde, ils méritent bien d'être quittes de tout autre emploi ; & ce qui perſuade bien que ç'a été leur unique fonction, c'eſt qu'auſſi-tôt qu'elle eſt entièrement remplie, auſſi-tôt que la Reine a fait ſes dix mille couches, les Arabes vous tuent ſans miſéricorde ces malheureux Etrangers, devenus inutiles à l'Etat.

Eſt-ce tout, dit la Marquiſe? Dieu ſoit loué! Rentrons un peu dans le ſens commun, ſi nous pouvons. De bonne foi où avez-vous pris tout ce Roman-là? Quel eſt le Poëte qui vous l'a fourni? Je vous répète encore, lui répondis-je, que ce n'eſt point un Roman. Tout cela ſe paſſe ici ſur notre Terre, ſous nos yeux. Vous voilà bien étonnée! Oui, ſous nos yeux; mes Arabes ne ſont que des Abeilles, puiſqu'il faut vous le dire.

Alors je lui appris l'Hiſtoire Naturelle des Abeilles, dont elle ne connoiſſoit guère que le nom. Après quoi vous voyez bien, pourſuivis-je, qu'en tranſportant ſeulement ſur d'autres Planètes des choſes qui ſe paſſent ſur la nôtre, nous imaginerions des bizarreries qui paroîtroient extravagantes, & ſeroient cependant fort réelles, & nous en imaginerions ſans fin; car, afin que vous le ſachiez, Madame, l'Hiſtoire des Inſectes en eſt toute pleine. Je le crois aiſément, répondit-elle. N'y eût-il que les Vers à ſoie, qui me ſont plus connus que n'étoient les Abeilles; ils nous fourniroient des Peuples aſſez ſurprenans, qui ſe métamorphoſeroient de manière à n'être plus du tout les mêmes, qui ramperoient pendant une partie de leur

vie, & voleroient pendant l'autre; & que ſais-je moi? cent mille autres merveilles qui feront les différens caractères, les différentes coutumes de tous ces Habitans inconnus. Mon imagination travaille ſur le plan que vous m'avez donné, & je vais même juſqu'à leur compoſer des figures. Je ne vous les pourrois décrire; mais je vois pourtant quelque choſe. Pour ces figures-là, repliquai je, je vous conſeille d'en laiſſer le ſoin aux ſonges que vous aurez cette nuit. Nous verrons demain s'ils vous auront bien ſervie, & s'ils vous auront appris comment ſont faits les Habitans de quelque Planète.



QUATRIEME SOIR.

Particularités des Mondes de Vénus, de Mercure, de Mars, de Jupiter & de Saturne.

LES songes ne furent point heureux; ils repréfentèrent toujours quelque chofe qui reffembloit à ce que l'on voit ici. J'eus lieu de reprocher à la Marquife ce que nous reprochent, à la vue de nos tableaux, de certains Peuples, qui ne font jamais que des peintures bizarres & grotefques. *Bon!* nous difent-ils, *cela eft tout fait comme des hommes; il n'y a pas là d'imagination.* Il fallut donc fe réfoudre à ignorer les figures des Habitans de toutes ces Planètes, & fe contenter d'en deviner ce que nous pourrions, en continuant le Voyage des Mondes que nous avions commencé. Nous en étions à Vénus. On eft bien fûr, dis-je à la Marquife, que Vénus tourne fur elle-même; mais on ne fait pas bien en quel temps, ni par conféquent combien fes jours durent. Pour fes années, elles ne

ſont que de près de huit mois, puiſqu'elle tourne en ce temps-là autour du Soleil. Elle eſt groſſe comme la Terre, & par conſéquent la Terre paroît à Vénus de la même grandeur dont Vénus nous paroît. J'en ſuis bien aiſe, dit la Marquiſe; la Terre pourra être pour Vénus l'Etoile du Berger & la mère des Amours, comme Vénus l'eſt pour nous. Ces noms-là ne peuvent convenir qu'à une petite Planète qui ſoit jolie, claire, brillante, & qui ait un air galant. J'en conviens, répondis-je; mais ſavez-vous ce qui rend Vénus ſi jolie de loin? c'eſt qu'elle eſt fort affreuſe de près. On a vu avec les lunettes d'approche que ce n'étoit qu'un amas de montagnes beaucoup plus hautes que les nôtres, fort pointues, & apparemment fort ſèches; & par cette diſpoſition, la ſurface d'une Planète eſt la plus propre qu'il ſe puiſſe à renvoyer la lumière avec beaucoup d'éclat & de vivacité. Notre Terre, dont la ſurface eſt fort unie auprès de celle de Vénus, & en partie couverte de mers, pourroit bien n'être pas ſi agréable à voir de loin. Tant pis, dit la Marquiſe, car ce ſeroit aſſurément un avantage & un agrément pour elle que de préſider aux amours des Habitans de

Vénus; ces Gens-là doivent bien entendre la galanterie. Oh! sans doute, répondis-je, le menu Peuple de Vénus n'est composé que de Céladons & de Silvandres, & leurs conversations les plus communes valent les plus belles de Clélie. Le climat est très-favorable aux Amours. Vénus est plus proche que nous du Soleil, & en reçoit une lumière plus vive & plus de chaleur. Elle est à-peu-près aux deux tiers de la distance du Soleil à la Terre.

Je vois présentement, interrompit la Marquise, comment sont faits les Habitans de Vénus: ils ressemblent aux Mores Grenadins, un petit Peuple noir, brûlé du Soleil, plein d'esprit & de feu, toujours amoureux, faisant des Vers, aimant la Musique, inventant tous les jours des Fêtes, des Danses & des Tournois. Permettez-moi de vous dire, Madame, repliquai-je, que vous ne connoissez guère bien les Habitans de Vénus. Nos Mores Grenadins n'auroient été auprès d'eux que des Lapons & des Groënlandois pour la froideur & pour la stupidité.

Mais que sera-ce des Habitans de Mercure? Ils sont plus de deux fois plus proche du Soleil que nous. Il faut qu'ils

ſoient foux à force de vivacité. Je crois qu'ils n'ont point de mémoire, non plus que la plupart des Nègres ; qu'ils ne font jamais de réflexion ſur rien ; qu'ils n'agiſſent qu'à l'aventure, & par des mouvemens ſubits, & qu'enfin c'eſt dans Mercure que ſont les Petites-Maiſons de l'Univers. Ils voient le Soleil neuf fois plus grand que nous ne le voyons; il leur envoie une lumière ſi forte, que s'ils étoient ici, ils ne prendroient nos plus beaux jours que pour de très-foibles crépuſcules, & peut-être n'y pourroient ils pas diſtinguer les objets ; & la chaleur à laquelle ils ſont accoutumés eſt ſi exceſſive, que celle qu'il fait ici au fond de l'Afrique les glaceroit. Apparemment notre fer, notre argent, notre or ſe fondroient chez eux, & on ne les y verroit qu'en liqueur, comme on ne voit ici ordinairement l'eau qu'en liqueur, quoiqu'en de certains temps ce ſoit un Corps fort ſolide. Les Gens de Mercure ne ſoupçonneroient pas que dans un autre Monde ces liqueurs-là, qui ſont peut-être leurs rivières, ſont des Corps des plus durs que l'on connoiſſe. Leur année n'eſt que de trois mois. La durée de leur jour ne nous eſt point connue,

parce que Mercure eſt ſi petit & ſi proche du Soleil, dans les rayons duquel il eſt preſque toujours perdu, qu'il échappe à toute l'adreſſe des Aſtronomes, & qu'on n'a pu encore avoir aſſez de priſe ſur lui, pour obſerver le mouvement qu'il doit avoir ſur ſon centre: mais ces Habitans ont beſoin qu'il achève ce tour en peu de temps; car apparemment, brûlés comme ils ſont par un grand poële ardent ſuſpendu ſur leurs têtes, ils ſoupirent après la nuit. Ils ſont éclairés pendant ce temps-là de Vénus & de la Terre, qui leur doivent paroître aſſez grandes. Pour les autres Planètes, comme elles ſont au-delà de la Terre, vers le Firmament, ils les voient plus petites que nous ne les voyons, & n'en reçoivent que bien peu de lumière.

Je ne ſuis pas ſi touchée, dit la Marquiſe, de cette perte-là que font les Habitans de Mercure, que de l'incommodité qu'ils reçoivent de l'excès de la chaleur. Je voudrois bien que nous les ſoulageaſſions un peu. Donnons à Mercure de longues & d'abondantes pluies qui le rafraîchiſſent, comme on dit qu'il en tombe ici dans les Pays chauds pendant des quatre mois entiers, juſtement dans les ſaiſons les plus chaudes.

Cela ſe peut, repris-je, & même nous pouvons rafraîchir encore Mercure d'une autre façon. Il y a des Pays dans la Chine qui doivent être très chauds par leur ſituation, & où il fait pourtant de grands froids pendant les mois de Juillet & d'Août, juſques-là que les rivières ſe gèlent. C'eſt que ces contrées-là ont beaucoup de ſalpêtre; les exhalaiſons en ſont fort froides, & la force de la chaleur les fait ſortir de la Terre en grande abondance. Mercure ſera, ſi vous voulez, une petite Planète toute de ſalpêtre, & le Soleil tirera d'elle-même le remède au mal qu'il lui pourroit faire. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que la Nature ne ſauroit faire vivre les Gens qu'où ils peuvent vivre, & que l'habitude, jointe à l'ignorance de quelque choſe de meilleur, ſurvient, & les y fait vivre agréablement. Ainſi, on pourroit même ſe paſſer dans Mercure du ſalpêtre & des pluies.

Après Mercure, vous ſavez qu'on trouve le Soleil. Il n'y a pas moyen d'y mettre d'Habitans. Le *pourquoi non* nous manque-là. Nous jugeons par la Terre qui eſt habitée, que les autres Corps de la même eſpèce qu'elle, doivent l'être auſſi: mais le Soleil n'eſt point un Corps

de la même eſpèce que la Terre, ni que les autres Planètes. Il eſt la ſource de toute cette lumière que les Planètes ne font que ſe renvoyer les unes aux autres, après l'avoir reçue de lui. Elles en peuvent faire, pour ainſi dire, des échanges entr'elles; mais elles ne la peuvent produire. Lui ſeul tire de ſoi-même cette précieuſe ſubſtance; il la pouſſe avec force de tous côtés: de-là elle revient à la rencontre de tout ce qui eſt ſolide; & d'une Planète à l'autre, il s'épand de longues & vaſtes traînées de lumière qui ſe croiſent, ſe traverſent & s'entrelacent en mille façons différentes, & forment d'admirables tiſſus de la plus riche matière qui ſoit au monde. Auſſi le Soleil eſt-il placé dans le centre, qui eſt le lieu le plus commode d'où il puiſſe la diſtribuer également, & animer tout par ſa chaleur. Le Soleil eſt donc un Corps particulier: mais quelle ſorte de Corps? on eſt bien embarraſſé à le dire. On avoit toujours cru que c'étoit un feu très-pur; mais on s'en déſabuſa au commencencement de ce ſiècle, qu'on apperçut des taches ſur ſa ſurface. Comme on avoit découvert peu de temps auparavant de nouvelles Planètes dont je vous parlerai, que tout le Monde Philoſophe

losophe n'avoit l'esprit rempli d'autre chose, & qu'enfin les nouvelles Planètes s'étoient mises à la mode, on jugea aussi-tôt que ces taches en étoient; qu'elles avoient un mouvement autour du Soleil, & qu'elles nous en cachoient nécessairement quelque partie, en tournant leur moitié obscure vers nous. Déjà les Savans faisoient leur cour de ces prétendues Planètes aux Princes de l'Europe. Les uns leur donnoient le nom d'un Prince, les autres d'un autre, & peut-être il y auroit eu querelle entr'eux à qui seroit demeuré le maître des taches pour les nommer comme il eût voulu.

Je ne trouve point cela bon, interrompit la Marquise. Vous me disiez l'autre jour qu'on avoit donné aux différentes parties de la Lune des noms de Savans & d'Astronomes, & j'en étois fort contente. Puisque les Princes prennent pour eux la Terre, il est juste que les Savans se réservent le Ciel, & y dominent : mais ils n'en devroient point permettre l'entrée à d'autres. Souffrez, répondis je, qu'ils puissent du moins, en cas de besoin, engager aux Princes quelqu'Astre, ou quelque partie de la Lune. Quant aux taches du Soleil, ils

n'en purent faire aucun uſage. Il ſe trouva que ce n'étoit point des Planètes, mais des nuages, des fumées. des écumes qui s'élèvent ſur le Soleil. Elles ſont tantôt en grande quantité, tantôt en petit nombre, tantôt elles diſparoiſſent toutes; quelquefois elles ſe mettent pluſieurs enſemble, quelquefois elles ſe ſéparent, quelquefois elles ſont plus claires, quelquefois plus noires. Il y a des temps où l'on en voit beaucoup; il y en a d'autres, & même aſſez longs, où il n'en paroît aucune. On croiroit que le Soleil eſt une matière liquide, quelques-uns diſent de l'or fondu, qui bouillonne inceſſamment, & produit des impuretés, que la force de ſon mouvement rejette ſur ſa ſurface; elles s'y conſument, & puis il s'en produit d'autres. Imaginez-vous quels Corps étrangers ce ſont-là. Il y en a tel qui eſt dix-ſept cent fois plus gros que la Terre; car vous ſaurez qu'elle eſt plus d'un million de fois plus petite que le Globe du Soleil. Jugez par là quelle eſt la quantité de cet or fondu, ou l'étendue de cette grande mer de lumière & de feu. D'autres diſent, & avec aſſez d'apparence, que les taches, du moins pour la plu-

part, ne ſont point des productions nouvelles, & qui ſe diſſipent au bout de quelque temps; mais de groſſes maſſes ſolides, de figure fort irrégulière, toujours ſubſiſtantes, qui tantôt flottent ſur le Corps liquide du Soleil, tantôt s'y enfoncent ou entièrement ou en partie, & nous préſentent différentes pointes ou éminences, ſelon qu'elles s'enfoncent plus ou moins, & qu'elles ſe tournent vers nous de différens côtés. Peut-être font-elles partie de quelque grand amas de matière ſolide qui ſert d'aliment au feu du Soleil. Enfin, quoi que ce puiſſe être que le Soleil, il ne paroît nullement propre à être habité. C'eſt pourtant dommage; l'habitation ſeroit belle: on ſeroit au centre de tout, on verroit toutes les Planètes tourner régulièrement autour de foi; au lieu que nous voyons dans leurs cours une infinité de bizarreries, qui n'y paroiſſent que parce que nous ne ſommes pas dans le lieu propre pour en bien juger, c'eſt à dire, au centre de leur mouvement. Cela n'eſt-il pas pitoyable? Il n'y a qu'un lieu dans le Monde, d'où l'étude des Aſtres puiſſe être extrêmement facile; & juſtement dans ce lieu-là, il n'y a perſonne. Vous n'y ſongez pas

dit la Marquise. Qui seroit dans le Soleil ne verroit rien, ni Planètes, ni Etoiles fixes. Le Soleil n'efface-t-il pas tout? Ce seroient ses Habitans qui seroient bien fondés à se croire seuls dans toute la Nature.

J'avoue que je m'étois trompé, répondis-je; je ne songeois qu'à la situation où est le Soleil, & non à l'effet de sa lumière : mais vous qui me redressez si à propos, vous voulez bien que je vous dise que vous vous êtes trompée aussi; les Habitans du Soleil ne les verroient seulement pas. Ou ils ne pourroient soutenir la force de sa lumière, ou ils ne la pourroient recevoir, faute d'en être à quelque distance; & tout bien considéré, le Soleil ne seroit qu'un séjour d'Aveugles. Encore un coup, il n'est pas fait pour être habité : mais voulez-vous que nous poursuivions notre voyage des Mondes? Nous sommes arrivés au centre, qui est toujours le lieu le plus bas dans tout ce qui est rond; & je vous dirai en passant, que pour aller d'ici-là, nous avons fait un chemin de trente-trois millions de lieues. Il faudroit présentement retourner sur nos pas, & remonter. Nous retrouverons Mercure, Vénus, la Terre, la Lune,

toutes Planètes que nous avons viſitées. Enſuite c'eſt Mars qui ſe préſente. Mars n'a rien de curieux que je ſache; ſes jours ſont de plus d'une demi-heure plus longs que les nôtres, & ſes années valent deux de nos années, à un mois & demi près. Il eſt cinq-fois plus petit que la Terre; il voit le Soleil un peu moins grand & moins vif que nous ne le voyons: enfin, Mars ne vaut pas trop la peine qu'on s'y arrête. Mais la jolie choſe que Jupiter avec ſes quatre Lunes ou Satellites! Ce ſont quatre petites Planètes, qui, tandis que Jupiter tourne autour du Soleil en douze ans, tournent autour de lui comme notre Lune autour de nous. Mais, interrompit la Marquiſe, pourquoi y a-t-il des Planètes qui tournent autour d'autres Planètes, qui ne valent pas mieux qu'elles? Sérieuſement, il me paroîtroit plus régulier & plus uniforme que toutes les Planètes, & grandes & petites, n'euſſent que le même mouvement autour du Soleil.

Ah! Madame, repliquai je, ſi vous ſaviez ce que c'eſt que les Tourbillons de Deſcartes, ces Tourbillons dont le nom eſt ſi terrible & l'idée ſi agréable, vous ne parleriez pas comme vous faites. La tête me dût elle tourner, dit-

elle en riant, il est beau de savoir ce que c'est que les Tourbillons. Achevez de me rendre folle ; je ne me ménage plus; je ne connois plus de retenue sur la la Philosophie : laissons parler le monde, & donnons-nous aux Tourbillons. Je ne vous connoissois pas de pareils emportemens, repris-je ; c'est dommage qu'ils n'aient que les Tourbillons pour objet. Ce qu'on appelle un Tourbillon, c'est un amas de matière dont les parties sont détachées les unes des autres, & se meuvent toutes en un même sens; permis à elles d'avoir pendant ce temps-là quelques petits mouvemens particuliers, pourvu qu'elles suivent toujours le mouvement général. Ainsi, un tourbillon de vent, c'est une infinité de petites parties d'Air, qui tournent toutes en rond ensemble, & enveloppent ce qu'elles rencontrent. Vous savez que les Planètes sont portées dans la matière céleste, qui est d'une subtilité & d'une agitation prodigieuse. Tout ce grand amas de matière céleste, qui est depuis le Soleil jusqu'aux Etoiles fixes, tourne en rond, & emportant avec soi les Planètes, les fait tourner toutes en un même sens autour du Soleil qui occupe le centre ; mais en des temps plus ou moins longs, selon qu'elles en sont

plus ou moins éloignées. Il n'y a pas jusqu'au Soleil qui ne tourne ſur lui-même, parce qu'il eſt juſtement au milieu de toute cette matière céleſte; vous remarquerez en paſſant que quand la Terre ſeroit dans la place où il eſt, elle ne pourroit encore faire moins que de tourner ſur elle-même.

Voilà quel eſt le grand Tourbillon dont le Soleil eſt comme le maître; mais en même temps les Planètes ſe compoſent de petits Tourbillons particuliers, à l'imitation de celui du Soleil. Chacune d'elles, en tournant autour du Soleil, ne laiſſe pas de tourner autour d'elle-même, & fait tourner auſſi autour d'elle en même ſens une certaine quantité de cette matière céleſte, qui eſt toujours prête à ſuivre tous les mouvemens qu'on lui veut donner, s'ils ne la détournent pas de ſon mouvement général. C'eſt-là le Tourbillon particulier de la Planète, & elle le pouſſe auſſi loin que la force de ſon mouvement ſe peut étendre. S'il faut qu'il tombe dans ce petit Tourbillon quelque Planète moindre que celle qui y domine, la voilà emportée par la grande, & forcée indiſpenſablement à tourner autour d'elle, & le tout enſemble; la grande Planète, la petite, & le Tourbillon qui les

renferme n'en tournent pas moins autour du Soleil. C'eſt ainſi qu'au commencement du Monde, nous nous fîmes ſuivre par la Lune, parce qu'elle ſe trouva dans l'étendue de notre Tourbillon, & tout-à-fait à notre bienſéance. Jupiter, dont je commençois à vous parler, fut plus heureux ou plus puiſſant que nous. Il y avoit dans ſon voiſinage quatre petites Planètes; il ſe les aſſujettit toutes quatre: & nous qui ſommes une Planète principale, croyez-vous que nous l'euſſions été, ſi nous nous fuſſions trouvés proche de lui? Il eſt mille fois plus gros que nous; il nous auroit engloutis ſans peine dans ſon Tourbillon, & nous ne ferions qu'une Lune de ſa dépendance, au lieu que nous en avons une qui eſt dans la nôtre; tant il eſt vrai que le ſeul haſard de la ſituation décide ſouvent de toute la fortune qu'on doit avoir!

Et qui nous aſſure, dit la Marquiſe, que nous demeurerons toujours où nous ſommes? Je commence à craindre que nous ne faſſions la folie de nous approcher d'une Planète auſſi entreprenante que Jupiter, ou qu'il ne vienne vers nous pour nous abſorber; car il me paroît que dans ce grand mouvement où

vous

vous dites qu'eſt la matière céleſte, elle devroit agiter les Planètes irrégulièrement, tantôt les approcher, tantôt les éloigner les unes des autres. Nous pourrions auſſitôt y gagner qu'y perdre, répondis-je; peut-être irions-nous ſoumettre à notre domination Mercure ou Mars, qui ſont de plus petites Planètes, & qui ne nous pourroient réſiſter. Mais nous n'avons rien à eſpérer, ni à craindre; les Planètes ſe tiennent où elles ſont, & les nouvelles conquêtes leur ſont défendues, comme elles l'étoient autrefois aux Rois de la Chine. Vous ſavez bien que quand on met de l'huile avec de l'eau, l'huile ſurnage. Qu'on mette ſur ces deux liqueurs un corps extrêmement léger, l'huile le ſoutiendra, & il n'ira pas juſqu'à l'eau. Qu'on y mette un autre corps plus peſant, & qui ſoit juſtement d'une certaine peſanteur, il paſſera au travers de l'huile, qui ſera trop foible pour l'arrêter, & tombera, juſqu'à ce qu'il rencontre l'eau qui aura la force de le ſoutenir. Ainſi, dans cette liqueur, compoſée de deux liqueurs qui ne ſe mêlent point, deux corps inégalement peſans ſe mettent à deux places différentes, & jamais l'un ne montera, ni l'autre ne deſcendra. Qu'on mette encore d'autres

liqueurs qui ſe tiennent ſéparées, & qu'on y plonge d'autres corps, il arrivera la même choſe. Repréſentez-vous que la matière céleſte qui remplit ce grand Tourbillon, a différentes couches qui s'enveloppent les unes les autres, & dont les peſanteurs ſont différentes, comme celles de l'huile & de l'eau, & des autres liqueurs. Les Planètes ont auſſi différentes peſanteurs; chacune d'elles par conſéquent s'arrête dans la couche qui a préciſément la force néceſſaire pour la ſoutenir, & qui lui fait équilibre, & vous voyez bien qu'il n'eſt pas poſſible qu'elle en ſorte jamais.

Je conçois, dit la Marquiſe, que ces peſanteurs-là règlent fort bien les rangs. Plût à Dieu qu'il y eût quelque choſe de pareil qui les réglât parmi nous, & qui fixât les gens dans les places qui leur ſont naturellement convenables! Me voilà fort en repos du côté de Jupiter. Je ſuis bien-aiſe qu'il nous laiſſe dans notre petit Tourbillon avec notre Lune unique. Je ſuis d'humeur à me borner aiſément, & je ne lui envie point les quatre qu'il a.

Vous auriez tort de les lui envier, repris-je; il n'en a point plus qu'il ne

lui en ſaut. Il eſt cinq fois plus éloigné du Soleil que nous, c'eſt à-dire, qu'il en eſt à cent ſoixante-cinq millions de lieues, & par conſéquent ſes Lunes ne reçoivent & ne lui renvoient qu'une lumiere aſſez foible. Le nombre ſupplée au peu d'effet de chacune. Sans cela, comme Jupiter tourne ſur lui-même en dix heures, & que ſes nuits qui n'en durent que cinq, ſont fort courtes, quatre Lunes ne paroîtroient pas ſi néceſſaires. Celle qui eſt la plus proche de Jupiter fait ſon cercle autour de lui en quarante-deux heures, la ſeconde en trois jours & demi, la troiſième en ſept, la quatrième en dix-ſept, & par l'inégalité même de leurs cours elles s'accordent à lui donner les plus jolis ſpectacles du monde. Tantôt elles ſe lèvent toutes quatre enſemble, & puis ſe ſéparent preſque dans le moment; tantôt elles ſont toutes à leur Midi rangées l'une au-deſſus de l'autre; tantôt on les voit toutes quatre dans le Ciel à des diſtances égales; tantôt, quand deux ſe lèvent, deux autres ſe couchent: ſur-tout j'aimerois à voir ce jeu perpétuel d'Eclipſes qu'elles font; car il ne ſe paſſe point de jour qu'elles ne s'éclipſent les unes les autres, ou qu'elles

n'éclipſent le Soleil; & aſſurément les Eclipſes s'étant rendues ſi familières en ce monde-là, elles y ſont un ſujet de divertiſſement, & non pas de frayeur, comme en celui-ci.

Et vous ne manquerez pas, dit la Marquiſe, à faire habiter ces quatre Lunes, quoique ce ne ſoient que de petites Planètes ſubalternes, deſtinées ſeulement à en éclairer une autre pendant ſes nuits? N'en doutez nullement, répondis-je; ces Planètes n'en ſont pas moins dignes d'être habitées, pour avoir le malheur d'être aſſervies à tourner autour d'une autre plus importante.

Je voudrois donc, reprit-elle, que les Habitans des quatre Lunes de Jupiter fuſſent comme des Colonies de Jupiter; qu'elles euſſent reçu de lui, s'il étoit poſſible, leurs Loix & leurs Coutumes; que par conſéquent elles lui rendiſſent quelque ſorte d'hommage, & ne regardaſſent la grande Planète qu'avec reſpect. Ne faudroit-il point auſſi, lui dis je, que les quatre Lunes envoyaſſent de temps en temps des Députés dans Jupiter, pour lui prêter ſerment de fidélité? Pour moi, je vous avoue que le peu de ſupériorité que nous avons ſur les Gens de notre Lune,

me fait douter que Jupiter en ait beaucoup ſur les Habitans des ſiennes, & je crois que l'avantage auquel il puiſſe le plus raiſonnablement prétendre, c'eſt de leur faire peur. Par exemple, dans celle qui eſt la plus proche de lui, ils le voient ſeize cents fois plus grand que notre Lune ne nous paroît. Quelle monſtrueuſe Planète ſuſpendue ſur leurs têtes! En vérité, ſi les Gaulois craignoient anciennement que le Ciel ne tombât ſur eux, & ne les écrasât, les Habitans de cette Lune auroient bien plus de ſujet de craindre une chûte de Jupiter. C'eſt peut-être là auſſi la frayeur qu'ils ont, dit-elle, au lieu de celle des Eclipſes dont vous m'avez aſſuré qu'ils ſont exempts, & qu'il faut bien remplacer par quelqu'autre ſottiſe. Il le faut de néceſſité abſolue, répondis-je. L'inventeur du troiſième Syſtême dont je vous parlois l'autre jour, le célèbre Ticho-Brahé, un des plus grands Aſtronomes qui furent jamais, n'avoit garde de craindre les Eclipſes, comme le vulgaire les craint; il paſſoit ſa vie avec elles. Mais croiriez-vous bien ce qu'il craignoit en leur place? Si en ſortant de ſon logis, la première perſonne qu'il rencontroit étoit une vieille, ſi un

lièvre traverſoit ſon chemin, Ticho-Brahé croyoit que la journée devoit être malheureuſe, & retournoit promptement ſe renfermer chez lui, ſans oſer commencer la moindre choſe.

Il ne ſeroit pas juſte, reprit-elle, après que cet homme-là n'a pu ſe délivrer impunément de la crainte des Eclipſes, que les Habitans de cette Lune de Jupiter, dont nous parlions, en fuſſent quittes à meilleur marché. Nous ne leur ferons pas de quartier: ils ſubiront la Loi commune; & s'ils ſont exempts d'une erreur, ils donneront dans quelqu'autre; mais comme je ne me pique pas de la pouvoir deviner, éclairciſſez-moi, je vous prie, une autre difficulté qui m'occupe depuis quelques momens. Si la Terre eſt ſi petite à l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il? Je crains que nous ne lui ſoyions inconnus.

De bonne foi, je crois que cela eſt ainſi, répondis-je. Il faudroit qu'il vît la Terre cent fois plus petite que nous ne le voyons. C'eſt trop peu; il ne la voit point. Voici ſeulement ce que nous pouvons croire de meilleur pour nous. Il y aura dans Jupiter des Aſtronomes, qui, après avoir bien pris de la

peine à composer des Lunettes excellentes, après avoir choisi les plus belles nuits pour observer, auront enfin découvert dans les Cieux une très-petite Planète qu'ils n'avoient jamais vue. D'abord le Journal des Savans de ce Pays-là en parle; le Peuple de Jupiter, ou n'en entend point parler, ou n'en fait que rire; les Philosophes, dont cela détruit les opinions, forment le dessein de n'en rien croire; il n'y a que les Gens très-raisonnables qui en veulent bien douter. On observe encore: on revoit la petite Planète; on s'assure bien que ce n'est point une vision; on commence même à soupçonner qu'elle a un mouvement autour du Soleil: on trouve au bout de mille observations que ce mouvement est d'une année; & enfin, grace à toutes les peines que se donnent les Savans, on sait dans Jupiter que notre Terre est au monde. Les Curieux vont la voir au bout d'une Lunette, & la vue à peine peut-elle encore l'attraper.

Si ce n'étoit, dit la Marquise, qu'il n'est point trop agréable de savoir qu'on ne nous peut découvrir de dedans Jupiter qu'avec des Lunettes d'approche, je me représenterois avec plaisir ces

Lunettes de Jupiter dreſſées vers nous ; comme les nôtres le ſont vers lui, & cette curioſité mutuelle avec laquelle les Planètes s'entre-conſidèrent, & demandent l'une de l'autre : *Quel Monde eſt-ce là ? quels Gens l'habitent ?*

Cela ne va pas ſi vîte que vous penſez, repliquai-je. Quand on verroit notre Terre de dedans Jupiter, quand on l'y connoîtroit, notre Terre ce n'eſt pas nous : on n'a pas le moindre ſoupçon qu'elle puiſſe être habitée. Si quelqu'un vient à ſe l'imaginer, Dieu ſait comme tout Jupiter ſe moque de lui. Peut-être même ſommes-nous cauſe qu'on y a fait le procès à des Philoſophes qui ont voulu ſoutenir que nous étions. Cependant, je croirois plus volontiers que les Habitans de Jupiter ſont aſſez occupés à faire des découvertes ſur leur Planète, pour ne ſonger point du tout à nous. Elle eſt ſi grande, que s'ils navigent, aſſurément leurs Chriſtophe Colomb ne ſauroient manquer d'emploi. Il faut que les Peuples de ce Monde-là ne connoiſſent pas ſeulement de réputation la centième partie des autres Peuples ; au lieu que dans Mercure, qui eſt fort petit, ils ſont tous voiſins les uns des autres ; ils vivent familièrement enſemble,

& ne comptent que pour une promenade de faire le tour de leur Monde. Si on ne nous voit point dans Jupiter, vous jugez bien qu'on y voit encore moins Vénus, qui eſt plus éloignée de lui, & encore moins Mercure, qui eſt & plus petit & plus éloigné. En récompenſe, ſes Habitans voient leurs quatre Lunes, & Saturne avec les ſiennes, & Mars. Voilà aſſez de Planètes pour embarraſſer ceux d'entr'eux qui ſont Aſtronomes; la Nature a eu la bonté de leur cacher ce qui en reſte dans l'Univers.

Quoi, dit la Marquiſe, vous comptez cela pour une grace? Sans doute, répondis-je: il y a dans tout ce grand Tourbillon ſeize Planètes. La Nature, qui veut nous épargner la peine d'étudier tous leurs mouvemens, ne nous en montre que ſept: n'eſt-ce pas là une aſſez grande faveur? Mais nous qui n'en ſentons pas le prix, nous faiſons ſi bien, que nous attrapons les neuf autres qui avoient été cachées; auſſi en ſommes-nous punis par les grands travaux que l'Aſtronomie demande préſentement.

Je vois, reprit-elle, par ce nombre de ſeize Planètes, qu'il faut que Saturne ait cinq Lunes. Il les a auſſi, repli-

quai-je; & avec d'autant plus de justice; que comme il tourne en trente ans autour du Soleil, il a des pays où la nuit dure quinze ans, par la même raison que sur la Terre qui tourne en un an, il y a des nuits de six mois sous les Poles. Mais Saturne étant deux fois plus éloigné du Soleil que Jupiter, & par conséquent dix fois plus que nous, ses cinq Lunes si foiblement éclairées lui donneroient-elles assez de lumière pendant ses nuits? Non, il a encore une ressource singulière & unique dans tout l'Univers connu. C'est un grand Cercle & un grand Anneau assez large qui l'environne, & qui étant assez élevé pour être presque entièrement hors de l'ombre du corps de cette Planète, réfléchit la lumière du Soleil dans des lieux qui ne le voient point, & la réfléchit de plus près, & avec plus de force que toutes les cinq Lunes, parce qu'il est moins élevé que la plus basse.

En vérité, dit la Marquise, de l'air d'une personne qui rentroit en elle-même avec étonnement, tout cela est d'un grand ordre; il paroît bien que la Nature a eu en vue les besoins de quelques Etres vivans, & que la distribution des Lunes n'a pas été faite au hasard. Il

n'en eſt tombé en partage qu'aux Planètes éloignées du Soleil, à la Terre, à Jupiter, à Saturne; car ce n'étoit pas la peine d'en donner à Vénus & à Mercure, qui ne reçoivent que trop de lumière, dont les nuits ſont fort courtes, & qui les comptent apparemment pour de plus grands bienfaits de la Nature que leurs jours mêmes. Mais attendez; il me ſemble que Mars, qui eſt encore plus éloigné du Soleil que la Terre, n'a point de Lune. On ne peut pas vous le diſſimuler, répondis-je; il n'en a point, & il faut qu'il ait pour ſes nuits des reſſources que nous ne ſavons pas. Vous avez vu des phoſphores de ces matières liquides ou sèches, qui, en recevant la lumière du Soleil, s'en imbibent & s'en pénètrent, & enſuite jettent un aſſez grand éclat dans l'obſcurité. Peut-être Mars a-t-il de grands rochers fort élevés, qui ſont des phoſphores naturels, & qui prennent pendant le jour une proviſion de lumière qu'ils rendent pendant la nuit. Vous ne ſauriez nier que ce ne fût un ſpectacle aſſez agréable de voir tous ces rochers s'allumer de toutes parts, dès que le Soleil ſeroit couché, & faire, ſans aucun Art, des illuminations magnifiques, qui ne pourroient

incommoder par leur chaleur. Vous ſavez encore qu'il y a en Amérique des Oiſeaux qui ſont ſi lumineux dans les ténèbres, qu'on s'en peut ſervir pour lire. Que ſavons-nous ſi Mars n'a point un grand nombre de ces Oiſeaux, qui, dès que la nuit eſt venue, ſe diſperſent de tous côtés, & vont répandre un nouveau jour?

Je ne me contente, reprit-elle, ni de vos rochers, ni de vos Oiſeaux. Cela ne laiſſeroit pas d'être joli: mais puiſque la Nature a donné tant de Lunes à Saturne & à Jupiter, c'eſt une marque qu'il faut des Lunes. J'euſſe été bien aiſe que tous les Mondes éloignés du Soleil en euſſent eu, ſi Mars ne nous fût point venu faire une exception déſagréable. Ah! vraiment, repliquai-je, ſi vous vous mêliez de Philoſophie plus que vous ne faites, il faudroit bien que vous vous accoutumaſſiez à voir des exceptions dans les meilleurs Syſtêmes. Il y a toujours quelque choſe qui y convient le plus juſte du monde, & puis quelque choſe auſſi qu'on y fait convenir comme on peut, ou qu'on laiſſe-là, ſi on déſeſpère d'en pouvoir venir à bout. Uſons-en de même pour Mars, puiſqu'il ne nous eſt point favo-

rable, & ne parlons point de lui. Nous ſerions bien étonnés, ſi nous étions dans Saturne, de voir ſur nos têtes pendant la nuit ce grand Anneau qui iroit en forme de demi-cercle d'un bout à l'autre de l'Horiſon, & qui nous renvoyant la lumière du Soleil, feroit l'effet d'une Lune continue. Et ne mettrons-nous point d'Habitans dans ce grand Anneau, interrompit-elle en riant? Quoique je ſois d'humeur, répondis-je, à en envoyer par-tout aſſez hardiment, je vous avoue que je n'oſerois en mettre là; cet anneau me paroît une habitation trop irrégulière. Pour les cinq petites Lunes, on ne peut pas ſe diſpenſer de les peupler. Si cependant l'Anneau n'étoit, comme quelques-uns le ſoupçonnent, qu'un Cercle de Lunes qui ſe ſuiviſſent de fort près, & euſſent un mouvement égal, & que les cinq petites Lunes fuſſent cinq échappées de ce grand Cercle, que de mondes dans le tourbillon de Saturne! Quoi qu'il en ſoit, les Gens de Saturne ſont aſſez miſérables, même avec le ſecours de l'Anneau. Il leur donne la lumière; mais quelle lumière dans l'éloignement où il eſt du Soleil! Le Soleil même qu'ils voient cent fois plus petit que

nous ne le voyons, n'eſt pour eux qu'une petite Etoile blanche & pâle, qui n'a qu'un éclat & une chaleur bien foible; & ſi vous les mettiez dans nos Pays les plus froids, dans la Groënlande, ou dans la Laponie, vous les verriez ſuer à groſſes gouttes, & expirer de chaud. S'ils avoient de l'eau, ce ne ſeroit point de l'eau pour eux, mais une pierre polie, un marbre; & l'eſprit-de-vin qui ne gèle jamais ici, ſeroit dur comme nos diamans.

Vous me donnez une idée de Saturne qui me glace, dit la Marquiſe, au lieu que tantôt vous m'échauffiez en me parlant de Mercure. Il faut bien, repliquai-je, que les deux Mondes qui ſont aux extrémités de ce grand Tourbillon, ſoient oppoſés en toutes choſes.

Ainſi, reprit-elle, on eſt bien ſage dans Saturne; car vous m'avez dit que tout le monde étoit fou dans Mercure. Si on n'eſt pas bien ſage dans Saturne, repris-je, du moins, ſelon toutes les apparences, on y eſt bien flegmatique. Ce ſont des gens qui ne ſavent ce que c'eſt que de rire, qui prennent toujours un jour pour répondre à la moindre queſtion qu'on leur fait, & qui euſſent trouvé Caton d'Utique trop badin & trop folâtre.

Il me vient une penſée, dit-elle. Tous les Habitans de Mercure ſont vifs, tous ceux de Saturne ſont lents. Parmi nous, les uns ſont vifs, les autres lents: cela ne viendroit-il point de ce que notre Terre étant juſtement au milieu des autres Mondes, nous participons des extrémités? Il n'y a point pour les Hommes de caractère fixe & déterminé; les uns ſont faits comme les Habitans de Mercure, les autres comme ceux de Saturne, & nous ſommes un mêlange de toutes les eſpèces qui ſe trouvent dans les autres Planètes. J'aime aſſez cette idée, repris-je: nous formons un aſſemblage ſi bizarre, qu'on pourroit croire que nous ſerions ramaſſés de pluſieurs Mondes différens. A ce compte, il eſt aſſez commode d'être ici: on y voit tous les autres Mondes en abrégé.

Du moins, reprit la Marquiſe, une commodité fort réelle qu'a notre Monde par ſa ſituation, c'eſt qu'il n'eſt ni ſi chaud que celui de Mercure ou de Vénus, ni ſi froid que celui de Jupiter ou de Saturne. De plus, nous ſommes juſtement dans un endroit de la Terre où nous ne ſentons l'excès ni du chaud, ni du froid. En vérité, ſi un certain Philoſophe rendoit grace à la Nature

d'être Homme & non pas Bête, Grec & non pas Barbare, moi je veux lui rendre grace d'être ſur la Planète la plus tempérée de l'Univers, & dans un des lieux les plus tempérés de cette Planète.

Si vous m'en croyez, Madame, répondis-je, vous lui rendrez grace d'être jeune, & non pas vieille; jeune & belle, & non pas jeune & laide; jeune & belle Françoiſe, & non pas jeune & belle Italienne. Voilà bien d'autres ſujets de reconnoiſſance que ceux que vous tirez de la ſituation de votre Tourbillon, ou de la température de votre Pays.

Mon Dieu! repliqua-t-elle, laiſſez-moi avoir de la reconnoiſſance ſur tout, juſques ſur le Tourbillon où je ſuis placée. La meſure de bonheur qui nous a été donnée eſt aſſez petite; il n'en faut rien perdre, & il eſt bon d'avoir pour les choſes les plus communes & les moins conſidérables, un goût qui les mette à profit. Si on ne vouloit que des plaiſirs vifs, on en auroit peu; on les attendroit long-temps, & on les payeroit bien. Vous me promettez donc, repliquai-je, que ſi on vous propoſoit de ces plaiſirs vifs, vous vous ſouviendriez des Tourbillons & de moi, & que vous ne nous négligeriez pas tout-

à-fait?

à-fait ? Oui, répondit-elle ; mais faites que la Philoſophie me fourniſſe toujours des plaiſirs nouveaux. Du moins pour demain, répondis-je, j'eſpère qu'ils ne vous manqueront pas. J'ai des Etoiles fixes qui paſſent tout ce que vous avez vu juſqu'ici.



CINQUIEME SOIR.

Que les Etoiles fixes ſont autant de Soleils, dont chacun éclaire un Monde.

LA Marquiſe ſentit une vraie impatience de ſavoir ce que les Etoiles fixes deviendroient. Seront-elles habitées comme les Planètes, me dit-elle ? Ne le ſeront-elles pas ? Enfin, qu'en ferons-nous ? Vous le devineriez peut-être, ſi vous en aviez bien envie, répondis-je. Les Etoiles fixes ne ſauroient être moins éloignées de la Terre que de vingt-ſept mille ſix cents ſoixante fois la diſtance d'ici au Soleil, qui eſt de trente-trois millions de lieues ; & ſi vous fâchiez un Aſtronome, il les mettroit encore plus loin. La diſtance du Soleil à Saturne, qui eſt la Planète la plus éloignée, n'eſt que de trois cents trente millions de lieues ; ce n'eſt rien par rapport à la diſtance du Soleil ou de la Terre aux Etoiles fixes, & on ne prend pas la peine de la compter. Leur lumière, comme vous voyez, eſt aſſez vive & aſſez éclatante. Si elles la rece-

voient du Soleil, il faudroit qu'elles la reçuſſent déjà bien foible après un ſi épouvantable trajet; il faudroit que par une réflexion qui l'affoibliroit encore beaucoup, elles nous la renvoyaſſent à cette même diſtance. Il ſeroit impoſſible qu'une lumière qui auroit eſſuyé une réflexion, & fait deux fois un ſemblable chemin, eût cette force & cette vivacité qu'a celle des Etoiles fixes. Les voilà donc lumineuſes par elles-mêmes, & toutes en un mot, autant de Soleils.

Ne me trompé-je point, s'écria la Marquiſe, ou ſi je vois où vous me voulez mener? M'allez-vous dire: *Les Etoiles fixes ſont autant de Soleils; notre Soleil eſt le centre d'un Tourbillon qui tourne autour de lui: pourquoi chaque Etoile fixe ne ſera-t-elle pas auſſi le centre d'un Tourbillon que aura un mouvement autour d'elle? Nôtre Soleil a des Planètes qu'il éclaire; pourquoi chaque Etoile fixe n'en aura-t-elle pas auſſi qu'elle éclairera?* Je n'ai à vous répondre, lui dis-je, que ce que répondit Phèdre à Enone: *C'eſt toi qui l'as nommé.*

Mais, reprit-elle, voilà l'Univers ſi grand que je m'y perds; je ne ſais plus où je ſuis; je ne ſuis plus rien. Quoi,

tout ſera diviſé en Tourbillons jettés confuſément les uns parmi les autres? Chaque Etoile ſera le centre d'un Tourbillon, peut-être auſſi grand que celui où nous ſommes? Tout cet eſpace immenſe qui comprend notre Soleil & nos Planètes, ne ſera qu'une petite parcelle de l'Univers? Autant d'eſpaces pareils que d'Etoiles fixes? Cela me confond, me trouble, m'épouvante. Et moi, répondis-je, cela me met à mon aiſe. Quand le Ciel n'étoit que cette voûte bleue où les Etoiles étoient clouées, l'Univers me paroiſſoit petit & étroit; je m'y ſentois comme oppreſſé. Préſentement qu'on a donné infiniment plus d'étendue & de profondeur à cette voûte, en la partageant en mille & mille Tourbillons, il me ſemble que je reſpire avec plus de liberté, & que je ſuis dans un plus grand Air, & aſſurément l'Univers a toute une autre magnificence. La Nature n'a rien épargné en le produiſant; elle a fait une profuſion de richeſſes tout-à-fait digne d'elle. Rien n'eſt ſi beau à ſe repréſenter que ce nombre prodigieux de Tourbillons, dont le milieu eſt occupé par un Soleil qui fait tourner des Planètes autour de lui. Les Habitans d'une Planète d'un

de ces Tourbillons infinis, voient de tous côtés les Soleils des Tourbillons dont ils ſont environnés; mais ils n'ont garde d'en voir les Planètes, qui n'ayant qu'une lumière foible, empruntée de leur Soleil, ne la pouſſent point au-delà de leur Monde.

Vous m'offrez, dit-elle, une eſpèce de perſpective ſi longue, que la vue n'en peut attraper le bout. Je vois clairement les Habitans de la Terre; enſuite vous me faites voir ceux de la Lune & des autres Planètes de notre Tourbillon aſſez clairement à la vérité, mais moins que ceux de la Terre. Après eux viennent les Habitans des Planètes des autres Tourbillons. Je vous avoue qu'ils ſont tout-à-fait dans l'enfoncement, & que quelque effort que je faſſe pour les voir, je ne les apperçois preſque point. Et en effet, ne ſont-ils pas preſque anéantis par l'expreſſion même dont vous êtes obligé de vous ſervir en parlant d'eux? Il faut que vous les appelliez les Habitans d'une des Planètes de l'un de ces Tourbillons, dont le nombre eſt infini. Nous-mêmes, à qui la même expreſſion convient, avouez que vous ne ſauriez preſque plus nous démêler au milieu de tant de Mondes. Pour moi,

je commence à voir la Terre ſi effroyablement petite, que je ne crois pas avoir déſormais d'empreſſement pour aucune choſe. Aſſurément, ſi on a tant d'ardeur de s'agrandir, ſi on fait deſſeins ſur deſſeins, ſi on ſe donne tant de peine, c'eſt que l'on ne connoît pas les Tourbillons. Je prétends bien que ma pareſſe profite de mes nouvelles lumières; & quand on me reprochera mon indolence, je répondrai: *Ah! ſi vous ſaviez ce que c'eſt que les Etoiles fixes!* Il faut qu'Alexandre ne l'ait pas ſu, repliquai-je; car un certain Auteur, qui tient que la Lune eſt habitée, dit fort ſérieuſement qu'il n'étoit pas poſſible qu'Ariſtote ne fût dans une opinion ſi raiſonnable (comment une vérité eût-elle échappé à Ariſtote?); mais qu'il n'en voulut jamais rien dire, de peur de fâcher Alexandre, qui eût été au déſeſpoir de voir un Monde qu'il n'eût pas pu conquérir. A plus forte raiſon lui eût-on fait myſtère des Tourbillons des Etoiles fixes, quand on les eût connus en ce temps-là; c'eût été faire trop mal ſa cour que de lui en parler. Pour moi qui les connois, je ſuis bien fâché de ne pouvoir tirer d'utilité de la connoiſſance que j'en ai. Ils ne guériſſent tout au plus,

ſelon votre raiſonnement, que de l'ambition & de l'inquiétude, & je n'ai point ces maladies-là. Un peu de foibleſſe pour ce qui eſt beau, voilà mon mal, & je ne crois pas que les Tourbillons y puiſſent rien. Les autres Mondes vous rendent celui-ci petit, mais ils ne vous gâtent point de beaux yeux ou une belle bouche ; cela vaut toujours ſon prix, en dépit de tous les Mondes poſſibles.

C'eſt une étrange choſe que l'Amour, répondit-elle en riant ; il ſe ſauve de tout, & il n'y a point de Syſtême qui lui puiſſe faire de mal. Mais auſſi, parlez-moi franchement, votre Syſtême eſt-il bien vrai ? Ne me déguiſez rien ; je vous garderai le ſecret. Il me ſemble qu'il n'eſt appuyé que ſur une petite convenance bien légère. Une Etoile fixe eſt lumineuſe d'elle-même comme le Soleil ; par conſéquent il faut qu'elle ſoit comme le Soleil le centre & l'ame d'un Monde, & qu'elle ait ſes Planètes qui tournent autour d'elle. Cela eſt-il d'une néceſſité bien abſolue ? Ecoutez, Madame, répondis-je, puiſque nous ſommes en humeur de mêler toujours des folies de galanterie à nos diſcours les plus ſérieux, les raiſonnemens de

Mathématiques ſont faits comme l'Amour. Vous ne ſauriez accorder ſi peu de choſe à un Amant, que bientôt après il ne faille lui en accorder davantage ; & à la fin, cela va loin. De même accordez à un Mathématicien le moindre principe, il va vous en tirer une conſéquence qu'il faudra que vous lui accordiez auſſi, & de cette conſéquence encore une autre ; & malgré vous-même, il vous mène ſi loin, qu'à peine le pouvez-vous croire. Ces deux ſortes de Gens-là prennent toujours plus qu'on ne leur donne. Vous convenez que quand deux choſes ſont ſemblables en tout ce qui me paroît, je les puis croire auſſi ſemblables en ce qui ne me paroît point, s'il n'y a rien d'ailleurs qui m'en empêche. De-là j'ai tiré que la Lune étoit habitée, parce qu'elle reſſemble à la Terre; les autres Planetes, parce qu'elles reſſemblent à la Lune. Je trouve que les Etoiles fixes reſſemblent à notre Soleil; je leur attribue tout ce qu'il a. Vous êtes engagée trop avant pour pouvoir reculer ; il faut franchir le pas de bonne grace. Mais, dit-elle, ſur le pied de cette reſſemblance que vous mettez entre les Etoiles fixes & notre Soleil, il faut que les

Gens

Gens d'un autre grand Tourbillon ne le voyent que comme une petite Etoile fixe, qui se montre à eux seulement pendant leurs nuits.

Cela est hors de doute, répondis-je. Nôtre Soleil est si proche de nous, en comparaison des Soleils des autres Tourbillons, que sa lumière doit avoir infiniment plus de force sur nos yeux que la leur. Nous ne voyons donc que lui quand nous le voyons, & il efface tout : mais dans un autre grand Tourbillon, c'est un autre Soleil qui y domine ; & il efface à son tour le nôtre, qui n'y paroît que pendant les nuits avec le reste des autres Soleils étrangers, c'est-à-dire, des Etoiles fixes. On l'attache avec elles à cette grande voûte du Ciel, & il y fait partie de quelque Ourse, ou de quelque Taureau. Pour les Planètes qui tournent autour de lui, notre Terre par exemple, comme on ne les voit point de si loin, on n'y songe seulement pas. Ainsi tous les Soleils sont Soleils de jour pour le Tourbillon où ils sont placés, & Soleils de nuit pour tous les autres Tourbillons. Dans leur Monde ils sont uniques en leur espèce ; par-tout ailleurs ils ne servent qu'à faire nombre. Ne faut-il

pas pourtant, reprit-elle, que les Mondes, malgré cette égalité, diffèrent en mille choſes? car un fonds de reſſemblance ne laiſſe pas de porter des différences infinies.

Aſſurément, repris-je; mais la difficulté eſt de deviner. Que ſais-je ? Un Tourbillon a plus de Planètes qui tournent autour de ſon Soleil, un autre en a moins. Dans l'un, il y a des Planètes ſubalternes qui tournent autour de Planètes plus grandes ; dans l'autre il n'y en a point. Ici elles ſont toutes ramaſſées autour de leur Soleil, & font comme un petit peloton, au-delà duquel s'étend un grand eſpace vuide qui va juſqu'aux Tourbillons voiſins ; ailleurs elles prennent leur cours vers les extrémités du Tourbillon, & laiſſent le milieu vuide. Je ne doute pas même qu'il ne puiſſe y avoir quelques Tourbillons déſerts & ſans Planètes ; d'autres dont le Soleil n'étant pas au centre ait un véritable mouvement, & emporte ſes Planètes avec ſoi ; d'autres dont les Planètes s'élèvent ou s'abaiſſent à l'égard de leur Soleil par le changement de l'équilibre qui les tient ſuſpendues. Enfin, que voudriez-vous ? En voilà bien aſſez pour un

homme qui n'eſt jamais ſorti de ſon Tourbillon.

Ce n'en eſt guère, répondit-elle, pour la quantité des Mondes. Ce que vous dites ne ſuffit que pour cinq ou ſix, & j'en vois d'ici des milliers.

Que ſeroit-ce donc, repris-je, ſi je vous diſois qu'il y a bien d'autres Etoiles fixes que celles que vous voyez; qu'avec des lunettes on en découvre un nombre infini qui ne ſe montrent point aux yeux; & que dans une ſeule Conſtellation où l'on en comptoit peut-être douze ou quinze, il s'en trouve autant que l'on en voyoit auparavant dans le Ciel?

Je vous demande grace, s'écria-t-elle, je me rends; vous m'accablez de Mondes & de Tourbillons. Je ſais bien, ajoutai-je, ce que je vous garde. Vous voyez cette blancheur qu'on appelle la Voie de Lait. Vous figureriez-vous bien ce que c'eſt? Une infinité de petites Etoiles inviſibles aux yeux à cauſe de leur petiteſſe, & ſemées ſi près les unes des autres, qu'elles paroiſſent former une lueur continue. Je voudrois que vous viſſiez avec des Lunettes cette fourmilière d'Aſtres, & cette graine de Mondes. Ils reſſemblent en quelque

ſorte aux Iſles Maldives, à ces douze mille petites Iles ou Bancs de ſable, ſéparés ſeulement par des Canaux de Mer que l'on ſauteroit preſque comme des foſſés. Ainſi les petits Tourbillons de la Voie de Lait ſont ſi ſerrés, qu'il me ſemble que d'un Monde à l'autre on pourroit ſe parler, ou même ſe donner la main. Du moins je crois que les Oiſeaux d'un Monde paſſent aiſément dans un autre, & que l'on y peut dreſſer des Pigeons à porter des Lettres, comme ils en portent ici dans le Levant d'une Ville à une autre. Ces petits Mondes ſortent apparemment de la règle générale, par laquelle un Soleil dans ſon Tourbillon efface, dès qu'il paroît, tous les Soleils étrangers. Si vous êtes dans un des petits Tourbillons de la Voie de Lait, votre Soleil n'eſt preſque pas plus proche de vous, & n'a pas ſenſiblement plus de force ſur vos yeux, que cent mille autres Soleils des petits Tourbillons voiſins. Vous voyez donc votre Ciel briller d'un nombre infini de feux qui ſont fort proches les uns des autres, & peu éloignés de vous. Lorſque vous perdez de vue votre Soleil particulier, il vous en reſte encore aſſez; & votre nuit n'eſt pas

moins éclairée que le jour : du moins la différence ne peut pas être ſenſible; & pour parler plus juſte, vous n'avez jamais de nuit. Ils ſeroient bien étonnés, les Gens de ces Mondes-là, accoutumés comme ils ſont à une clarté perpétuelle, ſi on leur diſoit qu'il y a des malheureux qui ont de véritables nuits, qui tombent dans des ténèbres profondes, & qui, quand ils jouiſſent de la lumière, ne voient même qu'un ſeul Soleil. Ils nous regarderoient comme des Êtres diſgraciés de la Nature, & notre condition les feroit frémir d'horreur.

Je ne vous demande pas, dit la Marquiſe, s'il y a des Lunes dans les Mondes de la Voie de Lait; je vois bien qu'elles n'y ſeroient de nul uſage aux Planètes principales qui n'ont point de nuit, & qui d'ailleurs marchent dans des eſpaces trop étroits pour s'embarraſſer de cet attirail de Planètes ſubalternes. Mais ſavez-vous bien qu'à force de me multiplier les Mondes ſi libéralement, vous me faites naître une véritable difficulté? Les Tourbillons dont nous voyons les Soleils, touchent le Tourbillon où nous ſommes. Les Tourbillons ſont ronds, n'eſt-il pas

vrai ? Et comment tant de Boules en peuvent-elles toucher une ſeule ? Je veux m'imaginer cela, & je ſens bien que je ne le puis.

Il y a beaucoup d'eſprit, répondis-je, à avoir cette difficulté-là, & même à ne la pouvoir réſoudre ; car elle eſt très-bonne en ſoi, & de la manière dont vous la concevez, elle eſt ſans réponſe ; & c'eſt avoir bien peu d'eſprit que de trouver des réponſes à ce qui n'en a point. Si notre Tourbillon étoit de la figure d'un Dé, il auroit ſix faces plates, & ſeroit bien éloigné d'être rond ; mais ſur chacune de ces faces on y pourroit mettre un Tourbillon de la même figure. Si au lieu de ſix faces plates, il en avoit vingt, cinquante, mille, il y auroit juſqu'à mille Tourbillons qui pourroient poſer ſur lui, chacun ſur une face ; & vous concevez bien que plus un corps a de faces plates qui le terminent au dehors, plus il approche d'être rond : en ſorte qu'un Diamant taillé à facettes de tous côtés, ſi les facettes étoient fort petites, ſeroit quaſi auſſi rond qu'une Perle de même grandeur. Les Tourbillons ne ſont ronds que de cette manière-là. Ils ont une infinité de faces en dehors,

dont chacune porte un autre Tourbillon. Ces faces ſont fort inégales ; ici elles ſont plus grandes , là plus petites. Les plus petites de notre Tourbillon, par exemple, répondent à la Voie de Lait, & ſoutiennent tous ces petits Mondes. Que deux Tourbillons qui ſont appuyés ſur deux faces voiſines, laiſſent quelque vuide entr'eux par en-bas, comme cela doit arriver très-ſouvent, auſſi tôt la Nature qui ménage bien le terrein, vous remplit ce vuide par un petit Tourbillon ou deux, peut-être par mille, qui n'incommodent point les autres, & ne laiſſent pas d'être un, ou deux, ou mille Mondes de plus. Ainſi, nous pouvons voir beaucoup plus de Mondes que notre Tourbillon n'a de faces pour en porter. Je gagérois que quoique ces petits Mondes n'aient été faits que pour être jettés dans des coins de l'Univers qui fuſſent demeurés inutiles, quoiqu'ils ſoient inconnus aux autres Mondes qui les touchent, ils ne laiſſent pas d'être fort contens d'eux-mêmes. Ce ſont eux ſans doute dont on ne découvre les petits Soleils qu'avec des Lunettes d'approche, & qui ſont en une quantité ſi prodigieuſe. Enfin tous ces Tourbillons

s'ajuſtent les uns avec les autres le mieux qu'il eſt poſſible ; & comme il faut que chacun tourne autour de ſon Soleil ſans changer de place, chacun prend la manière de tourner qui eſt la plus commode & la plus aiſée dans la ſituation où il eſt. Ils s'engrènent en quelque façon les uns dans les autrès comme les roues d'une Montre, & aident mutuellement leurs mouvemens. Il eſt pourtant vrai qu'ils agiſſent auſſi les uns contre les autres. Chaque Monde, à ce qu'on dit, eſt comme un ballon qui s'étendroit ſi on le laiſſoit faire; mais il eſt auſſi tôt repouſſé par les Mondes voiſins, & il rentre en lui-même, après quoi il recommence à s'enfler, & ainſi de ſuite : & quelques Philoſophes prétendent que les Etoiles fixes ne nous envoient cette lumière tremblante, & ne paroiſſent briller à repriſes, que parce que leurs Tourbillons pouſſent perpétuellement le nôtre, & en ſont perpétuellement repouſſés.

J'aime fort toutes ces idées-là, dit la Marquiſe. J'aime ces ballons qui s'enflent & ſe déſenflent à chaque moment, & ces Mondes qui ſe combattent toujours ; & ſur-tout j'aime à voir comment ce combat fait entr'eux un

commerce de lumière, qui apparemment eſt le ſeul qu'ils puiſſent avoir.

Non, non, repris-je, ce n'eſt pas le ſeul. Les Mondes voiſins nous envoient quelquefois viſiter, & même aſſez magnifiquement. Il nous en vient des Comètes qui ſont ornées, ou d'une chevelure éclatante, ou d'une barbe vénérable, ou d'une queue majeſtueuſe.

Ah! quels Députés, dit-elle en riant! On ſe paſſeroit bien de leur viſite, elle ne ſert qu'à faire peur. Ils ne font peur qu'aux enfans, repliquai-je, à cauſe de leur équipage extraordinaire; mais les enfans ſont en grand nombre. Les Comètes ne ſont que des Planètes qui appartiennent à un Tourbillon voiſin. Elles avoient leur mouvement vers ſes extrémités; mais ce Tourbillon étant peut-être différemment preſſé par ceux qui l'environnent, eſt plus rond par enhaut, & plus plat par en-bas, & c'eſt par en-bas qu'il nous regarde. Ces Planètes qui auront commencé vers le haut à ſe mouvoir en cercle, ne prévoyoient pas qu'en bas le Tourbillon leur manqueroit, parce qu'il eſt là comme écraſé; & pour continuer leur mouvement circulaire, il faut néceſſai-

rement qu'elles entrent dans un autre Tourbillon, que je ſuppoſe qui eſt le nôtre, & qu'elles en occupent les extrémités. Auſſi ſont-elles toujours fort élevées à notre égard ; on peut croire qu'elles marchent au-deſſus de Saturne. Il eſt néceſſaire, vu la prodigieuſe diſtance des Etoiles fixes, que depuis Saturne juſqu'aux extrémités de notre Tourbillon, il y ait un grand eſpace vuide & ſans Planètes. Nos ennemis nous reprochent l'inutilité de ce grand eſpace. Qu'ils ne s'inquiètent plus, nous en avons trouvé l'uſage ; c'eſt l'appartement des Planètes étrangères qui entrent dans notre Monde.

J'entends, dit-elle. Nous ne leur permettons pas d'entrer juſques dans le cœur de notre Tourbillon, & de ſe mêler avec nos Planètes ; nous les recevons comme le Grand Seigneur reçoit les Ambaſſadeurs qu'on lui envoie. Il ne leur fait pas l'honneur de les loger à Conſtantinople, mais ſeulement dans un Fauxbourg de la Ville. Nous avons encore cela de commun avec les Ottomans, repris-je, qu'ils reçoivent des Ambaſſadeurs ſans en renvoyer, & que nous ne renvoyons point de nos Planètes aux Mondes voiſins.

A en juger par toutes ces choſes, repliqua-t-elle, nous ſommes bien fiers. Cependant je ne ſais pas trop encore ce que j'en dois croire. Ces Planètes étrangères ont un air bien menaçant avec leurs queues & leurs barbes, & peut-être on nous les envoie pour nous inſulter; au lieu que les nôtres, qui ne ſont pas faites de la même manière, ne ſeroient pas ſi propres à ſe faire craindre quand elles iroient dans les autres Mondes.

Les queues & les barbes, répondis-je, ne ſont que de pures apparences. Les Planètes étrangères ne diffèrent en rien des nôtres; mais en entrant dans notre Tourbillon, elles prennent la queue ou la barbe par une certaine ſorte d'illumination qu'elles reçoivent du Soleil, & qui entre nous n'a pas encore été trop bien expliquée: mais toujours on eſt ſûr qu'il ne s'agit que d'une eſpèce d'illumination; on la devinera quand on pourra. Je voudrois donc bien, reprit-elle, que notre Saturne allât prendre une queue ou une barbe dans quelqu'autre Tourbillon, & y répandre l'effroi; & qu'enſuite ayant mis bas cet accompagnement terrible, il revînt ſe ranger ici avec les autres

Planètes à ses fonctions ordinaires. Il vaut mieux pour lui, répondis-je, qu'il ne sorte point de notre Tourbillon. Je vous ai dit le choc qui se fait à l'endroit où deux Tourbillons se poussent & se repoussent l'un l'autre; je crois que dans ce pays-là une pauvre Planète est agitée assez rudement, & que ses Habitans ne s'en portent pas mieux. Nous croyons, nous autres, être bien malheureux quand il nous paroît une Comète; c'est la Comète elle-même qui est bien malheureuse. Je ne le crois point, dit la Marquise; elle nous apporte tous ses Habitans en bonne santé. Rien n'est si divertissanr que de changer ainsi de Tourbillon. Nous qui ne sortons jamais du nôtre, nous menons une vie assez ennuyeuse. Si les Habitans d'une Comète ont assez d'esprit pour prévoir le temps de leur passage dans notre Monde, ceux qui ont déjà fait le voyage, annoncent aux autres par avance ce qu'ils y verront. Vous découvrirez bientôt une Planète qui a un grand anneau autour d'elle, disent-ils peut-être, en parlant de Saturne. Vous en verrez un autre qui en a quatre petites qui la suivent. Peut-être même y a-t-il des gens destinés à observer le mo-

ment où ils entrent dans notre Monde, & qui crient aussi-tôt, *Nouveau Soleil*, *Nouveau Soleil*, comme ces Matelots qui crient *Terre*, *Terre*.

Il ne faut donc plus songer, lui dis-je, à vous donner de la pitié pour les Habitans d'une Comète; mais j'espère du moins que vous plaindrez ceux qui vivent dans un Tourbillon dont le Soleil vient à s'éteindre, & qui demeurent dans une nuit éternelle. Quoi, s'écria-t-elle, des Soleils s'éteignent? Oui, sans doute, répondis-je. Les Anciens ont vu dans le Ciel des Etoiles fixes que nous n'y voyons plus. Ces Soleils ont perdu leur lumière : grande désolation assurément dans tout le Tourbillon, mortalité générale sur toutes les Planètes; car que faire sans Soleil? Cette idée est trop funeste, reprit-elle. N'y auroit-il pas moyen de me l'épargner? Je vous dirai, si vous voulez, répondis-je, ce que disent de fort habiles gens, que les Etoiles fixes qui ont disparu ne sont pas pour cela éteintes; que ce sont des Soleils qui ne le sont qu'à demi, c'est-à dire, qui ont une moitié obscure, & l'autre lumineuse; que comme ils tournent sur eux-mêmes, tantôt ils nous présentent la moitié lumineuse, tantôt

la moitié obſcure, & qu'alors nous ne les voyons plus. Selon toutes les apparences, la cinquième Lune de Saturne eſt faite ainſi; car pendant une partie de ſa révolution, on la perd abſolument de vue, & ce n'eſt pas qu'elle ſoit alors plus éloignée de la Terre; au contraire elle en eſt quelquefois plus proche que dans d'autres temps où elle ſe laiſſe voir: & quoique cette Lune ſoit une Planète qui naturellement ne tire pas à conſéquence pour un Soleil, on peut fort bien imaginer un Soleil qui ſoit en partie couvert de taches fixes, au lieu que le nôtre n'en a que de paſſagères. Je prendrois bien, pour vous obliger, cette opinion-là, qui eſt plus douce que l'autre: mais je ne puis la prendre qu'à l'égard de certaines Étoiles qui ont des temps réglés pour paroître & pour diſparoître, ainſi qu'on a commencé à s'en appercevoir; autrement les demi-Soleils ne peuvent pas ſubſiſter. Mais que dirons-nous des Etoiles qui diſparoiſſent, & ne ſe remontrent pas après le temps pendant lequel elles auroient dû aſſurément achever de tourner ſur elles-mêmes? Vous êtes trop équitable pour vouloir m'obliger à croire que ce ſoient des demi-Soleils; cependant je ferai

encore un effort en votre faveur. Ces Soleils ne se seront pas éteints; ils se seront seulement enfoncés dans la profondeur immense du Ciel, & nous ne pouvons plus les voir: en ce cas le Tourbillon aura suivi son Soleil, & tout s'y portera bien. Il est vrai que la plus grande partie des Etoiles fixes n'ont pas ce mouvement par lequel elles s'éloignent de nous ; car en d'autres temps elles devroient s'en rapprocher, & nous les verrions tantôt plus grandes, tantôt plus petites, ce qui n'arrive pas. Mais nous supposerons qu'il n'y a que quelques petits Tourbillons plus légers & plus agiles qui se glissent entre les autres, & font de certains tours, au bout desquels ils reviennent, tandis que le gros des Tourbillons demeure immobile; mais voici un étrange malheur. Il y a des Etoiles fixes qui passent beaucoup de temps à ne faire que paroître & disparoître, & enfin disparoissent entièrement. Des demi-Soleils reparoîtroient dans des temps réglés; des Soleils qui s'enfonceroient dans le Ciel, ne disparoîtroient qu'une fois, pour ne reparoître de long-temps. Prenez votre résolution, Madame, avec courage; il faut que ces Etoiles soient des Soleils qui s'obs-

curciſſent aſſez pour ceſſer d'être viſibles à nos yeux, & enſuite ſe rallument, & à la fin s'éteignent tout-à-fait. Comment un Soleil peut-il s'obſcurcir & s'éteindre, dit la Marquiſe, lui qui eſt en lui même une ſource de lumière? Le plus aiſément du monde, ſelon Deſcartes, répondis-je. Il ſuppoſe que les taches de notre Soleil étant ou des écumes ou des brouillards, elles peuvent s'épaiſſir, ſe mettre pluſieurs enſemble, s'accrocher les unes aux autres; enſuite elles iront juſqu'à former autour du Soleil une croûte qui s'augmentera toujours, & adieu le Soleil. Si le Soleil eſt un feu attaché à une matière ſolide qui le nourrit, nous n'en ſommes pas mieux; la matière ſolide ſe conſumera. Nous l'avons déjà même échappé belle, dit-on. Le Soleil a été très-pâle pendant des années entières, pendant celle, par exemple, qui ſuivit la mort de Céſar. C'étoit la croûte qui commençoit à ſe faire; la force du Soleil la rompit & la diſſipa: mais ſi elle eût continué, nous étions perdus. Vous me faites trembler, dit la Marquiſe. Préſentement que je ſais les conſéquences de la pâleur du Soleil; je crois qu'au lieu d'aller voir les matins à mon miroir ſi je ne ſuis point pâle, j'irai

voir

voir au Ciel ſi le Soleil ne l'eſt point lui-même. Ah ! Madame, répondis-je, raſſurez-vous ; il faut du temps pour ruiner un Monde. Mais enfin, dit-elle, il ne faut que du temps. Je vous l'avoue repris-je. Toute cette maſſe immenſe de matière qui compoſe l'Univers, eſt dans un mouvement perpétuel, dont aucune de ſes parties n'eſt entièrement exempte; & dès qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiez point : il faut qu'il arrive des changemens, ſoit lents, ſoit prompts, mais toujours dans des temps proportionnés à l'effet. Les Anciens étoient plaiſans de s'imaginer que les Corps céleſtes étoient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avoient pas encore vu changer. Avoient-ils eu le loiſir de s'en aſſurer par l'expérience ? Les Anciens étoient jeunes auprès de nous. Si les roſes qui ne durent qu'un jour faiſoient des hiſtoires, & ſe laiſſoient des mémoires les unes aux autres, les premières auroient fait le portrait de leur Jardinier d'une certaine façon, & de plus de quinze mille âges de roſes; les autres qui l'auroient encore laiſſé à celles qui les devoient ſuivre, n'y auroient rien changé. Sur cela elles diroient : *Nous avons toujours vu le même Jardinier*;

de mémoire de rose on n'a vu que lui ; il a toujours été fait comme il est : assurément il ne meurt point comme nous, il ne change seulement pas. Le raisonnement des roses seroit-il bon ? Il auroit pourtant plus de fondement que celui que faisoient les Anciens sur les Corps célestes ; & quand même il ne seroit arrivé aucun changement dans les Cieux jusqu'à aujourd'hui, quand ils paroîtroient marquer qu'ils seroient faits pour durer toujours sans aucune altération, je ne les en croirois pas encore ; j'attendrois une plus longue expérience. Devons-nous établir notre durée, qui n'est que d'un instant, pour la mesure de quelqu'autre ? Seroit-ce à dire que ce qui auroit duré cent mille fois plus que nous, dût toujours durer ? On n'est pas si aisément éternel. Il faudroit qu'une chose eût passé bien des âges d'hommes mis bout à bout, pour commencer à donner quelque signe d'immortalité. Vraiment, dit la Marquise, je vois les Mondes bien éloignés d'y pouvoir prétendre. Je ne leur ferois seulement pas l'honneur de les comparer à ce Jardinier qui dure tant à l'égard des roses ; ils ne sont que comme les roses même qui naissent & qui meurent dans un jardin les unes après les autres : car je m'attends bien que s'il dis-

paroît des Etoiles anciennes, il en paroît de nouvelles ; il faut que l'espèce se répare. Il n'est pas à craindre qu'elle périsse, répondis-je. Les uns vous diront que ce ne sont que des Soleils qui se rapprochent de nous, après avoir été long-temps perdus pour nous dans la profondeur du Ciel. D'autres vous diront que ce sont des Soleils qui se sont dégagés de cette croûte obscure qui commençoit à les environner. Je crois aisément que tout cela peut être, mais je crois aussi que l'Univers peut avoir été fait de sorte qu'il s'y formera de temps en temps des Soleils nouveaux. Pourquoi la matière propre à faire un Soleil ne pourra-t-elle pas, après avoir été dispersée en plusieurs endroits différens, se ramasser à la longue en un certain lieu, & y jetter les fondemens d'un nouveau Monde ? J'ai d'autant plus d'inclination à croire ces nouvelles productions, qu'elles répondent mieux à la haute idée que j'ai des Ouvrages de la Nature. N'auroit-elle le pouvoir que de faire naître & mourir des Planètes ou des Animaux par une révolution continuelle? Je suis persuadé, & vous l'êtes déjà aussi, qu'elle met en usage ce même pouvoir sur les Mondes, & qu'il

ne lui en coûte pas davantage. Mais nous avons ſur cela plus que de ſimples conjectures. Le fait eſt que depuis près de cent ans que l'on voit avec les Lunettes un Ciel tout nouveau, & inconnu aux Anciens, il n'y a pas beaucoup de Conſtellations où il ne ſoit arrivé quelque changement ſenſible; & c'eſt dans la voie de lait qu'on en remarque le plus, comme ſi dans cette fourmillière de petits Mondes il régnoit plus de mouvement & d'inquiétude. De bonne foi, dit la Marquiſe, je trouve à préſent les Mondes, les Cieux & les Corps céleſtes ſi ſujets au changement, que m'en voilà tout-à-fait revenue. Revenons-en encore mieux, ſi vous m'en croyez, repliquai-je; n'en parlons plus: auſſi bien, vous voilà arrivée à la dernière voûte des Cieux; & pour vous dire s'il y a encore des Etoiles au-delà, il faudroit être plus habile que je ne ſuis. Mettez-y encore des Mondes, n'y en mettez pas, cela dépend de vous. C'eſt proprement l'Empire des Philoſophes, que ces grands Pays inviſibles qui peuvent être ou n'être pas ſi on veut, ou être tels que l'on veut. Il me ſuffit d'avoir mené votre eſprit auſſi loin que vont vos yeux.

Quoi s'écria-t-elle, j'ai dans la tête

tout le ſyſtême de l'Univers ! Je ſuis ſavante ! Oui, repliquai-je ; vous l'êtes aſſez raiſonablement, & vous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit, dès que l'envie vous en prendra. Je vous demande ſeulement pour récompenſe de mes peines, de ne voir jamais le Soleil, ni le Ciel, ni les Etoiles, ſans ſonger à moi.

Puiſque j'ai rendu compte de ces Entretiens au Public, je crois ne lui devoir plus rien cacher ſur cette matière. Je publierai un nouvel Entretien qui vint long-temps après les autres, mais qui fut préciſément de la même eſpèce. Il portera le nom de Soir, puiſque les autres l'ont porté ; il vaut mieux que tout ſoit ſous le même titre.



SIXIEME SOIR.

Nouvelles pensées qui confirment celles des Entretiens précédens. Dernières Découvertes qui ont été faites dans le Ciel.

IL y avoit long-temps que nous ne parlions plus des Mondes, Madame L. M. D. G. & moi, & nous commencions même à oublier que nous en eussions jamais parlé, lorsque j'allai un jour chez elle, & y entrai justement comme deux hommes d'esprit & assez connus dans le Monde en sortoient. Vous voyez bien, me dit-elle aussi-tôt qu'elle me vit, quelle visite je viens de recevoir; je vous avouerai qu'elle m'a laissée avec quelque soupçon que vous pourriez bien m'avoir gâté l'esprit. Je serois bien glorieux, lui répondis-je, d'avoir eu tant de pouvoir sur vous; je ne crois pas qu'on pût rien entreprendre de plus difficile. Je crains pourtant que vous ne l'ayiez fait, reprit-elle. Je ne sais comment la conversation s'est tournée sur les Mondes, avec ces deux hommes qui viennent de sortir; peut-être ont-ils

amené ce diſcours malicieuſement. Je n'ai pas manqué de leur dire auſſi-tôt que toutes les Planètes étoient habitées. L'un d'eux m'a dit qu'il étoit fort perſuadé que je ne le croyois pas: moi, avec toute la naïveté poſſible, je lui ai ſoutenu que je le croyois; il a toujours pris cela pour une feinte d'une perſonne qui vouloit ſe divertir, & j'ai cru que ce qui le rendoit ſi opiniâtre à ne me pas croire moi-même ſur mes ſentimens, c'eſt qu'il m'eſtimoit trop pour s'imaginer que je fuſſe capable d'une opinion ſi extravagante. Pour l'autre qui ne m'eſtime pas tant, il m'a cru ſur ma parole. Pourquoi m'avez-vous entêtée d'une choſe que les gens qui m'eſtiment ne peuvent pas croire que je ſoutienne ſérieuſement? Mais, Madame, lui répondis-je, pourquoi la ſouteniez-vous ſérieuſement avec des gens que je ſuis ſûr qui n'entreroient dans aucun raiſonnement qui fût un peu ſérieux? Eſt ce ainſi qu'il faut commettre les Habitans des Planètes? Contentons-nous d'être une petite troupe choiſie qui les croyons, & ne divulguons pas nos myſtères dans le Peuple. Comment, s'écria-t-elle, appellez-vous Peuple les deux hommes qui ſortent d'ici? Ils ont bien de l'eſprit,

repliquai-je, mais ils ne raiſonnent jamais. Les raiſonneurs qui ſont gens durs, les appelleront Peuple ſans difficulté. D'autre part, ces gens-ci s'en vengent en tournant les raiſonneurs en ridicule; & c'eſt, ce me ſemble, un ordre très-bien établi que chaque eſpèce mépriſe ce qui lui manque. Il faudroit, s'il étoit poſſible, s'accommoder à chacune; il eût bien mieux valu plaiſanter des Habitans des Planètes avec ces deux hommes que vous venez de voir, puiſqu'ils ſavent plaiſanter, que d'en raiſonner, puiſqu'ils ne le ſavent pas faire. Vous en ſeriez ſortie avec leur eſtime, & les Planètes n'y auroient pas perdu un ſeul de leurs Habitans. Trahir la vérité! dit la Marquiſe; vous n'avez point de conſcience. Je vous avoue, répondis-je, que je n'ai pas un grand zèle pour ces vérités-là, & que je les ſacrifie volontiers aux moindres commodités de la ſociété. Je vois, par exemple, à quoi il tient, & à quoi il tiendra toujours que l'opinion des Habitans des Planètes ne paſſe pour auſſi vraiſemblable qu'elle l'eſt. Les Planètes ſe préſentent toujours aux yeux comme des Corps qui jettent de la lumière, & non point comme de grandes campagnes ou de

grandes

grandes prairies. Nous croirions bien que des prairies & des campagnes ſeroient habitées ; mais des Corps lumineux, il n'y a pas moyen. La raiſon a beau venir nous dire qu'il y a dans les Planètes de campagnes, des prairies ; la raiſon vient trop tard, le premier coup-d'œil a fait ſon effet ſur nous avant elle ; nous ne la voulons plus écouter. Les Planètes ne ſont que des Corps lumineux ; & puis comment ſeroient faits leurs Habitans ? Il faudroit que notre imagination nous repréſentât auſſi-tôt leurs figures, elle ne le peut pas ; c'eſt le plus court de croire qu'ils ne ſont point. Voudriez vous que pour établir les Habitans des Planètes, dont les intérêts me touchent d'aſſez loin, j'allaſſe attaquer ces redoutables Puiſſances qu'on appelle les ſens & l'imagination ? Il faudroit bien du courage pour cette entrepriſe ; on ne perſuade pas facilement aux hommes de mettre leur raiſon en la place de leurs yeux. Je vois quelquefois bien des gens aſſez raiſonnables pour vouloir bien croire, après mille preuves, que les Planètes ſont des Terres ; mais ils ne le croient pas de la même façon qu'ils le croiroient, s'ils ne les avoient pas vues ſous une appa-

rence différente ; il leur ſouvient toujours de la première idée qu'ils en ont priſe, & ils n'en reviennent pas bien. Ce ſont ces gens-là qui, en croyant notre opinion, ſemblent cependant lui faire grace, & ne la favoriſer qu'à cauſe d'un certain plaiſir que leur fait ſa ſingularité.

Eh quoi! interrompit-elle, n'en eſt-ce pas aſſez pour une opinion qui n'eſt que vraiſemblable? Vous ſeriez bien étonnée, repris-je, ſi je vous diſois que le terme de vraiſemblance eſt aſſez modeſte. Eſt-il ſimplement vraiſemblable qu'Alexandre ait été? Vous vous en tenez fort ſûre, & ſur quoi eſt fondée cette certitude? Sur ce que vous en avez toutes les preuves que vous pouvez ſouhaiter en pareille matière, & qu'il ne ſe préſente pas le moindre ſujet de douter, qui ſuſpende & qui arrête votre eſprit; car du reſte vous n'avez jamais vu Alexandre, & vous n'avez pas de démonſtration mathématique qu'il ait dû être. Mais que direz-vous, ſi les Habitans des Planètes étoient à-peu-près dans le même cas? On ne ſauroit vous les faire voir, & vous ne pouvez pas demander qu'on vous les démontre comme l'on feroit une affaire de mathématique : mais

toutes les preuves qu'on peut ſouhaiter d'une pareille choſe, vous les avez ; la reſſemblance entière des Planètes avec la Terre qui eſt habitée, l'impoſſibilité d'imaginer aucun autre uſage pour lequel elles euſſent été faites, la fécondité & la magnificence de la Nature, de certains égards qu'elle paroît avoir eus pour les beſoins de leurs Habitans, comme d'avoir donné des Lunes aux Planètes éloignées du Soleil, & plus de Lunes aux plus éloignées : &, ce qui eſt très-important, tout eſt de ce côté-là, & rien du tout de l'autre ; & vous ne ſauriez imaginer le moindre ſujet de doute, ſi vous ne reprenez les yeux & l'eſprit du Peuple. Enfin ſuppoſé qu'ils ſoient, ces Habitans des Planètes, ils ne ſauroient ſe déclarer par plus de marques, & par des marques plus ſenſibles ; & après cela, c'eſt à vous à voir ſi vous ne les voulez traiter que de choſe purement vraiſemblable. Mais vous ne voudriez pas, reprit-elle, que cela me parût auſſi certain qu'il me le paroît qu'Alexandre a été ? Non pas tout-à-fait, répondis-je ; car quoique nous ayons ſur les Habitans des Planètes autant de preuves que nous en pouvons avoir dans la

ſituation où nous ſommes, le nombre de ces preuves n'eſt pourtant pas grand. Je m'en vais renoncer aux Habitans des Planètes, interrompit-elle, car je ne ſais plus en quel rang les mettre dans mon eſprit : ils ne ſont pas tout-à-fait certains, ils ſont plus que vraiſemblables; cela m'embarraſſe trop. Ah ! Madame, repliquai-je, ne vous découragez pas. Les Horloges les plus communes & les plus groſſières marquent les heures ; il n'y a que celles qui ſont travaillées avec plus d'art qui marquent les minutes. De même les eſprits ordinaires ſentent bien la différence d'une ſimple vraiſemblance à une certitude entière ; mais il n'y a que les eſprits fins qui ſentent le plus ou le moins de certitude ou de vraiſemblance, & qui en marquent, pour ainſi dire, les minutes par leur ſentiment. Placez les Habitans des Planètes un peu au-deſſous d'Alexandre, mais au-deſſus de je ne ſais combien de points d'hiſtoires qui ne ſont pas tout-à-fait prouvés ; je crois qu'ils seront bien là. J'aime l'ordre, dit-elle, & vous me faites plaiſir d'arranger mes idées ; mais pourquoi n'avez-vous pas déja pris ce ſoin-là ? Parce que, quand vous croirez les Habitans des

Planètes un peu plus ou un peu moins qu'ils ne méritent, il n'y aura pas grand mal, répondis-je. Je ſuis ſûr que vous ne croyez pas le mouvement de la Terre autant qu'il devroit être cru; en êtes-vous beaucoup à plaindre? Oh! pour cela, reprit-elle, j'en fais bien mon devoir, vous n'avez rien à me reprocher; je crois fermement que la Terre tourne. Je ne vous ai pourtant pas dit la meilleure raiſon qui le prouve, repliquai-je. Ah! s'écria-t-elle, c'eſt une trahiſon de m'avoir fait croire les choſes avec de foibles preuves. Vous ne me jugiez donc pas digne de croire ſur de bonnes raiſons? Je ne vous prouvois les choſes, répondis-je, qu'avec de petits raiſonnemens doux, & accommodés à votre uſage; en euſſé-je employé d'auſſi ſolides & d'auſſi robuſtes, que ſi j'avois eu à attaquer un Docteur? Oui, dit-elle; prenez-moi préſentement pour un Docteur, & voyons cette nouvelle preuve du mouvement de la Terre.

Volontiers, repris-je; la voici. Elle me plaît fort, peut-être parce que je crois l'avoir trouvée; cependant elle eſt ſi bonne & ſi naturelle, que je n'oſerois m'aſſurer d'en être l'Inventeur. Il

eſt toujours ſûr qu'un Savant entêté qui y voudroit répondre, ſeroit réduit à parler beaucoup ; ce qui eſt la ſeule manière dont un Savant puiſſe être confondu. Il faut, ou que tous les Corps céleſtes tournent en vingt-quatre heures autour de la Terre, ou que la Terre tournant ſur elle-même en vingt-quatre heures, attribue ce mouvement à tous les Corps céleſtes. Mais qu'ils aient réellement cette révolution de vingt-quatre heures autour de la Terre, c'eſt bien la choſe du monde où il y a le moins d'apparence, quoique l'abſurdité n'en ſaute pas d'abord aux yeux. Toutes les Planètes font certainement leurs grandes révolutions autour du Soleil : mais ces révolutions ſont inégales entr'elles, ſelon les diſtances où les Planètes ſont du Soleil ; les plus éloignées font leurs cours en plus de temps, ce qui eſt fort naturel. Cet ordre s'obſerve même entre les petites Planètes ſubalternes qui tournent autour d'une grande. Les quatre Lunes de Jupiter, les cinq de Saturne, font leurs cercles en plus ou moins de temps autour de leur grande Planète, ſelon qu'elles en ſont plus ou moins éloignées. De plus, il eſt ſûr que les Planètes ont des mouve-

mens ſur leurs propres centres ; ces mouvemens ſont encore inégaux : on ne ſait pas bien ſur quoi ſe règle cette inégalité ; ſi c'eſt ou ſur la différente groſſeur des Planètes, ou ſur leur différente ſolidité, ou ſur la différente vîteſſe des Tourbillons particuliers qui les enferment, & des matières liquides où elles ſont portées : mais enfin l'inégalité eſt très-certaine ; & en général tel eſt l'ordre de la Nature, que tout ce qui eſt commun à pluſieurs choſes, ſe trouve en même temps varié par des différences particulières.

Je vous entends, interrompit la Marquiſe, & je crois que vous avez raiſon. Oui, je ſuis de votre avis : ſi les Planètes tournoient autour de la Terre, elles tourneroient en des temps inégaux ſelon leurs diſtances, ainſi qu'elles font autour du Soleil ; n'eſt-ce pas ce que vous voulez me dire ? Juſtement, Madame, repris-je ; leurs diſtances inégales à l'égard de la Terre, devroient produire des différences dans ce mouvement prétendu autour de la Terre ; & les Etoiles fixes, qui ſont ſi prodigieuſement éloignées de nous, ſi fort élevées au-deſſus de tout ce qui pourroit prendre autour de nous un mouvement général, du moins ſituées en lieu où ce

mouvement devroit être fort affoibli ; n'y auroit-il pas bien de l'apparence qu'elles ne tourneroient pas autour de nous en vingt-quatre heures, comme la Lune qui en eſt ſi proche? Les Comètes qui ſont étrangères dans notre Tourbillon, qui y tiennent des routes ſi différentes les unes des autres, qui ont auſſi des vîteſſes ſi différentes, ne devroient-elles pas être diſpenſées de tourner toutes autour de nous dans ce même temps de vingt-quatre heures? Mais non; Planètes, Etoiles fixes, Comètes, tout tournera en vingt-quatre heures autour de la Terre. Encore, s'il y avoit dans ces mouvemens quelques minutes de différence, on pourroit s'en contenter : mais ils feront tous de la plus exacte égalité, ou plutôt de la ſeule égalité exacte qui ſoit au monde ; pas une minute de plus ou de moins. En vérité, cela doit être étrangement ſuſpect.

Oh ! dit la Marquiſe, puiſqu'il eſt poſſible que cette grande égalité ne ſoit que dans notre imagination, je me tiens fort ſûre qu'elle n'eſt point hors de là. Je ſuis bien aiſe qu'une choſe qui n'eſt point du génie de la Nature, retombe entièrement ſur nous, & qu'elle

en ſoit déchargée, quoique ce ſoit à nos dépens. Pour moi, repris-je, je ſuis ſi ennemi de l'égalité parfaite, que je ne trouve pas bon que tous les tours que la Terre fait chaque jour ſur elle-même, ſoient préciſément de vingt-quatre heures, & toujours égaux les uns aux autres; j'aurois aſſez d'inclination à croire qu'il y a des différences. Des différences! s'écria-t-elle; & nos Pendules ne marquent-elles pas une entière égalité? Oh! répondis-je, je récuſe les Pendules; elles ne peuvent pas elles-mêmes être tout-à-fait juſtes; & quelquefois qu'elles le ſeront en marquant qu'un tour de vingt-quatre heures ſera plus long ou plus court qu'un autre, on aimera mieux les croire déréglées, que de ſoupçonner la Terre de quelque irrégularité dans ſes révolutions. Voilà un plaiſant reſpect qu'on a pour elle; je ne me fierois guère plus à la Terre qu'à une Pendule: les mêmes choſes à-peu-près qui dérégleront l'une, dérégleront l'autre; je crois ſeulement qu'il faut plus de temps à la Terre qu'à une Pendule pour ſe dérégler ſenſiblement; c'eſt tout l'avantage qu'on lui peut accorder. Ne pourroit-elle pas peu-à-peu s'approcher du So-

leil ? Et alors ſe trouvant dans un endroit où la matière ſeroit plus agitée & le mouvement plus rapide, elle feroit en moins de temps ſa double révolution & autour du Soleil, & autour d'elle-même. Les années ſeroient plus courtes, & les jours auſſi ; mais on ne pourroit s'en appercevoir, parce qu'on ne laiſſeroit pas de partager toujours les années en trois cents ſoixante-cinq jours, & les jours en vingt-quatre heures. Ainſi ſans vivre plus que nous ne vivons préſentement, on vivroit plus d'années ; & au contraire, que la Terre s'éloigne du Soleil, on vivra moins d'années que nous, & on ne vivra pas moins. Il y a beaucoup d'apparence, dit-elle, que quand cela ſeroit, de longues ſuites de ſiècles ne produiroient que de bien petites différences. J'en conviens, répondis-je ; la conduite de la Nature n'eſt pas bruſque, & ſa méthode eſt d'amener tout par des degrés qui ne ſont ſenſibles que dans les changemens fort prompts & fort aiſés. Nous ne ſommes preſque capables de nous appercevoir que de celui des Saiſons ; pour les autres qui ſe font avec une certaine lenteur, ils ne manquent guère de nous échapper. Cependant tout eſt

dans un branle perpétuel, & par conſéquent tout change ; & il n'y a pas juſqu'à une certaine Demoiſelle que l'on a vue dans la Lune avec des Lunettes, il y a peut-être quarante ans, qui ne ſoit conſidérablement vieillie. Elle avoit un aſſez beau viſage ; ſes joues ſe ſont enfoncées, ſon nez s'eſt alongé, ſon front & ſon menton ſe ſont avancés, de ſorte que tous ſes agrémens ſont évanouis, & que l'on craint même pour ſes jours.

Que me contez-vous là, interrompit la Marquiſe ? Ce n'eſt point une plaiſanterie, repris-je. On appercevoit dans la Lune une figure particulière, qui avoit de l'air d'une tête de femme qui ſortoit d'entre des Rochers, & il eſt arrivé du changement dans cet endroit-là. Il eſt tombé quelques morceaux de Montagnes, & ils ont laiſſé à découvert trois pointes qui ne peuvent plus ſervir qu'à compoſer un front, un nez & un menton de vieille. Ne ſemble-t-il pas, dit-elle, qu'il y ait une deſtinée malicieuſe qui en veuille particulièrement à la beauté ? Ça été juſtement cette tête de Demoiſelle, qu'elle a été attaquer ſur toute la Lune. Peut-être qu'en récompenſe, repliquai-je, les change-

mens qui arrivent ſur notre Terre embelliſſent quelque viſage que les gens de la Lune y voient : j'entends quelque viſage à la manière de la Lune ; car chacun tranſporte ſur les objets les idées dont il eſt rempli. Nos Aſtronomes voient ſur la Lune des viſages de Demoiſelles ; il pourroit être que des Femmes qui obſerveroient, y verroient de beaux viſages d'Hommes. Moi, Madame, je ne ſais ſi je ne vous y verrois point. J'avoue, dit-elle, que je ne pourrois pas me défendre d'être obligée à qui me trouveroit là : mais je retourne à ce que vous me diſiez tout-à-l'heure ; arrive-t-il ſur la Terre des changemens conſidérables ?

Il y a beaucoup d'apparence, répondis-je, qu'il y en eſt arrivé. Pluſieurs Montagnes élevées & fort éloignées de la Mer, ont de grands lits de coquillages, qui marquent néceſſairement que l'eau les a autrefois couvertes. Souvent aſſez loin encore de la Mer, on trouve des pierres où ſont des Poiſſons pétrifiés. Qui peut les avoir mis là, ſi la Mer n'y a pas été ? Les Fables diſent qu'Hercule ſépara avec ſes deux mains deux Montagnes nommées Calpé & Abila, qui étant ſituées entre

l'Afrique & l'Eſpagne, arrêtoient l'Océan; & qu'auſſi-tôt la Mer entra avec violence dans les Terres, & fit ce grand Golfe qu'on appelle la Méditerranée. Les Fables ne ſont point tout-à-fait des Fables; ce ſont des Hiſtoires des temps reculés, mais qui ont été défigurées, ou par l'ignorance des Peuples, ou par l'amour qu'ils avoient pour le merveilleux, très-anciennes maladies des Hommes. Qu'Hercule ait ſéparé deux Montagnes avec ſes deux mains, cela n'eſt pas trop croyable: mais que du temps de quelque Hercule, car il y en a cinquante, l'Océan ait enfoncé deux Montagnes plus foibles que les autres, peut-être à l'aide de quelque tremblement de Terre, & ſe ſoit jetté entre l'Europe & l'Afrique, je le croirois ſans beaucoup de peine. Ce fut alors une belle Tache que les Habitans de la Lune virent paroître tout-à-coup ſur notre Terre; car vous ſavez, Madame, que les Mers ſont des Taches. Du moins l'opinion commune eſt que la Sicile a été ſéparée de l'Italie, & Cypre de la Syrie; il s'eſt quelquefois formé de nouvelles Iſles dans la Mer; des tremblemens de Terre ont abymé des Montagnes, en ont fait naître d'autres, & ont changé le cours

des Rivières. Les Philoſophes nous font craindre que le Royaume de Naples & la Sicile, qui ſont des Terres appuyées ſur de grandes voûtes ſouterreines remplies de ſoufre, ne fondent quelque jour, quand les voûtes ne ſeront plus aſſez fortes pour réſiſter aux feux qu'elles renferment, & qu'elles exhalent préſentement par des ſoupiraux tels que le Véſuve & l'Etna. En voilà aſſez pour diverſifier un peu le Spectacle que nous donnons aux Gens de la Lune.

J'aimerois bien mieux, dit la Marquiſe, que nous les ennuyaſſions en leur donnant toujours le même, que de les divertir par des Provinces abymées.

Cela ne ſeroit encore rien, repris-je, en comparaiſon de ce qui ſe paſſe dans Jupiter. Il paroît ſur ſa ſurface comme des bandes dont il ſeroit enveloppé, & que l'on diſtingue les unes des autres, ou des intervalles qui ſont entr'elles, par des différens degrés de clarté ou d'obſcurité. Ce ſont des Terres & des Mers, ou enfin de grandes parties de la ſurface de Jupiter, auſſi différentes entr'elles. Tantôt ces bandes s'étréciſſent, tantôt elles s'élargiſſent; elles s'interrompent quelquefois, & ſe réu-

niſſent enſuite ; il s'en forme de nouvelles en divers endroits , & il s'en efface : & tous ces changemens, qui ne ſont ſenſibles qu'à nos meilleures Lunettes, ſont en eux-mêmes beaucoup plus conſidérables, que ſi notre Océan inondoit toute la Terre ferme, & laiſſoit en ſa place de nouveaux Continens. A moins que les Habitans de Jupiter ne ſoient Amphibies, & qu'ils ne vivent également ſur la Terre & dans l'Eau, je ne ſais pas trop bien ce qu'ils deviennent. On voit auſſi ſur la ſurface de Mars de grands changemens, & même d'un mois à l'autre. En auſſi peu de temps, des Mers couvrent de grands Continents, ou ſe retirent par un flux & reflux infiniment plus violent que le nôtre ; ou du moins c'eſt quelque choſe d'équivalent. Notre Planète eſt bien tranquille auprès de ces deux là, & nous avons grand ſujet de nous en louer , & encore plus s'il eſt vrai qu'il y ait eu dans Jupiter des Pays grands comme toute l'Europe embraſés. Embraſés ! s'écria la Marquiſe. Vraiment ce ſeroit-là une nouvelle conſidérable ! Très-conſidérable, répondis-je. On a vu dans Jupiter , il y a peut-être vingt ans, une longue lumière plus éclatante

que le reste de la Planète. Nous avons eu ici des Déluges, mais rarement; peut-être que dans Jupiter ils ont rarement aussi de grands Incendies, sans préjudice des Déluges qui y sont communs. Mais quoi qu'il en soit, cette lumière de Jupiter n'est nullement comparable à une autre, qui, selon les apparences, est aussi ancienne que le Monde, & que l'on n'avoit pourtant jamais vue. Comment une lumière fait-elle pour se cacher, dit-elle? il faut pour cela une adresse singulière.

Celle-là, repris-je, ne paroît que dans le temps des Crépuscules, de sorte que le plus souvent ils sont assez longs & assez forts pour la couvrir; & que quand ils peuvent la laisser paroître, ou les vapeurs de l'horison la dérobent, ou elle est si peu sensible, qu'à moins que d'être fort exact, on la prend pour les Crépuscules mêmes. Mais enfin depuis trente ans on l'a démêlée sûrement, & elle a fait quelque temps les délices des Astronomes, dont la curiosité avoit besoin d'être réveillée par quelque chose d'une espèce nouvelle. Ils eussent eu beau découvrir de nouvelles Planètes subalternes, ils n'en étoient presque plus touchés. Les deux dernières Lunes de

de Saturne, par exemple, ne les ont pas charmés ni ravis, comme avoient fait les Satellites ou les Lunes de Jupiter; on s'accoutume à tout. On voit donc un mois devant & après l'Equinoxe de Mars, lorſque le Soleil eſt couché & le Crépuſcule fini, une certaine lumière blanchâtre qui reſſemble à une queue de Comète. On la voit avant le lever du Soleil & avant le Crépuſcule vers l'Equinoxe de Septembre, & on la voit ſoir & matin vers le Solſtice d'Hiver. Hors de là elle ne peut, comme je viens de vous dire, ſe dégager des Crépuſcules, qui ont trop de force & de durée; car on ſuppoſe qu'elle ſubſiſte toujours, & l'apparence y eſt toute entière. On commence à conjecturer qu'elle eſt produite par quelque grand amas de matière un peu épaiſſe qui environne le Soleil juſqu'à une certaine étendue. La plupart de ſes rayons percent cette enceinte, & viennent à nous en ligne droite; mais il y en a qui allant donner contre la ſurface intérieure de cette matière, en ſont renvoyés vers nous, & y arrivent lorſque les rayons directs, ou ne peuvent pas encore y arriver le matin, ou ne peuvent plus y arriver le ſoir. Comme ces

rayons réfléchis partent de plus haut que les rayons directs, nous devons les avoir plutôt, & les perdre plus tard.

Sur ce pied-là, je dois me dédire de ce que je vous avois dit, que la Lune ne devoit point avoir de Crépuscules, faute d'être environnée d'un air épais ainsi que la Terre. Elle n'y perdra rien; ses Crépuscules lui viendront de cette espèce d'Air épais qui environne le Soleil, & qui en renvoie les rayons dans des lieux où ceux qui partent directement de lui ne peuvent aller. Mais ne voilà-t-il pas aussi, dit la Marquise, des Crépuscules assurés pour toutes les Planètes, qui n'auront pas besoin d'être enveloppées chacune d'un Air grossier, puisque celui qui enveloppe le Soleil seul peut faire cet effet-là pour tout ce qu'il y a de Planètes dans le Tourbillon? Je croirois assez volontiers que la Nature, selon le penchant que je lui connois à l'économie, ne se seroit servie que de ce seul moyen. Cependant, repliquai-je, malgré cette économie, il y auroit à l'égard de notre Terre deux causes de Crépuscules, dont l'une, qui est l'Air épais du Soleil, seroit assez inutile, & ne pourroit être qu'un objet de curiosité pour les Habitans de l'Ob-

ſervatoire. Mais il faut tout dire : il ſe peut qu'il n'y ait que la Terre qui pouſſe hors de ſoi des vapeurs & des exhalaiſons aſſez groſſières pour produire des Crépuſcules ; & la Nature aura eu raiſon de pourvoir par un moyen général aux beſoins de toutes les autres Planetes, qui ſeront, pour ainſi dire, plus pures, & dont les évaporations ſeront plus ſubtiles. Nous ſommes peut être ceux d'entre tous les Habitans des Mondes de notre Tourbillon, à qui il falloit donner à reſpirer l'Air le plus groſſier & le plus épais. Avec quel mépris nous regarderoient les Habitans des autres Planètes, s'ils ſavoient cela ?

Ils auroient tort, dit la Marquiſe; on n'eſt pas à mépriſer pour être enveloppé d'un Air épais, puiſque le Soleil lui-même en a un qui l'enveloppe. Dites-moi, je vous prie, cet Air n'eſt-il point produit par de certaines vapeurs que vous m'avez dit autrefois qui ſortoient du Soleil, & ne ſert-il point à rompre la première force des rayons, qui auroit peut-être été exceſſive ? Je conçois que le Soleil pourroit être naturellement voilé, pour être plus proportionné à nos uſages. Voilà, Madame, répondis-

je, un petit commencement de Syſtême que vous avez fait aſſez heureuſement. On y pourroit ajouter que ces vapeurs produiroient des eſpèces de pluies qui retomberoient dans le Soleil pour le rafraîchir, de la même manière que l'on jette quelquefois de l'eau dans une forge dont le feu eſt trop ardent. Il n'y a rien qu'on ne doive préſumer de l'adreſſe de la Nature; mais elle a une autre ſorte d'adreſſe toute particulière pour ſe dérober à nous, & on ne doit pas s'aſſurer aiſément d'avoir deviné ſa manière d'agir, ni ſes deſſeins. En fait de découvertes nouvelles, il ne ſe faut pas trop preſſer de raiſonner, quoiqu'on en ait toujours aſſez d'envie; & les vrais Philoſophes ſont comme les Eléphans, qui en marchant ne poſent jamais le ſecond pied à terre, que le premier ne ſoit bien affermi. La comparaiſon me paroît d'autant plus juſte, interrompit-elle, que le mérite de ces deux eſpèces, Eléphans & Philoſophes, ne conſiſte nullement dans les agrémens extérieurs. Je conſens que nous imitions le jugement des uns & des autres; apprenez-moi encore quelques-unes des dernières Découvertes, & je vous promets de ne point faire de Syſtême précipité.

Je viens de vous dire, répondis-je, toutes les nouvelles que je ſais du Ciel, & je ne crois pas qu'il y en ait de plus fraîches. Je ſuis bien fâché qu'elles ne ſoient pas auſſi ſurprenantes & auſſi merveilleuſes que quelques Obſervations que je liſois l'autre jour dans un Abrégé des Annales de la Chine, écrit en Latin. On voit des mille Etoiles à la fois qui tombent du Ciel dans la Mer avec un grand fracas, ou qui ſe diſſolvent & s'en vont en pluie. Cela n'a pas été vu pour une fois à la Chine; j'ai trouvé cette Obſervation en deux temps aſſez éloignés, ſans compter une Etoile qui s'en va crever vers l'Orient comme une fuſée, toujours avec grand bruit. Il eſt fâcheux que ces ſpectacles-là ſoient réſervés pour la Chine, & que ces Pays-ci n'en aient jamais eu leur part. Il n'y a pas long-temps que tous nos Philoſophes ſe croyoient fondés en expérience, pour ſoutenir que les Cieux & tous les Corps céleſtes étoient incorruptibles & incapables de changement; & pendant ce temps-là d'autres hommes à l'autre bout de la Terre voyoient des Etoiles ſe diſſoudre par milliers: cela eſt aſſez différent. Mais, dit-elle, n'ai-je pas toujours oui-dire que les Chinois étoient de ſi grands

Aſtronomes ? Il eſt vrai, repris-je ; mais les Chinois y ont gagné à être ſéparés de nous par un long eſpace de Terre, comme les Grecs & les Romains à être ſéparés par une longue ſuite de ſiècles ; tout éloignement eſt en droit de nous en impoſer. En vérité, je crois toujours de plus en plus qu'il y a un certain Génie qui n'a point encore été hors de notre Europe ; ou qui du moins ne s'en eſt pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne lui eſt pas permis de ſe répandre dans une grande étendue de Terre à la fois, & que quelque fatalité lui preſcrit des bornes aſſez étroites. Jouiſſons-en tandis que nous le poſſédons : ce qu'il y a de meilleur, c'eſt qu'il ne ſe renferme pas dans les ſciences & dans les ſpéculations ſéches ; il s'étend avec autant de ſuccès juſqu'aux choſes d'agrément, ſur leſquelles je doute qu'aucun Peuple nous égale. Ce ſont celles-là, Madame, auxquelles il vous appartient de vous occuper, & qui doivent compoſer toute votre Philoſophie.



DIALOGUES
DES MORTS.

PRÉFACE.



A LUCIEN,

AUX

CHAMPS ÉLISIENS.

ILLUSTRE MORT,

Il eſt bien juſte, qu'après avoir pris une idée qui vous appartient, je vous en rende quelque ſorte d'hommage. L'Auteur, dont on a tiré le plus de ſecours dans un Livre, eſt le vrai Héros de l'Epître Dédicatoire; c'eſt lui dont on peut publier les louanges avec ſincérité, & qu'on doit choiſir pour Protecteur. Peut-être on trouvera que j'ai été bien hardi d'avoir oſé travailler ſur votre Plan; mais il me ſemble que je l'euſſe été encore davantage, ſi j'euſſe travaillé ſur un Plan de mon imagination. J'ai quelque lieu d'eſpérer que le deſſein qui eſt de vous, fera paſſer les choſes qui ſont de moi; & j'oſe vous dire, que ſi par haſard mes Dialogues avoient un peu de ſuccès, ils vous fe-

roient plus d'honneur que les vôtres mêmes ne vous en ont fait, puiſqu'on verroit que cette idée eſt aſſez agréable pour n'avoir pas beſoin d'être bien exécutée. J'ai fait tant de fond ſur elle, que j'ai cru qu'une partie m'en pourroit ſuffire. J'ai ſupprimé Pluton, Caron, Cerbère, & tout ce qui eſt uſé dans les Enfers. Que je ſuis fâché que vous ayiez épuiſé toutes ces belles matières de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fauſſe fermeté que les Philoſophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes gens qui meurent avant les vieillards dont ils croyoient hériter, & à qui ils faiſoient la cour! Mais après tout, puiſque vous aviez inventé ce deſſein, il étoit raiſonnable que vous en priſſiez ce qu'il y avoit de plus beau. Du moins j'ai tâché de vous imiter dans la fin que vous vous étiez propoſée. Tous vos Dialogues renferment leur morale, & j'ai fait moraliſer tous mes Morts : autrement ce n'eût pas été la peine de les faire parler; des Vivans auroient ſuffi pour dire des choſes inutiles : de plus, il y a cela de commode, qu'on peut ſuppoſer que les Morts ſont gens de grande réflexion, tant à cauſe de leur expérience que de leur loiſir; & on doit croire, pour leur honneur, qu'ils penſent un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie. Ils raiſonnent

mieux que nous des choſes d'ici haut, parce qu'ils les regardent avec plus d'indifférence & plus de tranquillité, & ils veulent bien en raiſonner, parce qu'ils y prennent un reſte d'intérêt. Vous avez fait la plupart de leurs Dialogues ſi courts, qu'il paroît que vous n'avez pas cru qu'ils fuſſent de grands parleurs, & je ſuis entré aiſément dans votre penſée. Comme les Morts ont bien de l'eſprit, ils doivent voir bientôt le bout de toutes les matières. Je croirois même ſans peine qu'ils devroient être aſſez éclairés pour convenir de tout les uns avec les autres, & par conſéquent pour ne ſe parler preſque jamais: car il me ſemble qu'il n'appartient de diſputer qu'à nous autres ignorans, qui ne découvrons pas la vérité; de même qu'il n'appartient qu'à des Aveugles, qui ne voient pas le but où ils vont, de s'entre-heurter dans un chemin. Mais on ne pourroit pas ſe perſuader ici que les Morts euſſent changé de caractères, juſqu'au point de n'avoir plus de ſentimens oppoſés. Quand on a une fois conçu dans le monde une opinion des gens, on n'en ſauroit revenir. Ainſi je me ſuis attaché à rendre les Morts reconnoiſſables, du moins ceux qui ſont fort connus. Vous n'avez pas fait de difficulté d'en ſuppoſer quelques-uns, & peut-être auſſi quelques-unes des aventures que vous leur

attribuez; mais je n'ai pas eu besoin de ce privilége. L'Histoire me fournissoit assez de véritables Morts, & d'aventures véritables, pour me dispenser d'emprunter aucuns secours de la fiction. Vous ne serez pas surpris que les Morts parlent de ce qui s'est passé long-temps après eux, vous qui les voyez tous les jours s'entretenir des affaires les uns des autres. Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est, vous connoissez la France par une infinité de rapports qu'on vous en a faits, & que vous savez qu'elle est aujourd'hui pour les Lettres, ce que la Grèce étoit autrefois; sur-tout votre illustre Traducteur, qui vous a si bien fait parler notre Langue, n'aura pas manqué de vous dire que Paris a eu pour vos Ouvrages le même goût que Rome & Athènes avoient eu. Heureux qui pourroit prendre votre style comme ce grand Homme le prit, & attraper dans ses expressions cette simplicité fine & cet enjouement naïf, qui sont si propres pour le Dialogue! Pour moi, je n'ai garde de prétendre à la gloire de vous avoir bien imité; je ne veux que celle d'avoir bien su qu'on ne peut imiter un plus excellent modèle que vous.



DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS.

DIALOGUE Ier.

ALEXANDRE, PHRINÉ.

PHRINÉ.



VOUS pouvez le ſavoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon temps. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir à mes dépens les murailles de Thèbes, que vous aviez ruinées, pourvu que l'on y mît cette Inſcription : *Alexandre le Grand avoit abattu ces murailles, mais la Courtiſanne Phriné les a relevées.*

ALEXANDRE. Vous aviez donc grand-

peur que les ſiècles à venir n'ignoraſſent quel métier vous aviez fait?

PHRI. J'y avois excellé, & toutes les Perſonnes extraordinaires, dans quelques profeſſions que ce puiſſe être, ont la folie des Monumens & des Inſcriptions.

ALE. Il eſt vrai que Rhodope l'avoit déja eue avant vous. L'uſage qu'elle fit de ſa beauté, la mit en état de bâtir une de ces fameuſes Pyramides d'Egypte qui ſont encore ſur pied; & je me ſouviens que comme elle en parloit l'autre jour à de certaines Mortes Françoiſes, qui prétendoient avoir été fort aimables, ces Ombres ſe mirent à pleurer, en diſant que dans les pays & dans les ſiècles où elles venoient de vivre, les Belles ne faiſoient plus d'aſſez grandes fortunes pour élever des Pyramides.

PHRI. Mais moi, j'avois cet avantage pardeſſus Rhodope, qu'en rétabliſſant les murailles de Thèbes, je me mettois en parallèle avec vous, qui aviez été le plus grand Conquérant du monde, & que je faiſois voir que ma beauté avoit pu réparer les ravages que votre valeur avoit faits.

ALE. Voilà deux choſes, qui aſſurément n'étoient jamais entrées en com-

paraiſon l'une avec l'autre. Vous vous ſavez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries ?

PHRI. Et vous, vous êtes fort ſatisfait d'avoir déſolé la meilleure partie de l'Univers? Que ne s'eſt-il trouvé une Phriné dans chaque Ville que vous avez ruinée! il ne ſeroit reſté aucune marque de vos fureurs.

ALE. Si j'avois à revivre, je voudrois être encore un illuſtre Conquérant.

PHRI. Et moi, une aimable Conquérante. La beauté a un droit naturel de commander aux hommes, & la valeur n'en a qu'un droit acquis par la force. Les Belles ſont de tous Pays, & les Rois mêmes ni les Conquérans n'en ſont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, votre père Philippe étoit bien vaillant, vous l'étiez beaucoup auſſi; cependant vous ne pûtes, ni l'un ni l'autre, inſpirer aucune crainte à l'Orateur Démoſthène, qui ne fit, pendant toute ſa vie, que haranguer contre vous deux: & une autre Phriné que moi (car le nom eſt heureux) étant ſur le point de perdre une cauſe fort importante, ſon Avocat, qui avoit épuiſé vainement toute ſon éloquence pour elle, s'aviſa de lui

arracher un grand voile qui la couvroit en partie ; & auſſi-tôt, à la vue des beautés qui parurent, les Juges qui étoient prêts à la condamner, changèrent d'avis. C'eſt ainſi que le bruit de vos armes ne put, pendant un grand nombre d'années, faire taire un Orateur, & que les attraits d'une belle Perſonne corrompirent en un moment tout le ſévère Aréopage.

ALE. Quoique vous ayiez appellé encore une Phriné à votre ſecours, je ne crois pas que le parti d'Alexandre en ſoit plus foible. Ce ſeroit grande pitié, ſi ....

PHRI. Je ſais ce que vous m'allez dire. La Grèce, l'Aſie, la Perſe, les Indes, tout cela eſt d'un bel étalage. Cependant, ſi je retranchois de votre gloire ce qui ne vous en appartient pas ; ſi je donnois à vos Soldats, à vos Capitaines, au haſard méme, la part qui leur en eſt dûe, croyez-vous que vous n'y perdiſſiez guère? Mais une Belle ne partage avec perſonne l'honneur de ſes conquêtes; elle ne doit rien qu'à elle-méme. Croyez-moi, c'eſt une jolie condition que celle d'une jolie Femme.

ALE. Il a paru que vous en avez été

bien perſuadée. Mais penſez-vous que ce perſonnage s'étende auſſi loin que vous l'avez pouſſé ?

PHRI. Non, non, car je ſuis de bonne foi. J'avoue que que j'ai extrêmement outré le caractère de jolie Femme ; mais vous avez outré auſſi celui de grand Homme. Vous & moi, nous avons fait trop de conquêtes. Si je n'avois eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela étoit dans l'ordre, & il n'y avoit rien à redire ; mais d'en avoir aſſez pour rebâtir les murailles de Thèbes, c'étoit aller beaucoup plus loin qu'il ne falloit. D'autre côté, ſi vous n'euſſiez fait que conquérir la Grèce, les Iſles voiſines, & peut-être encore quelque petite partie de l'Aſie mineure, & vous en compoſer un Etat, il n'y avoit rien de mieux entendu, ni de plus raiſonnable : mais de courir toujours, ſans ſavoir où, de prendre toujours des Villes, ſans ſavoir pourquoi, & d'exécuter toujours, ſans avoir aucun deſſein ; c'eſt ce qui n'a pas plu à beaucoup de perſonnes bien ſenſées.

ALE. Que ces perſonnes bien ſenſées en diſent tout ce qu'il leur plaira. Si j'avois uſé ſi ſagement de ma valeur &

de ma fortune, on n'auroit presque point parlé de moi.

PHRI. Ni de moi non plus, si j'avois usé trop sagement de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit, ce ne sont pas les caractères les plus raisonnables qui y sont les plus propres.

DIALOGUE II.

MILON, SMINDIRIDE.

SMINDIRIDE.

TU es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un bœuf sur tes épaules aux Jeux Olympiques?

MILON. Assurément l'action fut fort belle. Toute la Grèce y applaudit, & l'honneur s'en répandit jusques sur la Ville de Crotone ma Patrie, d'où sont sortis une infinité de braves Athlètes. Au contraire, ta Ville de Sibaris sera décriée à jamais par la mollesse de ses Habitans, qui avoient banni les coqs, de peur d'en être éveillés, & qui prioient les gens à manger un an avant le jour

du repas, pour avoir le loiſir de le faire auſſi délicat qu'ils le vouloient.

SMIN. Tu te moques des Sibarites; mais toi, Crotoniate groſſier, crois-tu que ſe vanter de porter un bœuf, ce ne ſoit pas ſe vanter de lui reſſembler beaucoup?

MI. Et toi, crois-tu avoir reſſemblé à un homme, quand tu t'es plains d'avoir paſſé une nuit ſans dormir, à cauſe que parmi les feuilles de roſes dont ton lit étoit ſemé, il y en avoit eu une ſous toi qui s'étoit pliée en deux?

SMIN. Il eſt vrai que j'ai eu cette délicateſſe : mais pourquoi te paroît-elle ſi étrange?

MI. Et comment ſe pourroit-il qu'elle ne me le parût pas?

SMIN. Quoi! n'as-tu jamais vu quelque Amant, qui étant comblé des faveurs d'une Maîtreſſe à qui il a rendu des ſervices ſignalés, ſoit troublé dans la poſſeſſion de ce bonheur, par la crainte qu'il a que la reconnoiſſance n'agiſſe dans le cœur de la Belle, plus que l'inclination?

MI. Non, je n'en ai jamais vu. Mais quand cela ſeroit?

SMIN. Et n'as-tu jamais entendu parler de quelque Conquérant, qui, au re-

tour d'une expédition glorieuſe, ſe trouvât peu ſatisfait de ſes triomphes, parce que la fortune y auroit eu plus de part que ſa valeur, ni ſa conduite, & que ſes deſſeins auroient réuſſi ſur des meſures fauſſes & mal priſes?

Mi. Non, je n'en ai point entendu parler. Mais encore une fois, qu'en veux-tu conclure?

Smin. Que cet Amant & ce Conquérant, & généralement preſque tous les hommes, quoique couchés ſur des fleurs, ne ſauroient dormir, s'il y en a une ſeule feuille pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaiſirs. Ce ſont des lits de roſes, où il eſt bien difficile que toutes les feuilles ſe tiennent étendues, & qu'aucune ne ſe plie; cependant le pli d'une ſeule ſuffit pour incommoder beaucoup.

Mi. Je ne ſuis pas fort ſavant ſur ces matières-là; mais il me ſemble que toi, & l'Amant & le Conquérant que tu ſuppoſes, & tous tant que vous êtes, vous avez extrêmement tort. Pourquoi vous rendez-vous ſi délicats?

Smin. Ah! Milon, les gens d'eſprit ne ſont pas des Crotoniates comme toi; mais ce ſont des Sibarites encore plus raffinés que je n'étois.

Mi. Je vois bien ce que c'eſt. Les gens d'eſprit ont aſſurément plus de plaiſirs qu'il ne leur en faut, & ils permettent à leur délicateſſe d'en retrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veulent bien être ſenſibles aux plus petits déſagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs aſſez d'agrémens pour eux; & ſur ce pied-là, je trouve qu'ils ont raiſon.

Smin. Ce n'eſt point du tout cela. Les gens d'eſprit n'ont point plus de plaiſir qu'il ne leur en faut.

Mi. Ils ſont donc fous de s'amuſer à être ſi délicats?

Smin. Voilà le malheur. La délicateſſe eſt tout-à-fait digne des hommes; elle n'eſt produite que par les bonnes qualités & de l'eſprit & du cœur: on ſe fait bon gré d'en avoir; on tâche à en acquérir, quand on n'en a pas. Cependant la délicateſſe diminue le nombre des plaiſirs, & on n'en a point trop; elle eſt cauſe qu'on les ſent moins vivement, & d'eux-mêmes ils ne ſont point trop vifs. Que les hommes ſont à plaindre! Leur condition naturelle leur fournit peu de choſes agréables, & leur raiſon leur apprend à en goûter encore moins.

DIALOGUE III.

DIDON, STRATONICE.

DIDON.

HÉLAS! ma pauvre Stratonice, que je ſuis malheureuſe! Vous ſavez comme j'ai vécu. Je gardai une fidélité ſi exacte à mon premier Mari, que je me brûlai toute vive, plutôt que d'en prendre un ſecond. Cependant, je n'ai pu être à couvert de la médiſance. Il a plu à un Poëte, nommé Virgile, de changer une Prude auſſi ſévère que moi, en une jeune Coquette, qui ſe laiſſe charmer de la bonne mine d'un Etranger, dès le premier jour qu'elle le voit. Toute mon Hiſtoire eſt renverſée. A la vérité, le bûcher où je fus conſumée m'eſt demeuré; mais devinez pourquoi je m'y jette. Ce n'eſt plus de peur d'être obligée à un ſecond mariage; c'eſt que je ſuis au déſeſpoir de ce que cet Etranger m'abandonne.

STRATONICE. De bonne foi, cela peut avoir des conſéquences très-dan-

gereuſes. Il n'y aura plus guère de femmes qui veuillent ſe brûler par fidélité conjugale, ſi après leur mort, un Poëte eſt en liberté de dire d'elles tout ce qu'il voudra. Mais peut-être votre Virgile n'a-t-il pas eu ſi grand tort. Peut-être a-t-il démêlé dans votre vie quelqu'intrigue que vous eſpériez qui ne ſeroit pas connue. Que ſait-on? Je ne voudrois pas répondre de vous ſur la foi de votre bûcher.

DI. Si la galanterie que Virgile m'attribue avoit quelque vraiſemblance, je conſentirois que l'on me ſoupçonnât; mais il me donne pour Amant, Enée, un homme qui étoit mort trois cents ans avant que je fuſſe au monde.

STRA. Ce que vous dites-là eſt quelque choſe. Cependant Enée & vous, vous paroiſſiez extrêmement être le fait l'un de l'autre. Vous aviez été tous deux contraints d'abandonner votre Patrie; vous cherchiez fortune tous deux dans des pays étrangers; il étoit veuf, vous étiez veuve: voilà bien des rapports. Il eſt vrai que vous êtes née trois cents ans après lui; mais Virgile a vu tant de raiſons pour vous aſſortir enſemble, qu'il a cru que les trois cents années

qui vous ſéparoient n'étoient pas une affaire.

DI. Quel raiſonnement eſt-ce là ? Quoi ! trois cents ans ne ſont pas toujours trois cents ans ; & malgré cet obſtacle, deux perſonnes peuvent ſe rencontrer & s'aimer ?

STRA. Oh ! c'eſt ſur ce point que Virgile a entendu fineſſe. Aſſurément il étoit homme du monde ; il a voulu faire voir qu'en matière de commerces amoureux, il ne faut pas juger ſur l'apparence, & que tous ceux qui en ont le moins, ſont bien ſouvent les plus vrais.

DI. J'avois bien affaire qu'il attaquât ma réputation, pour mettre ce beau myſtère dans ſes Ouvrages.

STRA. Mais quoi ! vous a-t-il tournée en ridicule ? Vous a-t-il fait dire des choſes impertinentes ?

DI. Rien moins. Il m'a récité ici ſon Poëme, & tout le morceau où il me fait paroître eſt aſſurément divin, à la médiſance près. J'y ſuis belle ; j'y dis de très-belles choſes ſur ma paſſion prétendue ; & ſi Virgile étoit obligé à me reconnoître dans l'Enéïde pour femme de bien, l'Enéïde y perdroit beaucoup.

STRA.

STRA. De quoi vous plaignez-vous donc ? On vous donne une galanterie que vous n'avez pas eue : voilà un grand malheur ! Mais en récompenſe, on vous donne de la beauté & de l'eſprit, que vous n'aviez peut-être pas.

DI. Quelle conſolation !

STRA. Je ne ſais comment vous êtes faite ; mais la plupart des femmes aiment mieux, ce me ſemble, qu'on médiſe un peu de leur vertu, que de leur eſprit ou de leur beauté. Pour moi, j'étois de cette humeur-là. Un Peintre, qui étoit à la Cour du Roi de Syrie mon mari, fut mal content de moi ; & pour ſe venger, il me peignit entre les bras d'un Soldat. Il expoſa ſon tableau, & prit auſſi-tôt la fuite. Mes Sujets, zélés pour ma gloire, vouloient brûler ce tableau publiquement ; mais comme j'y étois peinte admirablement bien, & avec beaucoup de beauté, quoique les attitudes qu'on m'y donnoit ne fuſſent pas avantageuſes à ma vertu, je défendis qu'on le brûlât, & fis revenir le Peintre, à qui je pardonnai. Si vous m'en croyez, vous en uſerez de même à l'égard de Virgile.

DI. Cela ſeroit bon, ſi le premier mé-

rite d'une femme étoit d'être belle, ou d'avoir de l'esprit.

STRA. Je ne décide point quel est ce premier mérite : mais dans l'usage ordinaire, la premiere question qu'on fait sur une femme que l'on ne connoît point, c'est, *est-elle belle ?* la seconde, *a-t elle de l'esprit ?* Il arrive rarement qu'on fasse une troisième question.

DIALOGUE IV.

ANACRÉON, ARISTOTE.

ARISTOTE.

JE n'eusse jamais cru qu'un Faiseur de Chansonnettes eût osé se comparer à un Philosophe d'une aussi grande réputation que moi.

ANACRÉON. Vous faites sonner bien haut le nom de Philosophe: mais moi, avec mes Chansonnettes, je n'ai pas laissé d'être appellé le sage Anacréon; & il me semble que le titre de Philosophe ne vaut pas celui de Sage.

ARI. Ceux qui vous ont donné cette

qualité-là, ne ſongeoient pas trop bien à ce qu'ils diſoient. Qu'aviez-vous jamais fait pour la mériter?

ANA. Je n'avois fait que boire, que chanter, qu'être amoureux; & la merveille eſt qu'on m'a donné le nom de Sage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celui de Philoſophe, qui vous a coûté des peines infinies. Car combien avez-vous paſſé de nuits à éplucher les queſtions épineuſes de la Dialectique? Combien avez vous compoſé de gros volumes ſur des matières obſcures, que vous n'entendiez peut-être pas bien vous-même?

ARI. J'avoue que vous avez pris un chemin plus commode pour parvenir à la ſageſſe, & qu'il falloit être bien habile, pour trouver moyen d'acquérir plus de gloire avec votre luth & votre bouteille, que les plus grands Hommes n'en ont acquis par leurs veilles & par leurs travaux.

ANA. Vous prétendez railler: mais je vous ſoutiens qu'il eſt plus difficile de boire & de chanter, comme j'ai chanté & comme j'ai bu, que de philoſopher comme vous avez philoſophé. Pour chanter & pour boire comme moi, il faudroit avoir dégagé ſon ame des paſ-

ſions violentes, n'aſpirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'être diſpoſé à prendre toujours le temps comme il viendroit: enfin il y auroit auparavant bien de petites choſes à régler chez ſoi; & quoiqu'il n'y ait pas grande Dialectique à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut à moins de frais philoſopher comme vous avez fait. On n'eſt point obligé à ſe guérir, ni de l'ambition, ni de l'avarice: on ſe fait une entrée agréable à la Cour du grand Alexandre; on s'attire des préſens de cinq cens mille écus, que l'on n'emploie pas entiérement en expériences de Phyſique, ſelon l'intention du donateur; & en un mot, cette ſorte de Philoſophie mène à des choſes aſſez oppoſées à la Philoſophie.

ARI. Il faut qu'on vous ait fait ici-bas bien des médiſances de moi: mais après tout, l'homme n'eſt homme que par la raiſon, & rien n'eſt plus beau que d'apprendre aux autres comment ils s'en doivent ſervir à étudier la Nature, & à développer toutes ces énigmes qu'elle nous propoſe.

ANA. Voilà comme les hommes renverſent l'uſage de tout. La Philoſophie eſt en elle-même une choſe admirable,

& qui leur peut être fort utile : mais parce qu'elle les incommoderoit, si elle se mêloit de leurs affaires, & si elle demeuroit auprès d'eux à régler leurs passions, ils l'ont envoyée dans le Ciel arranger des Planètes, & en mesurer les mouvemens ; ou bien ils la promènent sur la terre, pour lui faire examiner tout ce qu'ils y voient. Enfin, ils l'occupent toujours le plus loin d'eux qu'il leur est possible. Cependant, comme ils veulent être Philosophes à bon marché, ils ont l'adresse d'étendre ce nom, & ils le donnent le plus souvent à ceux qui font la recherche des causes naturelles.

ARI. Et quel nom plus convenable leur peut-on donner ?

ANA. Le Philosophe n'a affaire qu'aux hommes, & nullement au reste de l'Univers. L'Astronome pense aux Astres, le Physicien pense à la Nature, & le Philosophe pense à soi. Mais qui eût voulu l'être à une condition si dure ? Hélas ! presque personne. On a donc dispensé les Philosophes d'être Philosophes, & on s'est contenté qu'ils fussent Astronomes ou Physiciens. Pour moi, je n'ai point été d'humeur à m'engager dans les spéculations; mais je suis sûr qu'il y a moins de Philosophie dans beaucoup

de Livres qui ſont profeſſion d'en parler, que dans quelques-unes de ces Chanſonnettes que vous mépriſez tant: dans celle-ci, par exemple.

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amaſſer bien de l'or;
La mort me rendant viſite,
Je la renvoyerois bien vîte,
En lui donnant mon tréſor.
Mais ſi la Parque ſévère
Ne le permet pas ainſi,
L'or ne m'eſt plus néceſſaire;
L'amour & la bonne chère
Partageront mon ſouci.

ARI. Si vous ne voulez appeller Philoſophie que celle qui regarde les mœurs, il y a dans mes Ouvrages de morale des choſes qui valent bien votre Chanſon: car enfin, cette obſcurité qu'on m'a reprochée, & qui ſe trouve peut-être dans quelques-uns de mes Livres, ne ſe trouve nullement dans ce que j'ai écrit ſur cette matière; & tout le monde a avoué qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus clair que ce que j'ai dit des paſſions.

ANA. Quel abus! Il n'eſt pas queſtion de définir les paſſions avec méthode, comme on dit que vous avez fait, mais de les vaincre. Les hommes donnent volontiers à la Philoſophie leurs maux à conſidérer, mais non pas à guérir; & ils ont trouvé le ſecret de faire une morale qui ne les touche pas de plus près que l'Aſtronomie. Peut-on s'empêcher de rire, en voyant des gens qui, pour de l'argent, prêchent le mépris des richeſſes, & des poltrons qui ſe battent ſur la définition du magnanime?

DIALOGUE V.

HOMERE, ESOPE.

HOMERE.

EN vérité, toutes les fables que vous venez de me réciter, ne peuvent être aſſez admirées. Il faut que vous ayiez beaucoup d'art, pour déguiſer ainſi en petits contes les inſtructions les plus importantes que la Morale puiſſe donner, & pour couvrir vos penſées ſous des ima-

ges aussi justes & aussi familières que celles-là.

ESOPE. Il m'est bien doux d'être loué sur cet Art, par vous qui l'avez si bien entendu.

HO. Moi? je ne m'en suis jamais piqué.

ESO. Quoi! n'avez-vous pas prétendu cacher de grands mystères dans vos Ouvrages?

HO. Hélas! point du tout.

ESO. Cependant, tous les Savans de mon temps le disoient; il n'y avoit rien dans l'Iliade, ni dans l'Odyssée, à quoi ils ne donnassent les allégories les plus belles du monde. Ils soutenoient que tous les secrets de la Théologie, de la Physique, de la Morale, & des Mathématiques même, étoient renfermés dans ce que vous aviez écrit. Véritablement il y avoit quelque difficulté à les développer; où l'un trouvoit un sens moral, l'autre en trouvoit un physique: mais après cela, ils convenoient que vous aviez tout su, & tout dit à qui le comprenoit bien.

HO. Sans mentir, je m'étois bien douté que de certaines gens ne manqueroient point d'entendre finesse où

je n'en avois point entendu. Comme il n'eſt rien tel que de prophétiſer des choſes éloignées, en attendant l'événement, il n'eſt rien tel auſſi que de débiter des fables, en attendant l'allégorie.

Eso. Il falloit que vous fuſſiez bien hardi, pour vous repoſer ſur vos Lecteurs du ſoin de mettre des allégories dans vos Poëmes. Où en euſſiez-vous été, ſi on les eût pris au pied de la lettre?

Ho. Hé bien, ce n'eût pas été un grand malheur.

Eso. Quoi, ces Dieux qui s'eſtropient les uns les autres; ce *foudroyant* Jupiter, qui, dans une aſſemblée de Divinités, menace l'*Auguſte* Junon de la battre; ce Mars, qui étant bleſſé par Diomède, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille hommes, & n'agit pas comme un ſeul (car au lieu de mettre tous les Grecs en pièces, il s'amuſe à s'aller plaindre de ſa bleſſure à Jupiter); tout cela eût été bon ſans allégorie?

Ho. Pourquoi non? Vous vous imaginez que l'eſprit humain ne cherche que le vrai; détrompez-vous. L'eſprit hu-

main & le faux ſympathiſent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des fables; elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des fables, elles pourront bien plaire, ſans contenir aucune vérité. Ainſi, le vrai a beſoin d'emprunter la figure du faux, pour être agréablement reçu dans l'eſprit humain : mais le faux y entre bien ſous ſa propre figure; car c'eſt le lieu de ſa naiſſance & de ſa demeure ordinaire, & le vrai y eſt étranger. Je vous dirai bien plus. Quand je me fuſſe tué à imaginer des fables allégoriques, il eût bien pu arriver que la plupart des gens auroient pris la fable comme une choſe qui n'eût point trop été hors d'apparence, & auroient laiſſé là l'allégorie; & en effet, vous devez ſavoir que mes Dieux, tels qu'ils ſont, & tous myſtères à part, n'ont point été trouvés ridicules.

Eso. Cela me fait trembler; je crains furieuſement que l'on ne croie que les bêtes aient parlé, comme elles font dans mes Apologues.

Ho. Voilà une plaiſante peur.

Eso. Hé quoi, ſi l'on a bien cru que

les Dieux aient pu tenir les discours que vous leur avez fait tenir, pourquoi ne croira-t-on pas que les bêtes aient parlé de la manière dont je les ai fait parler?

Ho. Ah! ce n'est pas la même chose. Les hommes veulent bien que les Dieux soient aussi fous qu'eux; mais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi sages.

DIALOGUE VI.

ATHENAIS, ICASIE.

ICASIE.

PUISQUE vous voulez savoir mon aventure, la voici. L'Empereur sous qui je vivois, voulut se marier; & pour mieux choisir une Impératrice, il fit publier que toutes celles qui se croyoient d'une beauté & d'un agrément à prétendre au Trône, se trouvassent à Constantinople. Dieu sait l'affluence qu'il y eut. J'y allai, & je ne doutai point qu'avec beaucoup de jeu-

neſſe, avec des yeux très-viſs, & un air aſſez agréable & aſſez fin, je ne puſſe diſputer l'Empire. Le jour que ſe tint l'aſſemblée de tant de jolies Prétendantes, nous parcourions toutes d'une manière inquiéte les viſages les unes des autres; & je remarquai avec plaiſir que mes Rivales me regardoient d'aſſez mauvais œil. L'Empereur parut. Il paſſa d'abord pluſieurs rangs de Belles ſans rien dire; mais quand il vint à moi, mes yeux me ſervirent bien, & ils l'arrêterent. *En vérité*, me dit-il, en me regardant de l'air que je pouvois ſouhaiter, *les Femmes ſont bien dangereuſes; elles peuvent faire beaucoup de mal.* Je crus qu'il n'étoit queſtion que d'avoir un peu d'eſprit, & que j'étois Impératrice; & dans le trouble d'eſpérance & de joie où je me trouvois, je fis un effort pour répondre. *En récompenſe, Seigneur, les Femmes peuvent faire & ont fait quelquefois beaucoup de bien.* Cette réponſe gâta tout. L'Empereur la trouva ſi ſpirituelle, qu'il n'oſa m'épouſer.

ATHENAIS. Il falloit que cet Empereur-là fût d'un caractere bien étrange, pour craindre tant l'eſprit, & qu'il ne s'y connût guère, pour croire que votre

réponſe en marquât beaucoup ; car franchement, elle n'eſt pas trop bonne, & vous n'avez pas grand'choſe à vous reprocher.

Ica. Ainſi vont les fortunes. L'eſprit ſeul vous a faite Impératrice; & moi, la ſeule apparence de l'eſprit m'a empêchée de l'être. Vous ſaviez même encore la Philoſophie, ce qui eſt bien pis que d'avoir de l'eſprit; & avec tout cela, vous ne laiſſâtes pas d'épouſer Théodoſe le jeune.

At. Si j'euſſe eu devant les yeux un exemple comme le vôtre, j'euſſe eu grand'peur. Mon père, après avoir fait de moi une fille fort ſavante & fort ſpirituelle, me déshérita, tant il ſe tenoit ſûr qu'avec ma ſcience & mon bel eſprit, je ne pouvois manquer de faire fortune, & à dire le vrai, je le croyois comme lui. Mais je vois préſentement que je courois un grand haſard, & qu'il n'étoit pas impoſſible que je demeuraſſe ſans aucun bien, & avec la ſeule Philoſophie en partage.

Ica. Non, aſſurément ; mais par bonheur pour vous, mon aventure n'étoit pas encore arrivée. Il ſeroit aſſez plai-

ſant que dans une occaſion pareille à celle où je me trouvai, quelqu'autre qui ſauroit mon Hiſtoire, & qui voudroit en profiter, eût la fineſſe de ne laiſſer point voir d'eſprit, & qu'on ſe moquât d'elle.

AT. Je ne voudrois pas répondre que cela lui réuſsît, ſi elle avoit un deſſein; mais bien ſouvent, on fait par haſard les plus heureuſes ſottiſes du monde. N'avez-vous pas oui parler d'un Peintre qui avoit ſi bien peint des grappes de raiſin, que des oiſeaux s'y trompèrent, & les vinrent becqueter? Jugez quelle réputation cela lui donna. Mais les raiſins étoient portés dans le tableau par un petit Payſan: on diſoit au Peintre, qu'à la vérité il falloit qu'ils fuſſent bien faits, puiſqu'ils attiroient les oiſeaux; mais qu'il falloit auſſi que le petit Payſan fût bien mal fait, puiſque les oiſeaux n'en avoient point de peur. On avoit raiſon. Cependant, ſi le Peintre ne ſe fût pas oublié dans le petit Payſan, les raiſins n'euſſent pas eu ce ſuccès prodigieux qu'ils eurent.

ICA. En vérité, quoi qu'on faſſe dans le monde, on ne ſait ce que l'on fait;

& après l'aventure de ce Peintre, on doit trembler, même dans les affaires où l'on se conduit bien, & craindre de n'avoir pas fait quelque faute qui eût été nécessaire. Tout est incertain. Il semble que la fortune ait soin de donner des succès différens aux mêmes choses, afin de se moquer toujours de la raison humaine, qui ne peut avoir de règle assurée.





DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS
AVEC
DES MODERNES.

DIALOGUE Ier.

AUGUSTE, PIERRE ARETIN.

P. ARETIN.

OUI, je fus bel esprit dans mon siècle, & je fis auprès des Princes une fortune assez considérable.

AUGUSTE. Vous composâtes donc bien des Ouvrages pour eux?

P. ARE. Point du tout. J'avois pension de tous les Princes de l'Europe, &

cela n'eût pas pu être, ſi je me fuſſe amuſé à louer. Ils étoient en guerre les uns avec les autres : quand les uns battoient, les autres étoient battus ; il n'y avoit pas moyen de leur chanter à tous leurs louanges.

AU. Que failiez-vous donc?

P. ARE. Je faiſois des vers contre eux. Ils ne pouvoient pas entrer tous dans un Panégyrique, mais ils entroient bien tous dans une Satyre. J'avois ſi bien répandu la terreur de mon nom, qu'ils me payoient tribut pour pouvoir faire des ſottiſes en ſûreté. L'Empereur Charles V, dont aſſurément vous avez entendu parler ici-bas, s'étant allé faire battre fort mal-à-propos vers les Côtes d'Afrique, m'envoya auſſi-tôt une aſſez belle chaîne d'or. Je la reçus, & la regardant triſtement : *Ah! c'eſt-là bien peu de choſe*, m'écriai-je, *pour une auſſi grande folie que celle qu'il a faite.*

AU. Vous aviez trouvé-là une nouvelle maniére de tirer de l'argent des Princes.

P. ARE. N'avois-je pas ſujet de concevoir l'eſpérance d'une merveilleuſe fortune, en m'établiſſant un revenu ſur les ſottiſes d'autrui! C'eſt un bon fonds, & qui rapporte toujours bien.

Au. Quoi que vous en puissiez dire, le métier de louer est plus sûr, & par conséquent meilleur.

P. Are. Que voulez-vous? Je n'étois pas assez imprudent pour louer.

Au. Et vous l'étiez bien assez pour faire des Satyres sur les Têtes couronnées?

P. Are. Ce n'est pas la même chose. Pour faire des Satyres, il n'est pas toujours besoin de mépriser ceux contre qui on les fait; mais pour donner de certaines louanges fades & outrées, il me semble qu'il faut mépriser ceux mêmes à qui on les donne, & les croire bien dupes. De quel front Virgile osoit il vous dire qu'on ignoroit quel parti vous prendriez parmi les Dieux, & que c'étoit une chose incertaine, si vous vous chargeriez du soin des affaires de la terre; ou si vous vous feriez Dieu marin, en épousant une fille de Thétis, qui auroit volontiers acheté de toutes ses eaux l'honneur de votre alliance; ou enfin, si vous voudriez vous loger dans le Ciel auprès du Scorpion, qui tenoit la place de deux signes, & qui, en votre considération, se seroit mis plus à l'étroit?

Au. Ne soyez pas étonné que Virgile

eût ce front-là. Quand on eſt loué, on ne prend pas les louanges avec tant de rigueur : on aide à la lettre, & la pudeur de ceux qui les donnent eſt bien ſoulagée par l'amour-propre de ceux à qui elles s'adreſſent. Souvent on croit mériter des louanges qu'on ne reçoit pas ; & comment croiroit-on ne mériter pas celles qu'on reçoit ?

P. ARE. Vous eſpériez donc ſur la parole de Virgile, que vous épouſeriez une Nymphe de la Mer, ou que vous auriez un appartement dans le Zodiaque ?

AU. Non, non. De ces ſortes de louanges-là, on en rabat quelque choſe, pour les réduire à une meſure un peu plus raiſonnable; mais à la vérité on n'en rabat guère, & on ſe fait à ſoi-même une bonne compoſition. Enfin, de quelque manière outrée qu'on ſoit loué, on en tirera toujours le profit de croire qu'on eſt au-deſſus de toutes les louanges ordinaires, & que par ſon mérite, on a réduit ceux qui louoient, à paſſer toutes les bornes. La vanité a bien des reſſources.

P. ARE. Je vois bien qu'il ne faut faire aucune difficulté de pouſſer les louanges dans tous les excès; mais du

moins pour celles qui ſont contraires les unes aux autres, comment a-t-on la hardieſſe de les donner aux Princes? Je gage, par exemple, que quand vous vous vengiez impitoyablement de vos ennemis, il n'y avoit rien de plus glorieux, ſelon toute votre Cour, que de foudroyer tout ce qui avoit la témérité de s'oppoſer à vous; mais qu'auſſi-tôt que vous aviez fait quelqu'action de douceur, les choſes changeoient de face, & qu'on ne trouvoit plus dans la vengeance qu'une gloire barbare & inhumaine. On louoit une partie de votre vie aux dépens de l'autre. Pour moi, j'aurois craint que vous ne vous fuſſiez donné le divertiſſement de me prendre par mes propres paroles, & que vous ne m'euſſiez dit : *Choiſiſſez de la ſévérité ou de la clémence, pour en faire le vrai caractère d'un Héros; mais après cela, tenez-vous-en à votre choix.*

AU. Pourquoi voulez-vous qu'on y regarde de ſi près? Il eſt avantageux aux Grands que toutes les matières ſoient problématiques pour la flatterie. Quoi qu'ils faſſent, ils ne peuvent manquer d'être loués; & s'ils le ſont ſur des choſes oppoſées, c'eſt qu'ils ont plus d'une ſorte de mérite.

P. ARE. Mais quoi, ne vous venoit-il jamais aucun ſcrupule ſur tous les éloges dont on vous accabloit ? Etoit-il beſoin de raffiner beaucoup, pour s'appercevoir qu'ils étoient attachés à votre rang ? Les louanges ne diſtinguent point les Princes : on n'en donne pas plus aux Héros qu'aux autres ; mais la poſtérité diſtingue les louanges qu'on a données à différens Princes. Elle confirme les unes, & déclare les autres de viles flatteries.

AU. Vous conviendrez donc du moins que je méritois les louanges que j'ai reçues, puiſqu'il eſt ſûr que la poſtérité les a ratifiées par ſon jugement. J'ai même en cela quelque ſujet de me plaindre d'elle ; car elle s'eſt tellement accoutumée à me regarder comme le modèle des Princes, qu'on les loue d'ordinaire en me les comparant, & ſouvent la comparaiſon me fait tort.

P. ARE. Conſolez-vous, on ne vous donnera plus ce ſujet de plainte. De la manière dont tous les Morts qui viennent ici, parlent de Louis XIV, qui règne aujourd'hui en France, c'eſt lui qu'on regardera déſormais comme le modèle des Princes, & je prévois qu'à l'avenir, on croira ne les pouvoir louer

davantage, qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce grand Roi.

AU. Hé bien, ne croyez-vous pas que ceux à qui s'adressera une exagération si forte, l'écouteront avec plaisir ?

P. ARE. Cela pourra être. On est si avide de louanges, qu'on les a dispensées & de la justesse, & de la vérité, & de tous les assaisonnemens qu'elles devroient avoir.

AU. Il paroît bien que vous voudriez exterminer les louanges. S'il falloit n'en donner que de bonnes, qui se mêleroit d'en donner ?

P. ARE. Tous ceux qui en donneroient sans intérêt. Il n'appartient qu'à eux de louer. D'où vient que votre Virgile a si bien loué Caton, en disant qu'il préside à l'assemblée des plus gens de bien, qui, dans les Champs Elisées, sont séparés d'avec les autres ? C'est que Caton étoit mort ; & Virgile, qui n'espéroit rien ni de lui, ni de sa famille, ne lui a donné qu'un seul vers, & a borné son éloge à une pensée raisonnable. D'où vient qu'il vous a si mal loué en tant de paroles au commencement de ses Georgiques ? Il avoit pension de vous.

AU. J'ai donc perdu bien de l'argent en louanges ?

P. ARE. J'en ſuis fâché. Que ne faiſiez-vous ce qu'a fait un de vos ſucceſſeurs, qui, auſſi-tôt qu'il fut parvenu à l'Empire, défendit, par un Edit exprès, que l'on composât jamais de vers pour lui?

AU. Hélas! il avoit plus de raiſon que moi. Les vraies louanges ne ſont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

DIALOGUE II.

SAPHO, LAURE.

LAURE.

IL eſt vrai que dans les paſſions que nous avons eues toutes deux, les Muſes ont été de la partie, & y ont mis beaucoup d'agrément: mais il y a cette différence, que c'étoit vous qui chantiez vos Amans, & moi j'étois chantée par le mien.

SAPHO. Hé bien, cela veut dire que j'aimois autant que vous étiez aimée.

LAU. Je n'en ſuis pas ſurpriſe, car je ſais que les femmes ont d'ordinaire plus de penchant à la tendreſſe que les hommes. Ce qui me ſurprend, c'eſt que vous ayiez marqué à ceux que vous ai-

miez, tout ce que vous ſentiez pour eux, & que vous ayiez en quelque manière attaqué leur cœur par vos Poëſies. Le perſonnage d'une femme n'eſt que de ſe défendre.

SAPH. Entre nous, j'en étois un peu fâchée; c'eſt une injuſtice que les hommes nous ont faite. Ils ont pris le parti d'attaquer, qui eſt bien plus aiſé que celui de ſe défendre.

LAU. Ne nous plaignons point; notre parti a ſes avantages. Nous qui nous défendons, nous nous rendons quand il nous plaît; mais eux qui nous attaquent, ils ne ſont pas toujours vainqueurs, quand ils le voudroient bien.

SAPH. Vous ne dites pas que ſi les hommes nous attaquent, ils ſuivent le penchant qu'ils ont à nous attaquer; mais quand nous nous défendons, nous n'avons pas trop de penchant à nous défendre.

LAU. Ne comptez-vous pour rien le plaiſir de voir, par tant de douces attaques, ſi long-temps continuées, & redoublées ſi ſouvent, combien ils eſtiment la conquête de votre cœur?

SAPH. Et ne comptez-vous pour rien la peine de réſiſter à ces douces attaques? Ils en voient le ſuccès avec plaiſir

ſir dans tous les progrès qu'ils ſont auprès de nous; & nous, nous ſerions bien fâchées que notre réſiſtance eût trop de ſuccès.

LAU. Mais enfin, quoiqu'après tous leurs ſoins, ils ſoient victorieux à bon titre, vous leur faites grace, en reconnoiſſant qu'ils le ſont. Vous ne pouvez plus vous défendre, & ils ne laiſſent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendez plus.

SAPH. Ah! cela n'empêche pas que ce qui eſt une victoire pour eux, ne ſoit toujours une eſpèce de défaite pour nous. Ils ne goûtent dans le plaiſir d'être aimés, que celui de triompher de la perſonne qui les aime; & les Amans heureux ne ſont heureux, que parce qu'ils ſont Conquérans.

LAU. Quoi, auriez-vous voulu qu'on eût établi que les femmes attaqueroient les hommes?

SAPH. Eh! quel beſoin y a-t-il que les uns attaquent, & que les autres ſe défendent? Qu'on s'aime de part & d'autre autant que le cœur en dira.

LAU. Oh! les choſes iroient trop vîte, & l'amour eſt un commerce ſi agréable, qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pu. Que

feroit-ce, si l'on étoit reçu dès que l'on s'offriroit? Que deviendroient tous ces soins qu'on prend pour plaire, toutes ces inquiétudes que l'on sent, quand on se reproche de n'avoir pas assez plu, tous ces empressemens avec lesquels on cherche un moment heureux, enfin tout cet agréable mêlange de plaisirs & de peines qu'on appelle amour? Rien ne seroit plus insipide, si l'on ne faisoit que s'entr'aimer.

SAPH. Hé bien, s'il faut que l'amour soit une espèce de combat, j'aimerois mieux qu'on eût obligé les hommes à se tenir sur la défensive. Aussi-bien, ne m'avez-vous pas dit que les femmes avoient plus de penchant qu'eux à la tendresse? A ce compte, elles attaqueroient mieux.

LAU. Oui, mais ils se défendroient trop bien. Quand on veut qu'un sexe résiste, on veut qu'il résiste autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui attaque, mais non pas assez pour la remporter. Il doit n'être ni si foible, qu'il se rende d'abord, ni si fort, qu'il ne se rende jamais. C'est-là notre caractère, & ce ne seroit peut-être pas celui des hommes. Croyez-moi, après qu'on a bien raisonné ou sur l'amour, ou sur telle autre matière qu'on vou-

dra, on trouve au bout du compte que les choſes ſont bien comme elles ſont, & que la réforme qu'on prétendroit y apporter gâteroit tout.

DIALOGUE III.

SOCRATE, MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'EST donc vous, divin Socrate? Que j'ai de joie de vous voir? Je ſuis tout fraîchement venu en ce pays-ci, & dès mon arrivée, je me ſuis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon Livre de votre nom & de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, & apprendre comment vous poſſédiez cette vertu ſi *naïve* *, dont les *Allures* étoient ſi naturelles, & qui n'avoient point d'exemple, même dans les heureux ſiècles où vous viviez.

SOCRATE. Je ſuis bien aiſe de voir un Mort qui me paroît avoir été Philoſophe : mais comme vous êtes nou-

* *Termes de Montaigne.*

vellement venu de là-haut, & qu'il y a long-temps que je n'ai vu ici perſonne (car on me laiſſe aſſez ſeul, & il n'y a pas beaucoup de preſſe à rechercher ma converſation), trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde ? N'eſt-il pas bien changé ?

MON. Extrêmement. Vous ne le reconnoîtriez pas.

SO. J'en ſuis ravi. Je m'étois toujours bien douté qu'il falloit qu'il devînt meilleur & plus ſage qu'il n'étoit de mon temps.

MON. Que voulez-vous dire ? Il eſt plus fou & plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'eſt le changement dont je voulois parler, & je m'attendois bien à ſavoir de vous l'hiſtoire du temps que vous avez vu, & où régnoit tant de probité & de droiture.

SO. Et moi, je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du ſiècle où vous venez de vivre. Quoi, les hommes d'à préſent ne ſe ſont point corrigés des ſottiſes de l'antiquité?

MON. Je crois que c'eſt parce que vous êtes ancien, que vous parlez de l'antiquité ſi familièrement; mais ſachez

qu'on a grand ſujet d'en regretter les mœurs, & que de jour en jour tout empire.

So. Cela ſe peut-il ? Il me ſemble que de mon temps les choſes alloient déja bien de travers. Je croyois qu'à la fin, elles prendroient un train plus raiſonnable, & que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années.

Mon. Eh! les hommes font-ils des expériences ? Ils ſont faits comme les oiſeaux, qui ſe laiſſent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déja pris cent mille oiſeaux de leur eſpèce. Il n'y a perſonne qui n'entre tout neuf dans la vie, & les ſottiſes des pères ſont perdues pour les enfans.

So. Mais quoi, ne fait-on point d'expérience ? Je croirois que le monde devroit avoir une vieilleſſe plus ſage & plus réglée que n'a été ſa jeuneſſe.

Mon. Les hommes de tous les ſiècles ont les mêmes penchans, ſur leſquels la raiſon n'a aucun pouvoir. Ainſi, par-tout où il y a des hommes, il y a des ſottiſes, & les mêmes ſottiſes.

So. Et ſur ce pied-là, comment voudriez-vous que les ſiècles de l'antiquité euſſent mieux valu que le ſiècle d'aujourd'hui ?

MON. Ah ! Socrate, je ſavois bien que vous aviez une manière particulière de raiſonner, & d'envelopper ſi adroitement ceux à qui vous aviez affaire, dans des argumens dont ils ne prévoyoient pas la concluſion, que vous les ameniez où il vous plaiſoit ; & c'eſt ce que vous appelliez être la ſage-femme de leurs penſées, & les faire accoucher. J'avoue que me voilà accouché d'une propoſition toute contraire à celle que j'avançois : cependant, je ne ſaurois encore me rendre. Il eſt ſûr qu'il ne ſe trouve plus de ces ames *vigoureuſes* & *roides* de l'antiquité, des Ariſtides, des Phocions, des Periclès, ni enfin des Socrates.

SO. A quoi tient-il ? Eſt-ce que la Nature s'eſt épuiſée, & qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes ames ? Et pourquoi ne ſe ſeroit-elle encore épuiſée en rien, hormis en hommes raiſonnables ? Aucun de ſes ouvrages n'a encore dégénéré ; pourquoi n'y auroit-il que les hommes qui dégénéraſſent ?

MON. C'eſt un point de fait ; ils dégénèrent. Il ſemble que la Nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands Hommes, pour nous per-

ſuader qu'elle en auroit ſu faire, ſi elle avoit voulu, & qu'enſuite elle ait fait tout le reſte avec aſſez de négligence.

So. Prenez garde à une choſe. L'antiquité eſt un objet d'une eſpèce particulière; l'éloignement le groſſit. Si vous euſſiez connu Ariſtide, Phocion, Periclès & moi, puiſque vous voulez me mettre de ce nombre, vous euſſiez trouvé dans votre ſiècle des gens qui nous reſſembloient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on eſt ſi prévenu pour l'antiquité, c'eſt qu'on a du chagrin contre ſon ſiècle, & l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut, pour abaiſſer ſes contemporains. Quand nous vivions, nous eſtimions nos ancêtres plus qu'ils ne méritoient; & à préſent, notre poſtérité nous eſtime plus que nous ne méritons: mais & nos ancêtres, & nous, & notre poſtérité, tout cela eſt bien égal; & je crois que le ſpectacle du monde ſeroit bien ennuyeux pour qui le regarderoit d'un certain œil, car c'eſt toujours la même choſe.

Mon. J'aurois cru que tout étoit en mouvement, que tout changeoit, & que les ſiècles différens avoient leurs différens caractères, comme les hom-

mes. En effet, ne voit on pas des ſiècles ſavans, & d'autres qui ſont ignorans? N'en voit-on pas de naïfs, & d'autres qui ſont plus raffinés? N'en voit-on pas de ſérieux & de badins, de polis & de groſſiers?

So. Il eſt vrai.

Mon. Et pourquoi donc n'y auroit-il pas des ſiècles plus vertueux, & d'autres plus méchans?

So. Ce n'eſt pas une conſéquence. Les habits changent; mais ce n'eſt pas à dire que la figure des corps change auſſi. La politeſſe ou la groſſiéreté, la ſcience ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie ſérieux ou badin, ce ne ſont-là que les dehors de l'homme, & tout cela change: mais le cœur ne change point, & tout l'homme eſt dans le cœur. On eſt ignorant dans un ſiècle, mais la mode d'être ſavant peut venir: on eſt intéreſſé, mais la mode d'être déſintéreſſé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'hommes aſſez déraiſonnables qui naiſſent en cent ans, la nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raiſonnables, qu'il faut qu'elle répande par toute la terre; & vous jugez bien qu'ils ne ſe trouvent

jamais

jamais nulle part en assez grande quantité, pour y faire une mode de vertu & de droiture.

MON. Cette distribution d'hommes raisonnables se fait-elle également ? Il pourroit bien y avoir des siècles mieux partagés les uns que les autres.

SO. Tout au plus il y auroit quelqu'inégalité imperceptible. L'ordre général de la nature a l'air bien constant.

DIALOGUE IV.

L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

M. D'AUTRICHE.

QU'AVEZ-VOUS? Je vous vois tout échauffé.

ADRIEN. Je viens d'avoir une grosse contestation avec Caton d'Utique, sur la manière dont nous sommes morts l'un & l'autre. Je prétendois avoir paru dans cette dernière action plus Philosophe que lui.

M. D'AU. Je vous trouve bien hardi

d'oſer attaquer une mort auſſi fameuſe que la ſienne. Ne fut-ce pas quelque choſe de fort glorieux, que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ſes amis en ſûreté, & de ſe tuer lui-même, pour expirer avec la liberté de ſa Patrie, & pour ne pas tomber entre les mains d'un Vainqueur, qui cependant lui auroit infailliblement pardonné ?

AD. Oh ! ſi vous examiniez de près cette mort-là, vous y trouveriez bien des choſes à redire. Premièrement, il y avoit ſi long-temps qu'il s'y préparoit, & il s'y étoit préparé avec des efforts ſi viſibles, que perſonne dans Utique ne doutoit que Caton ne ſe dût tuer. Secondement, avant que de ſe donner le coup, il eut beſoin de lire pluſieurs fois le Dialogue où Platon traite de l'immortalité de l'ame. Troiſièmement, le deſſein qu'il avoit pris le rendoit de ſi mauvaiſe humeur, que s'étant couché, & ne trouvant point ſon épée ſous le chevet de ſon lit (car comme on devinoit bien ce qu'il avoit envie de faire, on l'avoit ôtée de-là), il appella pour la demander un de ſes Eſclaves, & lui déchargea ſur le viſage un grand coup de poing, dont il lui caſſa les dents ; ce qui eſt ſi

vrai, qu'il retira ſa main toute enſanglantée.

M. D'AU. J'avoue que voilà un coup de poing qui gâte bien cette mort philoſophique.

AD. Vous ne ſauriez croire quel bruit il fit ſur cette épée ôtée, & combien il reprocha à ſon fils & à ſes domeſtiques, qu'ils le vouloient livrer à Céſar, pieds & poings liés. Enfin, il les gronda tous de telle ſorte, qu'il fallut qu'ils ſortiſſent de la chambre, & le laiſſaſſent ſe tuer.

M. D'AU. Véritablement les choſes pouvoient ſe paſſer d'une manière un peu plus tranquille. Il n'avoit qu'à attendre doucement le lendemain pour ſe donner la mort : il n'y a rien de plus aiſée que de mourir quand on le veut; mais apparemment les meſures qu'il avoit priſes en comptant ſur ſa fermeté, étoient priſes ſi juſte, qu'il ne pouvoit plus attendre, & il ne ſe fût peut-être pas tué, s'il eût différé d'un jour.

AD. Vous dites vrai, & je vois que vous vous connoiſſez en morts généreuſes.

M. D'AU. Cependant, on dit qu'après qu'on eut apporté cette épée à Caton,

& que l'on ſe fut retiré, il s'endormit & ronfla. Cela ſeroit aſſez beau.

AD. Et le croyez-vous? Il venoit de quereller tout le monde, & de battre ſes Valets: on ne dort pas ſi aiſément après un tel exercice. De plus, la main dont il avoit frappé l'Eſclave, lui faiſoit trop de mal pour lui permettre de s'endormir; car il ne put ſupporter la douleur qu'il y ſentoit, & il ſe la fit bander par un Médecin, quoiqu'il fût ſur le point de ſe tuer. Enfin, depuis qu'on lui eut apporté ſon épée juſqu'à minuit, il lut deux fois le Dialogue de Platon. Or, je prouverois bien, par un grand ſoupé qu'il donna le ſoir à tous ſes amis, par une promenade qu'il fit enſuite, & par tout ce qui ſe paſſa juſqu'à ce qu'on l'eût laiſſé ſeul dans ſa chambre, que quand on lui apporta cette épée, il devoit être fort tard: d'ailleurs, le Dialogue qu'il lut deux fois eſt très-long; & par conſéquent, s'il dormit, il ne dormit guère. En vérité, je crains bien qu'il n'ait fait ſemblant de ronfler, pour en avoir l'honneur auprès de ceux qui écoutoient à la porte de ſa chambre.

M. D'AU. Vous ne faites pas mal la critique de ſa mort, qui ne laiſſe pas

d'avoir toujours dans le fond quelque chose de fort héroïque. Mais par où pouvez-vous prétendre que la vôtre l'emporte? Autant qu'il m'en souvient, vous êtes mort dans votre lit tout uniment, & d'une manière qui n'a rien de remarquable.

Ad. Quoi, n'est-ce rien de remarquable que ces vers que je fis presque en expirant?

Ma petite Ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, & Dieu sache
où tu vas?
Tu pars seulette & tremblotante. Hélas!
Que deviendra ton humeur folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?

Caton traita la mort comme une affaire trop sérieuse: mais pour moi, vous voyez que je badinai avec elle; & c'est en quoi je prétends que ma philosophie alla bien plus loin que celle de Caton. Il n'est pas si difficile de braver fièrement la mort, que d'en railler nonchalamment, ni de la bien recevoir quand on l'appelle à son secours, que quand elle vient sans qu'on ait besoin d'elle.

M. D'AU. Oui, je conviens que sa mort de Caton est moins belle que la vôtre; mais par malheur, je n'avois point remarqué que vous eussiez fait ces petits vers, en quoi consiste toute la beauté.

AD. Voilà comme tout le monde est fait. Que Caton se déchire les entrailles, plutôt que de tomber entre les mains de son ennemi, ce n'est peut-être pas au fond si grand'chose; cependant un trait comme celui-là brille extrêmement dans l'Histoire, & il n'y a personne qui n'en soit frappé. Qu'un autre meure tout doucement, & se trouve en état de faire des tours badins sur sa mort, c'est plus que ce qu'a fait Caton; mais cela n'a rien qui frappe, & l'Histoire n'en tient presque pas compte.

M. D'AU. Hélas! rien n'est plus vrai que ce que vous dites; & moi, qui vous parle, j'ai une mort que je prétends plus belle que la vôtre, & qui a fait encore moins de bruit. Ce n'est pourtant pas une mort toute entière; mais telle qu'elle est, elle est au dessus de la vôtre, qui est au-dessus de celle de Caton.

AD. Comment! que voulez-vous dire?

M. D'AU. J'étois fille d'un Empereur. Je fus fiancée à un fils de Roi ; & ce Prince, après la mort de son père, me renvoya chez le mien, malgré la promesse solemnelle qu'il avoit faite de m'épouser. Ensuite on me fiança encore au fils d'un autre Roi ; & comme j'allois par mer trouver cet époux, mon vaisseau fut battu d'une furieuse tempête, qui mit ma vie en un danger très-évident. Ce fut alors que je me composai moi-même cette épitaphe :

Ci gist Margot, la Gentil' Damoiselle,
Qu'a deux maris, & encore est pucelle.

A la vérité, je n'en mourus pas ; mais il ne tint pas à moi. Concevez bien cette espèce de mort-là, vous en serez satisfait. La fermeté de Caton est outrée dans un genre, la vôtre dans un autre, la mienne est naturelle. Il est trop guindé, vous êtes trop badin, je suis raisonnable.

AD. Quoi, vous me reprochez d'avoir trop peu craint la mort ?

M. D'AU. Oui, il n'y a pas d'apparence que l'on n'ait aucun chagrin en mourant ; & je suis sûre que vous vous

fîtes alors autant de violence pour badiner, que Caton pour ſe déchirer les entrailles. J'attends un naufrage à tous momens, ſans m'épouvanter, & je compoſe de ſang-froid mon épitaphe: cela eſt fort extraordinaire; & s'il n'y avoit rien qui adoucît cette hiſtoire, on auroit raiſon de ne la croire pas, ou de croire que je n'euſſe agi que par fanfaronnade. Mais en même temps, je ſuis une pauvre fille deux fois fiancée, & qui ai pourtant le malheur de mourir fille; je marque le regret que j'en ai, & cela met dans mon hiſtoire toute la vraiſemblance dont elle a beſoin. Vos vers, prenez-y garde, ne veulent rien dire; ce n'eſt qu'un galimathias compoſé de petits termes folâtres : mais les miens ont un ſens fort clair, & dont on ſe contente d'abord, ce qui fait voir que la nature y parle bien plus que dans les vôtres.

AD. En vérité, je n'euſſe jamais cru que le chagrin de mourir avec votre virginité, eût dû vous être ſi glorieux.

M. D'AU. Plaiſantez-en tant que vous voudrez; mais ma mort, ſi elle peut s'appeller ainſi, a encore un avantage eſſentiel ſur celle de Caton & ſur la vôtre. Vous aviez tant fait les Philoſophes l'un & l'autre pendant votre vie, que vous

vous étiez engagés d'honneur à ne craindre point la mort; & s'il vous eût été permis de la craindre, je ne ſais ce qui en fût arrivé. Mais moi, tant que la tempête dura, j'étois en droit de trembler, & de pouſſer des cris juſqu'au Ciel, ſans que perſonne y trouvât à redire, ni m'en eſtimât moins; cependant, je demeurai aſſez tranquille pour faire mon épitaphe.

AD. Entre nous, l'épitaphe ne fut-elle point faite ſur la terre?

M. D'AU. Ah! cette chicane-là eſt de mauvaiſe grace; je ne vous en ai pas fait de pareille ſur vos vers.

AD. Je me rends donc de bonne foi, & j'avoue que la vertu eſt bien grande, quand elle ne paſſe point les bornes de la nature.

DIALOGUE V.

ERASISTRATE, HERVÉ.

ERASISTRATE.

VOUS m'apprenez des choſes merveilleuſes. Quoi, le ſang circule dans le

corps? les veines le portent des extrémités au cœur, & il sort du cœur pour entrer dans les artères, qui le reportent vers les extrémités?

HERVÉ. J'en ai fait voir tant d'expériences, que personne n'en doute plus.

ERA. Nous nous trompions donc bien, nous autres Médecins de l'antiquité, qui croyions que le sang n'avoit qu'un mouvement très-lent du cœur vers les extrémités du corps, & on vous est bien obligé d'avoir aboli cette vieille erreur!

HER. Je le prétends ainsi, & même on doit m'avoir d'autant plus d'obligation, que c'est moi qui ai mis les gens en train de faire toutes ces belles découvertes qu'on fait aujourd'hui dans l'Anatomie. Depuis que j'ai eu trouvé une fois la circulation du sang, c'est à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau réservoir. Il semble qu'on ait refondu tout l'homme. Voyez combien notre Médecine moderne doit avoir d'avantage sur la vôtre. Vous vous mêliez de guérir le corps humain, & le corps humain ne vous étoit seulement pas connu.

ERA. J'avoue que les Modernes sont meilleurs Physiciens que nous; ils connoissent mieux la nature: mais ils ne

font pas meilleurs Médecins ; nous guérissions les malades aussi-bien qu'ils les guérissent. J'aurois bien voulu donner à tous ces Modernes, & à vous tout le premier, le Prince Antiochus à guérir de sa fièvre quarte. Vous savez comme je m'y pris, & comme je découvris par son pouls qui s'émut plus qu'à l'ordinaire en la présence de Stratonice, qu'il étoit amoureux de cette belle Reine, & que tout son mal venoit de la violence qu'il se faisoit pour cacher sa passion. Cependant je fis une cure aussi difficile & aussi considérable que celle-là, sans savoir que le sang circulât ; & je crois qu'avec tout le secours que cette connoissance eût pu vous donner, vous eussiez été fort embarrassé en ma place. Il ne s'agissoit point de nouveaux conduits, ni de nouveaux réservoirs ; ce qu'il y avoit de plus important à connoître dans le malade, c'étoit le cœur.

HER. Il n'est pas toujours question du cœur, & tous les malades ne sont pas amoureux de leur belle-mère, comme Antiochus. Je ne doute point que faute de savoir que le sang circule, vous n'ayiez laissé mourir bien des gens entre vos mains.

ERA. Quoi, vous croyez vos nouvelles découvertes fort utiles?

HER. Assurément.

ERA. Répondez donc, s'il vous plaît, à une petite question que je vais vous faire. Pourquoi voyons-nous venir ici tous les jours autant de morts qu'il en soit jamais venu?

HER. Oh! s'ils meurent, c'est leur faute; ce n'est plus celle des Médecins.

ERA. Mais cette circulation du sang, ces conduits, ces canaux, ces réservoirs, tout cela ne guérit donc de rien?

HER. On n'a peut-être pas encore eu le loisir de tirer quelqu'usage de tout ce qu'on a appris depuis peu; mais il est impossible qu'avec le temps on n'en voie de grands effets.

ERA. Sur ma parole, rien ne changera. Voyez-vous, il y a une certaine mesure de connoissances utiles, que les hommes ont eue de bonne heure, à laquelle ils n'ont guère ajouté, & qu'ils ne passeront guère, s'ils la passent. Ils ont cette obligation à la nature, qu'elle leur a inspiré fort promptement ce qu'ils avoient besoin de savoir; car ils étoient perdus, si elle eût laissé à la lenteur de leur raison à le chercher. Pour

les autres choſes qui ne ſont pas ſi néceſſaires, elles ſe découvrent peu-à peu, & dans de longues ſuites d'années.

HER. Il ſeroit étrange qu'en connoiſſant mieux l'homme, on ne le guérît pas mieux. A ce compte, pourquoi s'amuſeroit-on à perfectionner la ſcience du corps humain? Il vaudroit mieux laiſſer-là tout.

ERA. On y perdroit des connoiſſances fort agréables: mais pour ce qui eſt de l'utilité, je crois que découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'homme, ou une nouvelle étoile dans le Ciel, eſt bien la même choſe. La nature veut que dans de certains temps, les hommes ſe ſuccèdent les uns aux autres par le moyen de la mort; il leur eſt permis de ſe défendre contr'elle juſqu'à un certain point: mais paſſé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'Anatomie, on aura beau pénétrer de plus en plus dans les ſecrets de la ſtructure du corps humain, on ne prendra point la nature pour dupe; on mourra comme à l'ordinaire.

DIALOGUE VI.

COSME II DE MÉDICIS, BÉRÉNICE.

C. DE MÉDICIS.

JE viens d'apprendre de quelques Savans, qui ſont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous ſaurez que Galilée, qui étoit mon Mathématicien, avoit découvert de certaines planètes qui tournent autour de Jupiter, auxquelles il donna en mon honneur le nom d'Aſtres de Médicis. Mais on m'a dit qu'on ne les connoît preſque plus ſous ce nom-là, & qu'on les appelle ſimplement Satellites de Jupiter. Il faut que le monde ſoit préſentement bien méchant & bien envieux de la gloire d'autrui.

BÉRÉNICE. Sans doute, je n'ai guère vu d'effets plus remarquables de ſa malignité.

C. DE MÉ. Vous en parlez bien à votre aiſe, après le bonheur que vous avez eu. Vous aviez fait vœu de couper vos

cheveux, ſi votre mari Ptolomée revenoit vainqueur de je ne ſais quelle guerre. Il revint, ayant défait ſes ennemis; vous conſacrâtes vos cheveux dans un Temple de Vénus, & le lendemain, un Mathématicien les fit diſparoître, & publia qu'ils avoient été changés en une conſtellation, qu'il appella *la Chevelure de Bérénice.* Faire paſſer des étoiles pour des cheveux d'une femme, c'étoit bien pis que de donner le nom d'un Prince à de nouvelles planètes. Cependant votre chevelure a réuſſi, & ces pauvres Aſtres de Médicis n'ont pu avoir la même fortune.

BÉ. Si je pouvois vous donner ma chevelure céleſte, je vous la donnerois pour vous conſoler, & même je ſerois aſſez généreuſe pour ne prétendre pas que vous me fuſſiez fort obligé de ce préſent-là.

C. DE MÉ. Il ſeroit pourtant conſidérable, & je voudrois que mon nom fut auſſi aſſuré de vivre que le vôtre.

BÉ. Hélas, quand toutes les conſtellations porteroient mon nom, en ſerois je mieux? Ils ſeroient là haut dans le Ciel, & moi, je n'en ſerois pas moins ici-bas. Les hommes ſont plaiſans; ils ne peuvent ſe dérober à la mort, & ils

tâchent à lui dérober deux ou trois ſyllabes qui leur appartiennent. Voilà une belle chicane qu'ils s'aviſent de lui faire. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils conſentiſſent de bonne grace à mourir, eux & leurs noms?

C. DE MÉ. Je ne ſuis point de votre avis: on ne meurt que le moins qu'il eſt poſſible, & tout mort qu'on eſt, on tâche à tenir encore à la vie par un marbre où l'on eſt repréſenté, par des pierres que l'on a élevées les unes ſur les autres, par ſon tombeau même. On ſe noie, & on s'accroche à tout cela.

BÉ. Oui, mais les choſes qui devroient garantir nos noms de la mort, meurent elles-mêmes à leur manière. A quoi attacherez-vous votre immortalité? Une Ville, un Empire même ne vous en peut pas bien répondre.

C. DE MÉ. Ce n'eſt pas une mauvaiſe invention que de donner ſon nom à des aſtres; ils demeurent toujours.

BÉ. Encore de la manière dont j'en entends parler, les aſtres eux-mêmes ſont-ils ſujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, & d'anciens qui s'en vont; & vous verrez qu'à la longue, il ne me reſtera peut-être pas un cheveu dans le Ciel. Du moins ce

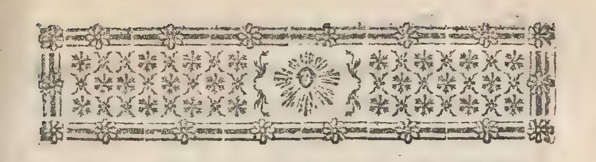
qui

qui ne peut manquer à nos noms, c'eſt une mort, pour ainſi dire, grammaticale ; quelques changemens de lettres les mettent en état de ne pouvoir plus ſervir qu'à donner de l'embarras aux Savans. Il y a quelque temps que je vis ici bas des morts qui conteſtoient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre. Je m'approchai ; je demandai qui ils étoient, & on me répondit que l'un étoit le grand Conſtantin, & l'autre un Empereur Barbare. Ils diſputoient ſur la préférence de leurs grandeurs paſſées. Conſtantin diſoit qu'il avoit été Empereur de Conſtantinople ; & le Barbare, qu'il l'avoit été de Stamboul. Le premier, pour faire valoir ſa Conſtantinople, diſoit qu'elle étoit ſituée ſur trois Mers, ſur le Pont-Euxin, ſur le Boſphore de Thrace, & ſur la Propontide. L'autre répliquoit que Stamboul commandoit auſſi à trois Mers, à la Mer noire, au Détroit, & à la Mer de Marmara. Ce rapport de Conſtantinople & de Stamboul étonna Conſtantin : mais après qu'il ſe fut informé exactement de la ſituation de Stamboul, il fut encore bien plus ſurpris de trouver que c'étoit Conſtantinople, qu'il n'avoit pu reconnoître, à cauſe du changement

des noms. *Hélas*, s'écria-t-il, *j'eusse aussi bien fait de laisser à Constantinople son premier nom de Byzance. Qui démêlera le nom de Constantin dans Stamboul? Il y tire bien à sa fin.*

C. DE MÉ. De bonne foi, vous me consolez un peu, & je me résous à prendre patience. Après tout, puisque nous n'avons pu nous dispenser de mourir, il est assez raisonnable que nos noms meurent aussi; ils ne sont pas de meilleure condition que nous.





DIALOGUES

DES

MORTS MODERNES.

DIALOGUE Ier.

ANNE DE BRETAGNE, MARIE D'ANGLETERRE.

A. DE BRETAGNE.

ASSURÉMENT ma mort vous fit grand plaisir. Vous passâtes aussi tôt la mer pour aller épouser Louis XII, & vous saisir du Trône que je laissois vuide. Mais vous n'en jouîtes guère, & je fus vengée de vous par votre jeunesse même & par votre beauté, qui vous rendoient trop aimable aux yeux du Roi, & le consoloient trop aisément de ma perte;

car elles hâterent sa mort, & vous empêchèrent d'être long-temps Reine.

M. D'ANGLETERRE. Il est vrai que la Royauté ne fit que se montrer à moi, & disparut en moins de rien.

A. DE BRE. Et après cela, vous devîntes Duchesse de Suffolk? C'étoit une belle chûte. Pour moi, grace au Ciel, j'ai eu une autre destinée. Quand Charles VIII mourut, je ne perdis point mon rang par sa mort, & j'épousai son successeur, ce qui est un exemple de bonheur fort singulier.

M. D'AN. M'en croiriez-vous, si je vous disois que je ne vous ai jamais envié ce bonheur-là?

A. DE BRE. Non; je conçois trop bien ce que c'est que d'être Duchesse de Suffolk, après qu'on a été Reine de France.

M. D'AN. Mais j'aimois le Duc de Suffolk.

A. DE BRE. Il n'importe. Quand on a goûté les douceurs de la Royauté, en peut-on goûter d'autres?

M. D'AN. Oui, pourvu que ce soient celles de l'amour. Je vous assure que vous ne devez point me vouloir de mal de ce que je vous ai succédé. Si j'eusse toujours pu disposer de moi, je n'eusse été que Duchesse; & je retournai bien

vîte en Angleterre pour y prendre ce titre, dès que je fus déchargée de celui de Reine.

A. DE BRE. Aviez-vous les ſentimens ſi peu élevés ?

M. D'AN. J'avoue que l'ambition ne me touchoit point. La nature a fait aux hommes des plaiſirs ſimples, aiſés, tranquilles, & leur imagination leur en a fait qui ſont embarraſſans, incertains, difficiles à acquérir; mais la nature eſt bien plus habile à leur faire des plaiſirs, qu'ils ne le ſont eux-mêmes. Que ne ſe repoſent-ils ſur elle de ce ſoin-là? Elle a inventé l'amour, qui eſt fort agréable, & ils ont inventé l'ambition, dont il n'étoit pas beſoin.

A DE BRE. Qui vous a dit que les hommes aient inventé l'ambition? La nature n'inſpire pas moins les deſirs de l'élévation & du commandement, que le penchant de l'amour.

M. D'AN. L'ambition eſt aiſée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractère : elle eſt inquiéte, pleine de projets chimériques; elle va au-delà de ſes ſouhaits, dès qu'ils ſont accomplis; elle a un terme qu'elle n'attrape jamais.

A. DE BRE. Et malheureuſement

l'amour en a un qu'il attrape trop tôt.

M. D'AN. Ce qui en arrive, c'eſt qu'on peut être pluſieurs fois heureux par l'amour, & qu'on ne le peut être une ſeule fois par l'ambition; ou, s'il eſt poſſible qu'on le ſoit, du moins ces plaiſirs-là ſont faits pour trop peu de gens: & par conſéquent ce n'eſt point la nature qui les propoſe aux hommes, car ſes faveurs ſont toujours très-générales. Voyez l'amour, il eſt fait pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élévation, à qui il ſemble que la nature ait envié les douceurs de l'amour. Un Roi qui peut s'aſſurer de cent mille bras, ne peut guère s'aſſurer d'un cœur: il ne ſait ſi on ne fait pas pour ſon rang, tout ce qu'on auroit fait pour la perſonne d'un autre. Sa Royauté lui coûte tous les plaiſirs les plus ſimples & les plus doux.

A. DE BRE. Vous ne rendez pas les Rois beaucoup plus malheureux par cette incommodité que vous trouvez à leur condition. Quand on voit ſes volontés non-ſeulement ſuivies, mais prévenues, une infinité de fortunes qui dépendent d'un mot qu'on peut prononcer quand on veut, tant de ſoins,

tant de deſſeins, tant d'empreſſemens, tant d'application à plaire, dont on eſt le ſeul objet : en vérité on ſe conſole de ne pas ſavoir tout-à-fait au juſte ſi on eſt aimé pour ſon rang ou pour ſa perſonne. Les plaiſirs de l'ambition ſont faits, dites-vous, pour trop peu de gens; ce que vous leur reprochez, eſt leur plus grand charme. En fait de bonheur, c'eſt l'exception qui flatte, & ceux qui règnent ſont exceptés ſi avantageuſement de la condition des autres hommes, que, quand ils perdroient quelque choſe des plaiſirs qui ſont communs à tout le monde, ils ſeroient récompenſés du reſte.

M. D'AN. Ah! jugez de la perte qu'ils font, par la ſenſibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaiſirs ſimples & communs, lorſqu'il s'en préſente quelqu'un à eux. Apprenez ce que me conta ici l'autre jour une Princeſſe de mon ſang, qui a régné en Angleterre, & fort long-temps, & fort heureuſement, & ſans mari. Elle donnoit une première audience à des Ambaſſadeurs Hollandois, qui avoient à leur ſuite un jeune homme bien fait. Dès qu'il vit la Reine, il ſe tourna vers ceux qui étoient auprès de lui, & leur dit quelque choſe

assez bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à-peu-près ce qu'il disoit; car les femmes ont un instinct admirable. Les trois ou quatre mots que dit ce jeune Hollandois, qu'elle n'avoit pas entendus, lui tinrent plus à l'esprit que toute la harangue des Ambassadeurs; & aussi-tôt qu'ils furent sortis, elle voulut s'assurer de ce qu'elle avoit pensé. Elle demanda à ceux à qui avoit parlé ce jeune homme, ce qu'il leur avoit dit. Ils lui répondirent, avec beaucoup de respect, que c'étoit une chose qu'on n'osoit redire à une grande Reine, & se défendirent long-temps de la répéter. Enfin, quand elle se servit de son autorité absolue, elle apprit que le Hollandois s'étoit écrié tout bas: *Ah! voilà une femme bien faite*, & avoit ajouté quelqu'expression assez grossière, mais vive, pour marquer qu'il la trouvoit à son gré. On ne fit ce récit à la Reine qu'en tremblant; cependant il n'en arriva rien autre chose, sinon que, quand elle congédia les Ambassadeurs, elle fit au jeune Hollandois un présent fort considérable. Voyez comme au travers de tous les plaisirs de grandeur & de Royauté dont elle étoit environnée, ce plaisir

plaiſir d'être trouvée belle alla la frapper vivement.

A. DE BRE. Mais enfin elle n'eût pas voulu l'acheter par la perte des autres. Tout ce qui eſt trop ſimple n'accommode point les hommes. Il ne ſuffit pas que les plaiſirs touchent avec douceur; on veut qu'ils agitent & qu'ils tranſportent. D'où vient que la vie paſtorale, telle que les Poëtes la dépeignent, n'a jamais été que dans leurs Ouvrages, & ne réuſſiroit pas dans la pratique? Elle eſt trop douce & trop unie.

M. D'AN. J'avoue que les hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la vue d'une Cour la plus ſuperbe & la plus pompeuſe du monde les flatte moins que les idées qu'ils ſe propoſent quelquefois de cette vie paſtorale? C'eſt qu'ils étoient faits pour elle.

A. DE BRE. Ainſi le partage de vos plaiſirs ſimples & tranquilles, n'eſt plus que d'entrer dans les chimères que les hommes ſe forment?

M. D'AN. Non, non. S'il eſt vrai que peu de gens aient le goût aſſez bon pour commencer par ces plaiſirs-là, du moins on finit volontiers par eux, quand on le peut. L'imagination a fait ſa courſe

ſur les faux objets, & elle revient aux vrais.

DIALOGUE II.

CHARLES V, ERASME.

ERASME.

N'EN doutez point; s'il y avoit des rangs chez les Morts, je ne vous céderois pas la préſéance.

CHARLES. Quoi! Un Grammairien, un Savant, & pour dire encore plus, & pouſſer votre mérite juſqu'où il peut aller, un homme d'eſprit prétendroit l'emporter ſur un Prince qui s'eſt vu maître de la meilleure partie de l'Europe?

ERAS. Joignez-y encore l'Amérique, & je ne vous en craindrai pas davantage. Toute cette grandeur n'étoit pour ainſi dire qu'un compoſé de pluſieurs haſards; & qui déſaſſembleroit toutes les parties dont elle étoit formée, vous le feroit voir bien clairement. Si Ferdinand, votre grand-père, eût été homme de parole, vous n'aviez preſque rien en Italie; ſi d'autres Princes que lui euſſent

eu l'eſprit de croire qu'il y avoit des Antipodes, Chriſtophe Colomb ne ſe fût point adreſſé à lui, & l'Amérique n'étoit point au nombre de vos Etats; ſi après la mort du dernier Duc de Bourgogne, Louis XI eût bien ſongé à ce qu'il faiſoit, l'héritière de Bourgogne n'étoit point pour Maximilien, ni les Pays-Bas pour vous; ſi Henri de Caſtille, frère de votre grand'mère Iſabelle, n'eût point été en mauvaiſe réputation auprès des femmes, ou ſi ſa femme n'eût point été d'une vertu aſſez douteuſe, la fille de Henri eût paſſé pour être ſa fille, & le Royaume de Caſtille vous échappoit.

CHAR. Vous me faites trembler. Il me ſemble qu'à l'heure qu'il eſt, je perds ou la Caſtille, ou les Pays-Bas, ou l'Amérique, ou l'Italie.

ERAS. N'en raillez point. Vous ne ſauriez donner un peu plus de bon ſens à l'un, ou de bonne foi à l'autre, qu'il ne vous en coûte beaucoup. Il n'y a pas juſqu'à l'impuiſſance de votre grand-oncle, ou juſqu'à la coquetterie de votre grand'tante qui ne vous ſoient néceſſaires. Voyez combien c'eſt un édifice délicat, que celui qui eſt fondé ſur tant de choſes qui dépendent du haſard.

CHAR. En vérité, il n'y a pas moyen de ſoutenir un examen auſſi ſévère que le vôtre. J'avoue que vous faites diſparoître toute ma grandeur & tous mes titres.

ERAS. Ce ſont-là pourtant ces qualités dont vous prétendiez vous parer; je vous en ai dépouillé ſans peine. Vous ſouvient-il d'avoir oui-dire que l'Athénien Cimon, ayant fait beaucoup de Perſes priſonniers, expoſa en vente d'un côté leurs habits, & de l'autre leurs corps tout nuds ; & que comme les habits étoient d'une grande magnificence, il y eut preſſe à les acheter, mais que pour les hommes, perſonne n'en voulut? De bonne foi, je crois que ce qui arriva à ces Perſes-là, arriveroit à bien d'autres, ſi l'on ſéparoit leur mérite perſonnel d'avec celui que la fortune leur a donné.

CHAR. Mais quel eſt ce mérite perſonnel?

ERAS. Faut-il le demander? Tout ce qui eſt en nous. L'eſprit, par exemple, les Sciences.

CHAR. Et l'on peut avec raiſon en tirer de la gloire?

ERAS. Sans doute. Ce ne ſont pas des biens de fortune, comme la nobleſſe ou les richeſſes.

CHAR. Je ſuis ſurpris de ce que vous dites. Les Sciences ne viennent-elles pas aux Savans, comme les richeſſes viennent à la plupart des gens riches? N'eſt-ce pas par voie de ſucceſſion? Vous héritez des anciens, vous autres hommes doctes, ainſi que nous de nos pères. Si on nous a laiſſé tout ce que nous poſſédons, on vous a laiſſé auſſi ce que vous ſavez; & de là vient que beaucoup de Savans regardent ce qu'ils ont reçu des anciens, avec le même reſpect que quelques gens regardent les terres & les maiſons de leurs aïeux, où ils ſeroient bien fâchés de rien changer.

ERAS. Mais les Grands naiſſent héritiers de la grandeur de leurs pères, & les Savans n'étoient pas nés héritiers des connoiſſances des anciens. La ſcience n'eſt point une ſucceſſion qu'on reçoit, c'eſt une acquiſition toute nouvelle que l'on entreprend de faire; ou ſi c'eſt une ſucceſſion, elle eſt aſſez difficile à recueillir, pour être fort honorable.

CHAR. Hé bien, mettez la peine qui ſe trouve à acquérir les biens de l'eſprit, contre celle qui ſe trouve à conſerver les biens de la fortune, voila les choſes égales; car enfin, ſi vous ne regardez que la difficulté, ſouvent les affaires du

monde en ont bien autant que les ſpécu-lations du cabinet.

ERAS. Mais ne parlons point de la ſcience, tenons-nous-en à l'eſprit; ce bien-là ne dépend aucunement du haſard.

CHAR. Il n'en dépend point? Quoi! l'eſprit ne conſiſte-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau, & le haſard eſt-il moindre, de naître avec un cerveau bien diſpoſé, que de naître d'un père qui ſoit Roi? Vous étiez un grand génie: mais demandez à tous les Philoſophes à quoi il tenoit que vous ne fuſſiez ſtupide & hébêté; preſque à rien, à une petite diſpoſition de fibres; enfin, à quelque choſe que l'anatomie la plus délicate ne ſauroit jamais appercevoir. Et après cela, ces Meſſieurs les beaux-Eſprits nous oſeront ſoutenir qu'il n'y a qu'eux qui aient des biens indépendans du haſard, & ils ſe croiront en droit de mépriſer tous les autres hommes?

ERAS. A votre compte, être riche ou avoir de l'eſprit, c'eſt le même mérite.

CHAR. Avoir de l'eſprit, eſt un haſard plus heureux; mais au fond, c'eſt toujours un haſard.

ERAS. Tout eſt donc haſard?

CHAR. Oui, pourvu qu'on donne ce

nom à un ordre que l'on ne connoît point. Je vous laisse à juger si je n'ai pas dépouillé les hommes encore mieux que vous n'aviez fait; vous ne leur ôtiez que quelques avantages de la naissance, & je leur ôte jusqu'à ceux de l'esprit. Si avant que de tirer vanité d'une chose, ils vouloient s'assurer bien qu'elle leur appartînt, il n'y auroit guère de vanité dans le monde.

DIALOGUE III.

ELISABETH D'ANGLETERRE, LE DUC D'ALENÇON.

LE DUC.

MAIS pourquoi m'avez vous si longtemps flatté de l'espérance de vous épouser, puisque vous étiez résolue dans l'ame à ne rien conclure?

ELISABETH. J'en ai bien trompé d'autres qui ne valoient pas moins que vous. J'ai été la Penelope de mon siècle. Vous, le Duc d'Anjou votre frère, l'Archiduc, le Roi de Suède, vous étiez tous des

pourſuivans, qui en vouliez à une Iſſe bien plus conſidérable que celle d'Ithaque ; je vous ai tenus en haleine pendant une longue ſuite d'années, & à la fin, je me ſuis moquée de vous.

LE DUC. Il y a ici de certains Morts, qui ne tomberoient pas d'accord que vous reſſemblaſſiez tout-à-fait à Penelope; mais on ne trouve point de comparaiſons qui ne ſoient défectueuſes en quelque point.

ELI. Si vous n'étiez pas encore auſſi étourdi que vous l'étiez, & que vous puiſſiez ſonger à ce que vous dites....

LE DUC. Bon, je vous conſeille de prendre votre ſérieux. Voilà comme vous avez toujours fait des fanfaronnades de virginité; témoin cette grande contrée d'Amérique, à laquelle vous fites donner le nom de Virginie, en mémoire de la plus douteuſe de toutes vos qualités. Ce pays-là ſeroit aſſez mal nommé, ſi ce n'étoit que par bonheur il eſt dans un autre monde: mais il n'importe; ce n'eſt pas-là de quoi il s'agit. Rendez-moi un peu raiſon de cette conduite myſtérieuſe que vous avez tenue, & de tous ces projets de mariage qui n'ont abouti à rien. Eſt-ce que les ſix mariages de Henri VIII votre père vous apprirent

à ne vous point marier, comme les courſes perpétuelles de Charles V apprirent à Philippe II à ne point ſortir de Madrid?

ELI. Je pourrois m'en tenir à la raiſon que vous me fourniſſez; en effet, mon père paſſa toute ſa vie à ſe marier & à ſe démarier, à répudier quelques-unes de ſes femmes, & à faire couper la tête aux autres. Mais le vrai ſecret de ma conduite, c'eſt que je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus joli que de former des deſſeins, de faire des préparatifs, & de n'exécuter point. Ce qu'on a le plus ardemment deſiré, diminue de prix dès qu'on l'obtient; & les choſes ne paſſent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte. Vous venez en Angleterre pour m'épouſer: ce ne ſont que bals, que fêtes, que réjouiſſances; je vais même juſqu'à vous donner un anneau. Juſques-là, tout eſt le plus riant du monde; tout ne conſiſte qu'en apprêts & en idées: auſſi ce qu'il y a d'agréable dans le mariage eſt déja épuiſé. Je m'en tiens-là, & vous renvoie.

LE DUC. Franchement, vos maximes ne m'euſſent point accommodé; j'euſſe voulu quelque choſe de plus que des chimères.

ELI. Ah! ſi l'on ôtoit les chimères aux hommes, quel plaiſir leur reſteroit-il? Je vois bien que vous n'aurez pas ſenti tous les agrémens qui étoient dans votre vie; mais en vérité vous êtes bien malheureux qu'ils aient été perdus pour vous.

LE DUC. Quoi! quels agrémens y avoit-il dans ma vie? Rien ne m'a jamais réuſſi. J'ai penſé quatre fois être Roi: d'abord il s'agiſſoit de la Pologne, enſuite de l'Angleterre, & des Pays-Bas; enfin la France devoit apparemment m'appartenir: cependant je ſuis arrivé ici ſans avoir régné.

ELI. Et voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes pas apperçu. Toujours des imaginations, des eſpérances, & jamais de réalité. Vous n'avez fait que vous préparer à la Royauté pendant toute votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne que me préparer au mariage.

LE DUC. Mais comme je crois qu'un mariage effectif pouvoit vous convenir, je vous avoue qu'une véritable Royauté eût été aſſez de mon goût.

ELI. Les plaiſirs ne ſont point aſſez ſolides pour ſouffrir qu'on les approfondiſſe; il ne faut que les effleurer: ils

reſſemblent à ces terres marécageuſes, ſur leſquelles on eſt obligé de courir légèrement, ſans y arrêter jamais le pied.

DIALOGUE IV.

GUILLAUME DE CABESTAN, ALBERT-FRÉDÉRIC DE BRANDEBOURG.

A. F. DE BRANDEBOURG.

JE vous aime mieux d'avoir été fou auſſi-bien que moi. Apprenez-moi un peu l'hiſtoire de votre folie: comment vint-elle?

G. DE CABESTAN. J'étois un Poëte Provençal, fort eſtimé dans mon ſiècle, ce qui ne fit que me porter malheur. Je devins amoureux d'une Dame, que mes Ouvrages rendirent illuſtre: mais elle prit tant de goût à mes vers, qu'elle craignit que je n'en fiſſe un jour pour quelqu'autre; & afin de s'aſſurer de la fidélité de ma Muſe, elle me donna un maudit breuvage, qui me fit tourner

l'esprit, & me mit hors d'état de composer.

A. F. DE BRAN. Combien y a-t-il que vous êtes mort?

G. DE CA. Il y a peut-être quatre cents ans.

A. F. DE BRAN. Il falloit que les Poëtes fussent bien rares dans votre siècle, puisqu'on les estimoit assez pour les empoisonner de cette manière-là. Je suis fâché que vous ne soyez pas né dans le siècle où j'ai vécu; vous eussiez pu faire des vers pour toutes sortes de Belles, sans aucune crainte de poison.

G. DE CA. Je le sais. Je ne vois aucun de tous ces beaux-Esprits, qui viennent ici se plaindre d'avoir eu ma destinée. Mais vous, de quelle manière devîntes-vous fou?

A. F. DE BRAN. D'une manière fort raisonnable. Un Roi l'est devenu pour avoir vu un Spectre dans une forêt; ce n'étoit pas grand'chose: mais ce que je vis étoit beaucoup plus terrible.

G. DE CA. Eh! que vîtes-vous?

A. F. DE BRAN. L'appareil de mes noces. J'épousois Marie-Eléonore de Clèves, & je fis pendant cette grande fête des réflexions sur le mariage, si

judicieuſes, que j'en perdis le jugement.

G. DE CA. Aviez-vous dans votre maladie quelques bons intervalles?

A. F. DE BRAN. Oui.

G. DE CA. Tant pis: & moi je fus encore plus malheureux; l'eſprit me revint tout-à-fait.

A. F. DE BRAN. Je n'euſſe jamais cru que ce fût-là un malheur?

G. DE CA. Quand on eſt fou, il faut l'être entièrement, & ne ceſſer jamais de l'être. Ces alternatives de raiſon & de folie n'appartiennent qu'à ces petits fous qui ne le ſont que par accident, & dont le nombre n'eſt nullement conſidérable. Mais voyez ceux que la nature produit tous les jours dans ſon cours ordinaire, & dont le monde eſt peuplé; ils ſont toujours également fous, & ils ne ſe guériſſent jamais.

A. F. DE BRAN. Pour moi, je me ſerois figuré que le moins qu'on pouvoit être fou, c'étoit toujours le mieux.

G. DE CA. Ah! vous ne ſavez donc pas à quoi ſert la folie? Elle ſert à empêcher qu'on ne ſe connoiſſe: car la vue de ſoi-même eſt bien triſte; & comme il n'eſt jamais temps de ſe connoître, il ne faut pas que la folie aban-

donne les hommes un ſeul moment.

A. F. DE BRAN. Vous avez beau dire; vous ne me perſuaderez point qu'il y ait d'autres fous, que ceux qui le ſont comme nous l'avons été tous deux. Tout le reſte des hommes a de la raiſon; autrement ce ne ſeroit rien perdre que de perdre l'eſprit, & on ne diſtingueroit point les frénétiques d'avec les gens de bon ſens.

G. DE CA. Les frénétiques ſont ſeulement des fous d'un autre genre. Les folies de tous les hommes étant de même nature, elles ſe ſont ſi aiſément ajuſtées enſemble, qu'elles ont ſervi à faire les plus forts liens de la ſociété humaine; témoin ce deſir d'immortalité, cette fauſſe gloire, & beaucoup d'autres principes, ſur quoi roule tout ce qui ſe fait dans le monde: & l'on n'appelle plus fous, que de certains fous qui ſont, pour ainſi dire, hors d'œuvre, & dont la folie n'a pu s'accorder avec celles de tous les autres, ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie.

A. F. DE BRAN. Les frénétiques ſont ſi fous, que le plus ſouvent ils ſe traitent de fous les uns les autres; mais les autres hommes ſe traitent de perſonnes nages.

G. DE CA. Ah! que dites-vous? Tous les hommes s'entre-montrent au doigt, & cet ordre eſt fort judicieuſement établi par la Nature. Le Solitaire ſe moque du Courtiſan; mais en récompenſe il ne le va point troubler à la Cour: le Courtiſan ſe moque du Solitaire; mais il le laiſſe en repos dans ſa retraite. S'il y avoit quelque parti qui fût reconnu pour le ſeul parti raiſonnable, tout le monde voudroit l'embraſſer, & il y auroit trop de preſſe; il vaut mieux qu'on ſe diviſe en pluſieurs petites troupes, qui ne s'entr'embarraſſent point, parce que les unes rient de ce que les autres font.

A. F. DE BRAN. Tout mort que vous êtes, je vous trouve bien fou avec vos raiſonnemens; vous n'êtes pas encore bien guéri du breuvage qu'on vous donna.

G. DE CA. Et voilà l'idée qu'il faut qu'un fou conçoive toujours d'un autre. La vraie ſageſſe diſtingueroit trop ceux qui la poſſéderoient; mais l'opinion de ſageſſe égale tous les hommes, & ne les ſatisfait pas moins.

DIALOGUE V.

AGNÈS SOREL, ROXELANE.

A. SOREL.

A Vous dire le vrai, je ne comprends point votre galanterie Turque. Les Belles du Serrail ont un Amant qui n'a qu'à dire; *je le veux :* elles ne goûtent jamais le plaisir de la résistance, & elles ne lui fournissent jamais le plaisir de la victoire; c'est-à-dire que tous les agrémens de l'amour sont perdus pour les Sultans & pour leurs Sultanes.

ROXELANE. Que voulez-vous? Les Empereurs Turcs, qui sont extrêmement jaloux de leur autorité, ont négligé, par des raisons de politique, ces douceurs de l'amour si raffinées. Ils ont craint que les Belles, qui ne dépendroient pas absolument d'eux, n'usurpassent trop de pouvoir sur leur esprit, & ne se mêlassent trop des affaires.

A. So. Hé bien, que savent-ils si ce seroit un malheur? L'amour est quelquefois bon à bien des choses; & moi qui

qui vous parle, si je n'avois été Maîtresse d'un Roi de France, & si je n'avois eu beaucoup d'empire sur lui, je ne sais où en seroit la France à l'heure qu'il est. Avez-vous oui-dire combien nos affaires étoient désespérées sous Charles VII, & en quel état se trouvoit réduit tout le Royaume, dont les Anglois étoient presque entièrement les maîtres?

Ro. Oui; comme cette histoire a fait grand bruit, je sais qu'une certaine Pucelle sauva la France. C'est donc vous qui étiez cette Pucelle-là? Et comment étiez-vous en même temps Maîtresse du Roi?

A. So. Vous vous trompez : je n'ai rien de commun avec la Pucelle dont on vous a parlé. Le Roi, dont j'étois aimée, vouloit abandonner son Royaume aux usurpateurs étrangers, & s'aller cacher dans un pays de montagnes, où je n'eusse pas été trop aise de le suivre. Je m'avisai d'un stratagême pour le détourner de ce dessein. Je fis venir un Astrologue, avec qui je m'entendois secrétement ; & après qu'il eut fait semblant de bien étudier ma nativité, il me dit un jour, en présence de Charles VII, que tous les Astres étoient trompeurs, ou que j'inspirerois une

longue paſſion à un grand Roi. Auſſitôt je dis à Charles : *Vous ne trouverez donc pas mauvais, Sire, que je paſſe à la Cour d'Angleterre : car vous ne voulez plus être Roi; & il n'y a pas aſſez de temps que vous m'aimez pour avoir rempli ma deſtinée.* La crainte qu'il eut de me perdre lui fit prendre la réſolution d'être Roi de France, & il commença dès-lors à ſe rétablir. Voyez combien la France eſt obligée à l'amour, & combien ce Royaume doit être galant, quand ce ne ſeroit que par reconnoiſſance.

Ro. Il eſt vrai, mais j'en reviens à ma Pucelle. Qu'a-t-elle donc fait? L'Hiſtoire ſe ſeroit-elle aſſez trompée, pour attribuer à une jeune Payſanne, pucelle, ce qui appartenoit à une Dame de la Cour, Maîtreſſe du Roi.

A. So. Quand l'Hiſtoire ſe ſeroit trompée juſqu'à ce point, ce ne ſeroit pas une ſi grande merveille. Cependant il eſt ſûr que la Pucelle anima beaucoup les Soldats : mais moi, j'avois auparavant animé le Roi. Elle fut d'un grand ſecours à ce Prince, qu'elle trouva ayant les armes à la main contre les Anglois; mais ſans moi, elle ne l'eût pas trouvé en cet état. Enfin vous ne douterez plus de la part que j'ai dans cette

grande affaire, quand vous ſaurez le témoignage qu'un des Succeſſeurs * de Charles VII a rendu en ma faveur dans ce quatrain.

Gentille Agnès, plus d'honneur en mérite,
La cauſe étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un Cloître ouvrer,
Cloſe Nonnain, ou bien dévot Hermite.

Qu'en dites-vous, Roxelane? Vous m'avouerez que ſi j'euſſe été une Sultane comme vous, & que je n'euſſe pas eu droit de faire à Charles VII la menace que je lui fis, il étoit perdu.

Ro. J'admire la vanité que vous tirez de cette petite action. Vous n'aviez nulle peine à acquérir beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit d'un Amant, vous qui étiez libre & maîtreſſe de vous-même; mais moi, toute Eſclave que j'étois, je ne laiſſai pas de m'aſſervir le Sultan. Vous avez fait Charles VII Roi, preſque malgré lui; & moi, de Soliman, j'en fis mon époux, malgré qu'il en eût.

* *François Ier.*

A. So. Hé quoi! on dit que les Sultans n'épouſent jamais ?

Ro. J'en conviens ; cependant je me mis en tête d'épouſer Soliman, quoique je ne puſſe l'amener au mariage par l'eſpérance d'un bonheur qu'il n'eût pas encore obtenu. Vous allez entendre un ſtratagême plus fin que le vôtre. Je commençai à bâtir des Temples & à faire beaucoup d'autres actions pieuſes ; après quoi je fis paroître une mélancolie profonde. Le Sultan m'en demanda la cauſe mille & mille fois ; & quand j'eus fait toutes les façons néceſſaires, je lui dis que le ſujet de mon chagrin étoit que toutes mes bonnes actions, à ce que m'avoient dit nos Docteurs, ne me ſervoient de rien ; & que comme j'étois Eſclave, je ne travaillois que pour Soliman mon Seigneur. Auſſi-tôt Soliman m'affranchit, afin que le mérite de mes bonnes actions tombât ſur moi même : mais quand il voulut vivre avec moi comme à l'ordinaire, & me traiter en Sultane du Serrail, je lui marquai beaucoup de ſurpriſe, & lui repréſentai avec un grand ſérieux qu'il n'avoit nul droit ſur la perſonne d'une femme libre. Soliman avoit la conſcience délicate ; il alla

consulter ce cas à un Docteur de la Loi, avec qui j'avois intelligence. Sa réponse fut, que le Sultan se gardât bien de prendre rien sur moi, qui n'étois plus son Esclave, & que s'il ne m'épousoit, je ne pouvois être à lui. Alors le voilà plus amoureux que jamais. Il n'avoit qu'un seul parti à prendre, mais un parti fort extraordinaire & même dangereux, à cause de la nouveauté ; cependant il le prit & m'épousa.

A. So. J'avoue qu'il est beau d'assujettir ceux qui se précautionnent tant contre notre pouvoir.

Ro. Les hommes ont beau faire ; quand on les prend par les passions, on les mène où l'on veut. Qu'on me fasse revivre, & qu'on me donne l'homme du monde le plus impérieux, je ferai de lui tout ce qu'il me plaira, pourvu que j'aie beaucoup d'esprit, assez de beauté, & peu d'amour.



DIALOGUE VI.

JEANNE Ière. DE NAPLES, ANSELME.

J. DE NAPLES.

QUOI! ne pouvez-vous pas me faire quelque prédiction? Vous n'avez pas oublié toute l'Astrologie que vous saviez autrefois?

ANSELME. Et comment la mettre en pratique? nous n'avons point ici de Ciel ni d'Etoiles.

J. DE NA. Il n'importe. Je vous dispense d'observer les règles si exactement.

AN. Il seroit plaisant qu'un Mort fît des prédictions. Maïs encore, sur quoi voudriez-vous que j'en fisse?

J. DE NA. Sur moi, sur ce qui me regarde.

AN. Bon! Vous êtes morte, & vous le serez toujours; voilà tout ce que j'ai à vous prédire. Est-ce que notre condition ou nos affaires peuvent changer?

J. DE NA. Non; mais auſſi c'eſt ce qui m'ennuie cruellement : & quoique je ſache qu'il ne m'arrivera rien, ſi vous vouliez pourtant me prédire quelque choſe, cela ne laiſſeroit pas de m'occuper. Vous ne ſauriez croire combien il eſt triſte de n'enviſager aucun avenir. Une petite prédiction, je vous en prie, telle qu'il vous plaira.

AN. On croiroit, à voir votre inquiétude, que vous ſeriez encore vivante. C'eſt ainſi qu'on eſt fait là-haut. On n'y ſauroit étre en patience ce qu'on eſt; on anticipe toujours ſur ce qu'on ſera : mais ici il faut que l'on ſoit plus ſage.

J. DE NA. Ah! les hommes n'ont-ils pas raiſon d'en uſer comme ils font? Le préſent n'eſt qu'un inſtant, & ce ſeroit grand' pitié qu'ils fuſſent réduits à borner-là toutes leurs vues. Ne vaut-il pas mieux qu'ils les étendent le plus qu'il leur eſt poſſible, & qu'ils gagnent quelque choſe ſur l'avenir? C'eſt toujours autant dont ils ſe mettent en poſſeſſion par avance.

AN. Mais auſſi ils empruntent tellement ſur l'avenir par leurs imaginations & par leurs eſpérances, que quand il eſt enfin préſent, ils trouvent qu'il eſt tout

épuisé, & ils ne s'en accommodent plus. Cependant ils ne se défont point de leur impatience, ni de leur inquiétude : le grand leurre des hommes, c'est toujours l'avenir ; & nous autres Astrologues, nous le savons mieux que personne. Nous leur disons hardiment qu'il y a des Signes froids & des Signes chauds ; qu'il y en a de mâles & de femelles ; qu'il y a des Planètes bonnes & mauvaises, & d'autres qui ne sont ni bonnes ni mauvaises d'elles-mêmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractère, selon la compagnie où elles se trouvent : & toutes ces fadaises sont fort bien reçues, parce qu'on croit qu'elles mènent à la connoissance de l'avenir.

J. DE NA. Quoi! n'y mènent-elles pas en effet? Je trouve bon que vous, qui avez été mon Astrologue, vous me disiez du mal de l'Astrologie!

AN. Ecoutez, un Mort ne voudroit pas mentir. Fr anchement, je vous trompois avec cette Astrologie que vous estimez tant.

J. DE NA. Oh! je ne vous en crois pas vous-même. Comment m'eussiez-vous prédit que je devois me marier quatre fois? Y avoit-il la moindre apparence

parence qu'une perſonne un peu raiſonnable s'engageât quatre fois de ſuite dans le mariage? Il falloit bien que vous euſſiez lu cela dans les Cieux.

AN. Je les conſultai beaucoup moins que vos inclinations : mais après tout, quelques Prophéties qui réuſſiſſent ne prouvent rien. Voulez-vous que je vous mène à un Mort qui vous contera une hiſtoire aſſez plaiſante? Il étoit Aſtrologue, & ne croyoit non plus que moi à l'Aſtrologie. Cependant, pour eſſayer s'il y avoit quelque choſe de ſûr dans ſon art, il mit un jour tous ſes ſoins à bien obſerver les règles, & prédit à quelqu'un des événemens particuliers, plus difficiles à deviner que vos quatre mariages. Tout ce qu'il avoit prédit arriva. Il ne fut jamais plus étonné. Il alla revoir auſſi-tôt tous les calculs aſtronomiques, qui avoient été le fondement de ſes prédictions. Savez-vous ce qu'il trouva? Il s'étoit trompé; & ſi ſes ſupputations euſſent été bien faites, il auroit prédit tout le contraire de ce qu'il avoit prédit.

J. DE NA. Si je croyois que cette hiſtoire fût vraie, je ſerois bien fâchée qu'on ne la ſût pas dans le monde, pour ſe détromper des Aſtrologues.

AN. On ſait bien d'autres hiſtoires à leur déſavantage, & leur métier ne laiſſe pas d'être toujours bon. On ne ſe déſabuſera jamais de tout ce qui regarde l'avenir; il a un charme trop puiſſant. Les hommes, par exemple, ſacrifient tout ce qu'ils ont à une eſpérance; & tout ce qu'ils avoient, & ce qu'ils viennent d'acquérir, ils le ſacrifient encore à une autre eſpérance: & il ſemble que ce ſoit là un ordre malicieux établi dans la Nature, pour leur ôter toujours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne ſe ſoucie guère d'être heureux dans le moment où l'on eſt: on remet à l'être dans un temps qui viendra, comme ſi ce temps qui viendra devoit être autrement fait que celui qui eſt déja venu.

J. DE NA. Non, il n'eſt pas fait autrement, mais il eſt bon qu'on ſe l'imagine.

AN. Et que produit cette belle opinion? Je ſais une petite fable qui vous le dira bien. Je l'ai appriſe autrefois à la Cour d'Amour *, qui ſe tenoit dans votre Comté de Provence. Un homme avoit ſoif, & étoit aſſis ſur le bord d'une fontaine: il ne vouloit point boire de l'eau qui couloit devant lui, parce qu'il

* *C'étoit une eſpèce d'Académie.*

eſpéroit qu'au bout de quelque temps il en alloit venir une meilleure. Ce temps étant paſſé : *Voici encore la même eau*, diſoit-il; *ce n'eſt point celle-là dont je veux boire ; j'aime mieux attendre encore un peu.* Enfin, comme l'eau étoit toujours la même, il attendit ſi bien, que la ſource vint à tarir, & il ne but point.

J. DE NA. Il m'en eſt arrivé autant, & je crois que de tous les Morts qui ſont ici, il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué, avant qu'il en eût fait l'uſage qu'il en vouloit faire. Mais qu'importe; je compte pour beaucoup le plaiſir de prévoir, d'eſpérer, de craindre même, & d'avoir un avenir devant ſoi. Un Sage, ſelon vous, ſeroit comme nous autres Morts, pour qui le préſent & l'avenir ſont parfaitement ſemblables ; & ce Sage par conſéquent s'ennuieroit autant que je fais.

AN. Hélas! c'eſt une plaiſante condition que celle de l'homme, ſi elle eſt telle que vous le croyez. Il eſt né pour aſpirer à tout, & pour ne jouir de rien, pour marcher toujours, & pour n'arriver nulle part.



DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS.

DIALOGUE Ier.

HÉROSTRATE, DÉMÉTRIUS, DE PHALERE.

HÉROSTRATE.

TROIS cents ſoixante Statues élevées dans Athènes à votre honneur ! C'eſt beaucoup.

DÉMÉTRIUS. Je m'étois ſaiſi du Gouvernement; & après cela, il étoit aſſez aiſé d'obtenir du Peuple des Statues.

HÉ. Vous étiez bien content de vous être ainſi multiplié vous-même trois

cents ſoixante fois, & de ne rencontrer que vous dans toute une Ville?

DÉ. Je l'avoue ; mais, hélas ! cette joie ne fut pas de longue durée. La face des affaires changea. Du jour au lendemain, il ne reſta pas une ſeule de mes Statues : on les abattit ; on les briſa.

HÉ. Voilà un terrible revers ! Et qui fut celui qui fit cette belle expédition ?

DÉ. Ce fut Démétrius Poliorcete, fils d'Antigonus.

HÉ. Démétrius Poliorcete ! J'aurois bien voulu être en ſa place. Il y avoit beaucoup de plaiſir à abattre un ſi grand nombre de Statues faites pour un même homme.

DÉ. Un pareil ſouhait n'eſt digne que de celui qui a brûlé le Temple d'Ephèſe. Vous conſervez encore votre ancien caractère.

HÉ. On m'a bien reproché cet embraſement du Temple d'Ephèſe ; toute la Grèce en a fait beaucoup de bruit: mais en vérité cela eſt pitoyable; on ne juge guère ſainement des choſes.

DÉ. Je ſuis d'avis que vous vous plaigniez de l'injuſtice qu'on vous a faite de déteſter une ſi belle action, &

de la loi par laquelle les Ephéſiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Héroſtrate.

HÉ. Je n'ai pas du moins ſujet de me plaindre de l'effet de cette loi; car les Ephéſiens furent de bonnes gens, qui ne s'apperçurent pas que défendre de prononcer un nom, c'étoit l'immortaliſer. Mais leur loi même, ſur quoi étoit-elle fondée? J'avois une envie démeſurée de faire parler de moi, & je brûlai leur Temple. Ne devoient-ils pas ſe tenir bienheureux que mon ambition ne leur coûtât pas davantage? On ne les en pouvoit quitter à meilleur marché. Un autre auroit peut-être ruiné toute la Ville & tout leur Etat.

DÉ. On diroit, à vous entendre, que vous étiez en droit de ne rien épargner pour faire parler de vous, & que l'on doit compter pour des graces tous les maux que vous n'avez pas faits.

HÉ. Il eſt facile de vous prouver le droit que j'avois de brûler le Temple d'Ephèſe. Pourquoi l'avoit-on bâti avec tant d'art & de magnificence? Le deſſein de l'Architecte n'étoit-il pas de faire revivre ſon nom?

DÉ. Apparemment.

HÉ. Hé bien, ce fut pour faire vivre auſſi mon nom, que je brûlai ce Temple.

DÉ. Le beau raiſonnement ! Vous eſt-il permis de ruiner pour votre gloire les ouvrages d'un autre ?

HÉ. Oui ; la vanité qui avoit élevé ce Temple par les mains d'un autre, l'a pu ruiner par les miennes : elle a un droit légitime ſur tous les ouvrages des hommes ; elle les a faits, & elle les peut détruire. Les plus grands Etats même n'ont pas ſujet de ſe plaindre qu'elle les renverſe, quand elle y trouve ſon compte ; ils ne pourroient pas prouver une origine indépendante d'elle. Un Roi, qui, pour honorer les funérailles d'un cheval, feroit raſer la Ville de Bucephalie, lui feroit-il une injuſtice ? Je ne le crois pas : car on ne s'aviſa de bâtir cette Ville que pour aſſurer la mémoire de Bucephale, & par conſéquent, elle eſt affectée à l'honneur des chevaux.

DÉ. Selon vous, rien ne feroit en ſûreté. Je ne ſais ſi les hommes même y ſeroient.

HÉ. La vanité ſe joue de leurs vies,

ainſi que de tout le reſte. Un père laiſſe le plus d'enfans qu'il peut, afin de perpétuer ſon nom. Un Conquérant, afin de perpétuer le ſien, extermine le plus d'hommes qu'il lui eſt poſſible.

DÉ. Je ne m'étonne pas que vous employiez toutes ſortes de raiſons pour ſoutenir le parti des deſtructeurs : mais enfin, ſi c'eſt un moyen d'établir ſa gloire, que d'abattre les monumens de la gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

HÉ. Je ne ſais s'il eſt moins noble que les autres; mais je ſais qu'il eſt néceſſaire qu'il ſe trouve des gens qui le prennent.

DÉ. Néceſſaire !

HÉ. Aſſurément. La terre reſſemble à de grandes tablettes où chacun veut écrire ſon nom. Quand ces tablettes ſont pleines, il faut bien effacer les noms qui y ſont déja écrits, pour y en mettre de nouveaux. Que ſeroit-ce, ſi tous les monumens des anciens ſubſiſtoient ? les modernes n'auroient pas où placer les leurs. Pouviez-vous eſpérer que trois cents ſoixante Statues fuſſent long-temps ſur pied ? Ne voyez-vous pas bien que votre gloire tenoit trop de place ?

DÉ. Ce fut une plaiſante vengeance que celle que Démétrius Poliorcete exerça ſur mes Statues. Puiſqu'elles étoient une fois élevées dans toute la Ville d'Athènes, ne valoit-il pas autant les y laiſſer?

HÉ. Oui; mais avant qu'elles fuſſent élevées, ne valoit-il pas autant ne les point élever? Ce ſont les paſſions qui font & qui défont tout. Si la raiſon dominoit ſur la terre, il ne s'y paſſeroit rien. On dit que les Pilotes craignent au dernier point ces mers pacifiques où l'on ne peut naviger, & qu'ils veulent du vent, au haſard d'avoir des tempêtes. Les paſſions ſont chez les hommes des vents qui ſont néceſſaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils cauſent ſouvent des orages.



DIALOGUE II.

CALLIRHÉE, PAULINE.

PAULINE.

POUR moi, je tiens qu'une femme eſt en péril, dès qu'elle eſt aimée avec ardeur. De quoi un Amant paſſionné ne s'aviſe-t-il pas, pour arriver à ſes fins? J'avois long-temps réſiſté à Mundus, qui étoit un jeune Romain fort bien fait; mais enfin, il remporta la victoire par un ſtratagême. J'étois fort dévote au Dieu Anubis. Un jour une Prêtreſſe de ce Dieu me vint dire de ſa part qu'il étoit amoureux de moi, & qu'il me demandoit un rendez-vous dans ſon Temple. Maîtreſſe d'Anubis! figurez-vous quel honneur. Je ne manquai pas au rendez-vous; j'y fus reçue avec beaucoup de marques de tendreſſe: mais à vous dire la vérité, cet Anubis, c'étoit Mundus. Voyez ſi je pouvois m'en défendre. On dit bien que des femmes ſe ſont rendues à des Dieux déguiſés en hommes, & quelquefois

en bêtes ; à plus forte raiſon devra-t-on ſe rendre à des hommes déguiſés en Dieu.

CALLIRHÉE. En vérité, les hommes ſont bien remplis d'avarice. J'en parle par expérience, & il m'eſt arrivé preſque la même aventure qu'à vous. J'étois une fille de la Troade, & ſur le point de me marier ; j'allois, ſelon la coutume du pays, accompagnée d'un grand nombre de perſonnes, & fort parée, offrir ma virginité au Fleuve Scamandre. Après que je lui eus fait mon compliment, voici Scamandre qui ſort d'entre ſes roſeaux, & qui me prend au mot. Je me crus fort honorée, & peut-être n'y eut-il pas juſqu'à mon Fiancé qui ne le crût auſſi. Tout le monde ſe tint dans un ſilence reſpectueux. Mes Compagnes envioient ſecrettement ma félicité, & Scamandre ſe retira dans ſes roſeaux quand il voulut. Mais combien fus-je étonnée un jour que je rencontrai ce Scamandre qui ſe promenoit dans une petite Ville de la Troade, & que j'appris que c'étoit un Capitaine Athénien qui avoit ſa flotte ſur cette côte là !

PAU. Quoi, vous l'aviez donc pris pour le vrai Scamandre ?

CAL. Sans doute.

PAU. Et étoit-ce la mode en votre pays que le Fleuve acceptât les offres que les filles à marier venoient lui faire?

CAL. Non ; & peut-être s'il eût eu coutume de les accepter, on ne les lui eût pas faites. Il se contentoit des honnêtetés qu'on avoit pour lui, & n'en abusoit pas.

PAU. Vous deviez donc bien avoir le Scamandre pour suspect?

CAL. Pourquoi? Une jeune fille ne pouvoit-elle pas croire que toutes les autres n'avoient pas eu assez de beauté pour plaire au Dieu, ou qu'elles ne lui avoient fait que de fausses offres, auxquelles il n'avoit pas daigné répondre? Les femmes se flattent si aisément! Mais vous, qui ne voulez pas que j'aie été la dupe du Scamandre, vous l'avez bien été d'Anubis.

PAU. Non pas tout à-fait. Je me doutois un peu qu'Anubis pouvoit être un simple mortel.

CAL. Et vous l'allâtes trouver? cela n'est pas excusable.

PAU. Que voulez-vous? J'entendois dire à tous les Sages, que si l'on n'aidoit soi-même à se tromper, on ne goûteroit guère de plaisirs.

CAL. Bon, aider à ſe tromper! Ils ne l'entendoient pas apparemment dans ce ſens-là. Ils vouloient dire que les choſes du monde les plus agréables ſont dans le fond ſi minces, qu'elles ne toucheroient pas beaucoup, ſi l'on y faiſoit une réflexion un peu ſérieuſe. Les plaiſirs ne ſont pas faits pour être examinés à la rigueur, & on eſt tous les jours réduit à leur paſſer bien des choſes ſur leſquelles il ne ſeroit pas à propos de ſe rendre difficile. C'eſt-là ce que vos Sages. . . .

PAU. C'eſt auſſi ce que je veux dire. Si je me fuſſe rendue difficile avec Anubis, j'euſſe bien trouvé que ce n'étoit pas un Dieu; mais je lui paſſai ſa Divinité, ſans vouloir l'examiner trop curieuſement. Et où eſt l'Amant dont on ſouffriroit la tendreſſe, s'il falloit qu'il eſſuyât un examen de notre raiſon?

CAL. La mienne n'étoit pas ſi rigoureuſe. Il ſe pouvoit trouver tel Amant qu'elle eût conſenti que j'aimaſſe; & enfin il eſt plus aiſé de ſe croire aimée d'un homme ſincère & fidèle, que d'un Dieu.

PAU. De bonne foi, c'eſt preſque la même choſe. J'euſſe été auſſi tôt perſuadée de la fidélité & de la conſtance de Mundus, que de ſa Divinité.

CAL. Ah! il n'y a rien de plus oùtré que ce que vous dites. Si l'on croit que des Dieux aient aimé, du moins on ne peut pas croire que cela ſoit arrivé ſouvent; mais on a vu ſouvent des Amans fidèles qui n'ont point partagé leur cœur, & qui ont ſacrifié tout à leurs Maîtreſſes.

PAU. Si vous prenez pour de vraies marques de fidélité les ſoins, les empreſſemens, des ſacrifices, une préférence entière, j'avoue qu'il ſe trouvera aſſez d'Amans fidèles; mais ce n'eſt pas ainſi que je compte. J'ôte du nombre de ces Amans tous ceux dont la paſſion n'a pu être aſſez longue pour avoir le loiſir de s'éteindre d'elle-même, ou aſſez heureuſe pour en avoir ſujet. Il ne me reſte que ceux qui ont tenu bon contre le temps & contre les faveurs, & ils ſont à-peu-près en même quantité que les Dieux qui ont aimé des Mortelles.

CAL. Encore faut-il qu'il ſe trouve de la fidélité, même ſelon cette idée. Car, qu'on aille dire à une femme qu'on eſt un Dieu épris de ſon mérite, elle n'en croira rien; qu'on lui jure d'être fidèle, elle le croira. Pourquoi cette différence? C'eſt qu'il y a des exemples

de l'un, & qu'il n'y en a pas de l'autre.

PAU. Pour les exemples, je tiens la chose égale; mais ce qui fait qu'on ne donne pas dans l'erreur de prendre un homme pour un Dieu, c'est que cette erreur-là n'est pas soutenue par le cœur. On ne croit pas qu'un Amant soit une Divinité, parce qu'on ne le souhaite pas; mais on souhaite qu'il soit fidèle, & on croit qu'il l'est.

CAL. Vous vous moquez. Quoi! toutes les femmes prendroient leurs Amans pour des Dieux, si elles souhaitoient qu'ils le fussent?

PAU. Je n'en doute presque pas. Si cette erreur étoit nécessaire pour l'amour, la nature auroit disposé notre cœur à nous l'inspirer. Le cœur est la source de toutes les erreurs dont nous avons besoin; il ne nous refuse rien dans cette matière-là.



DIALOGUE III.

CANDAULE, GIGÉS.

CANDAULE.

PLUS j'y penſe, & plus je trouve qu'il n'étoit point néceſſaire que vous me fiſſiez mourir.

GIGÉS. Que pouvois-je faire ? Le lendemain que vous m'eûtes fait voir les beautés cachées de la Reine, elle m'envoya querir, me dit qu'elle s'étoit apperçue que vous m'aviez fait entrer le ſoir dans ſa chambre, & me fit, ſur l'offenſe qu'avoit reçue ſa pudeur, un très-beau diſcours, dont la concluſion étoit qu'il falloit me réſoudre à mourir, ou à vous tuer, & à l'épouſer en même temps; car, à ce qu'elle prétendoit, il étoit de ſon honneur, ou que je poſſédaſſe ce que j'avois vu, ou que je ne puſſe jamais me vanter de l'avoir vu. J'entendis bien ce que tout cela vouloit dire. L'outrage n'étoit pas ſi grand, que la Reine n'eût bien pu le diſſimuler; & ſon honneur pouvoit vous laiſſer vivre,

vre, ſi elle eût voulu : mais franchement elle étoit dégoûtée de vous, & elle fut ravie d'avoir un prétexte de gloire pour ſe défaire de ſon mari. Vous jugez bien que dans l'alternative qu'elle me propoſoit, je n'avois qu'un parti à prendre.

CAN. Je crains fort que vous n'euſſiez pris plus de goût pour elle, qu'elle n'avoit de dégoût pour moi. Ah! que j'eus tort de ne pas prévoir l'effet que ſa beauté feroit ſur vous, & de vous prendre pour un trop honnête homme!

GI. Reprochez-vous plutôt d'avoir été ſi ſenſible au plaiſir d'être le mari d'une femme bien faite, que vous ne pûtes vous en taire.

CAN. Je me reprocherois la choſe du monde la plus naturelle. On ne ſauroit cacher ſa joie dans un extrême bonheur.

GI. Cela ſeroit pardonnable, ſi c'étoit un bonheur d'amant; mais le vôtre étoit un bonheur de mari. On peut être indiſcret pour une maîtreſſe; mais pour une femme! Et que croiroit-on du mariage, ſi l'on en jugeoit par ce que vous fîtes? On s'imagineroit qu'il n'y a rien de plus délicieux:

CAN. Mais ſérieuſement, penſez-vous qu'on puiſſe être content d'un bonheur

qu'on possède sans témoins? Les plus braves veulent être regardés pour être braves, & les gens heureux veulent être aussi regardés pour être parfaitement heureux. Que sais-je même, s'ils ne se résoudroient pas à l'être moins, pour le paroître davantage ? Il est toujours sûr qu'on ne fait point de montre de sa félicité, sans faire aux autres une espèce d'insulte dont on se sent satisfait.

GI. Il seroit fort aisé, selon vous, de se venger de cette insulte. Il ne faudroit que fermer les yeux, & refuser aux gens ces regards, ou, si vous voulez, ces sentimens de jalousie qui font partie de leur bonheur.

CAN. J'en conviens. J'entendois l'autre jour conter à un Mort, qui avoit été Roi de Perse, qu'on le menoit captif & chargé de chaînes dans la Ville capitale d'un grand Empire. L'Empereur victorieux, environné de toute sa Cour, étoit assis sur un Trône magnifique & fort élevé; tout le Peuple remplissoit une grande place qu'on avoit ornée avec beaucoup de soin. Jamais spectacle ne fut plus pompeux. Quand ce Roi parut, après une longue marche de Prisonniers & de dépouilles, il s'arrêta vis-à-vis de l'Empereur, & s'é-

cria d'un air gai : *Sottiſe, ſottiſe, & toutes choſes ſottiſe.* Il diſoit que ces ſeuls mots avoient gâté à l'Empereur tout ſon triomphe ; & je le conçois ſi bien, que je crois que je n'euſſe pas voulu triompher à ce prix-là du plus cruel & du plus redoutable de mes ennemis.

GI. Vous n'euſſiez donc plus aimé la Reine, ſi je ne l'euſſe pas trouvée belle, & ſi en la voyant, je me fuſſe écrié : *Sottiſe, ſottiſe ?*

CAN. J'avoue que ma vanité de mari en eût été bleſſée. Jugez ſur ce pied-là combien l'amour d'une femme aimable doit flatter ſenſiblement, & combien la diſcrétion doit être une vertu difficile.

GI. Ecoutez : tout mort que je ſuis, je ne veux dire cela à un Mort qu'à l'oreille ; il n'y a pas tant de vanité à tirer de l'amour d'une Maîtreſſe. La Nature a ſi bien établi le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laiſſé beaucoup de choſes à faire au mérite. Il n'y a point de cœur à qui elle n'ait deſtiné quelqu'autre cœur ; elle n'a pas pris ſoin d'aſſortir toujours enſemble toutes les perſonnes dignes d'eſtime : cela eſt fort mêlé ; & l'expérience ne fait que trop voir que le choix d'une femme aimable ne prouve rien, ou preſque rien en faveur de ce-

lui ſur qui il tombe. Il me ſemble que ces raiſons-là devroient faire des Amans diſcrets.

CAN. Je vous déclare que les femmes ne voudroient point d'une indiſcrétion de cette eſpèce, qui ne ſeroit fondée que ſur ce qu'on ne ſe feroit pas un grand honneur de leur amour.

GI. Ne ſuffit-il pas de s'en faire un plaiſir extrême? La tendreſſe profitera de ce que j'ôterai à la vanité.

CAN. Non, elles n'accepteroient pas ce parti.

GI. Mais ſongez que l'honneur gâte tout cet amour, dès qu'il y entre. D'abord, c'eſt l'honneur des femmes qui eſt contraire aux intérêts des Amans; & puis, du débris de cet honneur-là, les Amans s'en compoſent un autre, qui eſt fort contraire aux intérêts des femmes. Voilà ce que c'eſt que d'avoir mis l'honneur d'une partie dont il ne devoit point être.



DIALOGUE IV.

HÉLÈNE, FULVIE.

HÉLÈNE.

IL faut que je ſache de vous, Fulvie, une choſe qu'Auguſte m'a dite depuis peu. Eſt-il vrai que vous conçûtes pour lui quelque inclination; mais que comme il n'y répondit pas, vous excitâtes votre mari Marc-Antoine à lui faire la guerre?

FULVIE. Rien n'eſt plus vrai, ma chère Hélène; car parmi nous autres Mortes, cet aveu ne tire pas à conſéquence. Marc-Antoine étoit fou de la Comédienne Cithéride, & j'euſſe bien voulu me venger de lui, en me faiſant aimer d'Auguſte; mais Auguſte étoit difficile en Maîtreſſe: il ne me trouva ni aſſez jeune, ni aſſez belle; & quoique je lui fiſſe entendre qu'il s'embarquoit dans la guerre civile, faute d'avoir quelques ſoins pour moi, il me fut impoſſible d'en tirer aucune complaiſance. Je vous dirai même, ſi vous voulez, des vers qu'il fit ſur ce ſujet, &

qui ne ſont pas trop à mon honneur: les voici.

Parce qu'Antoine eſt charmé de Glaphire
(c'eſt ainſi qu'il appelle Cithéride),
Fulvie à ſes beaux yeux me veut aſſujettir.
Antoine eſt infidèle. Hé bien donc, eſt-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?
Qui, moi, que je ſerve Fulvie?
Suffit-il qu'elle en ait envie?
A ce compte, on verroit ſe retirer vers moi
Mille épouſes mal ſatisfaites.
Aime-moi, me dit-elle, ou combattons: mais quoi?
Elle eſt bien laide! Allons, ſonnez, trompettes.

HÉ. Nous avons donc cauſé, vous & moi, les deux plus grandes guerres qui aient peut-être jamais été: vous celle d'Antoine & d'Auguſte, & moi celle de Troyes?

FUL. Mais il y a cette différence, que vous avez cauſé la guerre de Troyes par votre beauté, & moi celle d'Auguſte & d'Antoine par ma laideur.

HÉ. En récompenſe, vous ſavez un autre avantage ſur moi; c'eſt que votre guerre eſt beaucoup plus plaiſante que la mienne. Mon mari ſe venge de l'affront qu'on lui a fait en m'aimant, ce qui eſt aſſez naturel; & le vôtre vous venge de l'affront qu'on vous a fait en ne vous aimant pas, ce qui n'eſt pas trop ordinaire aux maris.

FUL. Oui; mais Antoine ne ſavoit pas qu'il faiſoit la guerre pour moi, & Ménelas ſavoit bien que c'étoit pour vous qu'il la faiſoit. C'eſt-là un point qu'on ne ſauroit lui pardonner; car au lieu que Ménelas, ſuivi de toute la Grèce, aſſiégea Troyes pendant dix ans, pour vous retirer d'entre les bras de Pâris, n'eſt-il pas vrai que ſi Pâris eût voulu abſolument vous rendre, Ménelas eût dû ſoutenir dans Sparte un ſiége de dix ans pour ne vous pas recevoir? De bonne foi, je trouve qu'ils avoient tous perdu l'eſprit, tant Grecs que Troyens. Les uns étoient fous de vous redemander, & les autres l'étoient encore plus de vous retenir. D'où vient que tant d'honnêtes gens ſe ſacrifioient aux plaiſirs d'un jeune homme, qui ne ſavoit ce qu'il faiſoit? Je ne pouvois m'empêcher de rire, en liſant cet endroit

d'Homère, où, après neuf ans de guerre, & un combat dans lequel on vient tout fraîchement de perdre beaucoup de monde, il s'assemble un Conseil devant le Palais de Priam. Là, Antenor est d'avis que l'on vous rende, & il n'y avoit pas, ce me semble, à balancer: on devoit seulement se repentir de s'être avisé un peu tard de cet expédient. Cependant Pâris témoigne que la proposition lui déplaît; & Priam, qui, à ce que dit Homère, est égal aux Dieux en sagesse, embarrassé de voir son Conseil qui se partage sur une affaire si difficile, & ne sachant quel parti prendre, ordonne que tout le monde aille souper.

HÉ. Du moins la guerre de Troyes avoit cela de bon, qu'on en découvroit aisément tout le ridicule; mais la guerre civile d'Auguste & d'Antoine ne paroissoit pas ce qu'elle étoit. Lorsqu'on voyoit tant d'Aigles Romaines en campagne, on n'avoit garde de s'imaginer que ce qui les animoit si cruellement les unes contre les autres, c'étoit le refus qu'Auguste vous avoit fait de ses bonnes graces.

FUL. Ainsi vont les choses parmi les hommes: on y voit de grands mouvemens; mais les ressorts en sont d'ordinaire

naire assez ridicules. Il est important, pour l'honneur des événemens les plus considérables, que les causes en soient cachées.

DIALOGUE V.

PARMENISQUE, THÉOCRITE DE CHIO.

THÉOCRITE.

Tout de bon, ne pouviez-vous plus rire, après que vous eûtes descendu dans l'Antre de Trophonius?

PARMENISQUE. Non. J'étois d'un sérieux extraordinaire.

THÉO. Si j'eusse su que l'Antre de Trophonius avoit cette vertu, j'eusse bien dû y faire un petit voyage. Je n'ai que trop ri pendant ma vie, & même elle eût été plus longue, si j'eusse moins ri. Une mauvaise raillerie m'a amené dans le lieu où nous sommes. Le Roi Antigonus étoit borgne. Je l'avois cruellement offensé; cependant il avoit promis de n'en avoir aucun ressentiment, pourvu que j'allasse me présenter devant lui. On m'y

conduiſoit preſque par force, & mes amis me diſoient pour m'encourager: *Allez, ne craignez rien ; votre vie eſt en ſûreté, dès que vous aurez paru aux yeux du Roi. Ah!* leur répondis-je, *ſi je ne puis obtenir ma grace, ſans paroître à ſes yeux, je ſuis perdu.* Antigonus, qui étoit diſpoſé à me pardonner un crime, ne me put pardonner cette plaiſanterie, & il m'en coûta la tête pour avoir raillé hors de propos.

PAR. Je ne ſais ſi je n'euſſe point voulu avoir votre talent de railler, même à ce prix-là.

THÉO. Et moi, combien voudrois-je préſentement avoir acheté votre ſérieux!

PAR. Ah! vous n'y ſongez pas. Je penſai mourir du ſérieux que vous ſouhaitez ſi fort : rien ne me divertiſſoit plus; je faiſois des efforts pour rire, & je n'en pouvois venir à bout. Je ne jouiſſois plus de tout ce qu'il y a de ridicule dans le monde; ce ridicule étoit devenu triſte pour moi. Enfin, déſeſpéré d'être ſi ſage, j'allai à Delphes, & je priai inſtamment le Dieu de m'enſeigner un moyen de rire. Il me renvoya en termes ambigus au pouvoir maternel. Je crus qu'il entendoit ma Patrie : j'y retourne; mais ma Patrie ne put vaincre

mon férieux. Je commençois à prendre mon parti, comme dans une maladie incurable, lorfque je fis par hafard un voyage à Délos : là, je contemplai avec furprife la magnificence des Temples d'Apollon, & la beauté de fes Statues. Il étoit par-tout en marbre ou en or, & de la main des meilleurs Ouvriers de la Grèce; mais quand je vins à une Latone de bois, qui étoit très-mal faite, & qui avoit tout l'air d'une vieille, je m'éclatai de rire, par la comparaifon des Statues du fils à celle de la mère. Je ne puis vous exprimer affez combien je fus étonné, content, charmé d'avoir ri. J'entendis alors le vrai fens de l'Oracle. Je ne préfentai point d'offrandes à tous ces Apollons d'or ou de marbre; la Latone de bois eut tous mes dons & tous mes vœux. Je lui fis je ne fais combien de facrifices, je l'enfumai toute d'encens, & j'euffe élevé un Temple *à Latone qui fait rire*, fi j'euffe été en état d'en faire la dépenfe.

THÉO. Il me femble qu'Apollon pouvoit vous rendre la faculté de rire, fans que ce fût aux dépens de fa mère : vous n'auriez vu que trop d'objets qui étoient

propres à faire le même effet que Latone.

PAR. Quand on eſt de mauvaiſe humeur, on trouve que les hommes ne valent pas la peine qu'on en rie; ils ſont faits pour être ridicules, & ils le ſont, cela n'eſt pas étonnant: mais une Déeſſe qui ſe met à l'être, l'eſt bien davantage. D'ailleurs, Apollon vouloit apparemment me faire voir que mon ſérieux étoit un mal qui ne pouvoit être guéri par tous les remèdes humains, & que j'étois réduit dans un état où j'avois beſoin du ſecours même des Dieux.

THÉO. Cette joie & cette gaieté que vous enviez, eſt encore un bien plus grand mal. Tout un Peuple en a autrefois été atteint, & en a extrêmement ſouffert.

PAR. Quoi! il s'eſt trouvé tout un Peuple trop diſpoſé à la gaieté & à la joie?

THÉO. Oui, c'étoient les Tirinthiens.

PAR. Les heureuſes gens!

THÉO. Point du tout. Comme ils ne pouvoient plus prendre leur ſérieux ſur rien, tout alloit en déſordre parmi eux. S'ils s'aſſembloient ſur la place, tous leurs entretiens rouloient ſur des

folies, au lieu de rouler ſur les affaires publiques ; s'ils recevoient des Ambaſſadeurs, ils les tournoient en ridicules ; s'ils tenoient le Conſeil de Ville, les avis des plus graves Sénateurs n'étoient que des bouffonneries ; & en toutes ſortes d'occaſions, une parole ou une action raiſonnable eût été un prodige chez les Tirinthiens. Ils ſe ſentirent enfin incommodés de cet eſprit de plaiſanterie, du moins autant que vous l'aviez été de votre triſteſſe ; & ils allèrent conſulter l'Oracle de Delples, auſſi-bien que vous, mais pour une fin bien différente, c'eſt-à-dire, pour lui demander les moyens de recouvrer un peu de ſérieux. L'Oracle répondit que s'ils vouloient ſacrifier un taureau à Neptune, ſans rire, il ſeroit déſormais en leur pouvoir d'être plus ſages. Un ſacrifice n'eſt pas une action ſi plaiſante d'elle-même ; cependant, pour la faire ſérieuſement, ils y apportèrent bien des préparatifs : ils réſolurent de n'y recevoir point de jeunes gens, mais ſeulement des vieillards, & non pas encore toutes ſortes de vieillards, mais ſeulement ceux qui avoient ou des maladies, ou beaucoup de dettes, ou des femmes bien incommodes. Quand toutes

ces perſonnes choiſies furent ſur le bord de la mer, pour immoler la victime, il fut beſoin, malgré les femmes, les dettes, les maladies & l'âge, qu'ils compoſaſſent leur air, baiſſaſſent les yeux à terre, & ſe mordiſſent les lèvres: mais par malheur, il ſe trouva là un enfant qui s'y étoit coulé; on voulut le chaſſer, ſelon l'ordre, & il cria: *Quoi, avez-vous peur que je n'avale votre taureau ?* Cette ſottiſe déconcerta toutes ces gravités contrefaites: on éclata de rire; le ſacrifice fut troublé, & la raiſon ne revint point aux Tirinthiens. Ils eurent grand tort, après que le taureau leur eut manqué, de ne pas ſonger à cet Antre de Trophonius, qui avoit la vertu de rendre les gens ſi ſérieux, & qui fit un effet ſi remarquable ſur vous.

PAR. A la vérité, je deſcendis dans l'Antre de Trophonius; mais l'Antre de Trophonius, qui m'attriſta ſi fort, n'eſt pas ce qu'on penſe.

THÉO. Et qu'eſt-ce donc?

PAR. Ce ſont les réflexions: j'en avois fait, & je ne riois plus. Si l'Oracle eût ordonné aux Tirinthiens d'en faire, ils étoient guéris de leur enjouement.

THÉO. J'avoue que je ne ſais pas trop ce que c'eſt que les réflexions; mais je

ne puis concevoir pourquoi elles ſeroient ſi chagrines. Ne ſauroit-on avoir des vues ſaines, qui ne ſoient en même temps triſtes ? N'y a-t-il que l'erreur qui ſoit gaie, & la raiſon n'eſt-elle faite que pour nous tuer ?

PAR. Apparemment, l'intention de la Nature n'a pas été qu'on penſât avec beaucoup de raffinement; car elle vend ces ſortes de penſées-là bien cher. Vous voulez faire des réflexions, nous dit-elle; prenez-y garde; je m'en vengerai, par la triſteſſe qu'elles vous cauſeront.

THÉO. Mais vous ne me dites point pourquoi la Nature ne veut pas qu'on pouſſe les réflexions juſqu'où elles peuvent aller ?

PAR. Elle a mis les hommes au monde pour y vivre; & vivre, c'eſt ne ſavoir ce que l'on fait la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe & de ce qui nous touche, nous arrachons à la Nature ſon ſecret : on devient trop ſage, & on ne veut plus agir; voilà ce que la Nature ne trouve pas bon.

THÉO. Mais la raiſon qui vous fait penſer mieux que les autres, ne laiſſe pas de vous condamner à agir comme eux.

PAR. Vous dites vrai. Il y a une raison qui nous met au-dessus de tout par les pensées ; il doit y en avoir ensuite une autre, qui nous ramène à tout par les actions : mais à ce compte-là même, ne vaut-il pas presque autant n'avoir point pensé ?

DIALOGUE VI.

BRUTUS, FAUSTINE.

BRUTUS.

QUOI ! se peut-il que vous ayez pris plaisir à faire mille infidélités à l'Empereur Marc-Aurèle, à un mari qui avoit toutes les complaisances imaginables pour vous, & qui étoit sans contredit le meilleur homme de tout l'Empire Romain ?

FAUSTINE. Et se peut-il que vous ayez assassiné Jules-César, qui étoit un Empereur si doux & si modéré ?

BRU. Je voulois épouvanter tous les Usurpateurs par l'exemple de César, que sa douceur & sa modération n'avoient pu mettre en sûreté.

FAU. Et si je vous disois que je voulois effrayer tellement tous les maris, que personne n'osât songer à l'être après l'exemple de Marc-Aurèle, dont la bonté avoit été si mal payée?

BRU. C'étoit-là un beau dessein! Il faut qu'il y ait des maris; car qui gouverneroit les femmes? Mais Rome n'avoit point besoin d'être gouvernée par César.

FAU. Qui vous l'a dit? Rome commençoit à avoir des fantaisies aussi déréglées & des humeurs aussi étranges que celles qu'on attribue à la plupart des femmes; elle ne pouvoit plus se passer de maître, mais elle ne se plaisoit pourtant pas à en avoir un. Les femmes sont justement du même caractère: on doit convenir aussi que les hommes sont trop jaloux de leur domination; ils l'exercent dans le mariage, c'est déja un grand article; mais ils voudroient même l'exercer en amour. Quand ils demandent qu'une Maîtresse leur soit fidelle, fidelle veut dire soumise. L'empire devroit être également partagé entre l'Amant & la Maîtresse; cependant il passe toujours de l'un ou de l'autre côté, & presque toujours du côté de l'Amant.

BRU. Vous voilà étrangement révoltée contre tous les hommes!

FAU. Je ſuis Romaine, & j'ai des ſentimens Romains ſur la liberté.

BRU. Je vous aſſure qu'à ce compte-là, tout l'Univers eſt plein de Romaines: mais avouez que les Romains tels que moi ſont un peu plus rares.

FAU. Tant mieux qu'ils ſoient ſi rares. Je ne crois pas qu'un honnête homme voulût faire ce que vous avez fait, & aſſaſſiner ſon bienfaiteur.

BRU. Je ne crois pas non plus qu'il y eût d'honnêtes femmes qui vouluſſent imiter votre conduite: pour la mienne, vous ne ſauriez diſconvenir qu'elle n'ait été aſſez ferme. Il a fallu bien du courage pour n'être pas touché par l'amitié que Céſar avoit pour moi.

FAU. Croyez-vous qu'il ait fallu moins de courage pour tenir bon contre la douceur & la patience de Marc-Aurèle? Il regardoit avec indifférence toutes les infidélités que je lui faiſois; il ne me vouloit pas faire l'honneur d'être jaloux; il m'ôtoit le plaiſir de le tromper. J'en étois en ſi grande colère, qu'il me prenoit quelquefois envie d'être femme de bien. Cependant, je me ſauvai toujours de cette foibleſſe; &, après ma

mort même, Marc-Aurèle ne m'a-t-il pas fait le déplaisir de me bâtir des Temples, de me donner des Prêtres, d'instituer en mon honneur des Fêtes Faustiniennes? Cela n'est-il pas capable de faire enrager? M'avoir fait une Apothéose magnifique? m'avoir érigée en Déesse?

Bru. J'avoue que je ne connois plus les femmes: voilà les plaintes du monde les plus bizarres.

Fau. N'eussiez-vous pas mieux aimé être obligé de conjurer contre Sylla que contre César? Sylla eût excité votre indignation & votre haine par son extrême cruauté. J'eusse bien mieux aimé aussi avoir à tromper un homme jaloux; ce même César, par exemple, de qui nous parlons. Il avoit une vanité insupportable; il vouloit avoir l'Empire de la terre tout entier, & sa femme toute entière; & parce qu'il vit que Clodius partageoit l'une avec lui, & Pompée l'autre, il ne put souffrir ni Pompée, ni Clodius. Que j'eusse été heureuse avec César!

Bru. Il n'y a qu'un moment que vous vouliez exterminer tous les maris, & à cette heure vous aimez mieux les plus méchans.

FAU. Je voudrois qu'il n'y en eût point, afin que les femmes fussent toujours libres ; mais s'il faut qu'il y en ait, les plus méchans sont ceux qui me plaisent davantage, par le plaisir que l'on a de reprendre sa liberté.

BRU. Je crois que pour les femmes de votre humeur, le meilleur est qu'il y ait des maris. Plus le sentiment de la liberté est vif, plus il y entre de malignité.





DIALOGUES

DES

MORTS ANCIENS,

AVEC

LES MODERNES.

DIALOGUE Ier.

SÉNÈQUE, SCARRON.

SÉNÈQUE.

Vous me comblez de joie, en m'apprenant que les Stoïciens ſubſiſtent encore, & que dans ces derniers temps, vous avez fait profeſſion de cette Secte.

SCARRON. J'ai été, ſans vanité, plus

Stoïcien que vous, plus que Chryſippe, & plus que Zénon votre Fondateur. Vous étiez tous en état de philoſopher à votre aiſe; vous, en votre particulier, vous aviez des richeſſes immenſes. Pour les autres, ou ils ne manquoient pas de bien, ou ils jouiſſoient d'une aſſez bonne ſanté, ou enfin ils avoient tous leurs membres : ils alloient, ils venoient à la manière ordinaire des hommes. Mais moi, j'étois dans une très-mauvaiſe fortune, tout contrefait, preſque ſans figure humaine, immobile, attaché à un lieu comme un tronc d'arbre, ſouffrant continuellement ; & j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtoient au corps, & ne pouvoient paſſer juſqu'à l'ame du Sage; le chagrin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chez moi par tous les chemins qu'il s'étoit faits.

SÉ. Je ſuis ravi de vous entendre parler ainſi. A votre langage ſeul, je vous reconnoîtrois pour un grand Stoïcien. Et n'étiez-vous pas l'admiration de votre ſiècle ?

SC. Oui, je l'étois. Je ne me contentois pas de ſouffrir mes maux avec patience, je leur inſultois par les railleries. La fermeté eût fait honneur à un

autre, mais j'allois juſqu'à la gaieté.

SÉ. O Sageſſe Stoïcienne, tu n'es donc pas une chimère, comme on ſe le perſuade ! Tu te trouves parmi les hommes, & voici un Sage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venez, que je vous préſente à Zénon & à nos autres Stoïciens; je veux qu'ils voient le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

SC. Vous m'obligerez beaucoup, de me faire connoître à des Morts ſi illuſtres.

SÉ. Comment vous nommerai-je à eux ?

SC. Scarron.

SÉ. Scarron ? Je connois ce nom-là. N'ai-je pas ouï parler de vous à pluſieurs Modernes qui ſont ici ?

SC. Cela ſe peut.

SÉ. N'avez-vous pas fait quantité de vers plaiſans, comiques ?

SC. Oui : j'ai même été l'inventeur d'un genre de Poëſie qu'on appelle le *Burleſque*. C'eſt tout ce qu'il y a de plus outré en fait de plaiſanteries.

SÉ. Mais vous n'étiez donc pas un Philoſophe ?

SC. Pourquoi non?

SÉ. Ce n'eſt pas l'occupation d'un Stoïcien, que de faire des Ouvrages de plaiſanterie, & de ſonger à faire rire.

SC. Oh! je vois bien que vous n'avez pas compris les perfections de la plaiſanterie. Toute ſageſſe y eſt renfermée. On peut tirer du ridicule de tout; j'en tirerois de vos Ouvrages même, ſi je voulois, & fort aiſément: mais tout ne produit pas du ſérieux, & je vous défie de tourner jamais mes Ouvrages de manière qu'ils en produiſent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine par-tout, & que les choſes du monde ne ſont pas faites pour être traitées ſérieuſement? J'ai mis en vers burleſques la divine Enéïde de votre Virgile; & l'on ne ſauroit mieux faire voir que le magnifique & le ridicule ſont ſi voiſins, qu'ils ſe touchent. Tout reſſemble à ces ouvrages de perſpective, où des figures diſperſées çà & là vous forment, par exemple, un Empereur, ſi vous le regardez d'un certain point; changez ce point de vue, ces mêmes figures vous repréſentent un Gueux.

SÉ. Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos vers badins fuſſent faits pour mener les gens à des réflexions ſi profondes. On vous eût reſ-

pecté

pecté plus qu'on n'a fait ; ſi l'on eût ſu combien vous étiez grand Philoſophe ; mais il n'étoit pas facile de le deviner, par les pièces qu'on dit que vous avez données au Public.

Sc. Si j'avois fait de gros volumes pour prouver que la pauvreté, les maladies, ne doivent donner aucune atteinte à la gaieté du Sage, n'euſſent-ils pas été dignes d'un Stoïcien ?

Sé. Cela eſt ſans difficulté.

Sc. Et j'ai fait je ne ſais combien d'Ouvrages, qui prouvent que malgré la pauvreté, malgré les maladies, j'avois cette gaieté : cela ne vaut-il pas mieux ? Vos Traités de Morale ne ſont que des ſpéculations ſur la ſageſſe ; mais mes vers en étoient une pratique continuelle.

Sé. Je ſuis certain que votre prétendue ſageſſe n'étoit pas un effet de votre raiſon, mais de votre tempérament.

Sc. Et c'eſt-là la meilleure eſpèce de ſageſſe qui ſoit au monde.

Sé. Bon ! Ce ſont de plaiſans Sages, que ceux qui le ſont par tempérament. S'ils ne ſont pas fous, doit-on leur en tenir compte ? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la Na-

ture; mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raiſon.

SC. On ne fait ordinairement guère de cas de ce que vous appellez un mérite; car ſi un homme a quelque vertu, & qu'on puiſſe démêler qu'elle ne lui ſoit pas naturelle, on ne la compte preſque pour rien. Il ſembleroit pourtant que parce qu'elle eſt acquiſe à force de ſoins, elle en devroit être plus eſtimée: n'importe; c'eſt un pur effet de la raiſon, on ne s'y fie pas.

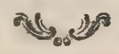
SÉ. On doit encore moins ſe fier à l'inégalité du tempérament de vos Sages: ils ne ſont Sages que ſelon qu'il plaît à leur ſang. Il faudroit ſavoir comment les parties intérieures de leur corps ſont diſpoſées, pour ſavoir juſqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne ſe laiſſer conduire qu'à la raiſon, & ſe rendre ſi indépendant de la Nature, qu'on ſoit en état de n'en craindre plus de ſurpriſes?

SC. Ce ſeroit le meilleur, ſi cela étoit poſſible: mais par malheur, la Nature garde toujours ſes droits; elle a ſes premiers mouvemens qu'on ne lui peut jamais ôter; ils ont ſouvent bien fait du chemin, avant que la raiſon en ſoit avertie; & quand elle s'eſt miſe enfin en

devoir d'agir, elle trouve déja bien du désordre : encore est-ce une grande question, que de savoir si elle pourra le réparer. En vérité, je ne m'étonne pas si l'on voit tant de gens qui ne se fient pas tout à-fait à la raison.

SÉ. Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les hommes, & de régler tout dans l'Univers.

SC. Cependant, elle n'est guère en état de faire valoir son autorité. J'ai ouï-dire que quelque cent ans après votre mort, un Philosophe Platonicien demanda à l'Empereur qui régnoit alors, une petite Ville de Calabre toute ruinée, pour la rebâtir, la policer selon les loix de la République de Platon, & l'appeller Platonopolis; mais l'Empereur la refusa au Philosophe, & ne se fia pas assez à la raison du divin Platon, pour lui donner le Gouvernement d'une Bicoque. Jugez par-là combien la raison a perdu de son crédit. Si elle étoit estimable le moins du monde, il n'y auroit que les hommes qui la pussent estimer, & les hommes ne l'estiment pas.



DIALOGUE II.

ARTÉMISE, RAIMOND LULLE.

ARTÉMISE.

CELA m'eſt tout-à-fait nouveau. Vous dites qu'il y a un ſecret pour changer les métaux en or, & que ce ſecret s'appelle la Pierre Philoſophale, ou le grand Œuvre?

R. LULLE. Oui, & je l'ai cherché long-temps.

AR. L'avez-vous trouvé?

R. LUL. Non; mais tout le monde l'a cru, & on le croit encore. La vérité eſt que ce ſecret-là n'eſt qu'une chimère.

AR. Pourquoi donc le cherchiez-vous?

R. LUL. Je n'en ai été déſabuſé qu'ici-bas.

AR. C'eſt, ce me ſemble, avoir attendu un peu tard.

R. LUL. Je vois bien que vous avez envie de me railler. Nous nous reſ-

ſemblons pourtant plus que vous ne croyez.

AR. Moi, je vous reſſemblerois ! Moi qui fus un modèle de fidélité conjugale, qui bus les cendres de mon mari, qui lui élevai un ſuperbe monument, admiré de tout l'Univers ! Comment pourrois je reſſembler à un homme qui a paſſé ſa vie à chercher le ſecret de changer les métaux en or ?

R. LUL. Oui, oui, je ſais bien ce que je dis. Après toutes les belles choſes dont vous venez de vous vanter, vous devîntes folle d'un jeune homme qui ne vous aimoit pas : vous lui ſacrifiâtes ce bâtiment magnifique, dont vous euſſiez pu tirer tant de gloire ; & les cendres de Mauſole que vous aviez avalées, ne furent pas un aſſez bon remède contre une nouvelle paſſion.

AR. Je ne vous croyois pas ſi bien inſtruit de mes affaires. Cet endroit de ma vie étoit aſſez inconnu, & je ne m'imaginois pas qu'il y eût bien des gens qui le ſuſſent.

R. LUL. Vous avouerez donc que nos deſtinées ont du rapport, en ce qu'on nous fait à tous deux un honneur que nous ne méritons pas ; à vous, de croire que vous aviez été toujours fi-

delle aux manes de votre mari, & à moi, de croire que j'étois venu à bout du grand Œuvre?

AR. Je l'avouerai très-volontiers. Le Public eſt fait pour être la dupe de beaucoup de choſes; il faut profiter des diſpoſitions où il eſt.

R. LUL. Mais n'y auroit-il plus rien qui nous fût commun à tous deux?

AR. Juſqu'à préſent, je me trouve fort bien de vous reſſembler. Dites.

R. LUL. N'avons-nous point tous deux cherché une choſe qui ne ſe peut trouver; vous, le ſecret d'être fidelle à votre mari, & moi, celui de changer les métaux en or? Je crois qu'il en eſt de la fidélité conjugale comme du grand Œuvre.

AR. Il y a des gens qui ont ſi mauvaiſe opinion des femmes, qu'ils diront peut-être que le grand Œuvre n'eſt pas aſſez impoſſible pour entrer dans cette comparaiſon.

R. LUL. Oh! je vous le garantis auſſi impoſſible qu'il faut.

AR. Mais d'où vient qu'on le cherche, & que vous-même, qui paroiſſez avoir été homme de bon ſens, vous avez donné dans cette rêverie?

R. LUL. Il eſt vrai qu'on ne peut trou-

ver la Pierre Philoſophale, mais il eſt bon qu'on la cherche: en la cherchant, on trouve de fort beaux ſecrets qu'on ne cherchoit pas.

AR. Ne vaudroit-il pas mieux chercher ces ſecrets qu'on peut trouver, que de ſonger à ceux qu'on ne trouvera jamais?

R. LUL. Toutes les Sciences ont leur chimère, après laquelle elles courent, ſans la pouvoir attraper; mais elles attrapent en chemin d'autres connoiſſances fort utiles. Si la Chymie a ſa Pierre Philoſophale, la Géométrie a ſa Quadrature du Cercle, l'Aſtronomie ſes Longitudes, les Mécaniques leur mouvement perpétuel; il eſt impoſſible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher. Je vous parle une Langue que vous n'entendez peut-être pas bien: mais vous entendrez bien du moins que la Morale a auſſi ſa chimère; c'eſt le déſintéreſſement, la parfaite amitié. On n'y parviendra jamais, mais il eſt bon que l'on prétende y parvenir: du moins en le prétendant, on parvient à beaucoup d'autres vertus, ou à des actions dignes de louange & d'eſtime.

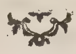
AR. Encore une fois, je ſerois d'avis qu'on laiſſât là toutes les chimères, &

qu'on ne s'attachât qu'à la recherche de ce qui eſt réel.

R. Lul. Pourrez-vous le croire! Il faut qu'en toutes choſes les hommes ſe propoſent un point de perfection au-delà même de leur portée. Ils ne ſe mettroient jamais en chemin, s'ils croyoient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement; il faut qu'ils aient devant les yeux un terme imaginaire qui les anime. Qui m'eût dit que la Chymie n'eût pas dû m'apprendre à faire de l'or, je l'euſſe négligée. Qui vous eût dit que l'extrême fidélité dont vous vous piquiez à l'égard de votre mari, n'étoit point naturelle, vous n'euſſiez pas pris la peine d'honorer la mémoire de Mauſole par un tombeau magnifique. On perdroit courage, ſi on n'étoit pas ſoutenu par des idées fauſſes.

Ar. Il n'eſt donc pas inutile que les hommes ſoient trompés?

R. Lul. Comment, inutile? Si par malheur la vérité ſe montroit telle qu'elle eſt, tout ſeroit perdu; mais il paroît bien qu'elle ſait de quelle importance il eſt qu'elle ſe tienne toujours aſſez bien cachée.



DIALOGUE

DIALOGUE III.

APICIUS, GALILÉE.

APICIUS.

AH ! que je ſuis fâché de n'être pas né dans votre ſiècle !

GALILÉE. Il me ſemble que de l'humeur dont vous étiez, vous deviez vous accommoder aſſez bien du ſiècle où vous vécûtes. Vous ne vouliez que manger délicieuſement, & vous vous trouvâtes au monde & dans Rome, juſtement lorſque Rome étoit maîtreſſe paiſible de l'Univers, qu'on y voyoit arriver de tous côtés les oiſeaux & les poiſſons les plus rares, & qu'enfin toute la terre ſembloit n'avoir été ſubjuguée par les Romains que pour contribuer à leur bonne chère.

API. Mais mon ſiècle étoit ignorant; & s'il y eût eu un homme comme vous, j'euſſe été le chercher au bout du monde. Les voyages ne me coûtoient rien. Savez-vous celui que je fis pour une certaine ſorte de poiſſon dont je mangeois

à Minturne dans la Campanie ? On me dit que ce poiſſon-là étoit bien plus gros en Afrique ; auſſi-tôt j'équipe un vaiſſeau, & fais voile en Afrique. La navigation fut difficile & dangereuſe. Quand nous approchâmes des côtes d'Afrique, je ne ſais combien de Barques de Pêcheurs vinrent au-devant de moi, car ils étoient déja avertis de mon voyage, & m'apportèrent de ces poiſſons qui en étoient le ſujet. Je ne les trouvai pas plus gros que ceux de Minturne; & dans le même moment, ſans être touché de la curioſité de voir un Pays que je n'avois jamais vu, ſans avoir égard aux prières de l'Equipage, qui vouloit ſe rafraîchir à terre, j'ordonnai aux Pilotes que l'on retournât en Italie. Vous pouvez croire que j'euſſe eſſuyé bien plus volontiers cette fatigue-là pour vous.

GA. Je ne puis deviner quel eût été votre deſſein. J'étois un pauvre Savant, accoutumé à une vie frugale, toujours attaché aux Etoiles, & fort peu habile en ragoûts.

API. Mais vous avez inventé les lunettes de longue vue; après vous, on a fait pour les oreilles ce que vous aviez fait pour les yeux, & j'entends dire qu'on a inventé des trompettes qui re-

doublent & groſſiſſent la voix. Enfin, vous avez perfectionné & vous avez appris aux autres à perfectionner les ſens. Je vous euſſe prié de travailler pour le ſens du goût, & d'imaginer quelque inſtrument qui augmentât le plaiſir de manger.

GA. Fort bien, comme ſi le goût n'avoit pas naturellement toute ſa perfection.

API. Pourquoi l'a-t-il plutôt que la vue?

GA. La vue eſt auſſi très-parfaite. Les hommes ont de fort bons yeux.

API. Et qui ſont donc les mauvais yeux auxquels vos lunettes peuvent ſervir?

GA. Ce ſont les yeux des Philoſophes. Ces gens-là, à qui il importe de ſavoir ſi le Soleil a des taches, ſi les Planètes tournent ſur leur centre, ſi la Voie de Lait eſt compoſée de petites Etoiles, n'ont pas les yeux aſſez bons pour découvrir ces objets auſſi clairement & auſſi diſtinctement qu'il faudroit: mais les autres hommes, à qui tout cela eſt indifférent, ont la vue admirable. Si vous ne voulez que jouir des choſes, rien ne vous manque pour en jouir,

mais tout vous manque pour les connoître. Les hommes n'ont besoin de rien, & les Philosophes ont besoin de tout. L'Art n'a point de nouveaux instrumens à donner aux uns, & jamais il n'en donnera assez aux autres.

API. Je consens que l'Art ne donne pas au commun des hommes de nouveaux instrumens pour mieux manger, mais je voudrois qu'il en donnât aux Philosophes, comme il leur donne des lunettes pour mieux voir ; & alors je les tiendrois bien payés des soins que la Philosophie leur coûte : car enfin, à quoi sert-elle, si elle ne fait des découvertes? & qu'a-t'on affaire de découvertes, si ce n'est sur les plaisirs?

GA. Il y a long-temps que l'on a fait cette plainte.

API. Mais puisque la raison fait quelquefois des acquisitions nouvelles, pourquoi les sens n'en feront-ils pas aussi? Il seroit bien plus important qu'ils en fissent.

GA. Ils en vaudroient beaucoup moins. Ils sont si parfaits, qu'ils ont trouvé d'abord tous les plaisirs qui les pouvoient flatter. Si la raison trouve de nouvelles connoissances, il faut l'en

plaindre ; c'eſt qu'elle étoit naturellement très-imparfaite.

Api. Et les Rois de Perſe, qui propoſoient de grandes récompenſes à ceux qui inventeroient de nouveaux plaiſirs, étoient-ils fous ?

Ga. Oui ; je ſuis aſſuré qu'ils ne ſe ſont pas ruinés à ces ſortes de récompenſes. Inventer de nouveaux plaiſirs ! Il eût fallu auparavant faire naître dans les hommes de nouveaux beſoins.

Api. Quoi ! chaque plaiſir ſeroit fondé ſur un beſoin ? J'aimerois autant abandonner l'un pour l'autre. La Nature ne nous auroit donc rien donné gratuitement ?

Ga. Ce n'eſt pas ma faute. Mais vous qui condamnez mon avis, vous avez plus d'intérêt qu'un autre qu'il ſoit vrai. S'il ſe trouvoit des plaiſirs nouveaux, vous conſoleriez-vous jamais de n'avoir pas été réſervé pour vivre dans les derniers temps où vous euſſiez profité des découvertes de tous les ſiècles ? Pour les connoiſſances nouvelles, je ſais que vous ne les envierez pas à ceux qui les auront.

Api. J'entre dans votre ſentiment ; il favoriſe mes inclinations plus que je ne croyois. Je vois que ce n'eſt pas un grand

avantage que les connoiſſances, puiſqu'elles ſont abandonnées à ceux qui veulent s'en ſaiſir, & que la Nature n'a pas pris la peine d'égaler ſur cela les hommes de tous les ſiècles; mais les plaiſirs ſont de plus grand prix. Il y auroit eu trop d'injuſtice à ſouffrir qu'un ſiècle en eût pu avoir plus qu'un autre, & par cette raiſon, le partage en a été égal.

DIALOGUE IV.

PLATON, MARGUERITE D'ECOSSE.

M. D'ECOSSE.

VENEZ à mon ſecours, divin Platon; venez prendre mon parti, je vous en conjure.

PLATON. De quoi s'agit-il?

M. D'E. Il s'agit d'un baiſer que je donnai avec aſſez d'ardeur à un ſavant homme * fort laid. J'ai beau dire encore

* *Alain Chartier.*

à préſent pour ma juſtification ce que je dis alors, que j'avois voulu baiſer cette bouche d'où étoient ſorties tant de belles paroles; il y a là je ne ſais combien d'Ombres qui ſe moquent de moi, & qui me ſoutiennent que de telles faveurs ne ſont que pour les bouches qui ſont belles, & non pour celles qui parlent bien, & que la ſcience ne doit point être payée en même monnoie que la beauté. Venez apprendre à ces Ombres, que ce qui eſt véritablement digne de cauſer des paſſions échappe à la vue, & qu'on peut être charmé du beau, même au travers de l'enveloppe d'un corps très-laid dont il ſera revêtu.

PLA. Pourquoi voulez-vous que j'aille débiter ces choſes-là ? Elles ne ſont pas vraies.

M. D'E. Vous les avez déja débitées mille & mille fois?

PLA. Oui, mais c'étoit pendant ma vie. J'étois Philoſophe, & je voulois parler d'amour; il n'eût pas été de la bienſéance de mon caractère que j'en euſſe parlé comme les Auteurs des Fables Miléſiennes *: je couvrois ces matières-là d'un galimathias philoſophique, comme

* *Romans de ce temps-là.*

d'un nuage, qui empêchoit que les yeux de tout le monde ne les reconnussent pour ce qu'elles étoient.

M. D'E. Je ne crois pas que vous songiez à ce que vous me dites. Il faut bien que vous ayez parlé d'un autre amour que de l'amour ordinaire, quand vous avez décrit si pompeusement ces voyages que les Ames aîlées font dans des chariots sur la dernière voûte des Cieux, où elles contemplent le beau dans son essence; leurs chûtes malheureuses d'un lieu si élevé jusques sur la terre, par la faute d'un de leurs chevaux qui est très-mal-aisé à mener; le froissement de leurs aîles; leur séjour dans le corps; ce qui leur arrive à la rencontre d'un beau visage qu'elles reconnoissent pour une copie de ce beau qu'elles ont vu dans le Ciel; leurs aîles qui se réchauffent, qui recommencent à pousser, & dont elles tâchent de se servir pour s'envoler vers ce qu'elles aiment; enfin, cette crainte, cette horreur, cette épouvante dont elles sont frappées à la vue de la beauté qu'elles savent qui est divine, cette sainte fureur qui les transporte, & cette envie qu'elles sentent de faire des sacrifices à l'objet de leur amour, comme on en fait aux Dieux.

PLA. Je vous assure que tout cela, bien entendu & fidellement traduit, veut seulement dire que les belles personnes sont propres à inspirer bien des transports.

M. D'E. Mais, selon vous, on ne s'arrête point à la beauté corporelle, qui ne fait que rappeller le souvenir d'une beauté infiniment plus charmante. Seroit-il possible que tous ces mouvemens si vifs que vous aviez dépeints, ne fussent causés que par de grands yeux, une petite bouche & un teint frais? Ah! donnez-leur pour objet la beauté de l'ame, si vous voulez les justifier, & vous justifier vous-même de les avoir dépeints.

PLA. Voulez-vous que je vous dise la vérité? La beauté de l'esprit donne de l'admiration, celle de l'ame donne de l'estime, & celle du corps de l'amour. L'estime & l'admiration sont assez tranquilles; il n'y a que l'amour qui soit impétueux.

M. D'E. Vous êtes devenu libertin depuis votre mort; car non seulement pendant votre vie, vous parliez un autre langage sur l'amour, mais vous mettiez en pratique les idées sublimes que vous en aviez conçues. N'avez vous pas été

amoureux d'Arquéanaſſe de Colophon, lorſqu'elle étoit vieille? Ne fites-vous pas ces Vers pour elle?

L'aimable Arquéanaſſe a mérité ma foi.
Elle a des rides; mais je voi
Une Troupe d'Amours ſe jouer dans ſes rides.
Vous qui pûtes la voir avant que ſes appas
Euſſent du cours des ans reçu ces petits vuides,
Ah! que ne ſouffrîtes-vous pas?

Aſſurément cette Troupe d'Amours qui ſe jouoient dans les rides d'Arquéanaſſe, c'étoient les agrémens de ſon eſprit que l'âge avoit perfectionné. Vous plaigniez ceux qui l'avoient vue jeune, parce que ſa beauté avoit fait des impreſſions trop ſenſibles ſur eux, & vous aimiez en elle le mérite qui ne pouvoit être détruit par les années.

PLA. Je vous ſuis trop obligé de ce que vous voulez bien interpréter ſi favorablement une petite Satyre que je fis contre Arquéanaſſe, qui croyoit me donner de l'amour à l'âge qu'elle avoit.

Mes paſſions n'étoient point ſi métaphyſiques que vous penſez, & je puis vous le prouver par d'autres vers que j'ai faits. Si j'étois encore vivant, je ferois la même cérémonie que je fais faire à mon Socrate, lorſqu'il va parler d'amour; je me couvrirois le viſage, & vous ne m'entendriez qu'au travers d'un voile : mais ici ces façons-là ne ſont pas néceſſaires. Voici mes vers.

Lorſqu'Agathis, par un baiſer de flame,
Conſent à me payer des maux que j'ai ſentis,
Sur mes lèvres ſoudain je ſens venir mon ame,
Qui veut paſſer ſur celles d'Agathis.

M. D'E. Eſt-ce Platon que j'entends?

PLA. Lui-même.

M. D'E. Quoi! Platon, avec ſes épaules quarrées, ſa figure ſérieuſe, & toute la Philoſophie qu'il avoit dans la tête, Platon a connu cette eſpèce de baiſer?

PLA. Oui.

M. D'E. Mais ſongez-vous bien que

le baiſer que je donnai à mon Savant, fut tout-à-fait philoſophique, & que celui que vous donnâtes à votre Maîtreſſe ne le fut point du tout; que je fis votre perſonnage, & que vous fites le mien.

PLA. J'en tombe d'accord; les Philoſophes ſont galans, tandis que ceux qui ſeroient nés pour être galans, s'amuſent à être Philoſophes. Nous laiſſons courir après les chimères de la Philoſophie les gens qui ne les connoiſſent pas, & nous nous rabattons ſur ce qu'il y a de réel.

M. D'E. Je vois que je m'étois très-mal adreſſée à l'Amant d'Agathis, pour la défenſe de mon baiſer. Si j'avois eu de l'amour pour ce Savant ſi laid, je trouverois encore bien moins mon compte avec vous. Cependant, l'eſprit peut cauſer des paſſions par lui-même, & bien en prend aux femmes : elles ſe ſauvent de ce côté-là, ſi elles ne ſont pas belles.

PLA. Je ne ſais ſi l'eſprit cauſe des paſſions; mais je ſais bien qu'il met le corps en état d'en faire naître ſans le ſecours de la beauté, & lui donne l'agrément qui lui man-

quoit : & ce qui en eſt une preuve, c'eſt qu'il faut que le corps ſoit de la partie, & fourniſſe toujours quelque choſe du ſien, c'eſt-à-dire, tout au moins de la jeuneſſe ; car s'il ne s'aide point du tout, l'eſprit lui eſt abſolument inutile.

M. D'E. Toujours de la matière dans l'amour !

PLA. Telle eſt ſa nature. Donnez-lui, ſi vous voulez, l'eſprit ſeul pour objet, vous n'y gagnerez rien ; vous ſerez étonnée qu'il rentrera auſſi-tôt dans la matière. Si vous n'aimiez que l'eſprit de votre Savant, pourquoi le baiſâtes-vous ? C'eſt que le corps eſt deſtiné à recueillir le profit des paſſions que l'eſprit même auroit inſpirées.



DIALOGUE V.

STRATON, RAPHAEL D'URBIN.

STRATON.

JE ne m'attendois pas que le conſeil que je donnai à mon Eſclave, dût produire des effets ſi heureux. Il me valut là-haut la vie & la Royauté tout enſemble ; & ici, il m'attire l'admiration de tous les Sages.

RAPHAEL D'UR. Et quel eſt ce conſeil ?

STRA. J'étois à Tyr. Tous les Eſclaves de cette Ville ſe révoltèrent, & égorgèrent leurs Maîtres: mais un Eſclave que j'avois, eut aſſez d'humanité pour épargner ma vie, & pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choiſir pour Roi celui d'entr'eux, qui, à un certain jour, apperceuroit le premier le lever du Soleil. Ils s'aſſemblèrent dans une Campagne. Toute cette multitude avoit les

yeux attachés ſur la partie orientale du Ciel, d'où le Soleil devoit ſortir : mon Eſclave ſeul que j'avois inſtruit de ce qu'il avoit à faire, regardoit vers l'Occident. Vous ne doutez pas que les autres ne le traitaſſent de fou. Cependant, en leur tournant le dos, il vit les premiers rayons du Soleil qui paroiſſoient ſur le haut d'une tour fort élevée, & ſes Compagnons en étoient encore à chercher vers l'Orient le corps même du Soleil. On admira la ſubtilité d'eſprit qu'il avoit eue : mais il avoua qu'il me la devoit, & que je vivois encore, & auſſi-tôt je fus élu Roi, comme un homme divin.

R. D'UR. Je vois bien que le conſeil que vous donnâtes à votre Eſclave, vous fut fort utile, mais je ne vois pas ce qu'il avoit d'admirable.

STRA. Ah ! tous les Philoſophes qui ſont ici vous répondront pour moi, que j'appris à mon Eſclave ce que tous les Sages doivent pratiquer; que pour trouver la vérité, il faut tourner le dos à la multitude, & que les opinions communes ſont la règle des opinions ſaines, pourvu qu'on les prenne à contre-ſens.

R. D'UR. Ces Philoſophes-là parlent

bien en Philoſophes. C'eſt leur métier de médire des opinions communes & des préjugés; cependant il n'y a rien de plus commode, ni de plus utile.

STRA. A la manière dont vous en parlez, on devine bien que vous ne vous êtes pas mal trouvé de les ſuivre.

R. D'UR. Je vous aſſure que ſi je me déclare pour les préjugés, c'eſt ſans intérêt; car au contraire, ils me donnèrent dans le monde un aſſez grand ridicule. On travailloit à Rome dans les ruines pour en retirer des Statues, & comme j'étois bon Sculpteur & bon Peintre, on m'avoit choiſi pour juger ſi elles étoient antiques. Michel-Ange, qui étoit mon Concurrent, fit ſecrettement une Statue de Bacchus parfaitement belle. Il lui rompit un doigt après l'avoir faite, & l'enfouit dans un lieu où il ſavoit qu'on devoit creuſer. Dès qu'on l'eut trouvée, je déclarai qu'elle étoit antique. Michel-Ange ſoutint que c'étoit une figure moderne. Je me fondois principalement ſur la beauté de la Statue, qui, dans les principes de l'Art, méritoit de venir d'une main Grecque; & à force d'être contredit, je pouſſai le Bacchus juſqu'au temps de Policlète ou de Phidias. A la fin, Mi-

chel-Ange montra le doigt rompu, ce qui étoit un raiſonnement ſans replique. On ſe moqua de ma préoccupation; mais ſans cette préoccupation, qu'euſſé-je fait? J'étois Juge, & cette qualité-là veut qu'on décide.

STRA. Vous euſſiez décidé ſelon la raiſon.

R. D'UR. Et la raiſon décide-t-elle? Je n'euſſe jamais ſu, en la conſultant, ſi la Statue étoit antique ou non; j'euſſe ſeulement ſu qu'elle étoit très-belle: mais le préjugé vient au ſecours, qui me dit qu'une belle Statue doit être antique: voilà une déciſion, & je juge.

STRA. Il ſe pourroit bien faire que la raiſon ne fourniroit pas des principes inconteſtables ſur des matières auſſi peu importantes que celles-là; mais ſur tout ce qui regarde la conduite des hommes, elle a des déciſions très-ſûres; le malheur eſt qu'on ne la conſulte pas.

R. D'UR. Conſultons-la ſur quelque point, pour voir ce qu'elle établira. Demandons-lui s'il faut qu'on pleure ou qu'on rie à la mort de ſes amis & de ſes parens. D'un côté, vous dira-t-elle, ils ſont perdus pour vous; pleurez. D'un autre côté, ils ſont délivrés des miſères de la vie; riez. Voilà des réponſes de la

raiſon; mais la Coutume du Pays nous détermine. Nous pleurons, ſi elle nous l'ordonne: & nous pleurons ſi bien, que nous ne concevons pas qu'on puiſſe rire ſur ce ſujet-là: ou nous en rions, & nous en rions ſi bien, que nous ne concevons pas qu'on puiſſe pleurer.

STRA. La raiſon n'eſt pas toujours ſi irréſolue. Elle laiſſe à faire au préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle faſſe elle-même; mais ſur combien de choſes très-conſidérables a-t-elle des idées nettes, d'où elle tire des conſéquences qui ne le ſont pas moins?

R. D'UR. Je ſuis fort trompé, ſi elles ne ſont en petit nombre, ces idées nettes.

STRA. Il n'importe; on ne doit ajouter qu'à elles une foi entière.

R. D'UR. Cela ne ſe peut, parce que la raiſon nous propoſe un trop petit nombre de maximes certaines, & que notre eſprit eſt fait pour en croire davantage. Ainſi, le ſurplus de ſon inclination à croire va au profit des préjugés, & les fauſſes opinions achèvent de la remplir.

STRA. Et quel beſoin de ſe jetter dans l'erreur? Ne peut-on pas dans les choſes douteuſes ſuſpendre ſon jugement?

La raiſon s'arrête, quand elle ne ſait quel chemin prendre.

R. D'UR. Vous dites vrai ; elle n'a point alors d'autre ſecret, pour ne point s'écarter, que de ne pas faire un ſeul pas : mais cette ſituation eſt un état violent pour l'eſprit humain ; il eſt en mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne ſait pas douter : on a beſoin de lumières pour y parvenir, & de force pour s'en tenir-là. D'ailleurs, le doute eſt ſans action, & il faut de l'action parmi les hommes.

STRA. Auſſi doit-on conſerver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme ; mais on doit ſe défaire des préjugés de l'eſprit, pour penſer en homme ſage.

R. D'UR. Il vaut mieux les conſerver tous. Vous ignorez apparemment les deux réponſes de ce vieillard Samnite, à qui ceux de ſa Nation envoyèrent demander ce qu'ils avoient à faire, quand ils eurent enfermé dans le Pas des Fourches Caudines toute l'Armée des Romains leurs ennemis mortels, & qu'ils furent en pouvoir d'ordonner ſouverainement de leur deſtinée. Le vieillard répondit que l'on paſſât au fil de l'épée tous les

Romains. Son avis parut trop dur & trop cruel, & les Samnites renvoyèrent vers lui pour lui en repréſenter les inconvéniens. Il répondit que l'on donnât la vie à tous les Romains, ſans conditions. On ne ſuivit ni l'un, ni l'autre conſeil, & on s'en trouva mal. Il en va de même des préjugés; il faut les conſerver tous, ou les exterminer tous abſolument. Autrement, ceux dont vous vous êtes défait vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous reſtent. Le malheur d'être trompé ſur bien des choſes, n'eſt pas récompenſé par le plaiſir de l'être ſans le ſavoir; & vous n'avez ni les lumières de la vérité, ni l'agrément de l'erreur.

STRA. S'il n'y a pas de moyen d'éviter l'alternative que vous propoſez, on ne doit pas balancer à prendre ſon parti. Il faut ſe défaire de tous ſes préjugés.

R. D'UR. Mais la raiſon chaſſera de notre eſprit toutes ſes anciennes opinions, & n'en mettra pas d'autres en la place. Elle y cauſera une eſpèce de vuide. Et qui peut le ſoutenir? Non, non, avec auſſi peu de raiſon qu'en ont les hommes, il leur faut autant de préjugés qu'ils ont accoutumé d'en avoir.

Les préjugés ſont le ſupplément de la raiſon. Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre.

DIALOGUE VI.

LUCRÈCE, BARBE PLOMBERGE.

B. PLOMBERGE.

VOUS ne voulez pas me croire; cependant il n'y a rien de plus vrai. L'Empereur Charles V eut avec la Princeſſe que je vous ai nommée, une intrigue à laquelle je ſervis de prétexte; mais la choſe alla plus loin. La Princeſſe me pria de vouloir bien auſſi être la mère d'un petit Prince qui vint au jour, & j'y conſentis pour lui faire plaiſir. Vous voilà bien étonnée! N'avez-vous pas ouï-dire que quelque mérite qu'ait une perſonne, il faut qu'elle ſe mette encore au-deſſus de ce mérite par le peu d'eſtime qu'elle en doit faire; que les gens d'eſprit, par exemple, doivent être en cette manière au-deſſus de leur

eſprit même? Pour moi, j'étois au deſſus de ma vertu; j'en avois plus que je ne me ſouciois d'en avoir.

LUCRÈCE. Bon! Vous badinez? on ne peut jamais en avoir trop.

B. PLOM. Sérieuſement, qui voudroit me renvoyer au monde, à condition que je ſerois une perſonne accomplie, je ne crois pas que j'acceptaſſe le parti: je ſais qu'étant ſi parfaite, je donnerois du chagrin à trop de gens; je demanderois toujours à avoir quelque défaut ou quelque foibleſſe pour la conſolation de ceux avec qui j'aurois à vivre.

LU. C'eſt-à-dire, qu'en faveur des femmes qui n'avoient pas tant de vertu, vous aviez un peu adouci la vôtre?

B. PLOM. J'en avois adouci les apparences, de peur qu'elles ne me regardaſſent comme leur accuſatrice auprès du Public, ſi elles m'euſſent cru beaucoup plus ſévère qu'elles.

LU. Elles vous étoient en vérité fort obligées, & ſur-tout la Princeſſe, qui étoit aſſez heureuſe d'avoir trouvé une mère pour ſes enfans. Et ne vous en donna-t-elle qu'un?

B. PLOM. Non.

LU. Je m'en étonne; elle devoit pro-

fiter davantage de la commodité qu'elle avoit, car vous ne vous embarrassiez point du tout de la réputation.

B. Plom. Je vais vous surprendre. Sachez que l'indifférencc que j'ai eue pour la réputation m'a réussi. La vérité s'est fait connoître, malgré tous mes soins; & on a démélé à la fin que le Prince qui passoit pour mon fils, ne l'étoit point. On m'a rendu plus de justice que je n'en demandois, & il me semble qu'on m'ait voulu récompenser par-là de ce que je n'avois point fait parade de ma vertu, & de ce que j'avois généreusement dispensé le Public de l'estime qu'il me devoit.

Lu. Voilà une belle espèce de générosité! Il ne faut point là dessus faire de grace au Public.

B. Plom. Vous le croyez? Il est bien bizarre; il tâche quelquefois à se révolter contre ceux qui prétendent lui imposer d'une manière trop impérieuse la nécessité de les estimer. Vous devriez savoir cela mieux que personne. Il y a eu des gens qui ont été en quelque sorte blessés de votre trop d'ardeur pour la gloire; ils ont fait ce qu'ils ont pu pour ne vous pas tenir autant de

compte de votre mort qu'elle le méritoit.

LU. Et quel moyen ont ils trouvé d'attaquer une action si héroïque?

B. PLOM. Que sais-je? Ils ont dit que vous vous étiez tuée un peu tard; que votre mort en eût valu mille fois davantage, si vous n'eussiez pas attendu les derniers efforts de Tarquin; mais qu'apparemment vous n'aviez pas voulu vous tuer à la légère, & sans bien savoir pourquoi. Enfin, il paroît qu'on ne vous a rendu justice qu'à regret, & à moi on me l'a rendue avec plaisir. Peut-être a-ce été parce que vous couriez trop après la gloire, & que moi je la laissois venir, sans souhaiter même qu'elle vînt.

LU. Ajoutez que vous faisiez tout ce qui vous étoit possible pour l'empêcher de venir.

B. PLOM. Mais n'est-ce rien que d'être modeste? Je l'étois assez pour vouloir bien que ma vertu fût inconnue. Vous au contraire, vous mîtes toute la vôtre en étalage & en pompe. Vous ne voulûtes même vous tuer que dans une assemblée de parents. La vertu n'est elle pas contente du témoignage qu'elle

qu'elle ſe rend à elle-même? N'eſt-il pas d'une grande ame de mépriſer cette chimère de gloire?

LU. Il s'en faut bien garder. Ce ſeroit une ſageſſe trop dangereuſe. Cette chimère-là eſt ce qu'il y a de plus puiſſant au monde; elle eſt l'ame de tout; on la préfère à tout; & voyez comme elle peuple les Champs Eliſées. La gloire nous amène ici plus de gens que la fièvre. Je ſuis du nombre de ceux qu'elle y a amenés; j'en puis parler.

B. PLOM. Vous étes donc bien priſe pour dupe, auſſi bien qu'eux, vous qui étes morte de cette maladie-là? Car du moment qu'on eſt ici-bas, toute la gloire imaginable ne fait aucun bien.

LU. C'eſt-là un des ſecrets du lieu où nous ſommes; il ne faut pas que les Vivans le ſachent.

B. PLOM. Quel mal y auroit-il qu'ils ſe déſiſſent d'une idée qui les trompe?

LU. On ne feroit plus d'actions héroïques.

B. PLOM. Pourquoi? On les feroit par la vue de ſon devoir. C'eſt une vue bien plus noble; elle n'eſt fondée que ſur la raiſon.

LU. Et c'eſt juſtement ce qui la rend trop foible. La gloire n'eſt fondée que

sur l'imagination, & elle est bien plus forte. La raison elle-même n'approuveroit pas que les hommes ne se conduisissent que par elle ; elle sait trop que le secours de l'imagination lui est nécessaire. Lorsque Curtius étoit sur le point de se sacrifier pour sa Patrie, & de sauter tout armé & à cheval dans ce gouffre qui s'étoit ouvert au milieu de Rome ; si on lui eût dit : *Il est de votre devoir de vous jetter dans cet abyme ; mais soyez sûr que personne ne parlera jamais de votre action :* de bonne foi, je crains bien que Curtius n'eût fait retourner son cheval en arrière. Pour moi, je ne réponds point que je me fusse tuée, si je n'eusse envisagé que mon devoir. Pourquoi me tuer ? J'eusse cru que mon devoir n'étoit point blessé par la violence qu'on m'avoit faite ; tout au plus j'eusse cru le satisfaire par des larmes : mais pour se faire un nom, il falloit se percer le sein, & je me le perçai.

B. PLOM. Vous dirai-je ce que j'en pense ? J'aimerois autant qu'on ne fît point de grandes actions, que de les faire par un principe aussi faux que celui de la gloire.

LU. Vous allez un peu trop vîte. Au fond tous les devoirs se trouvent rem-

plis, quoiqu'on ne les rempliſſe pas par la vue du devoir; toutes les grandes actions qui doivent être faites par les hommes ſe trouvent faites : enfin, l'ordre que la Nature a voulu établir dans l'Univers va toujours ſon train; ce qu'il y a à dire, c'eſt que ce que la Nature n'auroit pas obtenu de notre raiſon, elle l'obtient de notre folie.





DIALOGUES
DES
MORTS MODERNES.

DIALOGUE Ier.

SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.

SOLIMAN.

AH! pourquoi eſt-ce ici la première fois que je vous vois? Pourquoi ai-je perdu toute la peine que je pris pendant ma vie à vous faire chercher? J'euſſe eu dans mon Serrail la plus belle perſonne de l'Italie, & à préſent, je ne vois qu'une Ombre qui n'a point de traits, & qui reſſemble à toutes les autres.

J. DE GONZAGUE. Je ne puis trop vous remercier de l'amour que vous eûtes pour moi, ſur la réputation que j'avois d'être belle. Cela même redoubla beaucoup cette réputation, & je vous dois les plus agréables momens que j'aie paſſés. Sur-tout je me ſouviendrai toujours avec plaiſir de la nuit où le Pirate Barberouſſe, à qui vous aviez donné ordre de m'enlever, penſa me ſurprendre dans Cayette, & m'obligea de ſortir de la Ville dans un déſordre & avec une précipitation extrême.

SO. Par quelle raiſon preniez-vous la fuite, ſi vous étiez bien-aiſe qu'on vous cherchât de ma part?

J. DE GON. J'étois ravie qu'on me cherchât, & plus encore qu'on ne pût m'attraper. Rien ne me flattoit plus que de penſer que je manquois au bonheur de l'heureux Soliman, & qu'on me trouvoit à dire dans le Serrail, dans un lieu ſi rempli de belle perſonne; mais je n'en voulois pas davantage. Le Serrail n'eſt agréable que pour celles qui y ſont ſouhaitées, & non pour celles qu'on y enferme.

SO. Je vois bien ce qui vous faiſoit

peur; ce grand nombre de Rivales ne vous eût point accommodée. Peut-être auſſi craigniez-vous que parmi tant de femmes aimables, il n'y en eût beaucoup qui ne fiſſent que ſervir d'ornement au Serrail?

J. DE GON. Vous me donnez-là de jolis ſentimens.

SO. Qu'eſt-ce que le Serrail avoit donc de ſi terrible?

J. DE GON. J'y euſſe été bleſſée au dernier point de la vanité de vous autres Sultans, qui, pour faire montre de votre grandeur, y enfermez je ne ſais combien de belles perſonnes, dont la plupart vous ſont inutiles, & ne laiſſent pas d'être perdues pour le reſte de la terre; d'ailleurs, croyez vous que l'on s'accommode d'un Amant, dont les déclarations d'amour ſont des ordres indiſpenſables, & qui ne ſoupire que ſur le ton d'une autorité abſolue? Non, je n'étois point propre pour le Serrail: il n'étoit point beſoin que vous me fiſſiez chercher; je n'euſſe jamais fait votre bonheur.

SO. Comment en êtes-vous ſi ſûre?

J. DE GON. C'eſt que je ſais que vous n'euſſiez pas fait le mien.

SO. Je n'entends pas bien la conſé-

quence. Qu'importe que j'euſſe fait votre bonheur ou non ?

J. DE GON. Quoi ! vous concevez qu'on puiſſe être heureux en amour par une perſonne que l'on ne rend pas heureuſe ? qu'il y ait, pour ainſi dire, des plaiſirs ſolitaires qui n'aient pas beſoin de ſe communiquer, & qu'on en jouiſſe quand on ne les donne pas ? Ah ! ces ſentimens font horreur à des cœurs bien faits.

So. Je ſuis Turc ; il me ſeroit pardonnable de n'avoir pas toute la délicateſſe poſſible. Cependant, il me ſemble que je n'ai pas tant de tort. Ne venez-vous pas de condamner bien fortement la vanité?

J. DE GON. Oui.

So. Et n'eſt-ce pas un mouvement de vanité, que de vouloir faire le bonheur des autres ? N'eſt-ce pas une fierté inſupportable de ne conſentir que vous me rendiez heureux, qu'à condition que je vous rendrai heureuſe auſſi ? Un Sultan eſt plus modeſte ; il reçoit du plaiſir de beaucoup de femmes très aimables, à qui il ne ſe pique point d'en donner. Ne riez point de ce raiſonnement ; il eſt plus ſolide qu'il ne vous paroît. Songez-y ;

étudiez le cœur humain, & vous trouverez que cette delicatesse que vous estimez tant, n'est qu'une espèce de rétribution orgueilleuse : on ne veut rien devoir.

J. DE GON. Hé bien donc, je conviens que la vanité est nécessaire.

So. Vous la blâmiez tant tout-à-l'heure ?

J. DE GON. Oui, celle dont je parlois ; mais j'approuve fort celle-ci. Avez-vous de la peine à concevoir que les bonnes qualités d'un homme tiennent à d'autres qui sont mauvaises, & qu'il seroit dangereux de le guérir de ses défauts ?

So. Mais on ne sait à quoi s'en tenir. Que faut-il donc penser de la vanité?

J. DE GON. A un certain point, c'est vice ; un peu en-deçà, c'est vertu.



DIALOGUE II.

PARACELSE, MOLIÈRE.

MOLIÈRE.

N'Y eût-il que votre nom, je ſerois charmé de vous, Paracelſe! On croiroit que vous ſeriez quelque Grec ou quelque Latin, & on ne s'aviſeroit jamais de penſer que Paracelſe étoit un Philoſophe Suiſſe.

PARACELSE. J'ai rendu ce nom auſſi illuſtre qu'il eſt beau. Mes Ouvrages ſont d'un grand ſecours à tous ceux qui veulent entrer dans les ſecrets de la Nature, & ſur-tout à ceux qui s'élèvent juſqu'à la connoiſſance des Génies & des Habitans Elémentaires.

MO. Je conçois aiſément que ce ſont-là les vraies Sciences. Connoître les hommes que l'on voit tous les jours, ce n'eſt rien; mais connoître les Génies que l'on ne voit point, c'eſt toute autre choſe,

PA. Sans doute. J'ai enſeigné fort exactement quelle eſt leur nature, quels

font leurs emplois, leurs inclinations, leurs différens ordres, quel pouvoir ils ont dans l'Univers.

Mo. Que vous étiez heureux d'avoir toutes ces lumières! Car à plus forte raison vous saviez parfaitement tout ce qui regarde l'homme ; & cependant beaucoup de personnes n'ont pu seulement aller jusques-là.

Pa. Oh! il n'y a si petit Philosophe qui n'y soit parvenu.

Mo. Je le crois. Vous n'aviez donc plus rien qui vous embarrassât sur la nature de l'ame humaine, sur ses fonctions, sur son union avec le corps?

Pa. Franchement, il ne se peut pas qu'il ne reste toujours quelques difficultés sur ces matières; mais enfin on en sait autant que la Philosophie en peut apprendre.

Mo. Et vous n'en saviez pas davantage?

Pa. Non. N'est ce pas bien assez?

Mo. Assez? Ce n'est rien du tout. Et vous sautiez ainsi pardessus les hommes que vous ne connoissiez pas, pour aller aux Génies?

Pa. Les Génies ont quelque chose qui pique bien plus la curiosité naturelle.

Mo. Oui : mais il n'eſt pardonnable de ſonger à eux, qu'après qu'on n'a plus rien à connoître dans les hommes. On diroit que l'eſprit humain a tout épuiſé, quand on voit qu'il ſe forme des objets de ſciences qui n'ont peut-être aucune réalité, & dont il s'embarraſſe à plaiſir. Cependant il eſt ſûr que des objets très-réels lui donneroient, s'il vouloit, aſſez d'occupation.

Pa. L'eſprit néglige naturellement les Sciences trop ſimples, & court après celles qui ſont myſtérieuſes. Il n'y a que celles-là ſur leſquelles il puiſſe exercer toute ſon activité.

Mo. Tant pis pour l'eſprit ; ce que vous dites eſt tout-à-fait à ſa honte. La vérité ſe préſente à lui ; mais parce qu'elle eſt ſimple, il ne la reconnoît point, & il prend des myſtères ridicules pour elle, ſeulement parce que ce ſont des myſtères. Je ſuis perſuadé que ſi la plupart des gens voyoient l'ordre de l'univers tel qu'il eſt, comme ils n'y remarqueroient ni vertus des nombres, ni propriétés des Planètes, ni fatalités attachées à de certains temps ou à de certaines révolutions, ils ne

pourroient pas s'empêcher de dire sur cet ordre admirable : *Quoi ! n'est-ce que cela ?*

PA. Vous traitez de ridicules des mystères où vous n'avez su pénétrer, & qui en effet sont réservés aux grands hommes.

MO. J'estime bien plus ceux qui ne comprennent point ces mystères là, que ceux qui les comprennent ; mais malheureusement la Nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

PA. Mais vous qui décidez avec tant d'autorité, quel métier avez-vous donc fait pendant votre vie ?

MO. Un métier bien différent du vôtre. Vous avez étudié les vertus des Génies, & moi, j'ai étudié les sottises des hommes.

PA. Voilà une belle étude ! Ne sait-on pas bien que les hommes sont sujets à faire assez de sottises ?

MO. On le sait en gros & confusément ; mais il en faut venir aux détails, & alors on est surpris de l'étendue de cette science.

PA. Et à la fin, quel usage en faisiez-vous ?

MO. J'assemblois dans un certain lieu

le plus grand nombre de gens que je pouvois, & là je leur faisois voir qu'ils étoient tous des sots.

PA. Il falloit de terribles discours pour leur persuader une pareille vérité!

MO. Rien n'est plus facile. On leur prouve leurs sottises, sans employer de grands tours d'éloquence, ni des raisonnemens bien médités. Ce qu'ils font est si ridicule, qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux, & vous les voyez aussi-tôt crever de rire.

PA. Je vous entends, vous étiez Comédien. Pour moi, je ne conçois pas le plaisir qu'on prend à la Comédie. On y va rire des mœurs qu'elle représente; & que ne rit on des mœurs mêmes?

MO. Pour rire des choses du monde, il faut en quelque façon en être dehors, & la Comédie vous en tire: elle vous donne tout en spectacle, comme si vous n'y aviez point de part.

PA. Mais on rentre aussi-tôt dans ce tout dont on s'étoit moqué, & on recommence à en faire partie?

MO. N'en doutez pas; l'autre jour, en me divertissant, je fis ici une fable sur ce sujet. Un jeune oison voloit avec la mauvaise grace qu'ont tous ceux de

ſon eſpèce, quand ils volent; & pendant ce vol d'un moment, qui ne l'élevoit qu'à un pied de terre, il inſultoit au reſte de la baſſe-cour. *Malheureux Animaux*, diſoit-il, *je vous vois au-deſſous de moi, & vous ne ſavez pas fendre ainſi les airs.* La moquerie fut courte, l'oiſon retomba dans le même temps.

PA. A quoi donc ſervent les réflexions que la Comédie fait faire, puiſqu'elles reſſemblent au vol de cet oiſon, & qu'au même inſtant on retombe dans les ſottiſes communes?

MO. C'eſt beaucoup que de s'être moqué de ſoi; la Nature nous y a donné une merveilleuſe facilité pour nous empêcher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que dans le temps qu'une partie de nous fait quelque choſe avec ardeur & avec empreſſement, une autre partie s'en moque? Et s'il en étoit beſoin même, on trouveroit encore une troiſième partie qui ſe moqueroit des deux premières enſemble. Ne diroit-on pas que l'homme ſoit fait de pieces rapportées?

PA. Je ne vois pas qu'il y ait matière ſur tout cela d'exercer beaucoup ſon eſprit. Quelques légères réflexions, quelques plaiſanteries ſouvent mal fon-

dées, ne méritent pas une grande eſtime: mais quels efforts de méditation ne faudroit-il pas faire pour traiter des ſujets plus relevés?

Mo. Vous revenez à vos Génies, & moi, je ne reconnois que mes Sots. Cependant, quoique je n'aie jamais travaillé que ſur ces ſujets ſi expoſés aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes Comédies vivront plus que vos ſublimes Ouvrages. Tout eſt ſujet aux changemens de la mode; les productions de l'eſprit ne ſont pas au-deſſus de la deſtinée des habits. J'ai vu je ne ſais combien de Livres & de genres d'écrire enterrés avec leurs Auteurs, ainſi que chez de certains Peuples on enterre avec les Morts les choſes qui leur ont été les plus précieuſes pendant leur vie. Je connois parfaitement quelles peuvent être les révolutions de l'Empire des Lettres; & avec tout cela, je garantis la durée de mes Pièces. J'en ſais bien la raiſon. Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des Sots.



DIALOGUE III.

MARIE STUART, DAVID RICCIO.

D. RICCIO.

NON, je ne me consolerai jamais de ma mort.

M. STUART. Il me semble cependant qu'elle fut assez belle pour un Musicien. Il fallut que les principaux Seigneurs de la Cour d'Ecosse, & le Roi mon mari lui-même conspirassent contre toi; & l'on n'a jamais pris plus de mesures, ni fait plus de façon pour faire mourir aucun Prince.

D. RIC. Une mort si magnifique n'étoit point faite pour un misérable Joueur de luth, que la pauvreté avoit envoyé d'Italie en Ecosse. Il eût mieux valu que vous m'eussiez laissé passer doucement mes jours à votre Musique, que de m'élever dans un rang de Ministre d'Etat, qui a sans doute abrégé ma vie.

M. STUART. Je n'eusse jamais cru

te trouver si peu sensible aux graces que je t'ai faites. Etoit-ce une légère distinction, que de te recevoir tous les jours seul à ma table? Crois-moi, Riccio, une faveur de cette nature ne faisoit point de tort à ta réputation.

D. Ric. Elle ne me fit point d'autre tort, sinon qu'il fallut mourir pour l'avoir reçue trop souvent. Hélas! je dînois tête à tête avec vous, comme à l'ordinaire, lorsque je vis entrer le Roi, accompagné de celui qui avoit été choisi pour être un de mes meurtriers, parce que c'étoit le plus affreux Ecossois qui ait jamais été, & qu'une longue fièvre quarte dont il relevoit, l'avoit encore rendu plus effroyable. Je ne sais s'il me donna quelques coups; mais autant qu'il m'en souvient, je mourus de la seule frayeur que sa vue me fit.

M. Stuart. J'ai rendu tant d'honneur à ta mémoire, que je t'ai fait mettre dans le tombeau des Rois d'Ecosse.

D. Ric. Je suis dans le tombeau des Rois d'Ecosse?

M. Stuart. Il n'est rien de plus vrai.

D. Ric. J'ai si peu senti le bien que cela m'a fait, que vous m'en apprenez maintenant la première nouvelle. O mon luth! faut il que je t'aie quitté,

pour m'amuser à gouverner un Royaume?

M. STUART. Tu te plains? Songe que ma mort a été mille fois plus malheureuse que la tienne.

D. RIC. Oh! vous étiez née dans une condition sujette à de grands revers; mais moi, j'étois né pour mourir dans mon lit. La Nature m'avoit mis dans la meilleure situation du monde pour cela : point de bien, beaucoup d'obscurité, un peu de voix seulement, & de génie pour jouer du luth.

M. STUART. Ton luth te tient toujours au cœur. Hé bien, tu as eu un méchant moment; mais combien as-tu eu auparavant de journées agréables? Qu'eusses-tu fait, si tu n'eusses jamais été que Musicien? Tu te serois bien ennuyé dans une fortune si médiocre.

D. RIC. J'eusse cherché mon bonheur dans moi-même.

M. STUART. Va, tu es un fou. Tu t'es gâté depuis ta mort par des réflexions oisives, ou par le commerce que tu as eu avec les Philosophes qui sont ici. C'est bien aux hommes à avoir leur bonheur dans eux-mêmes!

D. RIC. Il ne leur manque que d'en être persuadés. Un Poëte de mon Pays a décrit un Château enchanté, où des

Amans & des Amantes ſe cherchent ſans ceſſe avec beaucoup d'empreſſement & d'inquiétude, ſe rencontrent à chaque moment, & ne ſe reconnoiſſent jamais. Il y a un charme de la même nature ſur le bonheur des hommes : il eſt dans leurs propres penſées, mais ils n'en ſavent rien; il ſe préſente mille fois à eux, & ils le vont chercher bien loin.

M. STUART. Laiſſe-là le jargon & les chimères des Philoſophes. Lorſque rien ne contribue à nous rendre heureux, ſommes-nous d'humeur à prendre la peine de l'être par notre raiſon?

D. RIC. Le bonheur mériteroit pourtant bien qu'on prît cette peine-là.

M. STUART. On la prendroit inutilement; il ne ſauroit s'accorder avec elle : on ceſſe d'être heureux, ſi-tôt que l'on ſent l'effort que l'on fait pour l'être. Si quelqu'un ſentoit les parties de ſon corps travailler pour s'entretenir dans une bonne diſpoſition, croiriez-vous qu'il ſe portât bien? Moi, je tiendrois qu'il ſeroit malade. Le bonheur eſt comme la ſanté : il faut qu'il ſoit dans les hommes, ſans qu'ils l'y mettent; & s'il y a un bonheur que la raiſon produiſe, il reſſemble à ces ſantés qui ne ſe ſoutiennent qu'à force de remèdes,

& qui ſont toujours très-foibles & très-incertaines.

DIALOGUE IV.

LE TROISIÈME FAUX DÉMÉTRIUS, DESCARTES.

DESCARTES.

JE dois connoître les Pays du Nord preſque auſſi bien que vous. J'ai paſſé une bonne partie de ma vie à philoſopher en Hollande ; & enfin, j'ai été mourir en Suède, Philoſophe plus que jamais.

LE FAUX DÉ. Je vois, par le plan que vous me faites de votre vie, qu'elle a été bien douce ; elle n'a été occupée que par la Philoſophie ; il s'en faut bien que je n'aie vécu ſi tranquillement.

DES. Ça été votre faute. De quoi vous aviſiez-vous de vouloir vous faire Grand Duc de Moſcovie, & de vous ſervir dans ce deſſein des moyens dont vous vous ſervîtes ? Vous entreprîtes de vous faire paſſer pour le Prince Démétrius, à

qui le Trône appartenoit, & vous aviez déja devant les yeux l'exemple de deux faux Démétrius, qui, ayant pris ce nom l'un après l'autre, avoient été reconnus pour ce qu'ils étoient, & avoient péri malheureusement. Vous deviez bien vous donner la peine d'imaginer quelque tromperie plus nouvelle; il n'y avoit plus d'apparence que celle-là, qui étoit déja usée, dût réussir.

LE FAUX DÉ. Entre nous, les Moscovites ne sont pas des Peuples bien raffinés. C'est leur folie que de prétendre ressembler aux anciens Grecs; mais Dieu sait sur quoi cela est fondé.

DES. Encore n'étoient-ils pas si sots, qu'ils pussent se laisser duper par trois faux Démétrius de suite. Je suis assuré que quand vous commençâtes à vouloir passer pour Prince, ils disoient presque tous d'un air de dédain: *Quoi! est-il encore question de voir des Démétrius?*

LE FAUX DÉ. Je ne laissai pourtant pas de me faire un parti considérable. Le nom de Démétrius étoit aimé: on couroit toujours après ce nom. Vous savez ce que c'est que le Peuple.

DES. Et le mauvais succès qu'avoient eu les deux autres Démétrius, ne vous faisoit-il point de peur?

LE FAUZ DÉ. Au contraire, il m'encourageoit. Ne devoit-on pas croire qu'il falloit être le vrai Démétrius, pour oser paroître après ce qui étoit arrivé aux deux autres? C'étoit encore assez de hardiesse, quelque vrai Démétrius qu'on fût.

DES. Mais quand vous eussiez été le premier qui eussiez pris ce nom, comment aviez-vous le front de le prendre, sans être assuré de le pouvoir soutenir par des preuves très-vraisemblables?

LE FAUX DÉ. Mais vous qui me faites tant de questions, & qui êtes si difficile à contenter, comment osiez-vous vous ériger en Chef d'une Philosophie nouvelle, où toutes les vérités inconnues jusqu'alors, devoient être renfermées?

DES. J'avois trouvé beaucoup de choses assez apparentes pour me pouvoir flatter qu'elles étoient vraies, & assez nouvelles pour pouvoir faire une secte à part.

LE FAUX DÉ. Et n'étiez-vous point effrayé par l'exemple de tant de Philosophes, qui, avec des opinions aussi bien fondées que les vôtres, n'avoient pas laissé d'être reconnus à la fin pour

de mauvais Philoſophes? On vous en nommeroit un nombre prodigieux, & vous ne me ſauriez nommer que deux faux Démétrius qui avoient été avant moi. Je n'étois que le troiſième dans mon eſpèce, qui eût entrepris de tromper les Moſcovites; mais vous n'étiez pas le millième dans la vôtre, qui euſſiez entrepris d'en faire accroire à tous les hommes.

DES. Vous ſaviez bien que vous n'étiez pas le Prince Démétrius; mais moi je n'ai publié que ce que j'ai cru vrai, & je ne l'ai pas cru ſans apparence. Je ne ſuis revenu de ma Philoſophie que depuis que je ſuis ici.

LE FAUX DÉ. Il n'importe; votre bonne foi n'empêchoit pas que vous n'euſſiez beſoin de hardieſſe, pour aſſurer hautement que vous aviez enfin découvert la vérité. On a déja été trompé par tant d'autres qui l'aſſuroient auſſi, que quand il ſe préſente de nouveaux Philoſophes, je m'étonne que tout le monde ne diſe d'une voix: *Quoi! eſt il encore queſtion de Philoſophes & de Philoſophie?*

DES. On a quelque raiſon d'être toujours trompé par les promeſſes des Philoſophes. Il ſe découvre de temps en

temps quelques petites vérités peu importantes, mais qui amusent. Pour ce qui regarde le fond de la Philosophie, j'avoue que cela n'avance guère. Je crois aussi que l'on trouve quelquefois la vérité sur des articles considérables : mais le malheur est qu'on ne sait pas qu'on l'ait trouvée ; car la Philosophie (je crois qu'un Mort peut dire tout ce qu'il veut) ressemble à un certain jeu à quoi jouent les enfans, où l'un d'entr'eux, qui a les yeux bandés, court après les autres. S'il en attrape quelqu'un, il est obligé de le nommer ; s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche la prise & recommence à courir. Il en va de même de la vérité. Il n'est pas que nous autres Philosophes, quoique nous ayions les yeux bandés, nous ne l'attrapions quelquefois ; mais quoi ! nous ne lui pouvons pas soutenir que c'est elle que nous avons attrapée, & dès ce moment-là elle nous échappe.

LE FAUX DÉ. Il n'est que trop visible qu'elle n'est point faite pour nous. Aussi vous verrez qu'à la fin on ne songera plus à la trouver ; on perdra courage, & on fera bien.

DES. Je vous garantis que votre prédiction n'est pas bonne. Les hommes ont

ont un courage incroyable pour les choſes dont ils ſont une fois entêtés. Chacun croit que ce qui a été refuſé à tous les autres lui eſt réſervé. Dans vingt-quatre mille ans, il viendra des Philoſophes qui ſe vanteront de détruire toutes les erreurs qui auront régné pendant trente mille, & il y aura des gens qui croiront qu'en effet on ne ſera alors que commencer à ouvrir les yeux.

LE FAUX DÉ. Quoi! c'étoit haſarder infiniment, que de vouloir tromper les Moſcovites pour la troiſième fois; & à vouloir tromper tous les hommes pour la trente millième, il n'y aura rien à haſarder? Ils ſont donc encore plus dupes que les Moſcovites?

DES. Oui, ſur le chapitre de la vérité. Ils en ſont plus amoureux que les Moſcovites ne l'étoient du nom de Démétrius.

LE FAUX DÉ. Si j'avois à recommencer, je ne voudrois point être faux Démétrius; je me ferois Philoſophe: mais ſi on venoit à ſe dégoûter de la Philoſophie & à ſe déſeſpérer de pouvoir découvrir la vérité.... car je craindrois toujours cela.

DES. Vous aviez bien plus ſujet de

craindre quand vous étiez Prince. Croyez que les hommes ne se décourageront point ; cela ne leur arrivera jamais. Puisque les Modernes ne découvrent pas la vérité plus que les Anciens, il est bien juste qu'ils aient au moins autant d'espérance de la découvrir. Cette espérance est toujours agréable, quoique vaine. Si la vérité n'est due ni aux uns, ni aux autres, du moins le plaisir de la même erreur leur est dû.

DIALOGUE V.

LA DUCHESSE DE VALENTINOIS, ANNE DE BOULEN.

A. DE BOULEN.

J'ADMIRE votre bonheur. Il semble que Saint-Valier votre père ne commette un crime que pour faire votre fortune. Il est condamné à perdre la tête ; vous allez demander sa grace au Roi. Etre jolie, & demander des graces à un

jeune Prince, c'eſt s'engager à en faire, & auſſi-tôt vous voilà Maîtreſſe de François Ier.

LA DUCHESSE. Le plus grand bonheur que j'aie eu en cela, eſt d'avoir été amenée à la galanterie par l'obligation où eſt une fille de ſauver la vie à ſon père. Le penchant que j'y avois, pouvoit aiſément être caché ſous un prétexte ſi honnête & ſi favorable.

A. DE BOU. Mais votre goût ſe déclara bientôt par les ſuites; car vos galanteries durèrent plus long-temps que le péril de votre père.

LA DUC. Il n'importe. En fait d'amour, toute l'importance eſt dans les commencemens. Le monde ſait bien que qui fait un pas, en fera davantage; il ne s'agit que de bien faire ce premier pas. Je me flatte que ma conduite n'a pas mal répondu à l'occaſion que la fortune m'offrit, & que je ne paſſerai pas dans l'Hiſtoire pour n'avoir été que médiocrement habile. On admiroit que le Connétable de Montmorency eût été le Miniſtre & le Favori de trois Rois; mais j'ai été la Maîtreſſe de deux, & je prétends que c'eſt davantage.

A. DE BOU. Je n'ai garde de diſcon-

venir de votre habileté, mais je crois que la mienne l'a ſurpaſſée. Vous vous êtes fait aimer long-temps, mais je me ſuis fait épouſer. Un Roi vous rend des ſoins: tant qu'il a le cœur touché, cela ne lui coûte rien. S'il vous fait Reine, ce n'eſt qu'à l'extrémité, & quand il n'a plus d'eſpérance.

LA DUC. Vous faire épouſer, n'étoit pas une grande affaire; mais me faire toujours aimer, en étoit une. Il eſt aiſé d'irriter l'amour, quand on ne le ſatisfait pas; & fort malaiſé de ne pas l'éteindre, quand on le ſatisfait. Enfin, vous n'aviez qu'à refuſer toujours avec la même ſévérité, & il falloit que j'accordaſſe toujours avec de nouveaux agrémens.

A. DE BOU. Puiſque vous me preſſez ſi fort par vos raiſons, il faut que j'ajoute à ce que j'ai dit, que ſi je me ſuis fait épouſer, ce n'eſt pas pour avoir eu beaucoup de vertu.

LA DUC. Et moi, ſi je me ſuis fait aimer très-conſtamment, ce n'eſt pas pour avoir eu beaucoup de fidélité.

A. DE BOU. Je vous dirai donc en-

core, que je n'avois ni vertu, ni réputation de vertu.

LA DUC. Je l'avois compris ainſi, car j'euſſe compté la réputation pour la vertu même.

A. DE BOU. Il me ſemble que vous ne devez pas mettre au nombre de vos avantages, des infidélités que vous fites à votre Amant, & qui, ſelon toutes les apparences, furent ſecrettes; elles ne peuvent ſervir à relever votre gloire. Mais quand je commençai à être aimée du Roi d'Angleterre, le Public, qui étoit inſtruit de mes aventures, ne me garda point le ſecret, & cependant je triomphai de la Renommée.

LA. DUC. Je vous prouverois peut-être, ſi je voulois, que j'ai été infidelle à Henri II, avec aſſez peu de myſtère pour m'en pouvoir faire honneur; mais je ne veux point m'arrêter ſur ce point-là. Le manque de fidélité ſe peut ou cacher, ou réparer: mais comment cacher, comment réparer le manque de jeuneſſe? J'en ſuis pourtant venue à bout. J'étois coquette, & je me faiſois adorer: ce n'eſt rien; mais j'étois âgée. Vous, vous étiez jeune, & vous vous laiſſâtes couper la tête. Toute grand'-

mère que j'étois, je ſuis aſſurée que j'aurois eu aſſez d'adreſſe pour empêcher qu'on ne me la coupât.

A. DE BOU. J'avoue que c'eſt-là la tache de ma vie ; n'en parlons point. Je ne puis me rendre ſur votre âge même, qui étoit votre fort : il étoit aſſurément moins difficile à déguiſer que la conduite que j'avois eue. Je devois avoir bien troublé la raiſon de celui qui ſe réſolvoit à me prendre pour ſa femme ; mais il ſuffiſoit que vous euſſiez prévenu en votre faveur, & accoutumé peu-à-peu aux changemens de votre beauté, les yeux de celui qui vous trouvoit toujours belle.

LA DUC. Vous ne connoiſſez pas bien les hommes. Quand on paroît aimable à leur yeux, on paroît à leur eſprit tout ce qu'on veut, vertueuſe même, quoiqu'on ne ſoit rien moins ; la difficulté n'eſt que de paroître aimable à leurs yeux auſſi long-temps qu'on voudroit.

A. DE BOU. Vous m'avez convaincue ; je vous cède : mais du moins que je ſache de vous par quel ſecret vous réparâtes votre âge. Je ſuis morte, & vous pouvez me l'apprendre, ſans craindre que j'en profite.

LA. DUC. De bonne foi, je ne le ſais pas moi-même. On fait preſque toujours les grandes choſes ſans ſavoir comment on les fait, & on eſt tout ſurpris qu'on les a faites. Demandez à Céſar comment il ſe rendit le maître du monde; peut-être ne vous répondra-t-il pas aiſément.

A. DE BOU. La comparaiſon eſt glorieuſe.

LA DUC. Elle eſt juſte. Pour être aimée à mon âge, j'ai eu beſoin d'une fortune pareille à celle de Céſar. Ce qu'il y a de plus heureux, c'eſt qu'aux gens qui ont exécuté d'auſſi grandes choſes que lui & moi, on ne manque point de leur attribuer après coup des deſſeins & des ſecrets infaillibles, & de leur faire beaucoup plus d'honneur qu'ils ne méritoient.



DIALOGUE VI.

FERNAND CORTEZ, MONTEZUME.

F. CORTEZ.

AVOUEZ la vérité. Vous étiez bien grossiers, vous autres Américains, quand vous preniez les Espagnols pour des hommes descendus de la sphère du feu, parce qu'ils avoient du canon, & quand leurs Navires vous paroissoient de grands oiseaux qui voloient sur la mer.

MONTEZUME. J'en tombe d'accord. Mais je veux vous demander si c'étoit un Peuple poli que les Athéniens.

F. COR. Comment! ce sont eux qui ont enseigné la politesse au reste des hommes.

MON. Et que dites-vous de la manière dont se servit le Tyran Pisisstrate pour rentrer dans la Citadelle d'Athènes, d'où il avoit été chassé? N'habilla-t-il pas une femme en Mi-

nerve (car on dit que Minerve étoit la Déeſſe qui protégeoit Athènes.)? Ne monta-t-il pas ſur un chariot avec cette Déeſſe de ſa façon, qui traverſa toute la Ville avec lui, en le tenant par la main, & en criant aux Athéniens: *Voici Piſiſtrate que je vous amène, & que je vous ordonne de recevoir?* Et ce Peuple ſi habile & ſi ſpirituel ne ſe ſoumit-il pas à ce Tyran, pour plaire à Minerve, qui s'en étoit expliquée de ſa propre bouche?

F. COR. Qui vous en a tant appris ſur le chapitre des Athéniens?

MON. Depuis que je ſuis ici, je me ſuis mis à étudier l'Hiſtoire par les converſations que j'ai eues avec différens Morts. Mais enfin, vous conviendrez que les Athéniens étoient un peu plus dupes que nous. Nous n'avions jamais vu de navires ni de canons: mais ils avoient vu des femmes; & quand Piſiſtrate entreprit de les réduire ſous ſon obéiſſance par le moyen de ſa Déeſſe, il leur marqua aſſurément moins d'eſtime, que vous ne nous en marquâtes en nous ſubjuguant avec votre artillerie.

F. COR. Il n'y a point de Peuple qui ne puiſſe donner une fois dans un pan-

neau groſſier. On eſt ſurpris ; la multitude entraîne les gens de bon ſens. Que vous dirai je? Il ſe joint encore à cela des circonſtances qu'on ne peut pas deviner, & qu'on ne remarqueroit peut-être pas, quand on les verroit.

MON. Mais a-ce été par ſurpriſe que les Grecs ont cru dans tous les temps, que la ſcience de l'avenir étoit contenue dans un trou ſouterrein, d'où elle ſortoit en exhalaiſons? Et par quel artifice leur avoit-on perſuadé, que quand la Lune étoit éclipſée, ils pouvoient la faire revenir de ſon évanouiſſement par un bruit effroyable? Et pourquoi n'y avoit-il qu'un petit nombre de gens qui oſaſſent ſe dire à l'oreille, qu'elle étoit obſcurcie par l'ombre de la Terre? Je ne dis rien des Romains, & de ces Dieux qu'ils prioient à manger dans leurs jours de réjouiſſances, & de ces poulets ſacrés, dont l'appétit décidoit de tout dans la Capitale du monde. Enfin, vous ne ſauriez me reprocher une ſottiſe de nos Peuples d'Amérique, que je ne vous en fourniſſe une plus grande de vos Contrées; & même je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des ſottiſes Grecques ou Romaines.

F. COR. Avec ces ſottiſes-là cependant, les Grecs & les Romains ont inventé tous les Arts & toutes les Sciences, dont vous n'aviez pas la moindre idée.

MON. Nous étions bien heureux d'ignorer quil y eût des Sciences au monde; nous n'euſſions peut-être pas eu aſſez de raiſon pour nous empêcher d'être Savans. On n'eſt pas toujours capable de ſuivre l'exemple de ceux d'entre les Grecs, qui apportèrent tant de ſoins à ſe préſerver de la contagion des Sciences de leurs voiſins. Pour les Arts, l'Amérique avoit trouvé des moyens de s'en paſſer, plus admirables peut-être que les Arts mêmes de l'Europe. Il eſt aiſé de faire des Hiſtoires; quand on ſait écrire; mais nous ne ſavions point écrire, & nous faiſions des Hiſtoires. On peut faire des Ponts, quand on ſait bâtir dans l'eau; mais la difficulté eſt de n'y ſavoir point bâtir, & de faire des Ponts. Vous devez vous ſouvenir que les Eſpagnols ont trouvé dans nos terres des énigmes où ils n'ont rien entendu; je veux dire, par exemple, des pierres prodigieuſes, qu'ils ne concevoient pas qu'on eût pu élever ſans machines auſſi haut qu'elles

étoient élevées. Que dites-vous à tout cela? Il me semble que jusqu'à présent, vous ne m'avez pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe sur l'Amérique.

F. COR. Ils sont assez prouvés par tout ce qui peut distinguer les Peuples polis d'avec les Peuples barbares. La civilité règne parmi nous; la force & la violence n'y ont point de lieu; toutes les Puissances y sont modérées par la justice; toutes les guerres y sont fondées sur des causes légitimes; & même, voyez à quel point nous sommes scrupuleux. Nous n'allâmes porter la guerre dans votre Pays, qu'après que nous eûmes examiné fort rigoureusement s'il nous appartenoit, & décidé cette question pour nous.

MON. Sans doute c'étoit traiter des Barbares avec plus d'égards qu'ils ne méritoient; mais je crois que vous êtes civils & justes les uns avec les autres, comme vous étiez scrupuleux avec nous. Qui ôteroit à l'Europe ses formalités, la rendroit bien semblable à l'Amérique. La civilité mesure tous vos pas, dicte toutes vos paroles, embarrasse tous vos discours, & gêne toutes vos actions: mais elle ne va point jusqu'à

vos ſentimens; & toute la juſtice qui devroit ſe trouver dans vos deſſeins, ne ſe trouve que dans vos prétextes.

F. Cor. Je ne vous garantis point les cœurs : on ne voit les hommes que par dehors. Un héritier qui perd un parent, & gagne beaucoup de bien, prend un habit noir. Eſt-il bien affligé? Non, apparemment. Cependant, s'il ne le prenoit pas, il bleſſeroit la raiſon.

Mon. J'entends ce que vous voulez dire. Ce n'eſt pas la raiſon qui gouverne parmi vous, mais du moins elle fait ſa proteſtation que les choſes devroient aller autrement qu'elles ne vont; que les héritiers, par exemple, devroient regretter leurs parens : ils reçoivent cette proteſtation; & pour lui en donner acte, ils prennent un habit noir. Vos formalités ne ſervent qu'à marquer un droit qu'elle a, & que vous ne lui laiſſez pas exercer ; & vous ne faites pas, mais vous repréſentez ce que vous devriez faire.

F. Cor. N'eſt-ce pas beaucoup? La raiſon a ſi peu de pouvoir chez vous, qu'elle ne peut ſeulement rien mettre dans vos actions, qui vous avertiſſe de ce qui y devroit être.

Mon. Mais vous vous ſouvenez d'elle

auſſi inutilement, que de certains Grecs dont on m'a parlé ici, ſe ſouvenoient de leur origine. Ils s'étoient établis dans la Toſcane , Pays barbare ſelon eux, & peu-à-peu ils en avoient ſi bien pris les coutumes, qu'ils avoient oublié les leurs. Ils ſentoient pourtant je ne ſais quel déplaiſir d'être devenus Barbares, & tous les ans, à certain jour, ils s'aſſembloient : ils liſoient en Grec les anciennes Loix qu'ils ne ſuivoient plus, & qu'à peine entendoient-ils encore ; ils pleuroient, & puis ſe ſéparoient. Au ſortir de-là , ils reprenoient gaiement la manière de vivre du Pays. Il étoit queſtion chez eux des Loix Grecques, comme chez vous de la raiſon. Ils ſavoient que ces Loix étoient au monde ; ils en faiſoient mention, mais légèrement & ſans fruit : encore les regrettoient-ils en quelque ſorte; mais pour la raiſon que vous avez abandonnée, vous ne la regrettez point du tout. Vous avez pris l'habitude de la connoître & de la mépriſer.

F. Cor. Du moins, quand on la connoît mieux, on eſt bien plus en état de la ſuivre.

Mon. Ce n'eſt donc que par cet endroit que nous vous cédons ? Ah ! que

n'avions-nous des vaiſſeaux pour aller découvrir vos terres, & que ne nous aviſions-nous de décider qu'elles nous appartenoient ! Nous euſſions eu autant de droit de les conquérir, que vous en eûtes de conquérir les nôtres.





JUGEMENT
DE
PLUTON
SUR LES DEUX PARTIES Des Nouveaux Dialogues des Morts.

A MONSIEUR

L. M. D. S. A.

MONSIEUR,

Tenez-m'en compte si vous voulez ; sans vous, je n'eusse point fait le Jugement de Pluton. Je vous ai dit bien des fois qu'il n'y avoit rien de plus inutile, ni en même temps de plus aisé, que de faire des Critiques. Critiquez tant qu'il vous plaira, faites-vous reve-

nir quelqu'un de ſon premier jugement? perſonne du monde. Et puis, pourquoi feroit-on revenir les gens? Leur premier jugement a ſouvent été fort bon. Pour la facilité, vous demeurerez d'accord qu'on en a aſſez à découvrir les défauts d'autrui. Tout pareſſeux que je ſois, je voudrois être gagé pour critiquer tous les Livres qui ſe font. Quoique l'emploi paroiſſe aſſez étendu, je ſuis aſſuré qu'il me reſteroit encore du temps pour ne rien faire. Auſſi n'admire-t-on pas beaucoup la pénétration avec laquelle un Critique démêle ce que l'on peut condamner dans un Ouvrage: ou bien on n'en avoit pas encore apperçu les défauts, & alors on ne convient pas avec lui qu'ils y ſoient; ou bien on les avoit apperçus, & on lui ôte la gloire de ſa remarque. En un mot, ou il a été prévenu par ſon Lecteur, ou il n'en eſt pas ſuivi. A ce compte, pourquoi ai-je fait une critique? Eſt-ce pour m'oppoſer au ſuccès des Dialogues des Morts? Je n'ai pas tant d'autorité auprès du Public. Eſt-ce pour montrer qu'il ſe trouve des défauts par-tout? Ce ne ſeroit rien de ſurprenant. Eſt-ce enfin pour donner à entendre que je ferois quelque choſe de meilleur que ce que je critique? Moins encore cela que tout le reſte. Quoi donc? je ne ſais ſi on voudra

bien croire que cette mauvaise Critique des Dialogues des Morts, que nous lûmes en Manuscrit, vous & moi; cette Critique qui ce critiquoit rien, mais qui en récompense disoit des injures, nous donna l'idée d'en faire une plus sévère a l'égard de l'Ouvrage, & plus honnête à l'égard de l'Auteur. Nos premières pensées nous réjouirent, & vous voulûtes que je travaillasse. Je l'ai fait. Si je l'ai fait sans succès, je serai assez payé de la peine que j'ai prise, par le plaisir de vous avoir prouvé que je suis,

MONSIEUR,

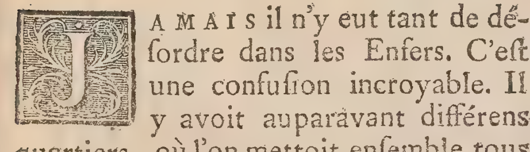
Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
D. H.





JUGEMENT
DE
PLUTON
SUR
LES DIALOGUES
DES MORTS.

PREMIÈRE PARTIE.



JAMAIS il n'y eut tant de désordre dans les Enfers. C'eſt une confuſion incroyable. Il y avoit auparavant différens quartiers, où l'on mettoit enſemble tous les Morts de même condition ; ils s'y entretenoient de ce qui leur étoit convenable, ou bien ils ne diſoient mot:

mais depuis qu'ils ont lu les Dialogues qu'on leur fait faire, tout eſt renverſé; les Courtiſannes ſe ſont jettées dans le quartier des Héros, & leur ont dit cent ſottiſes, dont la gravité de ces Meſſieurs a été fort offenſée; les Savans, qui faiſoient la cour aux Princes, les ont traités comme les Princes devoient traiter les Savans; les rangs qui étoient réglés entr'eux ſelon l'ordre naturel, ont été troublés, & l'on a vu Charles V qui marchoit à la ſuite d'Eraſme, & qui le traitoit de Majeſté. Si Pluton a affaire d'un Mort, il ne ſait plus où le prendre. L'autre jour il fit chercher Aretin par tout l'Enfer. Comme on ne le trouvoit point, on croyoit qu'il ſe fût évadé, & on n'avoit garde de s'imaginer qu'il étoit avec Auguſte. Pluton rencontra par malheur Anacréon & Ariſtote qui parloient enſemble; & dans le temps qu'il pouſſoit l'un par les épaules dans le quartier des Poëtes, & l'autre dans celui des Philoſophes, il apperçut de-là Homère & Eſope qui étoient ſortis chacun de leur demeure pour ſe faire des complimens, & puis pour ſe dire des injures; & un peu plus loin, l'Empereur Adrien & Marguerite d'Autriche qui étoient venus des deux

bouts de l'Enfer, dans le dessein de se battre. Il vit bien qu'il seroit difficile de remédier à ce mal; & en attendant qu'il pût remettre l'ordre dans son Empire, il voulut décharger sa mauvaise humeur sur le Livre qui avoit causé tant de trouble. Il résolut d'en faire la critique publiquement : mais comme il n'est pas trop fin sur ces matières, & qu'il n'a qu'un sens commun assez droit, mais peu délicat, il jugea à propos de recevoir les accusations de tout le monde contre les Dialogues des Morts, & de former sur cela son Jugement. Il fit donc publier dans les Enfers, qu'à tel jour on jugeroit ce Livre dans son Palais; que pour Lucien & les trente-six Morts intéressés dans les dix-huit Dialogues, ils n'y manquassent pas absolument.

Le jour venu, l'Assemblée fut nombreuse; Pluton étoit assis sur son Trône, avec un air fort chagrin : il bâilloit à chaque moment, parce qu'il venoit de lire ce Livre, & il se plaignoit même d'une grosse migraine, qui lui étoit venue de ce qu'il l'avoit lu avec application. Eaque & Rhadamante étoient à ses côtés, plus refrognés & plus sombres qu'à l'ordinaire. Tous les Morts

gardoient un profond ſilence, lorſque Pluton ſe leva, & fit cette terrible & courte Harangue.

Morts! Où diable l'Auteur des Dialogues a-t-il pris que j'étois uſé? Je lui ferai voir qu'il n'en eſt rien. Que tout l'Enfer ſoit témoin de ma vengeance, & que le bruit en aille juſqu'à la Boutique de Brunet.

Il n'en dit pas davantage: auſſi-tôt voilà je ne ſais combien d'accuſateurs qui commencent à parler tous à la fois. Eaque leur fit ſigne de ſe taire, & dit qu'il auroit ſoin de faire parler chacun en ſon rang; & même pour obſerver un ordre plus juridique, & ne pas donner lieu de croire qu'un Livre eût été condamné ſans avoir été défendu, il ordonna à Lucien de repréſenter l'Auteur des nouveaux Dialogues, & de répondre pour lui; mais Lucien déclara nettement qu'il ne vouloit point ſe charger de cela. Quoi! lui dit Eaque, vous êtes le Héros du Livre; c'eſt à vous qu'il eſt dédié, & vous ne le voudrez pas défendre? Il faut que celui à qui s'adreſſe l'Epître dédicatoire, paye ou protège. Vous n'avez rien donné à votre Auteur; protégez-le donc tout au moins. Je ne ſuis engagé à faire ni l'un,

ni l'autre, répondit Lucien. Si l'Auteur avoit pu trouver un autre Héros que moi, il l'auroit pris. Il n'a choiſi un Mort que faute de Vivans. Et puis, qui vous a dit que les Epîtres dédicatoires obligeaſſent à quelque choſe? Informez-vous-en à beaucoup de grands Seigneurs que je vois ici, dont le nom eſt à la tête d'une infinité de Livres.

Le Stoïcien Chriſippe, qui étoit préſent, & qui, outre qu'il eſt naturellement chagrin, n'a pas trop ſujet d'être des amis de Lucien, prit la parole pour dire que Lucien avoit raiſon de ne pas vouloir faire le perſonnage d'Avocat dans un Jugement où il eût dû paroître lui-même en qualité de Criminel; que c'étoit lui qui avoit donné le mauvais exemple de faire parler les Morts; que toutes les fautes de ſon Imitateur pouvoient fort juſtement être miſes ſur ſon compte, & qu'on lui donneroit peut-être de la peine à lui-même, ſi l'on vouloit examiner ſes propres Dialogues. Pluton qui étoit de mauvaiſe humeur contre tous les Dialogues, approuva que l'on fît le procès à ceux mêmes de Lucien; & Chriſippe, ravi d'avoir une occaſion de ſe venger, continua ainſi.

Je vois, dit-il, que Lucien ſe prépare à m'écouter avec un air railleur & dédaigneux. Il eſt vrai qu'il a eu les rieurs pour lui en l'autre monde, mais je ne ſais s'il les aura en celui-ci. Il eſt du nombre de ces plaiſans fort ſujets aux répétitions, & qui n'ont qu'un même ton de plaiſanterie. On lui dit dans l'Epître qu'on lui adreſſe : *qu'on eſt bien fâché qu'il eût épuiſé toutes ces belles matières de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fauſſe fermeté que les Philoſophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes gens qui meurent avant les vieillards dont ils croyoient hériter, & à qui ils faiſoient la cour.* Je vous aſſure que quelque tentation qu'eût pu avoir ſon Imitateur de retoucher un peu à ces matières-là, il ne lui eût pas été poſſible de le faire. Lucien y a donné bon ordre; il a tourné ſes ſujets en mille manières toutes fort ſemblables. Sur-tout, combien de Dialogues ſur ces pauvres héritiers trompés ! Qui l'obligeroit à dire toujours des choſes nouvelles, on le réduiroit peut-être à une petite demi-douzaine de Dialogues de Morts. Pour moi, j'opinerois qu'à cauſe de ſes répétitions, on le mît ici en la place de Siſyphe,

&

& qu'on lui donnât cette groſſe pierre à tourner & à retourner ſans fin, comme il a fait ſes ſujets.

Tous les Morts ſe mirent à rire. Lucien rit auſſi, mais ce n'étoit point de bonne grace. Chriſippe, encouragé par ce petit applaudiſſement, vouloit pourſuivre; mais Rhadamante, qui eſt un Juge exact, & qui ne permet pas que l'on s'éloigne jamais du fait dont il s'agit, dit fort ſévèrement: il n'eſt pas ici queſtion de Lucien. Sa réputation eſt faite; ſi l'on vouloit s'y oppoſer, il falloit s'en aviſer plutôt. Vous êtes bien bon, interrompit Caton d'Utique, avec un air encore plus ſévère que celui de Rhadamante; & ces Meſſieurs les Faiſeurs de Dialogues ménagent-ils les réputations les plus anciennes? Quel égard a-t-on eu pour moi? Je ſuis un Mort de ſeize cents ans, admiré pendant ſeize cents ans; & au bout de ce temps-là, on vient m'inquiéter ſur ma mort. Elle n'a pas eu le bonheur de plaire à l'Auteur d'un petit Livre. *Elle eſt trop guindée*, dit-il; je mourus trop ſérieuſement. Je ne fus pas aſſez réjouiſſant dans cette action; je ne fis point de turlupinades, comme eût dû faire un vrai Philo-

ſophe ; je ne m'aviſai point de dire ;

Ma petite Ame, ma Mignonne.

Enfin, ce qui gâte tout, je ne ronflai point. Il eſt pourtant ſûr que je donnai ordre à tout, ſans aucun trouble ; que je ne différai à me tuer, & que je ne lus deux fois ce Dialogue de Platon, que pour attendre qu'on m'eût apporté des nouvelles de mes amis qui s'étoient mis ſur la mer, & qui tâchoient de ſe dérober à Céſar ; que dès qu'on me les eut apportées, je me donnai le coup. Comment cet homme-là veut-il que l'on meure ? Qu'il nous faſſe la grace de nous donner le modèle d'une mort qui lui plaiſe, afin qu'on ſe règle là-deſſus, & qu'un Héros ſoit ſûr de ſon fait, quand il lui prendra envie de mourir. Faudra-t-il faire des vers ; car il y en a dans les deux Morts dont il paroît content ? Les grands Hommes ſeront-ils obligés à dire des ſottiſes à leur ame, & les filles à ſe plaindre de leur virginité, gardée malgré elles ? A-ce été pour nous propoſer ces beaux exemples de grandeur d'ame, qu'il a fallu ſe moquer du Jugement que dix-ſept ſiècles avoient prononcé ſur ma

mort? Où eſt le reſpect qu'on doit à l'Antiquité? De quel droit va-t-on dégrader ſes Héros?

Toute l'Aſſemblée commençoit à être émue de la véhémence avec laquelle Caton haranguoit : mais l'Empereur Adrien ſe leva, & dit froidement : Ne faites point tant de bruit pour les intérêts de l'Antiquité; elle n'a point lieu de ſe plaindre du nouvel Auteur des Dialogues. Il vous dégrade à la vérité, & vous ôte votre rang de Héros: mais l'Antiquité n'y perd rien; car il me met auſſi-tôt en votre place, moi qui n'étois point auparavant compté pour un Héros, par la manière dont j'étois mort. J'en demande pardon à la bonne Compagnie qui eſt ici; mais j'eus bien de la peine à me réſoudre à la venir trouver. Je fus extrêmement inquiet pendant ma maladie. Je voulois abſolument que les Médecins imaginaſſent un moyen de me faire vivre; & je ſuis fort obligé à l'Auteur des Dialogues de m'avoir fait grace ſur tout cela. Auſſi je vous aſſure que ſon Livre eſt fort joli, & que je me plais fort à le lire : il me conſole de tous ceux que je ſais qui ont dit du mal de ma mort. Il

ne faut déſeſpérer de rien. Je mourois comme un poltron dans la plupart des Hiſtoires ; & après je ne ſais combien de temps, me voilà ſans y penſer devenu Héros.

Oui, mais je ne trouve pas mon compte comme vous à ce Livre-là, répondit Caton. Oh ! reprit Adrien, où l'un gagne, il faut que l'autre y perde ; c'eſt la loi commune. Les Auteurs ſont maîtres de leurs graces ; ils les diſtribuent à qui bon leur ſemble.

Sur cela, Pluton redoubla ſon ſérieux, & défendit à Adrien de débiter des maximes ſi dangereuſes ; & pour régler ce qui étoit en conteſtation entre Caton & Adrien, il prononça de l'avis d'Eaque & de Rhadamante :

Qu'il n'étoit point permis de changer les caractères, & de faire Adrien de Caton, & Caton d'Adrien, même ſous prétexte de compenſation, ou pour remettre d'un côté ce qu'on ôteroit de l'autre.

Après cet Arrêt, Caton cria qu'on laiſſoit encore indéciſe la principale queſtion, qui étoit le mépris de l'Antiquité ; qu'à moins que l'on n'y mît ordre, il n'y avoit point de Morts ſi vénérables qui puſſent être à l'abri des plaiſanteries ; qu'il falloit fixer un temps

dans lequel une belle action passeroit pour être consacrée, & ne seroit plus sujette à la censure. Aussi-tôt Alexandre, Homère, Aristote, Virgile, se mirent à demander la même chose que Caton. On remarqua alors que Lucien cherchoit à se tirer tout doucement de la foule, & à s'évader; mais Alexandre cria qu'on l'empêchât de sortir. Ce n'est pas sans raison, dit ce grand Prince, que Lucien voudroit être loin d'ici. La question que l'on traite le regarde; il a appris à son Copiste, à ne respecter rien de tout ce que le monde respecte. Lucien attaque tout ce qu'il connoît de plus grand & de plus élevé; le Copiste en fait autant. Quelquefois Lucien attaque un grand homme, le Copiste un autre : mais quand par malheur on est du premier ordre entre les grands hommes, il faut qu'on se trouve dans les Dialogues de ces deux Auteurs; c'est ce qui m'est arrivé. Lucien s'étoit déja souvenu de moi dans ses plaisanteries; mais son prétendu Imitateur a jugé que ma vie pouvoit encore fournir quelque chose, & que j'étois assez illustre pour devoir tomber plus d'une fois entre les mains des Faiseurs de Dialogues. Encore Lucien m'a fait reprocher par

mon père ce qu'il trouvoit à redire dans mes actions; mais celui-ci me fait insulter par Phriné. On ne feroit pas surpris que Phriné voulût apprendre à une jeune personne l'art de la coquetterie ; mais quelle m'apprenne à moi l'art militaire ! Phriné pouvoit prétendre à régler le nombre des conquêtes d'une Courtisanne naissante, & lui dire : *Ne recevez point tant d'Amans à la fois ; c'en est trop ; il en arrivera quelque désordre.* Mais Phriné règle le nombre de mes conquêtes, & me dit : *Vous ne deviez point songer à la Perse, ni aux Indes ; il ne vous falloit que la Grèce, les Isles voisines ; & par grace, je vous donne encore quelque petite partie de l'Asie mineure.* Enfin, Phriné entend si bien la guerre, qu'on croiroit qu'elle y auroit été. N'en est-il rien, *petite Conquérante*, dit-il, en se tournant vers elle ? *Petite Conquérante*, répondez donc, où en aviez-vous tant appris ? Phriné répondit toute en colère: J'ai déja dit je ne sais combien de fois, que je ne voulois point qu'on m'appellât *la petite Conquérante.* Tous ces Morts me viennent rire au nez, en me donnant ce nom-là : mais je prétends bien qu'ils s'en corrigent; car l'Auteur des nouveaux Dialogues lui-même

s'en eſt corrigé, & on m'a dit que dans ſa ſeconde Edition je ne ſuis plus *une petite Conquérante*, mais *une aimable Conquérante*. Si l'on vouloit encore me faire plus de plaiſir, on m'appelleroit *jolie Femme*. Je vois que toutes ces femmes de bien, & qui avec cela n'ont pas laiſſé d'étre agréables, ſont au déſeſpoir de ce qu'on m'a honorée de cette qualité dans les Dialogues. Elles prétendoient en être en poſſeſſion, & il eſt vrai qu'on ne l'avoit jamais donnée à une perſonne de mon métier; mais enfin, je ſuis ravie que leur vanité ait été rabattue, & que parmi toutes celles de mon eſpèce, on ait fait choix de moi pour être la première que l'on nommât *jolie Femme*. Hé bien donc, reprit Alexandre, l'*aimable Conquérante*, la *jolie Femme*, ou tout ce qu'il vous plaira, dites-nous où vous aviez pris des raiſonnemens ſi profonds: car il paroît bien que vous êtes une bonne tête, quand vous mettez les Conquérans au-deſſous des femmes, *parce que les Conquérans ont beſoin d'Armées pour leurs entrepriſes, & que les femmes n'en ont pas beſoin pour les leurs; que vous étiez ſeule, exécutant tout par vous-même dans vos plus grandes expéditions, & que je n'é-*

tois pas le ſeul qui agît dans les miennes. Laiſſez-moi en repos, répondit Phriné. Je ne veux diſputer avec vous que dans les nouveaux Dialogues, où l'on ne vous donne pas trop d'eſprit; mais ici, vous êtes un vrai Sophiſte. Je crois que c'eſt parce que vous êtes ſous les yeux de votre Précepteur Ariſtote. Auſſi-tôt Pluton prononça:

Que Phriné ne ſe mêleroit que de ſon métier.

Et elle, en faiſant une grande révérence, répondit: Très-volontiers.

Ariſtote, dans le même moment, cria qu'il en falloit ordonner autant à l'égard d'Anacréon. On m'a fait autant de tort qu'à mon Diſciple, diſoit il. On lui a mis en tête une Courtiſanne, & à moi un vieux Débauché; & c'eſt le vieux Débauché qui me fait ma leçon ſur la Philoſophie, comme c'eſt la Courtiſanne qui la fait à Alexandre ſur la Guerre: car dans les nouveaux Dialogues, c'eſt une règle infaillible, que vous trouverez toujours tout renverſé. Du moment que vous voyez enſemble un Sage & un Fou, aſſurez-vous que le Fou ſera au-deſſus du Sage. Si l'Auteur s'aviſe d'aſſortir enſemble Agamemnon & Therſite, ſoyez ſûrs qu'Agamemnon

n'en ſortira pas à ſon honneur. Sur ce pied-là, vous ne devez pas être étonnés qu'on m'envoie à l'Ecole d'Anacréon ; qu'Anacréon me définiſſe la Philoſophie *un Art de chanter & de boire*, & change le Lycée en Cabaret. On a dû s'attendre à tout ce renverſement, dans un Livre qui ouvre par la victoire que Phriné remporte ſur Alexandre. Auſſi je ne me plains pas principalement de ce qu'Anacréon a tout l'avantage : je me plains de ce que je ne ſais pas du moins le lui diſputer un peu ; je me plains de ce que je ſuis un ſot. Quoi ! n'avoir pas un ſeul mot à lui répondre ! Etre confondu par ſa Chanſonnette ! Où ſont tous mes livres ? Ne me fourniſſoient-ils rien dont je puſſe me ſervir ? Avois-je perdu la parole ou la mémoire ? Toi-même, Anacréon, pour te redire un bon mot qui a été dit dans notre Grèce, n'as-tu point de honte de m'avoir vaincu ? Point du tout, répondit Anacréon : quand je lus le titre de notre Dialogue, je tremblai ; je crus que tu m'allois faire des réprimandes dignes de ta gravité : mais je ne fus jamais plus content, que quand je vis que c'étoit moi qui étois le Docteur du Dialogue. J'ai donné commiſ-

ſion à tous les chers Diſciples que j'ai dans l'autre Monde, de bien boire à la ſanté de l'Auteur, de déclarer la guerre à tous les Péripatéticiens, & de ne rien épargner pour faire recevoir mon nouveau Syſtême de Philoſophie dans l'Univerſité.

Comme Pluton vit qu'Anacréon ne faiſoit que badiner, & qu'il ne diſoit rien de ſérieux pour la défenſe du Dialogue, il déclara :

Qu'un Dialogue ne ſeroit point composé d'Anacréon, qui parleroit tout ſeul ; qu'Ariſtote ſeroit obligé de lui répondre ; & qu'une petite Chanſon ne ſeroit point du même poids que quantité de gros in-folio.

Virgile prit auſſi-tôt la parole pour ſe plaindre de ce qu'on avoit tourné en ridicule le commencement de ſes Géorgiques, où il faiſoit un compliment à Auguſte. Vous faites le plaiſant, dit-il à Arétin. Vous vous réjouiſſez ſur cette Fille de Thétis, & ſur ce Scorpion. Cela auroit pu paroître extraordinaire, s'il eût été dit dans votre Siècle; mais dans le mien, c'étoit comme ſi j'euſſe loué Auguſte ſur ſa valeur & ſur ſa conduite. Fort bien, dit Arétin. L'Auteur des Dialogues a dit que les Belles ſont de tous Pays, & moi je dis que les

ſottiſes ſont de tous les Siècles. Vous ſeriez bien heureux d'avoir été Ancien, pour avoir droit de dire des choſes que nous autres Modernes nous n'euſſions oſé dire. Mais, Seigneur Arétin, reprit Virgile, vous avez bien oublié l'Hiſtoire Romaine. N'avez-vous jamais ouï parler de ces Apothéoſes qu'on faiſoit pour les Empereurs ? Céſar étoit devenu une Etoile après ſa mort : on pouvoit prédire à Auguſte une deſtinée auſſi glorieuſe. Préſentement que la mode des Apothéoſes, eſt paſſée, on parleroit une autre Langue aux Princes. Mais, repliqua Arétin, il n'y avoit rien de plus ridicule que ces Apothéoſes. Vous pouviez louer Auguſte d'une manière ſimple & naturelle, ſans lui prédire ces honneurs impertinens qu'il attendoit après ſa mort : mais parce que l'Apothéoſe eſt beaucoup plus ſurprenante & moins raiſonnable, vous ne manquez pas de la choiſir. Il n'importe, reprit Virgile ; que l'Apothéoſe fût raiſonnable ou non, il ſuffit que c'étoit une coutume reçue chez les Romains. Ah ! vous faites tort aux Romains, dit Arétin. A peine le Peuple le plus ignorant eût-il été la dupe de cette ſottiſe-là. Je le veux bien, repli-

qua Virgile; mais répondez-moi juste. Les Romains avoient-ils moins de foi à ces Apothéoses, qu'à tout ce que l'on contoit des Champs Elisées? Non, répondit Arétin, je ne crois pas que les Champs Elisées fussent mieux établis. Cependant, reprit Virgile, vous approuvez fort la manière dont je loue Caton, en disant *qu'il préside à l'Assemblée des plus gens de bien, qui, dans les Champs Elisées, sont séparés d'avec les autres.* Si les Champs Elisées, aussi-bien que les Apothéoses, ne passoient que pour des fadaises, la louange de Caton ne vaut pas mieux que celle d'Auguste. Oh! dit aussi-tôt Arétin, la louange que vous donnez à Caton, veut seulement dire que s'il y avoit des Champs Elisées, on y sépareroit les gens de bien d'avec les autres, & qu'on mettroit Caton à la tête de cette Compagnie. Hé bien, répondit Virgile, la louange que j'ai donnée à Auguste, vouloit dire aussi que si les grands Hommes étoient reçus après leur mort parmi les Divinités, on respecteroit assez Auguste, pour lui laisser choisir le rang & l'emploi qu'il lui plairoit. L'une & l'autre louange est fondée sur une supposition; & l'une de ces suppositions n'est pas

plus ſimple que l'autre. En vérité, mon ami Arétin, voici un mauvais pas, dont vous ne vous tirerez pas aiſément. Croyez-moi, il faut de la mémoire pour mentir, & du jugement pour plaiſanter.

Caton, qui étoit fort aigri contre le nouvel Auteur, ſe ſouvint que dans le même endroit dont il s'agiſſoit entre Virgile & Arétin, il y avoit encore une contradiction, & ſe mit à déclamer tout de nouveau avec beaucoup de force. On approuve, diſoit-il, la louange que Virgile m'a donnée. Elle eſt donc juſte & vraie dans les principes de l'Auteur, qui demande tant de choſes aux louanges. Je ſuis donc le plus honnête homme de tous les gens de bien. Je n'ai donc pas été un lâche, qui n'ai oſé ni vivre, ni mourir de bonne grace. Ne m'établira-t-on point de caractère ? Ne dira-t-on point ce que l'on veut que je ſois ?

Diogène interrompit Caton, & dit avec un air railleur & piquant : Il faut bien défendre contre Caton ce pauvre Auteur qui n'eſt pas ici. Il s'eſt contredit, il eſt vrai ; mais il a fort bien fait. Il imitoit Lucien, Lucien ſe contrediſoit. J'en puis parler mieux qu'un

autre, car c'eſt en partie ſur mon chapitre que Lucien s'eſt contredit. Dans un de ſes Dialogues, Cerbère dit à Menippe qu'il a vu deſcendre Socrate aux Enfers, fort chagrin, regrettant ſa famille, & pleurant comme un enfant, & qu'il ne ſe ſouvient point que perſonne ait fait une belle entrée en ce lieu-là, hormis ce Menippe à qui il parle, & moi. Dans un autre Dialogue, ce n'eſt plus de même; il n'y a que les ſept Sages, gens qui ne ſont pas tout-à-fait irréprochables, comme on ſait, qui ſoient morts gaiement, & qui faſſent voir dans les Enfers qu'ils ſont contens de leur condition. Me voilà donc exclus du nombre des vrais Philoſophes; & d'ailleurs, Cerbère en a plus vu qu'il ne dit. Il paroît aſſez que l'Auteur des Nouveaux Dialogues a cru qu'il étoit de ſon devoir d'imiter cette contradiction, & il faut avouer qu'il l'a imitée fort heureuſement. Caton auroit extrêmement tort de ſe plaindre de lui; je ne me plains ſeulement pas de Lucien, qui n'a aucune excuſe, lui qui s'eſt contredit ſans avoir imité perſonne.

Lucien, qui véritablement n'avoit rien à répondre, & qui de plus ne vou-

loit point ſe commettre avec Diogène qu'il craignoit, n'entreprit point de ſe défendre & de ſe juſtifier; & Pluton voyant ſon ſilence, déclara:

Qu'il défendoit à tous Faiſeurs de Dialogues des Morts, d'approuver jamais rien, ni de dire du bien de perſonne, de peur des contradictions.

Après cela, Homère fit ſigne qu'on l'écoutât, & dit d'une manière aſſez tranquille, qu'il avoit laiſſé parler ceux qui étoient les plus preſſés de faire leurs plaintes; que Virgile auroit pourtant bien dû avoir plus d'égard pour le Prince des Poëtes, & ne pas parler avant lui; que Lucien & ſon Imitateur l'avoient aſſez mal traité, mais l'Imitateur, encore plus que Lucien; que du moins, quand Lucien avoit voulu dire du mal d'Homère, il l'avoit fait dire par quelqu'autre que par Homère: mais que chez le nouvel Auteur, c'étoit lui qui diſoit du mal de lui-même, & qui apprenoit aux autres qu'il n'avoit entendu fineſſe à rien, & qu'on lui faiſoit trop d'honneur d'y en entendre; qu'il auroit bien ſouhaité qu'on lui eût dit ſi l'Auteur avoit reçu de lui un pouvoir de le faire parler de la ſorte; qu'autrement, il déſavouoit tout, & qu'il entre-

prenoit de ſoutenir que ſes Ouvrages étoient pleins de myſtères & d'allégories; que ſi l'on ne réprimoit cette licence des Auteurs, Achille avoueroit bientôt qu'il mouroit de peur dans le combat, & Pénélope, qu'elle avoit favoriſé tous ſes Amans dans l'abſence d'Ulyſſe; qu'enfin, il n'y avoit point de Mort qui pût s'aſſurer de n'être pas reſſuſcité quelque jour, pour ſe décrier lui-même.

Les plaintes d'Homère parurent ſi juſtes, & de plus, ſon autorité leur donnoit tant de poids, que Pluton, ſans écouter Eſope qui vouloit répondre, défendit:

Que l'on fît jamais parler perſonne contre ſoi-même, à moins que d'en avoir une procuration en bonne forme.

Mais Homère n'étoit pas encore content. Il fit ſouvenir Pluton qu'il falloit venger l'Antiquité des inſultes que les deux Auteurs des Dialogues lui avoient faites en cent endroits. Quoi! diſoit-il, Lucien n'a point reſpecté mon nom, qui s'étoit déja établi pendant plus de mille années! L'Imitateur de Lucien, encore plus hardi que lui, ne reſpecte pas ce même nom, qui a préſentement une antiquité de près de trois mille ans!

ans! Ce nombre infini d'hommes, qui, dans une longue ſuite de ſiècles, ont adoré mes Ouvrages, c'étoient donc des fous? On condamne dans un moment, & ſans y faire trop de réflexion, tant de jugemens qui ont tous été conformes? La préoccupation peut beaucoup, dira-t-on. Quand les uns ont crié merveille, tous les autres le crient auſſi. Ceux qui ſeroient d'avis contraire, n'oſent ſe déclarer. Je n'ai qu'un mot à dire. Qu'on me faſſe entendre comment j'ai pu avoir une ſi grande réputation, ſans la mériter, & je croirai en effet ne l'avoir pas méritée.

Homère fut ſecondé de je ne ſais combien d'Anciens, qui étoient tous fort offenſés du peu d'égards que l'on avoit eus pour eux. Chacun repréſentoit avec indignation le nombre d'années qui parloient pour lui, & accabloit les Juges de la quantité des témoignages rendus en ſa faveur. Enfin, Pluton ayant plus délibéré qu'à l'ordinaire ſur l'Arrêt qu'il alloit rendre, ordonna :

Que les Anciens ſeroient toujours vénérables; que Lucien, qui étoit un des premiers qui ſe fuſſent révoltés contr'eux, & tous ceux qui ſuivroient ſon exemple, ne ſeroient jamais réputés Anciens, & ſeroient éter-

nellement ſujets à la critique, comme de malheureux Modernes.

Enſuite on entendit un certain murmure dans la foule des Morts, qui avoient été auparavant dans un grand ſilence. Tout le monde prêta l'oreille. C'étoit le Duc d'Alençon, qui diſoit à Eliſabeth d'Angleterre : Quoi! Votre Majeſté ne trouvera pas bon que je demande réparation pour elle? Votre Majeſté ne parlera point; mais je ſupplie Votre Majeſté de me permettre de parler. Je n'agirai & je ne paroîtrai agir que par mon propre mouvement. Je demande cela en grace à Votre Majeſté; je ne puis ſouffrir que Votre Majeſté ait été offenſée en mon nom.

Tous les Morts ſe mirent à rire d'entendre répéter tant de fois *Votre Majeſté;* & de plus, ces titres là ne ſont guère uſités dans la Langue du Pays. Mais le Duc d'Alençon entreprit fort ſérieuſement de ſe juſtifier, & dit qu'il ne traitoit la Reine avec des reſpects ſi profonds & ſi peu ordinaires chez les Morts, qu'afin de réparer le peu de politeſſe qu'il avoit pour elle dans les Nouveaux Dialogues; qu'il y alloit de ſon honneur à ne pas laiſſer croire qu'il eût ſu ſi peu vivre; qu'il ne vouloit point

qu'on le prît pour un homme qui pût reprocher à des Reines en propres termes, *qu'elles n'avoient plus leur Virginité.* C'eſt ſur cela, continua-t-il, que nous étions tout-à-l'heure en conteſtation, Eliſabeth & moi. Je voulois demander raiſon pour elle de l'injure qu'on lui a faite ; mais elle s'obſtine à dire qu'une femme doit toujours éviter ces ſortes d'éclairciſſemens, & qu'il vaut bien mieux diſſimuler l'outrage, que d'en tirer réparation. Vous feriez bien mieux, interrompit bruſquement le Comte de Leiceſter, de demander raiſon de l'injuſtice qu'on vous a faite à vous-même. On veut que vous diſiez à Eliſabeth, *que la Virginité étoit la plus douteuſe de toutes ſes qualités ;* & en même temps, on veut que vous vous plaigniez de ce qu'elle ne vous épouſa pas. Ce n'eſt pas être trop poli pour un Prince, ni trop délicat pour un Amant. Ah! s'écria une Précieuſe nouvellement morte, ſoupçonner Eliſabeth de quelques actions indécentes ! Cela ſe peut-il ? Eliſabeth ne trouvoit rien de plus joli que *de former des deſſeins, de faire des préparatifs, & de n'exécuter point.* Eliſabeth faiſoit peut-être quelque pas dans le Pays de Tendre ; mais aſſurément elle ſe gardoit

bien d'aller jusqu'au bout. Et n'est-ce pas à elle que nous devons cette maxime admirable ? *Ce qu'on obtient, vaut toujours moins qu'il ne valoit, quand on ne faisoit que l'espérer ; & les choses ne passent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte.*

Que vous êtes peu délicate, interrompit Smindiride, qui ne vaut guère mieux qu'une Précieuse ! Vous croyez que l'imagination augmente les plaisirs ; c'est tout le contraire. *Hélas ! que les hommes sont à plaindre ! Leur condition naturelle leur fournit peu de choses agréables, & leur raison leur apprend à en goûter encore moins.* Vous êtes fou, dit un gros Hollandois, si vous vous plaignez de la condition naturelle des hommes, & du peu de choses agréables qu'elle leur fournit. Ce sont les plaisirs simples & communs qui sont les plus doux. Savez vous combien Elisabeth fut flattée de cette expression à la Hollandoise, dont je me servis pour la louer ? Je n'étois point un homme qui raffinât beaucoup sur les plaisirs ; je ne savois sur cette matière là que ce que tout le monde fait : cependant la Reine d'Angleterre fut contente de ma science ; & à mon départ, j'eus un beau présent.

Je crains bien, dit le Crotoniate Milon, en s'adreſſant à la Précieuſe qui avoit parlé, que ce gros garçon là n'ait tiré la Reine hors de ſes plaiſirs d'imagination. Il a bien la mine.... Taiſez-vous, dit Pluton tout en colère. La tête me tourne. Je ne ſais plus où j'en ſuis. Je ne ſais plus de quoi il eſt queſtion. Je n'entends rien à leur diſpute ſur les plaiſirs. Je n'entends rien non plus au caractère d'Eliſabeth. Eliſabeth ne veut que des préparatifs & des eſpérances; & puis, voilà Eliſabeth qui a des goûts plus ſolides avec le Hollandois. On reproche à cette perſonne, qui ne veut jamais de réalité, que ſa Virginité eſt fort douteuſe; & puis, malgré cela, on voudroit l'avoir épouſée. On dit que les plaiſirs ſont dans l'imagination; on dit qu'ils n'y ſont pas: on dit qu'il faut raffiner & chimériſer ſur les plaiſirs; on dit que les plus ſimples & les plus communs ſont les meilleurs. Qui me tirera de tous ces embarras-là?

Ce ne ſera pas moi, répondit Eaque. Ni moi non plus, dit Rhadamante. Nous aurions bien moins de peine à juger nos Criminels, qu'à vuider les différends de tous ces Diſcoureurs que vous avez fait venir ici, & qui ne con-

viennent jamais de rien ni les uns avec les autres, ni avec eux-mêmes. Hé bien, reprit brusquement Pluton, puisque vous ne savez tous deux par où vous y prendre, j'ordonne :

Que le Duc d'Alençon, Elisabeth d'Angleterre, Smindiride & le Hollandois, ne se trouveront jamais dans un même Livre.

A peine Pluton avoit prononcé ces dernières paroles, que Mercure entra dans l'Assemblée. On voyoit bien à son air qu'il apportoit quelques nouvelles; & en effet, si-tôt qu'il fut arrivé, il dit qu'il venoit de dessus la Terre, & que les Vivans lui avoient donné une commission dont il vouloit s'acquitter. Cette commission étoit une Lettre pour les Morts, dont ils l'avoient chargé, & il la lut tout haut en ces termes.



LETTRE DES VIVANS AUX MORTS.

TRÈS-HONORÉS MORTS;

Il court parmi nous des Dialogues que l'on a mis ſous votre nom, parce qu'on y a traité des matières ſi importantes, que des Vivans n'euſſent pas pu avoir enſemble de ces ſortes d'entretiens, eux qui ne diſent que des choſes inutiles. Nous avons examiné fort ſérieuſement de quoi nous étions capables, & avec tout le reſpect que nous vous devons, nous avons trouvé que dans nos converſations ordinaires, nous en dirions bien autant que ce que l'on vous fait dire. Vos raiſonnemens ne nous ont pas paru ſi ſublimes, que nous déſeſpéraſſions d'y pouvoir atteindre. Les Femmes particuliè-

rement, croient qu'on peut être pleine de vie & de ſanté, & avoir autant d'eſprit que Didon & Stratonice, que Sapho & Laure, qu'Agnès Sorel & Roxelane. Elles ſe tiennent offenſées de ce qu'on s'eſt cru obligé d'aller déterrer ces Morts, pour ne leur faire tenir que les diſcours qu'elles tiennent. Ce n'eſt pas que ces diſcours paroiſſent inutiles aux Femmes d'ici-haut : au contraire, elles jugent que ce que dit Stratonice à Didon ſur ſon intrigue avec Enée, peut être d'une grande conſolation pour celles qui auront fait parler d'elles un peu plus qu'il ne faudroit ; que les Hiſtoires d'Agnès Sorel & Roxelane ſont fort propres à perſuader aux Femmes, qu'elles ſont nées pour avoir un empire abſolu ſur leurs Amans, & que Sapho & Laure leur apprennent parfaitement bien de quelle manière elles doivent exercer leur imagination ſur les ſujets qui leur conviennent : mais enfin, elles ſont ſi convaincues de leur propre mérite, qu'elles ne trouvent point tout cela au-deſſus de leur portée. Nous vous prions donc, très-honorés Morts, de ſouffrir que nous ayions ici-haut des converſations auſſi ſpirituelles & auſſi utiles que les vôtres, en attendant que nous ayons l'honneur de vous aller entretenir nous-mêmes ; ce qui ne ſera aſſurément que le plus tard que nous pourrons.

Mercure

Mercure ayant lû cette Lettre, la priere des Vivans fut trouvée juſte par tous les Morts, & auſſi-tôt Pluton déclara :

Qu'il ne ſeroit point beſoin d'être Mort, pour dire des choſes auſſi pleines de morale & de raiſonnement, que celles qui ſe diſent dans les nouveaux Dialogues.

Laure voulut pourtant s'oppoſer à cet Arrêt. Elle repréſenta que ſi elle eût été vivante, elle n'auroit jamais dit que, *Quand on veut qu'un Sexe réſiſte, on veut qu'il réſiſte autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui la doit remporter, mais non pas aſſez pour la remporter lui-même ; & qu'il doit n'être ni ſi foible qu'il ſe rende d'abord, ni ſi fort qu'il ne ſe rende jamais ;* qu'il y avoit dans ce raiſonnement un fonds de Logique, & une certaine combinaiſon méditée, dont une autre qu'une Morte n'auroit pas été capable ; que ſi l'on vouloit bien pénétrer dans la profondeur de cette penſée, il ſembleroit qu'on auroit tenu les Etats du Genre humain, pour déterminer lequel des deux Sexes auroit dû attaquer ou ſe défendre, & qu'après une mûre délibération de Philoſophes qui auroient examiné la queſtion ſelon leurs règles, on auroit

donné le parti d'attaquer aux hommes; & celui de ſe défendre aux femmes; que c'étoit-là ce qui s'appelloit traiter les matières ſolidement; que cette ſolidité étoit d'autant plus admirable, que les matières étoient galantes; & qu'enfin il étoit bien ſûr que des femmes vivantes ne l'auroient jamais attrapée, elles qui ne font qu'effleurer les choſes légèrement, & y répandre des agrémens fort ſuperficiels.

Si-tôt qu'elle eut ceſſé de parler, Pétrarque ſe montra, & dit que depuis les nouveaux Dialogues, Laure étoit gâtée; qu'auparavant elle avoit eu l'eſprit raiſonnable, mais qu'elle vouloit préſentement faire des Diſſertations ſur tout; que ſa nouvelle folie étoit d'approfondir toujours les matières, & de les traiter méthodiquement; que quand il croyoit lui dire quelque choſe de galant & d'agréable, il trouvoit une raiſonneuſe qui ſe mettoit à argumenter contre lui; qu'il ne pouvoit plus vivre avec elle; que de plus, il n'étoit point content qu'elle s'accoutumât avec Sapho, qui étoit une très-dangereuſe compagnie; que véritablement Laure avoit pris le bon parti, en ſoutenant que c'étoit aux hommes à attaquer, & aux femmes à ſe défendre;

mais qu'il craignoit qu'à la longue elle ne perdît les bons ſentimens où elle étoit encore, & qu'il ne lui prît envie d'attaquer à l'exemple de Sapho.

Louis XII, Roi de France, & le Duc de Suffolck ſe joignirent à Pétrarque, & firent d'Anne de Bretagne & de Marie d'Angleterre les mêmes plaintes qu'il avoit faites d'abord de Laure. Ces deux Princeſſes avoient pris dans les nouveaux Dialogues l'habitude de ne parler que par lieux communs, & en propoſitions générales. Elles avoient enſemble de longues converſations, où elles ne ſe répondoient l'une à l'autre que par des Sentences, & il n'étoit preſque plus poſſible de les tirer de leurs ſpéculations, pour leur faire dire quelque choſe qui fût de l'uſage commun. Jamais Anne de Bretagne n'avoit tant fait ſouffrir Louis XII pendant ſa vie, quoiqu'elle eût quelquefois l'humeur aſſez aigre & aſſez difficile ; & le Duc de Suffolck avoit encore été plus content de Marie d'Angleterre, du temps qu'ils étoient mariés enſemble, quoique l'inclination qu'elle avoit pour la galanterie donnât toujours de juſtes appréhenſions à un mari.

Pluton, pour remédier à ces désordres, défendit:

Que l'on fît les femmes si grandes raisonneuses, de peur des conséquences.

Après cela, on vit Hervé qui venoit accuser Charles V devant Pluton, sur ce que cet Empereur refusoit de répondre à une question d'Anatomie qu'il lui faisoit. Je lui demande, disoit Hervé, un petit éclaircissement sur les veines lactées & sur les anastomoses, & il ne me le veut pas donner. Aussi-tôt tous ces Morts se mirent à dire: Il faut qu'Hervé soit fou; faire des questions d'Anatomie à Charles V! Est-il Chirurgien? Hé quoi, leur repondit Hervé, ignorez-vous que Charles V parle à Erasme comme un Docteur sur les fibres & sur la conformation du cerveau, en quoi il prétend que l'esprit consiste? Il sait que l'Anatomie la plus délicate ne sauroit appercevoir cette différence d'organes qui fait la différence des génies; & après cela, il ne voudra pas répondre à mes questions?

Qu'on me délivre de cet Extravagant, dit Charles V tout en colere. Où a-t-il trouvé qu'un Empereur dût savoir l'Anatomie? Hé! qui ne le croiroit, reprit

Hervé, à vous entendre parler comme vous faites dans les nouveaux Dialogues? Ce que je dis d'Anatomie n'eſt rien du tout, répondit Charles V., ou du moins ce n'eſt rien que tout le monde ne ſache. Mais, repliqua Hervé, vous le dites dans les termes de l'Art, & d'une manière qui ſent tout-à-fait ſon Phyſicien de profeſſion; c'eſt-là ce qui m'a mis en erreur. Hé bien, dit Charles V, eſt-il défendu à un grand Prince de ſavoir quelques termes des Sciences? Non, répondit Hervé; mais il lui eſt défendu de s'en ſervir. Il faut que dans les Sciences un Prince ne prenne que les choſes, & laiſſe les termes aux Savans, & qu'il ne paroiſſe pas avoir appris ce qu'il ſait, mais le deviner.

Pluton fut de l'avis d'Hervé, & il ordonna:

Que Charles V ne parleroit plus ſi ſavamment de Phyſique, ou qu'il l'apprendroit tout de bon.

Je ſais bien, ajouta le Roi des Enfers, qu'il y a encore une certaine Bérénice, qui eſt un peu Grammairienne pour une Reine. Elle parle d'*une mort grammaticale des noms*, & de l'embarras que ces noms donnent aux Savans, dès qu'il y a quelques lettres de changées.

Je ne conçois pas trop bien où une femme & une Princesse a pris cela. Il faut qu'elle ait bien étudié, & que de plus elle n'en fasse pas trop de mystère : mais laissons-la en repos, il faut finir ; elle sera comprise dans l'Arrêt de Charles V. Passons à d'autres.

Hervé se présenta encore une fois, & dit qu'il s'étoit plaint que Charles V, qui étoit Empereur, raisonnoit trop bien sur la Physique, & que présentement il se plaignoit qu'Erasistrate, qui étoit Médecin, ne raisonnoit pas assez bien sur la Médecine. J'ai découvert la circulation du sang, disoit Hervé, & Erasistrate marque assez de mépris pour ma découverte. Mais pourquoi, à votre avis ? C'est que, sans savoir que le sang circulât, il a guéri le Prince Antiochus de sa fièvre quarte, par un moyen à la vérité fort ingénieux, mais qui ne deviendra jamais une règle de Médecine. Car, je vous prie, établira-t-on que quand un Médecin aura un Malade à guérir de la fièvre, il fera passer devant lui toutes les femmes de sa connoissance, lui tiendra le pouls pendant ce temps-là, remarquera celle dont la vue redoublera l'émotion de son pouls, & ensuite ira négocier, pour faire obtenir à son Malade

cette femme dont il ſera amoureux? Cependant Eraſiſtrate tient que la connoiſſance de la circulation du ſang n'eſt pas néceſſaire, parce qu'effectivement elle ne l'étoit pas dans la maladie d'Antiochus, & qu'il ne s'agiſſoit que de ſavoir quel chagrin rongeoit ce jeune Prince. N'eſt-ce pas là une belle conſéquence? Si c'eſt ainſi qu'il raiſonnoit du temps qu'il exerçoit la Médecine là-haut, oh! que vous êtes en grand nombre, Morts qu'il a envoyés en ces lieux!

La fin de cette Harangue fut ſuivie d'un éclat de rire. Eraſiſtrate voulut répondre; mais Pluton, qui ne crut pas que ſa réponſe pût être bonne, ne lui en donna pas le loiſir, & prononça bruſquement:

Qu'Eraſiſtrate, quoiqu'il eût guéri Antiochus, ſeroit obligé à reſpecter la circulation du ſang.

Il y avoit quelques momens que Montagne paroiſſoit avoir envie de parler. Il s'avançoit, & puis ſe retiroit; il ouvroit la bouche, & la refermoit tout d'un coup. Pluton qui le remarqua, lui dit: Qu'avez-vous? voulez-vous parler? J'en aurois bien envie, répondit il, mais je cherche des termes pour m'expliquer honnêtement. On me fait *accou-*

cher dans les nouveaux Dialogues ; mais on me fait accoucher avec tant de facilité, que j'en ai honte. On n'a point du tout ménagé mon honneur. Souvenez-vous que Socrate, cette Sage-femme avec qui l'on m'a mis, me veut prouver que les Anciens ne valoient pas mieux que les hommes d'à-présent. Il me dit d'abord, pour m'attraper, avec cet air que vous lui connoissez, que de son temps les choses alloient tellement de travers, qu'elles auroient bien dû prendre à la fin un train plus raisonnable, & qu'il avoit cru que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années. Moi qui ne me souviens plus de ce que j'ai entrepris de soutenir, je lui réponds : *Que les hommes ne font point d'expérience, parce que dans tous les Siècles ils ont les mêmes penchans, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir ; & qu'ainsi, par-tout où il y a des hommes, il y a des sottises, & les mêmes sottises.* Sur cela, Socrate, tout joyeux, me demande bien vîte : *Et sur ce pied-là, comment voudriez-vous que les Siècles de l'Antiquité eussent mieux valu que le Siècle d'aujourd'hui ?* La vérité est, qu'après ce que j'ai dit, je n'ai rien à lui répondre ; je suis surpris, & j'accouche sottement. Je vous assure

que ſi j'avois à recommencer, je donnerois bien plus de peine à ma Sage-femme ; car moi qui prétends que les Siècles aient dégénéré, puis-je dire auſſi-tôt : *Que tous les hommes ont les mêmes penchans ; que par-tout où il y a des hommes, il y a les mêmes ſottiſes ?* J'avoue que je me ſuis vanté dans mes Eſſais de n'avoir guère de mémoire, mais encore n'en pouvois-je pas manquer juſqu'à ce point-là. Socrate triomphe, je le crois bien ; un autre moins habile que lui, auroit auſſi triomphé en ſa place. Ma défaite devoit être un peu plus difficile, ne fût-ce que pour la gloire de Socrate.

Ne prétendez point m'intéreſſer dans vos plaintes, dit ce Philoſophe moqueur : je ſuis très-content de ce Dialogue ; il me fait plus d'honneur que tout ce qu'on a jamais dit à ma louange. Quand vous venez me trouver, plein d'une admiration pour les Anciens, que vous ne m'avez pas encore marquée, je vous demande des nouvelles du Monde. Vous me répondez qu'il eſt fort changé, & que je ne le reconnoîtrois pas. Moi qui ai lu dans votre ame, & qui veux vous ſurprendre par une opinion toute contraire à la vôtre que j'ai devinée, je vous dis : *Que je ſuis ravi de ce que vous m'ap-*

prenez; que je m'étois toujours bien douté que le monde deviendroit meilleur & plus ſage qu'il n'étoit de mon temps : car puiſque ce n'eſt pas là mon ſentiment, je ne puis avoir d'autre deſſein que de vous étonner, en me jettant dans l'extrémité oppoſée à celle où vous étiez, & de commencer déja à combattre votre penſée. Mais n'eſt-ce pas être bien habile, que de la ſavoir avant que vous me l'ayez dite? Dans les Dialogues où Platon me fait parler, je ne réfute aucunes opinions, que je ne les aie fait répéter je ne ſais combien de fois, & en je ne ſais combien de manières, à ceux qui les ſoutiennent: mais dans ces nouveaux Dialogues-ci, j'ai bien plus d'eſprit; je devine ce que j'ai à réfuter. Roi des Enfers, dit Montagne à Pluton, vous entendez bien le langage de Socrate; c'eſt ainſi qu'il fait la critique de notre Auteur. Point du tout, reprit Socrate, toujours ſur le même ton; je ne fais point de critique. L'Auteur m'a fait Prophete, il eſt vrai; mais aſſurément, c'eſt à cauſe de ce Démon familier que j'avois.

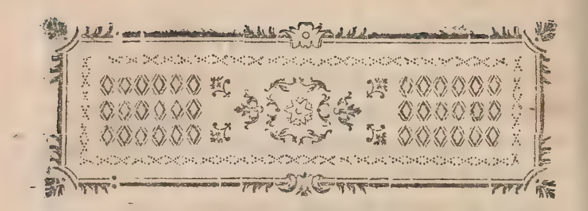
Pluton, qui prit la choſe ſérieuſement, ordonna:

Que Socrate ne ſe ſerviroit point dans les diſputes, de ſon Démon familier, pour

deviner les penſées des autres ; & que Montagne n'accoucheroit plus ſi facilement.

Il y avoit encore quelques Morts qui ſe préparoient à parler, lorſque Caron entra dans l'Aſſemblée, d'un air qui fit bien juger qu'il apportoit quelque nouvelle importante. Ce n'eſt pas fait, dit-il, d'un ton à faire trembler tout le monde ; nous ne ſommes pas encore quittes des Dialogues des Morts. En voici une ſeconde Partie, que j'ai ſurpriſe à un Mort que je paſſois dans ma barque, & qui s'en étoit chargé. Auſſi-tôt ce fut un bruit incroyable dans l'Aſſemblée. Tous les Morts ſe jettèrent ſur Caron, lui arrachèrent le Livre, & ſortirent auſſi-tôt pour l'aller lire tous enſemble, ſans ſonger qu'ils manquoient de reſpect pour Pluton, qu'ils laiſſoient là ſeul ſur ſon Trône.





JUGEMENT

DE

PLUTON

SUR

LES DIALOGUES

DES MORTS.

SECONDE PARTIE.

IL s'amaſſa encore une infinité d'autres Morts, qui accouroient en foule au nom de cette ſeconde Partie; chacun vouloit ſavoir s'il n'y étoit point intéreſſé. La difficulté fut de trouver quelqu'un qui pût la lire à une Aſſemblée ſi nombreuſe; car il falloit ſatisfaire l'impatience de

tout le monde à la fois. A la fin, Stentor fut choisi pour Lecteur; ce Stentor qui avoit la voix si bonne, qu'il se faisoit entendre de toute une Armée. D'abord, quand il nomma Héroſtrate & Démétrius de Phalère, on remarqua la joie de Démétrius, qui s'attendoit bien à être loué sur l'art qu'il avoit eu d'accorder ensemble la Politique & la Philosophie, & sur cequ'il avoit été également propre aux spéculations du Cabinet, & aux soins du Gouvernement. Au contraire, l'infame Héroſtrate baissa la tête, & tâcha de se cacher dans la foule, parce qu'il ne douta point qu'on ne lui fît son procès sur l'embrasement du Temple d'Ephèse, avec toute la rigueur qu'il méritoit: mais il reprit un peu de courage dans le commencement du Dialogue, où il vit que les choses ne tournoient point si mal pour lui; ensuite il fut surpris de s'entendre raisonner si subtilement, que Démétrius ne savoit que lui répondre, & lui-même il ne savoit qu'en croire. A la fin, il fut ravi d'étonnement & de joie, quand il reconnut certainement qu'il étoit le Héros du Dialogue; que l'action qu'il croyoit qu'on lui dût reprocher, y étoit cou-

ronnée, & que Démétrius étoit confondu.

Le pauvre Démétrius ne pouvoit aussi revenir de son étonnement. Il avoit tant de honte de voir ses espérances trompées, & il se trouvoit si peu d'esprit dans ce Dialogue, en comparaison d'Hérostrate, qu'il ne put ni n'osa jamais dire une parole. Les Morts rioient en eux-mêmes du trouble & de l'embarras où il étoit ; car comme il n'y en avoit pas un seul qui n'en craignît autant pour son compte, ils ne vouloient pas rire ouvertement.

Au second Dialogue, ils jettèrent tous les yeux sur Pauline, qui parut assez interdite. On la pria malicieusement de vouloir bien nommer les Sages à qui elle avoit ouï-dire : *Qu'une femme devoit aider elle-même à se tromper, pour goûter quelques plaisirs ; qu'il ne falloit point qu'elle examinât trop la divinité d'un Amant, qui, dans le dessein de la surprendre, se vouloit faire passer pour un Dieu.* La plupart des Mortes disoient qu'elles auroient été volontiers à l'école de ces Sages-là, si elles les eussent connus ; & que les femmes n'auroient plus tant d'aversion pour la Philosophie, si elle donnoit de pareilles leçons.

Pauline commença à répondre d'un air embarraſſé, que les Amans fidèles n'étoient pas en plus grand nombre que les Dieux Amans, & que cependant on ne trouvoit pas mauvais que des femmes cruſſent qu'on auroit pour elles une conſtance éternelle ; & elle prétendit qu'aller ſe jetter entre les bras de ſon faux Anubis, c'étoit la même choſe que ſi elle eût été aſſez dupe pour compter ſur la fidélité d'un Amant.

Toutes les Mortes généralement ſe récrièrent là-deſſus. Il y en avoit entr'elles une infinité qui s'étoient flattées qu'on les dût aimer fidellement, & qui n'euſſent pourtant pas fait la ſottiſe d'aller trouver Anubis dans ſon Temple. Pauline, qui étoit malheureuſement engagée à ſoutenir que les Amans fidèles étoient extrêmement rares, s'embarraſſa dans une définition de la fidélité, dont elle eut bien de la peine à ſortir. Elle ne faiſoit aucun cas des ſoins, des empreſſemens, des ſacrifices, de la préférence entière qu'on donne à ſa Maîtreſſe ſur toutes choſes. Tout cela, dont bien des femmes ſe contenteroient, n'étoit rien ; il falloit, pour être fidèle, tenir bon contre le temps & contre les faveurs : mais toute l'Aſſemblée convint que

Pauline devoit être réduite à une étrange extrémité, pour avoir recours à une définition si chimérique ; & on lui demanda grace pour les pauvres Humains, qui ne pouvoient atteindre à la perfection qu'elle exigeoit d'eux, & qui auroient encore assez de peine à s'acquitter de ce qu'elle ne comptoit presque pour rien.

Je crois que les femmes vivantes seroient de même avis que les Mortes. Il n'est point besoin que par des idées rigoureuses de fidélité, on mette les Amans en droit de ne songer point du tout à être fidèles; & tout ce que dit Pauline sur cette matière-là, est de ces choses qui ne peuvent être reçues ni en ce monde, ni en l'autre.

Pour Callirhée, quoiqu'elle fût dans le même cas que Pauline, on ne la traita pas avec la même rigueur. C'étoit une bonne Innocente, qui avouoit la chose comme elle s'étoit passée, qui n'entendoit finesse à rien, & qui ne cherchoit point à se défendre par des raisonnemens sophistiques. On est ordinairement disposé plus favorablement pour ces sortes de gens-là, que pour de faux beaux-Esprits. Elisabeth d'Angleterre fut la seule qui voulut attaquer Callirhée.

rhée. Cette Reine, fort contente d'avoir dit : *Que les plaiſirs étoient des terres marécageuſes, ſur leſquelles il falloit courir fort légèrement, ſans y arrêter le pied*, reprocha fièrement à Callirhée que c'étoit être bien hardie, que d'oſer dire après cela : *Que les choſes du monde les plus agréables ſont dans le fond ſi minces, qu'elles ne toucheroient plus guère, ſi l'on y faiſoit une réflexion un peu ſérieuſe ; que les plaiſirs n'étoient pas faits pour être examinés à la rigueur, & qu'on étoit tous les jours réduit à leur paſſer bien des choſes, ſur leſquelles il ne ſeroit pas à propos de ſe rendre difficile.* Callirhée, qui étoit ſimple & timide, n'oſa répondre à Eliſabeth, & peut-être qu'une autre qu'elle eût été bien embarraſſée à ſe juſtifier.

Candaule parut à cette grande Aſſemblée de Morts, le meilleur Mort du monde. Il n'a aucun reſſentiment contre Gigès, qui lui a ôté ſa femme qu'il aimoit ſi tendrement, & la vie qu'il n'avoit pas ſujet de haïr ; il tâche ſeulement à deviner pourquoi Gigès l'a tué. Pourvu qu'il puiſſe prouver qu'il n'a pas tant de tort d'avoir voulu faire voir ſa femme dans le bain à ce perfide favori, il eſt content. Il ſe conſole, en s'imagi-

nant que c'eſt une néceſſité indiſpenſable que de faire parade de ſon bonheur, & en ſuppoſant qu'un Empereur fut fort fâché, parce qu'un Roi çaptif cria *ſottiſe, ſottiſe.* D'un autre côté, on trouva Gigès bien cruel de détruire tous les raiſonnemens que fait ce bon Roi, & de ne lui vouloir ſeulement pas laiſſer des penſées qui le flattent un peu; mais on fut encore bien plus irrité contre Gigès, quand on lui entendit dire: *Que la Nature a ſi bien établi le commerce de l'Amour, qu'elle n'a pas laiſſé beaucoup de choſes à faire au mérite; qu'il n'y a point de cœur à qui elle n'ait deſtiné quelqu'autre cœur, & que le choix d'une femme aimable ne prouve rien, ou preſque rien, en faveur de celui ſur qui il tombe.*

Quoi! diſoient les Morts qui avoient été galans pendant leur vie, Gigès a-t-il entrepris de décrier l'Amour, & d'en dégoûter le monde? Pourquoi ne veut-il point que les Amans ſentent le plaiſir d'être diſtingués? Trouveroit-on quelque choſe de ſi doux à être aimé, ſi on croyoit ne l'être que par une certaine néceſſité de la Nature, qui a voulu qu'on aimât? On ne pourroit donc point ſe flatter de rien devoir à ſes ſoins, à ſa fidélité, à ſon propre mérite? Et que

devient l'amour ? Quand l'idée que Gigès en donne ſeroit ſolide, elle ſeroit du moins trop dure ; on n'a pas beſoin de vérités déſagréables.

Ah ! s'écria Eliſabeth d'Angleterre ; *ſi l'on ôtoit les chimères aux hommes, quel plaiſir leur reſteroit-il ?* Qu'ai-je fait à Gigès, pour l'obliger à pratiquer le contraire de mes maximes ? Eſt-ce pour me contredire, qu'il veut déſabuſer les hommes des plus agréables chimères de l'amour ? Tout-à-l'heure, Pauline nous donnoit une idée ſi ſublime de la fidélité, que perſonne n'y eût pu parvenir ; & voici préſentement Gigès qui nous donne une idée de l'amour ſi mépriſable, que je ne ſais ſi perſonne voudroit s'abaiſſer juſqu'à être amoureux.

Quelle fut la ſurpriſe d'Homère, lorſqu'il ſe vit intéreſſé dans le Dialogue d'Hélène & de Fulvie ! Ce Prince des Poëtes ſe plaignit fortement de ce qu'on l'attaquoit encore une fois. Que veut donc dire cette étrange licence, diſoit-il tout en colère ? Toujours des plaiſanteries ſur moi ! Suis-je le ſeul aux dépens de qui on puiſſe divertir le Public ? Se fait-on préſentement un honneur de m'inſulter ? Faut-il dire du mal de moi, pour être bel-Eſprit ? A-t-on mis la ré-

putation à ce prix-là? Mais encore, quel est l'endroit que l'on attaque? C'est peut-être l'endroit le plus judicieux de mes deux Poëmes. On tient un Conseil devant le Palais de Priam, au retour d'un combat qui a été fort long & fort opiniâtre. Les avis se partagent; on commence à s'échauffer de part & d'autre: mais comme il n'est pas temps alors de s'amuser à contester, & que des gens qui reviennent de la bataille tout fatigués, ne s'accommoderoient pas d'un Conseil qui dureroit trop long-temps, Priam remet les délibérations à un autre jour, & ordonne, non pas que l'on aille souper, mais que l'on se retire chez soi, qu'on prenne le repos dont on a besoin, & qu'on répare ses forces; car ce sont deux choses différentes, que d'ordonner qu'on aille souper, ou que l'on aille réparer ses forces & prendre du repos. L'Auteur qui a affecté la première expression, n'eût pas voulu employer la seconde. Les termes ne sont pas indifférens à ces Messieurs qui veulent plaisanter; & souvent, qui leur en changeroit un seul, feroit un grand tort aux traits les plus spirituels de leurs Ouvrages. Mais ne faut-il que pouvoir attraper un mot, qui sera devenu bas par

l'uſage populaire, pour être en droit de badiner ſur la divine Iliade? La réputation d'Homère ne ſauroit-elle le garantir de ces ſortes d'inſultes? Il n'en dit pas davantage. Tous les Morts ſe mirent de ſon parti, & Fulvie fut obligée à déſavouer ce qu'on lui faiſoit dire.

Quand Stentor prononça les noms de Parméniſque & de Théocrite de Chio, tous les Morts ſe regardèrent l'un l'autre. Ces noms leur étoient inconnus, & ils jettoient les yeux de tous côtés, pour voir ſi Théocrite de Chio & Parméniſque ne ſe montroient point. Comme on ne les voyoit point paroître, Stentor cria encore pluſieurs fois: *Parméniſque & Théocrite de Chio*, & fit retentir tous les échos de l'Enfer. A la fin on les vit accourir tous deux hors d'haleine. Ils ne s'étoient point attendus à avoir part dans les nouveaux Dialogues, & avoient négligé de ſe trouver à l'Aſſemblée. Dès que Théocrite entendit ſon hiſtoire, il s'écria: Ah! falloit-il que cet Auteur me tirât de l'obſcurité où j'étois, pour faire revivre une déteſtable pointe que j'eſpérois que l'on auroit oubliée? Quel plaiſir prend-il à rouvrir mes plaies, à me faire ſouvenir, & à faire ſouvenir les autres, que j'ai été un

mauvais plaiſant, & qu'il m'en a coûté la vie? Etoit-il beſoin qu'il eût recours à moi, pour orner ſon Livre d'une froide plaiſanterie ? Il en eût ſi bien trouvé quelqu'une de lui-même, s'il eût voulu !

Parméniſque parut ſi ſublime & ſi élevé ſur la fin de ſon Dialogue, qu'on lui demanda s'il avoit appris dans l'Antre de Trophonius à parler ainſi, & ſi les Oracles qui s'y rendoient étoient de ce ſtyle? Il avoua de bonne foi qu'il n'entendoit point ce qu'on lui faiſoit dire, & pria Stentor de le répéter. Stentor le répéta, & Parméniſque y trouvant encore plus d'obſcurité que la première fois, demanda du temps pour y penſer. Apparemment, dit-il, l'intention de l'Auteur n'a pas été que l'on m'entendît; car il vend l'intelligence de mes paroles bien cher. Vous voulez m'entendre, Morts; prenez-y garde. L'Auteur s'en vengera par la peine que vous aurez à déchiffrer mes ſentences énigmatiques. On lui demanda pourquoi cette obſcurité auroit été affectée par l'Auteur; & Parméniſque répondit : Il a mis les Morts dans ſes Dialogues pour y parler; & parler, c'eſt ne ſavoir ce qu'on dit la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu de ſolidité de ce qu'il

nous débite, & de ce qui nous éblouit quelquefois, nous arrachons à l'Auteur son secret. On devient sage, & on ne l'admire plus; on pense, & on n'est plus sa dupe: voilà ce que l'Auteur ne trouve pas bon. Pour moi, dussé-je me mettre mal avec lui, je m'en vais travailler à pénétrer dans ses pensées. Je sais bien que cette étude pourra me rendre plus chagrin & plus sombre, que ne fit l'Antre de Trophonius; mais il n'importe. Je vous prie seulement, Morts, que si quelqu'un d'entre vous entend plutôt que moi cette belle phrase: *Il y a une raison qui nous met au-dessus de tout par les pensées; il y en a une autre qui nous ramène ensuite à tout par les actions*, il ait la bonté de m'en avertir, afin que j'y perde moins de temps.

Là-dessus, il y eut un Mort malicieux, qui dit à Parméniſque: Je ne vous en quitte pas pour l'éclaircissement de cette phrase-là; il y en a encore une à laquelle je vous prie de vouloir bien travailler. On l'a mise dans votre bouche; c'est celle-ci: *Quand on est de mauvaise humeur, on trouve que les hommes ne valent pas la peine qu'on en rie. Ils sont faits pour être ridicules, & ils le sont; cela n'est pas étonnant: mais une Déesse qui se met*

à l'être, l'est bien davantage. J'aurois bien envie de savoir, continua-t-il, pourquoi cette pauvre Déesse étoit si ridicule. Elle étoit de bois & mal faite; est-ce là tant de quoi rire ? Il falloit que vous ne fussiez pas si mélancolique. Je ne plains point les gens chagrins, à qui une Latone de bois suffira pour leur rendre leur belle humeur. Mais d'où vient que vous ne pouviez rire de tant de sottises des hommes ? c'est qu'ils sont faits pour être ridicules, & il n'est pas étonnant qu'ils le soient. Et est-il essentiel à la Déesse Latone, que ses Statues soient de marbre & d'un travail excellent ? Quand un mauvais Ouvrier fait une Latone, peut-on dire pour cela que Latone fait quelque chose contre la nature d'une Divinité, & qu'elle se met à être ridicule ? Parméniſque promit qu'il songeroit à cette difficulté aussi-bien qu'aux autres, & prit congé de l'Assemblée.

Peu de temps après, il y eut une grosse querelle entre l'Impératrice Faustine & la Sultane Roxelane. Celle-ci trouvoit fort mauvais que Faustine entreprît de soutenir : *Que les hommes exercent leur domination sur les femmes, même en amour ; que quoique l'empire dût être également*

également partagé entre l'Amant & la Maîtresse, il passoit toujours de l'un ou de l'autre côté, & presque toujours du côté de l'Amant. Je vois bien, disoit Roxelane irritée, qu'on ne se souvient plus ni de mon histoire, ni de la hardiesse avec laquelle j'ai promis *de gouverner toujours à ma fantaisie l'homme du monde le plus impérieux, pourvu que j'eusse beaucoup d'esprit, assez de beauté, & peu d'amour.* J'avois établi la gloire de toutes les femmes, & Faustine la vient détruire. Et qui croiroit que Faustine dût mettre si haut le pouvoir des hommes; elle qui a toujours fait de son mari tout ce qu'elle a voulu; elle qui a eu tant de pouvoir sur lui, qu'elle en avoit honte; elle qui est si impérieuse, que présentement même *elle voudroit qu'il ne fût point de maris?* Est-ce à elle à se plaindre que les hommes usurpent la domination sur les femmes?

Faustine ne demeura point sans réplique. Elle se mit à déclamer contre les hommes avec tant d'emportement, que les femmes elles-mêmes la désavouèrent, & que Marc-Aurèle tâcha de s'enfuir de l'Assemblée. Roxelane la traita comme une folle, si reconnue pour ce qu'elle

étoit, que dans le Dialogue où elle parle, on la faiſoit convenir de la néceſſité qu'il y a que les femmes ſoient gouvernées, & ſe plaindre en même temps de ce qu'elles le ſont ; vrais diſcours d'une tête bien mal réglée. La diſpute s'échauffa entre ces deux femmes, comme il devoit arriver naturellement ; & à la fin, ce fut une confuſion étrange entre toutes les Mortes. Les unes ſe plaignoient d'avoir été tyranniſées par les hommes ; les autres ſe louèrent de la facilité avec laquelle leurs Amans s'étoient laiſſé conduire par elles. Si l'Auteur des Dialogues eût été là, il ſe fût trouvé bien embarraſſé. Il eût fallu qu'il eût tâché d'accorder Fauſtine & Roxelane, dont il avoit excité la querelle, & cela n'eût pas été trop aiſé ; ou il eût été réduit à décider en faveur de l'une des deux, & c'eût été décider contre lui même. Une ſi grande affaire ne ſe fût pas terminée ſans beaucoup de peine, ſi on eût voulu la terminer par un Jugement régulier. Mais les Morts, ennuyés de cette diſpute, qui prenoit le train de ne point finir, chaſſèrent hors de l'Aſſemblée Roxelane & Fauſtine, & les envoyèrent vuider ailleurs leurs différends.

Stentor voulant continuer ſa lecture, nomma Sénèque & Scarron ; & auſſitôt Sénèque ſe montrant à tous ces Morts : Je n'ai point beſoin, leur dit-il, d'entendre lire ce Dialogue, pour ſavoir ce qu'il contient. Puiſque moi, qui ſuis un Philoſophe très-ſérieux, &, ſi j'oſe le dire, aſſez conſidérable dans l'Antiquité, on me met avec un Poëte badin, cela veut dire que le Poëte l'emporte bien pardeſſus moi. Je vous déclare que je me tiens dès-à-préſent pour vaincu ; je cède tout l'avantage à Scarron ; je ne ſuis pas aſſez téméraire pour le lui diſputer. A ces mots, il ſe retira : mais Scarron, avec ſon air gai, dit qu'il n'avoit garde d'en faire autant ; qu'il avoit trop d'envie de voir comment on l'alloit ériger en Philoſophe, & qu'il ne le pouvoit abſolument deviner. Il ſe mit donc à écouter fort attentivement : mais quand il entendit qu'on mettoit bien haut la conſtance avec laquelle il avoit ſoutenu le manque de fortune, les maladies, & que c'étoit par-là qu'il l'emportoit ſur Sénèque, ſur Chryſippe, ſur Zénon & ſur tous les Stoïciens : Ah ! par le Styx, s'écria-t-il, cet Auteur des Dialogues eſt brave

homme; il ſait bien trouver le mérite des gens. Je ne connoiſſois point encore celui qu'il me donne; je n'avois pas fait réflexion que j'avois reçu tous mes malheurs avec beaucoup de Philoſophie.

Mais quoi, dit fort ſérieuſement Lucilius, le grand ami de Sénèque, & ſon Diſciple, d'où vient que cet Auteur ſe déclare toujours contre la raiſon? Quelle inimitié y a-t-il entre la raiſon & lui? *On ne doit point*, à ce qu'il prétend, *compter ſur elle : on ne s'y doit point fier; elle ne mérite point d'eſtime.* Et qu'eſt-ce donc qui en mérite? A quoi ſe fiera-t-on? Sur quoi comptera-t-on? La raiſon ſeule ne produit-elle pas toutes les vertus? car elles ceſſent de l'être, dès qu'elles ne ſont que des effets du tempérament. Le mot même de vertu enferme l'idée d'un effort que l'on fait pour s'attacher à ce qui eſt honnête. On peut naturellement ſe porter vers les objets de vertu; mais il faut s'y porter avec effort pour être vertueux. Depuis quand n'eſtime-t-on plus les bonnes qualités qui ſont acquiſes à force de ſoins? Socrate eſt donc déshonoré, pour avoir vaincu les mauvaiſes inclinations

qu'il avoit reçues de la Nature, & pour n'avoir dû sa sagesse qu'à lui-même ?

Comme Stentor vit que Lucilius s'embarquoit dans un discours un peu sérieux, il l'interrompit assez promptement pour lire le Dialogue d'Artémise & de Raimond Lulle. Ce Dialogue fit beaucoup de plaisir à une infinité de Mortes qui avoient été fort coquettes, & qui ne savoient pas qu'Artémise fût des leurs. Elles furent charmées *de la comparaison du grand Œuvre & de la Fidélité conjugale:* mais elles ne laissèrent pas de tomber d'accord qu'elle étoit outrée, & qu'il n'y avoit aucune raison de soutenir que ces deux choses fussent également impossibles. Franchement, dit l'une d'entr'elles, si la Fidélité conjugale n'est pas aussi impossible que le grand Œuvre, elle a ses difficultés, qui sont presque insurmontables avec de certains maris de méchante humeur, bourrus & impérieux. Pour moi, j'avoue que je ne me serois pas exposée à toutes les aventures qui ont fait parler de moi, si le mien eût mérité, en continuant d'être mon Amant, que j'eusse pris soin de les éviter. Les maris sont des gens insupportables. Ils ne

ſe contentent pas de n'avoir chez eux ni complaiſance, ni galanterie; ils courent par-tout celles dont ils eſpèrent ſe faire écouter : & voilà comment ils gâtent les femmes qui ſont portées naturellemenr à la ſageſſe, & qui enragent d'être forcées à ſe conſoler de leur perfidie, en ſuivant le mauvais exemple qu'ils leur donnent. Toutes les Mortes du caractère de celle qui débitoit ce raiſonnement, commencèrent à lui applaudir, & trouvèrent admirable l'excuſe qu'elle donnoit au déréglement qui avoit paru dans leur conduite.

On ne fut point ſurpris de voir dans le Dialogue d'Apicius & de Galilée, que les ſens l'emportaſſent ſur la raiſon. Dans les principes de l'Auteur, cela ne pouvoit manquer: mais on fut étonné que Galilée eût tant d'eſprit, & qu'on lui fît dire la plupart des bonnes choſes qui ſont dans ce Dialogue. Galilée étoit un excellent Mathématicien; il avoit un génie rare pour la Philoſophie. C'eſt lui qui a pour ainſi dire donné entrée aux autres dans le Ciel par ſes Lunettes, & par l'uſage qu'il en a fait le premier. Apicius au contraire n'avoit jamais fait d'autre étude que celle des bons morceaux. Il étoit entièrement enſeveli dans

les plaiſirs groſſiers de la Table, & par conſéquent, diſoit-on, ſelon les règles que l'Auteur paroît avoir établies, c'étoit Apicius qui devoit briller dans le Dialogue, & le partage de Galilée étoit de n'avoir pas le ſens commun; car Galilée ne vaut pas mieux qu'Ariſtote, Apicius ne vaut guère moins qu'Anacréon, & on a vu qu'Anacréon avoit bien plus d'eſprit qu'Ariſtote.

Tous les Morts redoublèrent leur attention, quand ils entendirent Marguerite d'Ecoſſe débiter tout le ſyſtême de Platon ſur le Beau. Quelques-uns lui demandèrent où elle en avoit tant appris; & cette Princeſſe, ſans s'embarraſſer trop, leur répondit que ce n'étoit pas aſſurément dans les Livres, & qu'il falloit qu'elle eût pris toute cette ſcience ſur les lèvres de ce Savant qu'elle avoit baiſé; tant il y a toujours à profiter, diſoit-elle, avec les habiles gens! Mais Platon traita l'affaire plus ſérieuſement; il proteſta contre tout ce qu'on lui faiſoit dire; il ſe plaignit qu'on eût renverſé ſon caractère, pour lui mettre dans la bouche tout ce qui étoit le plus oppoſé à ſes ſentimens. Marguerite d'Ecoſſe parle en Platonicienne, diſoit-il, & Platon parle comme auroit dû

faire Marguerite d'Ecosse. Je ne suis plus dans ce Dialogue-là le divin Platon, ou du moins, je me suis bien humanisé.

Là-dessus, Arquéanasse de Colophon, qui étoit irritée contre lui, à cause des vers qu'il avoit faits sur elle, & qui étoit encore de plus mauvaise humeur, parce qu'elle voyoit qu'au bout de deux mille ans on se souvenoit qu'elle avoit été vieille, soutint à Platon qu'il n'avoit point été si sage qu'il le vouloit faire croire; qu'on ne lui avoit point fait tort, en le faisant parler sur l'amour d'une manière assez libre; qu'il en avoit lui-même donné le droit à l'Auteur des Dialogues, en laissant à la postérité de méchans petits vers fort indignes d'un Philosophe de sa réputation, & qu'elle étoit ravie qu'il en fût puni comme il l'étoit.

Platon répondit qu'il étoit fort surprenant qu'on aimât mieux juger de lui par deux petites Epigrammes qu'il avoit peut-être faites en l'air, que par tant d'Ouvrages de Philosophie si sérieux & si solides; que sur ces deux petites Epigrammes on le crût galant, & qu'on ne le voulût pas croire Philosophe sur tous ses Ouvrages de Philoso-

phie. Il se trouva un Mort, qui, pour le consoler, lui dit qu'on ne le faisoit point trop sortir de son caractère; que comme sa manière de s'expliquer étoit sublime, & quelquefois fort enveloppée, on lui avoit assez bien fait parler cette langue-là; & que pour l'embarras de la pensée & du tour, il devoit être assez content d'un certain endroit, où il prétendoit démêler comment l'esprit ne fait point de passions, mais seulement met le corps en état d'en faire.

On trouva bien encore un autre sublime dans le Dialogue de Straton & de Raphaël d'Urbin. Straton, qui croyoit que son nom fût oublié depuis longtemps, fut ravi de s'entendre nommer. Il se dressa sur ses pieds, & se prépara à écouter fort attentivement, tout joyeux de ce qu'on l'avoit choisi pour être un Personnage : mais sa joie fut bien rabattue, quand il ne put rien comprendre à tout ce qu'on lui faisoit dire. Il avoua qu'il ne savoit ce que c'étoit que les préjugés, & il crut que ce devoit être quelque invention nouvelle, parce que de son temps on n'en parloit point.

Raphaël d'Urbin, grace à une ap-

plication prodigieuſe, entendit un peu de quoi il étoit queſtion : mais il ne laiſſa pas d'être ſurpris qu'on ne lui eût pas fait dire un mot de ſon métier, & qu'on l'eût jetté dans une Métaphyſique fort abſtraite. On demanda s'il n'avoit pas été aſſez grand Homme pour pouvoir parler de toute autre choſe que de Peinture & de Sculpture ; que du moins c'étoit-là l'idée qu'on avoit eue de lui : mais il répondit naïvement, que ce qu'il avoit le mieux ſu, c'étoit ces deux Arts, & qu'il ſe tireroit encore plus aiſément de cette matière-là, que des préjugés. Je crois même, ajouta-t-il, que parce qu'on ſait que je ne dois pas être fort habile ſur les préjugés, on a pris la liberté de me faire dire ſur cela quelque choſe qui n'eſt pas trop juſte. Straton me dit : *Qu'il faut conſerver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme, & ſe défaire de ceux de l'eſprit pour penſer en homme ſage* ; & je réponds bruſquement : *Qu'il vaut mieux les conſerver tous*. Je n'entends pas bien ma réponſe. Ai-je voulu dire que le meilleur parti étoit de conſerver tous les préjugés, tant ceux de l'eſprit que ceux de la coutume ? Mais il eſt toujours bon de bannir ceux de l'eſprit, puiſqu'ils

ſont obſtacle à la découverte de toutes les vérités. Ai-je voulu dire qu'il valoit mieux ne ſe pas défaire des préjugés de l'eſprit, que de s'en défaire, & de conſerver en même temps ceux de la coutume ? Mais un Sage ſeroit un extravagant, s'il falloit qu'il ſe défît des préjugés de la coutume, & qu'il ne fût pas fait au-dehors comme les autres. Qu'on me diſe donc ce que j'ai voulu dire. Je crois que ſi on eût mis en ma place quelque Philoſophe, on l'eût fait parler avec plus de juſteſſe; mais on a cru qu'un Peintre n'y devoit pas regarder de ſi près.

Stentor ſe préparoit à paſſer au Dialogue ſuivant, lorſqu'il lui vint de la part de Pluton un ordre de quitter la lecture, & de lui apporter le Livre. Il obéit auſſi-tôt, & ſortit de l'Aſſemblée. Tous les Morts, dont le nom eſt inconnu (& c'eſt le plus grand nombre), furent extrêmement fâchés de voir cette lecture finie. Ils ſe réjouiſſoient aux dépens des Morts illuſtres qui étoient intéreſſés dans ces Dialogues. Ils étoient ravis de les y voir maltraités; & pour eux, grace à leur obſcurité, ils ne craignoient rien. Ils étoient bien ſûrs que l'Auteur ne les attraperoit ni dans les

Hiſtoires, ni dans le Dictionnaire hiſtorique, & qu'ils étoient tout-à-fait hors de priſe d'un homme ſi dangereux. Ainſi, durant que Stentor liſoit, ils étoient proprement à la Comédie, & ils voulurent beaucoup de mal à Pluton qui troubloit leurs plaiſirs.

Pluton s'étoit rendu aux prières d'une infinité de Morts modernes, qui avoient été le conjurer qu'il ne ſouffrît point qu'on lût les Dialogues où ils avoient part. Ils lui avoient repréſenté, que du moins, pour les Anciens, leur réputation étoit faite, & que le mal qu'on diroit d'eux ne leur feroit pas tant de tort; mais qu'à l'égard des Modernes, qui n'étoient pas ſi bien établis, il étoit important qu'on ne prît pas ſur leur chapitre des impreſſions déſavantageuſes, & que leur gloire, qui ne faiſoit encore que de naître, étoit trop foible pour réſiſter à toutes ces plaiſanteries. Voilà pourquoi Pluton envoya quérir Stentor, & ſe ſaiſit de ſon Livre, dans le deſſein de ne le laiſſer jamais voir à perſonne : mais comme Stentor étoit curieux, il en avoit lu le reſte en allant trouver Pluton, & cela fut cauſe que Pluton l'obligea au ſecret, par les ſermens les plus redouta-

bles qui ſe faſſent aux Enfers : mais à dire le vrai, tous les ſermens des Enfers ne ſont pas grand'choſe; les Morts ne craignent plus de mourir.

Quel reſpect Stentor s'attira de tous les Modernes! Ils alloient lui faire la cour avec grand ſoin, pour l'empêcher de parler & de révéler le mal qu'on pouvoit avoir dit d'eux. Quelques-uns convenoient qu'il ne falloit pas nommer ceux qui y avoient part, & le prioient de nommer ceux qui n'y en avoient point. Mais Stentor, qui ſe plaiſoit à les tenir tous en crainte, gardoit fort exactement le ſilence. Si l'un de ces Morts avoit querelle contre un autre, il lui ſoutenoit tout en colère qu'on n'avoit eu garde de manquer à le mettre dans les Dialogues; mais le ſecret ne put durer fort long-temps.

Un jour, David Riccio eut la hardieſſe de ſoutenir à Achille, qu'ils avoient été tous deux Joueurs de Luth, mais avec cette différence, qu'Achille s'étoit amuſé à en jouer, tandis qu'il eût été queſtion de faire le devoir d'un grand Capitaine; & que pour lui, il avoit quitté le Luth, pour prendre en main le Gouvernement d'un Royaume. La diſpute alla ſi loin, que les Héros

de l'Iliade qui en furent avertis, vinrent fondre ſur David Riccio, dont l'inſolence leur donnoit en même temps de la ſurpriſe & de l'indignation. Stentor y vint avec les autres, quoiqu'il ne ſoit Héros que par la force de ſes poumons. Il ſe mit à crier d'un ton redoutable, & propre à ſe faire entendre par tout l'Enfer: Eſt-ce là le téméraire qui oſe ſe comparer à Achille? Je veux bien qu'il ſache que, quoiqu'il ait été Miniſtre d'Etat, on ſe ſouvient toujours de ſon origine, & que dans les nouveaux Dialogues, on lui donne un caractère auſſi bas qu'au plus miſérable Violon qui ait jamais été.

David Riccio demeura tout interdit. Il s'étoit flatté qu'après ſes aventures, & le rang qu'il avoit tenu dans le monde, il ne paſſeroit pas pour n'avoir pas eu le courage élevé; & il ne lui fût jamais tombé en penſée que, malgré toutes les entrepriſes ambitieuſes qu'il avoit faites, on le pût dépeindre comme un homme lâche & timide. Achille fut vengé, par le trouble & par la confuſion de David Riccio; & la Ducheſſe de Valentinois, qui ſe trouva là préſente, inſulta encore à ce malheureux, en diſant qu'elle n'avoit jamais de joie plus

ſenſible, que quand elle voyoit rabattre l'orgueil de ces ſortes de gens à qui la fortune avoit fait oublier la baſſeſſe de leur naiſſance, & qu'elle remercieroit volontiers, ſi elle pouvoit, l'Auteur des Dialogues, de ce qu'il avoit maltraité David Riccio.

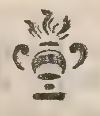
Stentor ne put s'empêcher de repliquer à la Ducheſſe: Et remercieriez-vous cet Auteur, s'il faiſoit rouler toute votre hiſtoire ſur ce que vous avez été une vieille Coquette ? Que voulez-vous dire, reprit-elle, en changeant de viſage ? Je veux dire, répondit Stentor, que dans les nouveaux Dialogues, vous diſputez à Anne de Boulen le prix de la Coquetterie; & qu'enfin, vous l'emportez ſur elle, parce que vous vous êtes fait aimer, toute grand-mère que vous étiez. Je me vante donc de mon âge, dit la Ducheſſe? cela n'eſt point du tout naturel; les femmes ne veulent point d'un mérite qui ſoit fondé ſur les années. Votre Auteur ne connoît donc pas bien les femmes, répondit Stentor; car il vous fait bien fière de votre âge.

Molière ne put laiſſer paſſer cette occaſion de plaiſanter ſur les Vieilles qui conſervent encore toutes leurs inclina-

tions galantes, & ſur les ſoins que les Femmes prennent pour déguiſer leurs années. Il traita cette matière ſi agréablement, que Stentor, tout ſurpris de l'entendre, lui dit : Mais ce n'eſt point ainſi que vous parlez dans les nouveaux Dialogues? Vous y tenez de certains diſcours de Philoſophie, qui ne valent pas ce que vous venez de dire. Des Diſcours de Philoſophie, s'écria Molière! On ſe moque. Mon caractère eſt-il ſi peu connu, qu'on ne puiſſe pas me faire parler ſur des ſujets qui me conviennent. Je ne ſais, répondit Stentor; mais enfin, j'aimerois bien mieux vous entendre ſur ces Vieilles que vous nous dépeignez ſi plaiſamment, que ſur cet ordre de l'Univers dont vous entretenez Paracelſe.

Ce fut ainſi que Stentor commença à divulguer le ſecret, & enſuite il ne ſe contraignit plus du tout à le garder. Deſcartes apprit que lui, qui eſt le Père des Tourbillons & de la Matière ſubtile, il parloit de Colin-Maillard, & qu'on le faiſoit revenir en enfance. Juliette de Gonzague ſut qu'elle diſoit à Soliman des choſes qui démentoient aſſez la pruderie dont elle ſe piquoit. Il n'y eut que Montézume qui fut content.

Quand ce Roi du Mexique eut ſu combien on le ſuppoſoit habile dans l'Hiſtoire Grecque & Romaine, il en conçut tant de vanité, qu'il oſa diſputer contre Thucydide & Tite-Live. Auſſi ne ſuivit-il pas tous ces Morts modernes, qui allèrent porter leurs plaintes au Roi des Enfers. Ceux dont Stentor avoit lu les Dialogues, s'aviſèrent, à l'exemple de ces derniers, de ſe plaindre auſſi; & la foule fut auſſi grande chez Pluton, qu'elle l'avoit été la première fois. Il fut fâché de ſe voir engagé de nouveau à un examen ſi ennuyeux; mais il ne pouvoit pas refuſer la juſtice à ſes Sujets. Du moins il voulut, pour éviter la confuſion, que chacun mît ſes plaintes par écrit; & quand il les eut reçues toutes, il fut aſſez étonné de trouver parmi ce nombre une Requête, dont voici les termes.





A PLUTON.

REQUÊTE DES MORTS DÉSINTÉRESSÉS.

ROI des Enfers. Nous commençons par vous protester que l'on ne parle de nous en aucune manière dans les nouveaux Dialogues. Nous sommes heureusement échappés à l'Auteur, soit parce qu'il ne nous a pas connus, soit parce qu'il ne nous a pas jugés propres pour ses desseins : mais nous ne laissons pas de nous intéresser pour le sens commun, qui est blessé, à ce qu'il nous paroît, en quelques endroits de ce Livre. Permettez-nous de vous les marquer, & de vous en demander justice.

Les Belles sont de tous Pays, & les

Rois mêmes ni les Conquérans n'en ſont pas.

Eſt-ce que les Belles ſont reconnues par-tout pour belles, & que les Rois ni les Conquérans ne ſont pas reconnus par-tout pour Rois ou pour Conquérans? Mais qu'une Belle Chinoiſe vienne en Europe, pour voir ſi on l'y trouvera belle avec ſon viſage plat, ſes petits yeux & ſon nez large; elle s'appercevra bien que les Belles ne ſont pas de tous Pays. Un Conquérant Chinois, qui pourroit venir juſqu'en Europe, s'y feroit aſſurément bien mieux reconnoître pour un Conquérant, ſi la fortune le favoriſoit; & Alexandre lui-même, dont il eſt queſtion dans ce Dialogue, ne fut-il pas la terreur des Indiens? Phriné n'eût pas été leur charme. Un Grec ſavoit défaire des Armées aux Indes comme ailleurs: mais une Grecque n'y eût pas ſu ſi bien donner de l'amour. Les goûts pour la beauté ſont différens dans les Nations; mais dans toutes les Nations, on cède au plus fort. Ainſi, les Conquérans ſont de tous Pays, & les Belles n'en ſont pas.

Les vraies louanges ne ſont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

Cette maxime ne nous paroît pas trop juſte. Nous convenons que les louanges

qu'on arrache de la bouche de ses Ennemis mêmes, sont de vraies louanges : mais ce sont de vraies louanges aussi, que celles qui sont données par des gens qui ne se font point tant de violence pour les donner. Il n'est point besoin que ceux qui louent ne le fassent qu'à regret. Titus, que l'on avoit nommé les délices du Genre Humain, devoit-il donc n'être point flatté de cette louange, parce que ses Sujets n'avoient point eu de répugnance à convenir qu'il la méritât ? Et Attila étoit-il mieux loué par ceux qui, en l'appellant le Fléau de la colere céleste, étoient bien fâchés d'être réduits à le reconnoître pour un grand Homme de Guerre ?

L'ambition est aisée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination ; elle en a le caractère ; elle est inquiète, pleine de projets chimériques ; elle va au-delà de ses souhaits, dès qu'ils sont accomplis.

Croiroit-on que ce fût par toutes ces qualités que l'Auteur prétend distinguer l'ambition d'avec l'amour ? Il faut que l'amour soit devenu bien tranquille. Il eût aisément passé pour un ouvrage de l'imagination, du temps que nous étions vivans ; car il étoit inquiet & plein de projets chimériques, & ne se contentoit presque jamais. Nous croyons

pourtant qu'il n'a pas encore tout-à-fait changé de nature. L'Auteur oppose l'amour à l'ambition ; & après qu'il a dit bien du mal de l'ambition, nous remarquons qu'il n'oseroit rien dire de l'amour. Apparemment si l'amour étoit reconnu pour une passion si paisible & si douce, on n'eût pas manqué de faire bien valoir cet avantage qu'il auroit eu sur l'ambition.

De quelle manière devîntes-vous fou ? D'une manière fort raisonnable.

Nous consentons à laisser passer cette pointe, pourvu que nous ne la retrouvions pas au bout de dix lignes. Je fis des réflexions si judicieuses, que j'en perdis le jugement.

Les frénétiques sont si fous, que le plus souvent ils se traitent de fous les uns les autres.

Si les frénétiques ne donnoient point d'autre marque de folie, nous n'aurions pas mauvaise opinion d'eux. Ce n'est pas être fou, que d'appeller fous ceux qui le sont.

Voilà, Roi des Enfers, les endroits les plus considérables dont nous avons cru être obligés de nous plaindre, par le seul intérêt de la raison. Il y a parmi nous des Morts Grammairiens, qui vouloient vous importuner d'un assez grand nombre d'expressions

qu'ils trouvoient à reprendre dans les nouveaux Dialogues. Nous n'avons point été de leur avis. Les critiques qui se font aux Enfers doivent être plus solides. Il faut qu'elles roulent sur les choses & non pas sur les mots ; & de plus, comme l'Auteur change volontiers ses expressions d'une Edition à l'autre, nous pourrions prendre de la peine inutilement. Il vaut mieux ne lui pas faire de grace sur les pensées, puisque c'est sur cela qu'il ne se corrige point. Nous attendons vos décisions avec impatience. Faites voir, grand Roi, que vous êtes l'Apollon des Enfers, & que le Styx vaut bien l'Hippocrène.

Pluton répondit à cette Requête de la manière du monde la plus favorable. Il ordonna que tout ce qu'elle critiquoit seroit tenu pour bien critiqué; & sur les plaintes des autres Morts, voici des Réglemens qu'il fit, de l'avis d'Eaque & de Rhadamante.

I.

Que nonobstant le bien que l'Auteur des Dialogues dit d'Hérostrate, il seroit rétabli dans sa mauvaise réputation.

II.

Que des Amans fidèles ne passeroient

point pour être auſſi rares que des Dieux Amans, & que Pauline chercheroit d'autres raiſons pour juſtifier ſon aventure.

III.

Qu'il ne ſeroit point permis de railler Homère deux fois, & qu'on ne permettroit point la récidive.

IV.

Que Scarron reconnoîtroit publiquement, que hors des Dialogues il le cédoit en tout à Sénèque.

V.

Que Molière ne parleroit point de Philoſophie, ni Deſcartes de Colin-Maillard.

VI.

Que Montézume ne ſauroit à fond que l'Hiſtoire du Mexique.

VII.

Que Galilée n'auroit point dans ſes Dialogues plus d'eſprit qu'Apicius.

VIII.

Que les Femmes ne tireroient point d'a-

vantage de la dangereuse Chymie de Raimond Lulle.

IX.

Que Candaule ne seroit point d'une humeur si paisible, de peur qu'il ne donnât un mauvais exemple aux Maris, & que Gigés auroit des idées plus nobles de l'amour.

X.

Que Faustine demanderoit pardon à Roxelane de l'avoir contredite; & Roxelane à Faustine.

XI.

Que Platon ne seroit point Galant, mais seulement Philosophe.

XII.

Que la Duchesse de Valentinois seroit dispensée de se vanter de son âge.

XIII.

Que David Riccio pourroit parler quand il voudroit en Ministre d'Etat, & ne seroit point obligé à n'avoir que des sentimens d'un Joueur de Luth.

XIV.

X I V.

Qu'on laveroit Théocrite de Chio dans le Fleuve Léthé, pour lui faire perdre la mémoire de ses mauvaises pointes, & que l'on donneroit un an à Parménisque pour s'expliquer, aussi bien qu'à Raphaël d'Urbin.

Ces Réglemens furent publiés par tout l'Enfer, avec défense expresse à tous Morts de venir encore étourdir Pluton sur cette matière, à moins que quelque Vivant ne s'avisât de copier le Copiste par de nouveaux Dialogues, qui méritassent d'être critiqués.



TABLE

Des Titres & Sujets contenus dans ce Volume.

ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS.

DIALOGUES DES MORTS Anciens avec des Modernes.

MORTS MODERNES.

MORTS MODERNES.

Avis au Relieur.

La feuille I-K, *commencement des Dialogues*, doit être prise pour la signature R-S.

